

Mme de Staël in the French Digitalized Press (4th June 1936 – 10th April 1938)

Mme de Staël en la prensa francesa digitalizada (4 de junio 1936 - 10 April 1938)

Coralia Hernández Reyes (coraliah@ucm.es)

Amelia Sanz (amsanz@ucm.es)

Complutense University of Madrid

Introduction/Introducción

In the framework of the Master Degree on French Studies organized by the Universidad Complutense de Madrid and the Université de la Sorbonne, the present work is part of a Master degree's final project, written by Coralia Hernández Reyes and directed by Professor Amelia Sanz Cabrerizo. The proposed case-study is Madame de Staël in the 1930's in France, more precisely during the Popular Front government (4th June 1936 – 10th April 1938). The starting point was the Gallica, the digital library of the Bibliothèque Nationale de France (BnF), and RetroNews, the newspaper website of the BnF. The corpus, with more than 82000 words, is the base to analyse how Madame de Staël is presented in the press as a model for the French women and their new role in politics and social life in the studied period.

En el marco del Máster Francés Lengua Aplicada organizado por la Universidad Complutense de Madrid y la Université de la Sorbonne, el presente trabajo forma parte del Proyecto de Fin de Máster, escrito por Coralia Hernández Reyes y dirigido por la profesora Amelia Sanz Cabrerizo. El caso de estudio propuesto es Madame de Staël en la prensa de los años 1930 en Francia, concretamente durante el gobierno del Frente Popular (4 de junio de 1936 - 10 de abril de 1938). Como punto de partida, se utilizó Gallica, la biblioteca digital de la Biblioteca Nacional de Francia (BnF), y Retronews, la página web de la prensa de la BnF. El corpus creado cuenta con más de 82000 palabras, el cual constituye la base para analizar cómo se presenta a Madame de Staël en la prensa en tanto que modelo para la mujer francesa en su nuevo rol en política y en la vida social del período estudiado.

Corpus

« Je ne parle pas des « souvenirs livresques », car ces coups de filet de l'historien littéraire forment l'ordinaire des thèses. Celle-ci nous propose avant tout pour Jocelyn les noms de Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Rousseau, Mme de Staël. » André, G. Essais : Le Jocelyn de Lamartine par Henri Guillemin. *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*. 06/06/1936, p. 5.

« Mme de Staël, jalouse de l'intérêt que Talleyrand montrait à Mme de Flahaut, demanda au futur ministre de Napoléon :

– Avouez que si nous tombions toutes deux ensemble dans la rivière, je ne serais pas la première que vous songeriez à sauver.

– Ma foi, madame, répondit Talleyrand, c'est possible, vous avez l'air de savoir mieux nager.

Mme de Staël ne fut guère flattée par tant d'esprit... » Miettes d'histoire. *La Liberté*. 08/06/1936, p. 2.

« Qui a dit ?

« Il n'est point pour moi de rivière qui vaille mon petit ruisseau de la rue du Bac ». Ce mot de Mme de Staël exprime le regret qu'elle éprouvait de son exil en Suisse, à Coppet, dû au peu de sympathie que lui portait Napoléon. Elle le prononça en réponse aux propos d'un visiteur qui s'extasiait sur le charme de sa résidence. ». Qui a dit ? *Paris-Soir*. 08/06/1936, p. 4.

« Il réfléchit et avoue :

– Je n'en sais rien ; mais vous le trouverez rassemblé sous différents costumes, et avec autant de tons différents, chez les citoyens Barras, Talleyrand, Antonelle, Ouvrant, et chez Mmes de Staël, Tallien, de Viennay, Lange.

« – Que fait-on chez Mme de Viennay ?

– On joue.

– Chez Mme Tallien ?

– On négocie.

– Chez Mme de Staël ?

– On s'arrange.

– Chez Mlle Lange ?

– On attend son tour. » [...]. » Colière, P. Mademoiselle Lange comédienne et merveilleuse. *L'Homme Libre*. 10/06/1936, p. 2.

« Peut-être est-ce parce que tout a été dit sur la reine des fleurs, qu'on ne lui souhaite guère plus la bienvenue ? Et puis, notre temps est bien trop pressé pour se pencher un instant sur la fleur qui inspira tant de poètes, tant de peintres, tant d'artistes, sur la fleur qui fit dire à Mme de Staël : « Sans elle, je ne pourrais avoir une idée ». » Travers, M. Et, puisque c'en est la saison voici les roses. *Le Petit Journal Illustré*. 14/06/1936, p. 4.

« L'homme doit vingt-cinq ans de sa vie à l'armée, en diverses périodes auxquelles l'assujettit la loi militaire ; la femme doit servir aussi en créant des serviteurs de la patrie. La maternité lui est pour ainsi dire imposée. La situation de la femme n'est pas établie sur le plan politique ou économique, mais sur le plan humain ; elle est faite pour être ouvrière de vie, élaborer ce *matériel* qu'exige l'Allemagne pour son Droit au poing et sa supériorité numérique.

Cette conception du rôle de la femme ne s'écarte guère de celle qu'exprimait Napoléon, ripostant à Mme de Staël : « La femme ne fait pas des livres, elle fait des enfants ! » » R. See, I. Féminisme Germanique. *Notre Temps*. 14/06/1936, p. 90.

« M. Bidou évoque toutes les étapes de l'histoire de Berlin, celui de Rachel Lévine, la Madame de Staël allemande, celui de l'impératrice Augusta, chez qui le poète Laforgue entre comme secrétaire, celui de Guillaume II, emphatique et boursoufflé, « qui combat l'insécurité par le gigantisme ». » Paraf, P. Berlin par Henry BIDOUE (Grasset). *La République*. 15/06/1936, p. 2.

« [...] Une ardente histoire d'amour a servi à Mme Marcelle Tinayre de prétexte pour évoquer la société française à la veille de l'ouverture des États Généraux, et jusqu'à la célèbre soirée du 5 octobre. À cette société finissante elle a mêlé les éléments de celle qui allait naître et, après avoir traversé la plus terrible des convulsions sociales, se plier sous la dictature de Napoléon. On voit ici Mirabeau, Danton, Desmoulins, mais aussi Mme de Staël et Mme de Beaumont, en effet ; Chénier, le poète, que la Révolution immola. [...] » Charpentier, J. Revue de la quinzaine : Les romans. *Mercure de France*. 15/06/1936, p. 579.

« C'est à l'ancien hôtel de Hollande, rue Vieille-du-Temple, restauré avec un goût rare par son propriétaire actuel que la Société des études staélienne d'est réunie pour entendre la comtesse Jean de Pange parler du baptême de Mme de Staël qui fut célébré dans cette maison, occupée à l'époque par l'ambassadeur des Pays-Bas. [...] » La naissance de « Figaro ». *Le Jour*. 20/06/1936, p. 4.

« Au milieu des magnifiques boiseries peintes par Van Boncle et Dorigny et sculptées par Guibert, deux conférences ont été données. D'abord, la présidente, la comtesse de Pange, rappela que Mme de Staël avait été baptisée dans la chapelle. Puis Jean Le Marois, l'auteur dramatique bien connu, évoqua Beaumarchais, locataire de cet hôtel, où il écrivit le *Mariage de Figaro*. » Valmont. *Le Monde : Cercles. Excelsior*. 21/06/1936, p. 2 ; Valfleury. *La vie féminine et mondaine : Les élégances au Grand Steeple : Cercles. Le Figaro*. 22/06/1936, p. 2.

« Le prince Jacque de Broglie va faire paraître une *Mme de Staël et sa cour au château de Chaumont en 1810*. » Nouvelle des lettres : Prochainement. *Le Jour*. 22/06/1936, p. 2.

« [...] Dès que, à travers la musique formidable, l'Allemagne voit renaître ses légendes,

avec leurs héros et les héros-type surtout, Siegfried, qui incarne en lui tout ce qui est fort, tout ce qui est grand, l'âme allemande se transforme profondément. Celle que nous chanta Mme de Staël entre au pays des légendes. [...] » Une belle conférence musicale. *La Gazette de Biarritz-Bayonne et Saint-Jean-de-Luz*. 24/06/1936, p. 3. ; *La Gazette de Bayonne, de Biarritz et du Pays Basque*. 24/06/1936, p. 3.

« D'après certains documents, notamment l'acte de baptême retrouvé et publié par Mme d'Haussonville, on suppose que Mme de Staël, appartenant à la religion « réformée » fut baptisée en 1766 dans la chapelle privée de cette demeure qui, à cette époque, était probablement la résidence des ambassadeurs de Hollande à laquelle elle a emprunté son nom. Cependant, aucune solution définitive ne peut encore être apportée à ce petit problème staëlien et la comtesse Jean de Pange le livra aux nombreux érudits réunis dans ce salon. » *Petit courrier des Lettres des Sciences et des Arts. L'Aube*. 24/06/1936, p. 2.

« BROGLIE (Prince Jacques de). – *Madame de Staël et sa Cour au château de Chaumont* en 1810. (Plon), in-16 de 299 pp., avec 8 hors texte (15 fr.) ; 50 pur fil (50 fr.). Edit. originale. (Cet ouvrage nous fait pénétrer, grâce à des papiers de famille jusqu'à présent inconnus du public, dans la vie intime de Mme de Staël et Mme Récamier). » Littérature : 1.- Essais, Correspondance, Mémoires, critique et Histoires littéraires. *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*. 27/06/1936, p. 6.

« – *L'Insurgé* (75, boulevard de Grenelle) met, dans son premier numéro, une typographie et des illustrations également belles au service de textes d'un vif intérêt : *Les amours de Prosper de Barante et de Mme de Staël*, par le baron Prosper de Barante, arrière-petit-fils de l'historien ; *Lamartine et son « Jocelyn »*, par M. Pierre Cornuau ; *la Vicomtesse de Nettine*, par M. Yves de Fontobbia, qui « exhume, fruit de patientes recherches, la captivante figure » de celle qui fut, au dix-huitième siècle, « trésorière des Pays-Bas et l'un des principaux agents de l'influence française » ; enfin, du même, une étude sur l'aquafortiste flamand Jules Van Paemel, paysagiste, illustrateur et portraitiste témoignant de remarquables dons. » *Revue des revues : Memento. Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*. 27/06/1936, p. 7.

« Cette instruction si soignée subit une éclipse au moment de la Révolution et ensuite sous le Directoire et le Premier Empire, alors qu'on disait aux femmes : « Sois belle et tais-toi ».

N'est-ce pas une lacune dans l'esprit de Napoléon que d'avoir laissé aller les choses dans ce sens ? Mais comme cette attitude répond bien au caractère que nous lui connaissons, quant au goût qu'il avait pour la beauté, et au peu d'attrance que lui inspiraient les « Bas bleus », telle Mme de Staël ! » J. F. La culture chez la femme. *Le Jour*. 28/06/1936, p. 4.

« – *Histoire littéraire*.

M. Aristide Marie publie *La Forêt symboliste* ; M. Ernest Raynaud, *En marge de la mêlée symboliste* ; M. André Fontainas, *Confession d'un poète*. – M. J. Lavaud fait paraître *Philippe Desportes* ; M. L. Gautier-Vignal, *Erasmus* ; M. René Bouvier, *L'Espagne de*

Quevedo. – On signale : de M. Antoine Adam, *Théophile de Viau et la libre pensée française* ; du prince de Broglie, *Mme de Staël et sa cour en 1810* ; de M. Paul Dimoff, *la genèse de « Lorenzaccio »* ; de M. Robert Mattlé, *Lamartine voyageur* ; de M. Ernest Martin, *L'Évangélisme de Longfellow* ; de M. Antoine Adam, *Le Vrai Verlaine* ; de M. Jean Reymond, *Albert Glatigny*. – M. André Thérive fait paraître un choix des *Meilleurs textes* de Saint-Beuve ; et M. Marcel Thiébaud, *Edmond About*. » *Le Temps*. 30/06/1936, p. 3.

« A Genève, suite du débat sur la levée des sanctions (De notre envoyé spécial Jules SAUERWEIN).

GENEVE, 2 JUILLET (par téléphone). La paix des lendemains de grande secousse est descendue sur Genève. Les journalistes italiens, libérés de leurs prisons, mais expulsés du canton, se sont installés à Coppet, la localité la plus voisine dans le canton de Vaud. C'est le charmant village où Mme de Staël s'exila jadis. Si les nouveaux hôtes de Coppet parlent et écrivent autant que l'éloquente femme de lettres, la relégation ne les réduira certainement pas au silence.

» Sauerwein, J. A Genève, suite du débat sur la levée des sanctions. *Paris-Soir*. 03/07/1936, p. 3.

« Et Joubert, que Pauline de Montmorin avait entretenu maintes fois de cette heureuse période de sa vie, fit passer sous les yeux de M. La Sagne les familiers d'alors du salon de la rue Plumet, depuis le jeune et pâle M. de Pange et les deux frères Trudaine, jusqu'à ce tourbillon d'idées et de mots qu'était Mme de Staël, la meilleure amie de la jeune femme ; depuis la comtesse d'Albany, veuve du prétendant Charles-Edouard Stuart qui la battait, et qui s'en consolait avec beau poète Alfieri, jusqu'à la curieuse baronne de Krüdener, mystique et aimant le plaisir. On comptait sous le manteau qu'au moment du suprême abandon, la baronne avait accoutumé de s'écrier : « Mon Dieu ! Que je suis heureuse ! Pardonnez-moi, mon Dieu, l'excès de mon bonheur ! » » Dyssord, J. Les amours du vicomte de Chateaubriand. *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*. 04/07/1936, p. 2.

« Un jeune fonctionnaire, ayant pris place à table entre Mme Récamier et Mme de Staël, s'adressa en ces termes à l'hôtesse : « Vous me comblez, madame ; c'est me mettre entre l'esprit et la beauté. »

Ce qui voulait flatter ses deux voisines ; Mme de Staël, le visage impassible, rétorqua : « C'est la première fois, monsieur, qu'on me dit que je suis belle ! » » L'Humour dans l'Histoire : Un malentendu. *Le Lisez-moi historique*. 05/07/1936, p. 32.

« Le fait est qu'il y a dans le talent de Mme d'Oberkirch un accent de droiture, une rectitude de jugement, enfin une netteté d'âme, dont il est peu d'exemples en un temps qui va de Mme du Châtelet à Mme de Staël, c'est-à-dire est bien l'époque la plus périlleuse qui fut jamais à l'esprit et au cœur des femmes. [...] » Pilon, E. Une vraie figure d'Alsace : La baronne d'Oberkirch. *Le Lisez-moi historique*. 05/07/1936, p. 521.

« [...] Surprenez, au passage, par exemple, l'arrivée de Mlle Necker, la future Mme de Staël, chez la duchesse de Bourbon : « chacun la trouvait laide, gauche, empruntée surtout. Elle ne savait que faire d'elle-même, et se trouvait très déplacée, au milieu de l'élégance de Versailles ». [...] » Pilon, E. Une vraie figure d'Alsace : La baronne d'Oberkirch. *Le Lisez-moi historique*. 05/07/1936, p. 528.

« [...] Alors, après l'exil imposé à Mme de Staël par Napoléon 1^{er}, après la disgrâce moins éclatante infligée à son âme sœur, Juliette Récamier, il ne sera plus que le « théoricien » d'une politique dont il avait rêvé d'être le militant. Tel est l'abîme qui sépare un Ballanche de ceux qui sont nés pour se faire tuer sur une barricade ! » Michel, E. Ballanche, innocent sublime, et Madame Récamier. *Le Lisez-moi historique*. 05/07/1936, p. 534.

« Juliette Récamier et René s'étaient connus vers 1802, chez Mme de Staël. Ils ne devaient se revoir qu'en 1814, et ne s'aimer qu'en 1817. [...] » Henriot, E. Chateaubriand, Juliette et les « *Mémoires d'outre-tombe* ». *Le Temps*. 07/07/1936, p. 3.

« Je vois ce Berlin toujours aussi actif, toujours aussi enthousiaste. Son enthousiasme s'est simplement déplacé. Il est aujourd'hui total pour l'homme qui a conquis sa confiance, et cela avec cet abandon réfléchi et fort que Mme de Staël avait déjà noté chez les Prussiens de 1810. » Espiau, M. Coup d'œil sur l'Allemagne d'aujourd'hui : Des sculptures antiques de Pergame à celles toutes modernes du ministère de l'Air. *L'Ami du Peuple*. 08/07/1936, p. 1.

« Prince Jacques de Broglie. Madame de Staël et sa cour au château de Chaumont en 1810.

Des papiers de famille inédits nous font pénétrer dans la vie intime de Madame de Staël et de Madame Récamier.

Un volume avec 8 gravures hors-texte. » *Excelsior*. 09/07/1936, p. 2 ; *Journal des débats politiques et littéraires*. 17/07/1936, p. 4 ; *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*. 18/07/1936, p. 3 ; *Le Temps*. 13/08/1936, p. 5 ; *Le Figaro*. 22/08/1936, p. 7.

« [...] Tout d'abord, la fascination qu'exercent sur les romantiques et leurs héritiers les choses d'Allemagne ; cela commence à Mme de Staël, ce bas-bleu ; cela finit avec la décadence symboliste et *La Revue Blanche*. [...] » Maxence, J.-P. Les livres de la semaine : Louis Gillet : La Cathédrale vivante (Flammarion). *Gringoire*. 10/07/1936, p. 4.

« M. de Broglie s'excuse, en une préface d'une modeste excessive, d'avoir ajouté un livre à notre riche bibliothèque staélienne. Qui parlerait de Mme de Staël, pourtant, sinon son arrière-petit-fils, en possession des archives de Chaumont ? [...] C'est Mme de Staël qui révéla l'Allemagne à la France, en un temps où la position politique des deux pays était sensiblement différente de leur position présente. Et lorsqu'on lit, parmi les passages censurés, des phrases comme celle-ci : « Nous n'en sommes pas à vouloir élever autour

de la France littéraire la grande muraille de la Chine pour empêcher les idées du dehors d'y pénétrer... » ; on songe à Hitler, aux barrières nationales-socialistes, de même que lorsque Mme de Staël affirme, également censurée : « Un homme peut faire marcher ensemble des éléments opposés, mais à sa mort, ils se séparent » ou « Au milieu des richesses du monde, le terrible Attila vit comme un soldat et ne demande à la terre que la jouissance de la conquérir... ». etc. Que si, par ailleurs, on reproche à Mme de Staël d'avoir souvent parlé en européenne plus qu'en française, n'oublions pas que ses parents étaient suisses, son mari suédois, qu'elle avait failli épouser William Pitt et qu'elle était sous la surveillance de la police impériale. (Edit. Plon.) » Treich, L. Vient de paraître : *Madame de Staël et sa cour au château de Chaumont, par le prince Jacques de Broglie. Gringoire*. 10/07/1936, p. 4.

« « J'ai trouvé hier dans le portefeuille du mien, un paquet de... de ces objets qui sont, disait Mme de Staël, une toile d'araignée contre le danger, un bouclier contre le plaisir. » » Cruelle vengeance. *La Vie parisienne* 11/07/1936, p. 925.

« [...] La biographie de *George Sand* (34) par John CHARPENTIER est un livre nuancé, humain, sensible, douloureux qui rend sympathique la « dame de Nohant ». La *Madame de Staël et sa cour* de Jacques de BROGLIE (30) est une bien précieuse contribution aux études staéliennes. » Lire, plaisir des vacances : L'histoire littéraire et la critique. *Le Figaro*. 11/07/1936, p. 8.

« [...] Il commence par engager une polémique dans le *Mercure*, sous forme d'une lettre à M. de Fontanes qui a pris vivement à partir un livre récent de Mme de Staël, *De la littérature*. Il s'y montre l'avis de son ami. [...] On ira jusqu'à le parodier. Le premier consul s'en fait faire la lecture, Mme de Staël, elle-même, verse des larmes d'attendrissement en le lisant. Pauline l'a réconciliée avec René. Des billets parfumés pleuvent d'un peu partout, chez lui. » Dyssord, J. Les amours du vicomte de Chateaubriand. *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*. 11/07/1936, p. 3.

« J'ai souvent montré comment le naturisme mystique procède du quiétisme pour une part, à travers Mme de Warens et Jean-Jacques. Henri Bremond a établi son étroite parenté avec l'humanisme dévot (qui devient déjà naturisme mystique chez le capucin Yves de Paris, dès la première moitié du dix-septième siècle). Son aspect esthétique nous vient de l'Allemagne et de la grande philosophie romantique d'outre-Rhin à travers Mme de Staël, Schopenhauer, Edgar Poe, maître de Baudelaire, Taine, Renan. [...] » Seillière, E. Du mysticisme satanique au mysticisme divin. *Journal des débats politiques et littéraires*. 12/07/1936, p. 3.

« 1817. – Mort, à Paris, de Anne-Louise-Germaine Necker « (Mme de Staël). » Les Ménechmes. Ephémérides du 14 juillet. *La Liberté*. 15/07/1936, p. 2.

« Et l'auteur de nous faire découvrir ces « causes disparues » en des chapitres très denses, heureusement subdivisés en paragraphes aux titres expressifs, et de nous conduire à travers le Berlin du moyen âge, la capitale des Hohenzollern et des rois de Prusse (celle

qui accueillit les réfugiés français et qui comptait encore sous Frédéric II un Français sur dix habitants), le Berlin de Voltaire, celui de Mme de Staël, celui de Bismarck, celui enfin dont Guillaume II se flattait, avec son outrecuidance coutumière, d'avoir fait une « welstadt », une capitale du monde. » « Les principales nouveautés. XI. – Géographie, voyages, colonisations, missions : Henri BIDOÛ, Berlin, in-16 double couronne de 160 p., Grasset, 1936, 15 fr. ». *Revue des lectures*. 15/07/1936, p. 845.

« Prince Jacques de BROGLIE, *Madame de Staël et sa cour au château de Chaumont* [...]. C'est la vie de cette petite cour, ses conversations, ses discussions philosophiques et littéraires, ses intrigues amoureuses, qu'à l'aide de documents de famille, complétant les nombreux ouvrages publiés sur Madame de Staël et ses amis, le prince Jacques de Broglie a adroitement reconstituées.

[...] Mais, grâce à une parfaite connaissance des êtres et du milieu, la vraisemblance, toujours respectée, s'approche singulièrement de la vérité. L'auteur a parfaitement atteint son but, qui était de « ressusciter l'étourdissante personnalité de Madame de Staël ainsi que celle de ses brillants partenaires ». » « Les principales nouveautés. V. – Histoire, biographies, mélanges historiques : Prince Jacques de Broglie, *Madame de Staël et sa cour au château de Chaumont*, in-12 de 281 p., avec 9 gravures et un facsimilé, Plon, 1936, 15 fr. ». *Revue des lectures*. 15/07/1936, p. 1222-1223.

« [...] Mme de Staël, 1222 ; [...]. » « Table des matières 1936 : B ». *Revue des lectures*. 15/07/1936, p. 1554.

« Broglie (Prince Jacques de), *Madame de Staël et sa cour au Château de Chaumont, 1222*. » « Table des matières 1936 : B. ». *Revue des lectures*. 15/07/1936, p. 1556.

« AUTEURS (études critiques ou textes), liste alphabétique (voir à leur nom) : E. About, Balzac, Baudelaire, Bazin, Bernardin de Saint-Pierre (A. Duchêne), 349 ; Bloy, Boileau, Bourdaloue, Colette, Corneille, A. Daudet, Diderot, Flaubert, A. France, Fromentin, E. et J. de Goncourt, G. Kahn, La Fontaine, Lamartine, Loti, Joseph de Maistre, Mérimée, Molière, Pascal, Proust, J. Renard, Rimbaud, Rostand, Sainte-Beuve, G. Sand, Mme de Sévigné, Mme de Staël, Stendhal, Eugène Sue, 567 ; J. Vallès, Verlaine, Veuillot, Vigny, Villiers de l'Isle-Adam, Voltaire, Zola. » « Table des matières 1936 : L. ». *Revue des lectures*. 15/07/1936, p. 1596.

« STAËL (Mme de) : (J. de Broglie), 1222. » « Table des matières 1936 : S. ». *Revue des lectures*. 15/07/1936, p. 1629.

« Tallien disait de Mme de Staël : « Tels étaient les besoins et l'esprit d'intrigue de Mme de Staël que, pour avoir une révolution, elle aurait fait jeter tous ses amis à la rivière, quitte à les repêcher, ensuite, par bonté d'âme. » » Miettes d'histoire. *La Liberté*. 20/07/1936, p. 2.

« Comment Galilée ou Newton auraient-ils réagi, si le matin, à leur petit lever, tournant

la clef mystérieuse, ils avaient ouï une voix qui leur arrivait en droite ligne du nouveau monde ? Et dans quel état d'extase Mme de Staël se serait-elle trouvée si, grâce au coup de roulette féérique, elle avait prononcé ces mots enchanteurs : « Allo... Allo... c'est vous, Benjamin Constant ?... Ah ! Oui, vous prenez demain l'avion, car vous avez rendez-vous à 16 heures avec Bonaparte ? » » Pereire, A. Gloire et méfaits de l'idéologie. *La Liberté*. 22/07/1936, p. 2.

« La mère d'une famille nombreuse a, d'ordinaire, plus besoin d'argent que d'honneur. Elle préférerait à un hochet, qui ne peut même servir à l'amusement de son petit dernier, une récompense tangible, c'est-à-dire qui se touche.

Il est vrai que Napoléon – lui, toujours lui – a répondu à Mme de Staël, qui lui demandait quelle était la femme qu'il admirait le plus :

– Celle qui a le plus d'enfants ! » Vautel, C. Décorée à l'ancienneté. *Cyrano*. 24/07/1936, p. 9.

« La neige ne quitte jamais ses sommets, tandis que les bords de ses lacs et la vallée du Rhône bénéficient déjà d'une température très semblable à celle qu'on trouve à l'autre côté des Alpes, en Italie. C'est le pays de Rousseau, De Mme de Staël, de Benjamin Constant ; c'est le pays de grandes agglomérations citadines comme Genève, et c'est en même temps un pays où se cachent encore, dans les replis des vallons reculés, des populations qui n'ont guère changé depuis le temps des Romains. C'est le pays de la Société des Nations et du plus authentique folklore. » Les Douaniers. En lissant... *La Liberté*. 24/07/1936, p. 4 ; Les livres et le tourisme. *La Journée Industrielle*. 15/08/1936, p. 5.

« Histoire, littérature, divers :

Henry Bidou ; *Histoire de la grande guerre* ; Bremond d'Ars-Migré : *L'abbé Bexon* (un collaborateur de Buffon) ; Louis Madelin : *Le crépuscule de la monarchie* (Louis XVI et Marie-Antoinette) ; Robert Mattlé : *Lamartine voyageur* ; Jacques de Broglie : *Madame de Stael et sa cour au château de Chaumont* ; [...]. » Derniers livres parus. *Le Journal*. 26/07/1936, p. 6.

« Sensibilité musicale de Mme de Staël (La), par Clémy. » Table des matières contenues dans l'Art musicale. Saison 1935-1936. *L'Art musicale*. 31/07/1936, p. 847.

« [...] – Staël (Mme de), 319. [...] » *L'Art musicale*. 31/07/1936, p. 852.

« Il n'y a pas que l'Amérique qui a des femmes d'affaires... Depuis hier la France et Paris en particulier en compte une, officielle, diplômée... et, ma foi, charmante. C'est la Chambre de commerce qui vient de faire ce premier pas en recevant à son Centre de préparation aux affaires Mlle Marthe Delpirou-Baron, docteur en droit... Cela n'a par été sans discussions. Lorsque cette jeune fille nette et décidée se présenta pour être admise à s'initier aux affaires, ce fut un sursaut :

– Pas de femmes ici !

Mais parmi ces messieurs très sérieux et très décorés il y avait au moins un féministe...
– J'estime, dit-il, que rien n'est en dehors de l'esprit des femmes et surtout pas les affaires...

Mme de Staël avait, croyons-nous, déjà dit quelque chose d'approchant... et elle ne connaissait pas les femmes de 1936 ! » Les femmes et les affaires. *Le Jour*. 31/07/1936, p. 4.

« À cette époque (1542), les commissaires bernois réunirent la terre de Bogeo à celle de Bossey.

Devenue propriété particulière en 1798, lors de l'abolition du système féodal, la terre de Bossey fut achetée le 30 mai 1809 par Mme de Staël. » Colière, P. Mademoiselle Lange comédienne et merveilleuse. *L'Homme Libre*. 31/07/1936, p. 2.

« « Madame de Staël et sa cour au château de Chaumont », par le Prince Jacques de Broglie. Qui aurait pu, mieux que ce petit-fils, en possession des archives de Chaumont, écrire sur la grande Madame de Staël ? On dit, et l'œuvre du prince de Broglie nous en donne un témoignage, qu'elle parlait en Européenne plus qu'en Française. La chose n'est point étonnante. Ses parents étaient Suisses, son mari Suédois. N'avait-elle point failli épouser William Pitt ? C'est dire dans quel amalgame d'opinions diverses et parfois contradictoires elle s'était spirituellement formée. Le prince Jacques de Broglie a su retracer de façon vivante et remarquable cette époque troublée et la vie de Madame de Staël. » Deniselle, Y. Gens et choses de lettres. *L'Éclairteur Illustré*. 01/08/1936, p. 21.

« – Mais c'est Corine ! S'était écrié un vieux savant de Genève qui jadis avait approché Mme de Staël, à Coppet, et en demeurait encore ébloui.

– Oui, mais c'est la Corine du quai Malaquais, avait riposté le major Pictet qui entraînait la jeune comtesse à voyager par l'esprit avec lui, aux Indes, jusqu'au Thibet. » Réval, G. Les amants vagabonds. *L'Intransigeant*. 01/08/1936, p. 2.

« MADAME DE STAEL ET SA COUR AU CHÂTEAU DE CHAUMONT, par le prince Jacques de Broglie. (*Librairie Plon.*) [...]. » M. F. Livres à Lire ou à ne pas lire... *Comoedia*. 02/08/1936, p. 3.

« La vie posthume des « Pensées ». – Mme de Staël à Chaumont. – Morceaux choisis de Sainte-Beuve. – Albert Glatigny. – « Provence, climat du bonheur ». – « La petite fille à l'accordéon ». – « Au fond du gouffre ».

[...]

En avril 1810, Mme de Staël – alors en exil à Coppet – obtint l'autorisation de traverser la France pour se rendre en Amérique où elle avait des intérêts. Elle s'arrêta au château de Chaumont-sur-Loire. Elle ne devait y faire qu'une halte ; elle y demeura jusqu'en octobre, où le bruit fait autour d'elle et la publication de son livre : *L'Allemagne*, irritèrent l'Empereur qui fit procéder à son expulsion. La turbulente fille de Necker n'avait pas tardé en effet à rallier à Chaumont toute une cour d'amis et d'admirateurs : Mme Récamier, Benjamin Constant, les Montmorency, les de Barante, Frédéric de Schlegel,

Chamisso... Sismondi et Byron l'y vinrent voir. C'est la vie de ce milieu d'élite pendant les six mois qu'y séjourna Mme de Staël que, grâce à sa parfaite connaissance de tout ce qui concerne son illustre aïeule et aux fructueuses recherches qu'il a effectuées dans les archives de Chaumont, devenu propriété de sa famille, nous décrit le prince Jacques de Broglie, dans un livre nourri de textes, de faits et d'anecdotes qui est une précieuse contribution à l'histoire de Mme de Staël.

À Chaumont, aux pieds de Corinne, reine par l'intelligence, et de Juliette Récamier, reine par la beauté, c'est tout à la fois un haut lieu intellectuel où la religion, la philosophie, la littérature, l'histoire alimentent les conversations de ce cénacle insigne et une cour d'amour où ne manquent pas les intrigues sentimentales. De brillants interlocuteurs y rivalisent d'esprit, tantôt passionnés jusqu'au lyrisme, tantôt audacieux jusqu'au paradoxe. La coquetterie éclectique de la séduisante Récamier finira par porter ombrage à l'altière Corinne et troublera un moment l'atmosphère où ne s'agitent pas que des idéologies. Mais la vindicte impériale viendra bientôt clore ces légers malentendus en dispersant les hôtes de Chaumont. Il faut savoir grand gré à M. Jacques de Broglie d'avoir rapporté avec une louable objectivité, et enrichi d'abondants détails ce curieux épisode de l'histoire de Mme de Staël. » Narsy, R. Revue des livres. *Journal des débats politiques et littéraires*. 04/08/1936, p. 4.

« [...] Ah ! Comme disait Mme de Staël : « L'existence serait trop heureuse si l'on pouvait retenir des émotions si belles ! ». Lapaire, H. Inauguration du monument de Jean Baffier. *La Dépêche du Berry*. 06/08/1936, p. 3.

« [...] Le romantisme chrétien et monarchique avait fait faillite. Il ne restait guère de tout le bruit fait autour de cette doctrine que « le souvenir d'une grande illusion orchestrée par le génie ». Il en restait, à mon avis, davantage : un grand pas fait dans la vulgarisation du naturisme mystique. J'ajoute que son romantisme, très français, n'accepta pas celui de l'Allemagne, principalement esthétique et racial. Il détestait au fond Lessing et Schlegel à travers Mme de Staël, Niebuhr et Herder à travers Michelet (qui leur avait bientôt surajouté son mysticisme passionnel et social à la française). » Seillière, E. Un portrait de Sainte-Beuve. *Journal des débats politiques et littéraires*. 09/08/1936, p. 3.

« Quand Talleyrand, retour d'exil, revint à Paris sous le Directoire, c'est son amie, Mme de Staël, qui l'introduisit auprès de Barras, tout-puissant parmi les cinq directeurs. Mais elle patronna l'ex-évêque d'Autun en termes singuliers. Miettes d'histoire. *La Liberté*. 09/08/1936, p. 2.

« Déjà, on allait « aux eaux », aux « bains de mer ». Mais qui ? Les malades suffisamment nantis pour imiter les illustres exemples de Mmes de Montespan, de Sévigné, de Staël et de Récamier, de la reine Hortense et de Chateaubriand, du duc de Maine et de Napoléon III, dont les déplacements passaient pour des exploits. Quels voyages, en effet, et quelles aventures ! » Gaston-Gérard. L'art en vacances. *Le Progrès de la Côte-d'Or*. 10/08/1936, p. 1.

« M. Jacques de Broglie vient de réunir une quantité considérable de documents sur la vie de Mme de Staël, mais, mieux que cette moisson de chercheurs, il a su rendre en un livre remarquable : Mme de Staël et sa cour, une atmosphère.

[...]

À Blois, l'arrivée de Mme de Staël fait sensation. Toute la ville est en rumeur. Et le premier geste du préfet, M. de Corbigny, sera d'informer son chef, le duc de Rovigo, du passage de la fille de Necker, comme si c'était là un événement politique :

« Mme de Staël a passé aujourd'hui (24 avril 1810) à Blois, se rendant au château de Chaumont... Elle compte y rester un ou deux mois jusqu'à ce qu'un parlementaire, qui doit ramener le propriétaire au château, lui donne à elle-même le moyen de se rendre en Amérique. »

À Blois également, Mme de Staël devait retrouver Prosper de Barante, l'ami préféré du moment, et elle lui avait offert de faire route ensemble jusqu'à Chaumont.

[...]

Comme on le voit, M. de Barante s'étonne et se réjouit que Mme de Staël ait encore différé son départ pour l'Amérique. Il lui prêche toutefois la prudence, « maintenant qu'elle est en France et sous l'œil de la police de l'Empereur », et il la conjure de ne rien faire puisse gêner les démarches des amis qui travaillent pour elle. Hélas ! Mme de Staël ne suivra pas ces bons conseils. Elle fera tout pour irriter le courroux du Maître au moment même où elle requiert ses faveurs. On en aura la preuve dans ce récit.

Pourtant, se sachant surveillée, épiée, elle a pris ses précautions. [...] Précautions bien illusoires, car il y a bon temps que la police a découvert le stratagème. Elle sait fort bien aussi que Mme de Staël, à Genève, se fait écrire sous le nom d'Olive Uginet, sa femme de chambre. [...]

En attendant, Mme de Staël ne se doute de rien. Et, ne pouvant vivre dans être entourée d'adulateurs, elle a déjà écrit et écrira encore pour que tous ses amis viennent la rejoindre dans son « exil » à Chaumont, dernier refuge pour elle avant l'exil définitif en Amérique... [...]

L'arrivée tapageuse de Corinne à Chaumont se fit par un temps splendide. À cette époque aucun pont ne reliait les deux rives de la Loire. On passait le fleuve en bac, ce qui devait être très pittoresque. Quel événement pour un humble village comme Chaumont de recevoir un personnage aussi célèbre que Mme de Staël ! [...]

Mme de Staël fut donc fêtée à son arrivée comme une reine. Son entrée à Chaumont fut quasi triomphale, presque une prise de possession. [...]

À ces mots, Mme de Staël saute de la chaise de poste, la fait remiser dans une maison voisine, demande un bateler, se fait passer à Chaumont et se rend directement au château. [...] la noble aventurière (*sic*) s'adresse alors au régisseur qui, si mes renseignements sont exacts, était le maire actuel de la commune :

– Monsieur, le château de Chaumont est un monument magnifique et sa situation est ravissante.

– Madame, c'est l'opinion de tous ceux qui l'ont visité.

[...]

– Pas d'avantage ; je n'ai même jamais eu l'honneur de rencontrer M. Le Ray dans le monde... Mais on me nomme la baronne de Staël... et je suis la fille de M. Necker.

– Oh ! Madame ! fit l’intendant, qui n’avait point oublié celui que le cardinal de Loménie appelait « l’homme de l’opinion ».

Or, Mme de Staël ayant pris ce « oh ! » pour un témoignage d’assentiment, s’avança dans les appartements, ouvrit les persiennes des croisées donnant sur le cours de la Loire, et, s’étant arrêtée dans une chambre qui lui convenait, elle reprit :

– Je serai très bien ici.

[...]

Cette petite anecdote, sans valeur historique, nous a paru piquante à rapporter à titre de curiosité. La vérité était plus simple, nous le savons. Mme de Staël avait été bel et bien invitée chez M. Le Ray et elle n’eut point besoin de faire l’assaut du château. La conquête de Chaumont se réduisit donc aux proportions minimales d’une aimable hospitalité offerte par un riche citoyen naturalisé américain, gérant des biens de la baronne de Staël dans le Nouveau-Monde, et, par surcroît, son ami. » Mme de Staël et sa cour au château de Chaumont. *Le Quotidien*. 10/08/1936, p. 5.

« Mme de Staël se trouvait un jour, à table, à côté d’un beau parleur qui, entre elle et Mme Récamier, se croyait obligé de faire de l’esprit.

– Je suis sûr, dit-il, de me trouver entre la Beauté et le Génie.

– Oui, lui répondit Mme de Staël, sans avoir ni l’un ni l’autre... » Miettes d’histoire. *La Liberté*. 11/08/1936, p. 2.

« Le prince Jacques de Broglie vient de nous donner un charmant récit de la prise de possession du château de Chaumont par Mme de Staël, et du séjour qu’elle y fit durant l’été de 1810...

[...]

Donc, au printemps de l’année 1810, Mme de Staël, exilée de Paris et lasse des rives du Léman a décidé de s’embarquer pour l’Amérique. Mais elle ne partira pas sans laisser au vieux monde un nouveau produit de son génie : son ouvrage sur *l’Allemagne*. Puisqu’elle n’a pas licence de s’approcher à plus de quarante lieues de la capitale, elle achèvera le livre et en surveillera l’impression en Touraine. Son ami Jacques-Donatien Le Ray, qui fonde des villes et s’enrichit aux Etats-Unis après avoir coopéré à leur indépendance, a mis à sa disposition son château de Chaumont. Elle y arrive en trois berlines, entourée de ses enfants. Bien vite elle y convie sa cour : Prosper de Barante et son père, Mathieu de Montmorency, le duc de Laval, Benjamin Constant, Elzéar de Sabran, Mme Récamier, le baron de Balk, le prince Tuffiakin, le jeune et beau Middleton, la future Mme Annison, Schlegel, Chamisso, miss Randall...

[...] Les hôtes de Mme de Staël s’y aiment, s’y jalourent, s’y détestent les uns les autres de la même façon, et c’est tout juste si Corinne ne s’y livre pas aux pratiques de l’envoûtement pour retrouver l’amour de Benjamin Constant ou pour s’attacher le cœur de Prosper de Barante.

[...]

Après avoir passé ses journées à parachever le troisième livre *De l’Allemagne*, Mme de Staël, jamais lasse de noircir du papier, conviait ses amis à un jeu singulier « *la petite poste* ». [...] Ils avaient lieu à heure fixe, dans le parc. Mme de Staël en avait fait une

carte du Tendre à sa manière. Il y avait une allée des Explications, une allée des Réconciliations. Elles existent toujours. On ne les a point débaptisées !

[...]

C'est sur cette terrasse que M. de Broglie place les deux scènes capitales de son récit. Mme de Staël, qui ne connaît point de repos et pour qui le calme de la nature « semble insulter au tumulte de l'âme », y a entraîné Prosper de Barante. Jalouse des attentions du baron pour Juliette Récamier elle cherche à lui arracher une promesse de mariage. Prosper se dérobe et c'est tout un drame.

Quelques semaines plus tard Corinne, en ce même lieu, accable Benjamin Constant de ses reproches. Elle lui rappelle vainement les félicités passées, et devant le déclin du soleil, pleure sur sa jeunesse évanouie...

[...]

Mme de Staël avait déjà quitté Chaumont et se reposait à La Godinière, chez son cher Mathieu de Montmorency, quand lui parvint un ordre d'exil. Quarante-huit heures lui étaient données pour se mettre en route et quitter le territoire français, soit qu'elle aille à Coppet, soit qu'elle s'embarque pour l'Amérique. Son livre *De l'Allemagne* sera saisi et l'édition mise au pilon... » Corpechot, L. Mme de Staël à Chaumont. *Journal des débats politiques et littéraires*. 12/08/1936, p. 1.

« [...] Aussi, nous arrivons à aimer ce pays un peu comme l'aime l'écrivain lui-même, c'est-à-dire filialement, ayant des yeux pour ses splendeurs et un cœur pour l'âme qu'on y sent contenue. Pays de Mme de Staël, de Benjamin Constant, il est encore la terre d'une vieille liberté que la nature, tour à tour, conseille ou commande. » Littérature : 1.- Essais, Correspondance, Mémoires, critique et Histoires littéraires. *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*. 15/08/1936, p. 6.

« Reine, parce qu'elle eut sa cour. Elle l'eut du moins quelques mois. Reine de Chaumont, parce que c'est ce château de la Loire qui abrita Mme de Staël, exilée de Paris et méditant de passer en Amérique. C'était en 1810. La fouguese intellectuelle, en pleine résistance au pouvoir impérial, aima dans la merveilleuse demeure, mélancoliquement, son dernier ou avant-dernier refuge.

À vrai dire, elle n'y fut pas reine, mais roi. À vrai dire ? Eh bien ! Non... Roi par l'esprit, qu'elle avait viril, elle était tout de même... Non, non, décidément : disons roi et femme ; car la reine avait nom Benjamin Constant, une reine hautaine et cruelle. [...]. » H. C. La reine de Chaumont. *Le Jour*. 20/08/1936, p. 2.

« Elle a beau avoir ce visage masculin qui dépare Mme de Staël et, en chrétienne stricte, ne prétendre qu'à l'amitié fraternelle de son bel Abencérage, « Dolorès » connaît-elle donc si peu l'inconstant qu'elle ne se rende pas compte qu'il est de ceux qu'il ne faut pas tenter ? » Dyssord, J. Les amours du vicomte de Chateaubriand. *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*. 22/08/1936, p. 4.

« Relisez donc par exemple, ces correspondances toutes simples du temps de notre Consulat, voyez ces bons esprits, qui ne complotent guère, qui furent loyaux à la

Révolution ; voyez Benjamin Constant, Julie Talma, la Staël elle-même. Ils n'ont à s'écrire que des tendresses, des nouvelles intimes ; il faut, pourtant, les mettre sous double enveloppe, à toutes sortes d'adresses changeantes, n'y jamais user que de sermons et n'y joindre que des sonnettes... [...]. » Lebas, M. Polices au choix. *La République*. 25/08/1936, p. 3.

« La Commission nommé par le Comité France-Amérique a procédé à la désignation des volumes choisis pour le mois d'août dans les catégories prévues.

Ces volumes sont les suivants : [...] – Prince Jacques de Broglie : *Mme de Staël et sa cour au château de Chaumont* (Variétés). » Petit courrier littéraire. *Comoedia*. 27/08/1936, p. 3 ; Choix de livres. *La Liberté*. 05/09/1936, p. 4.

« La Commission nommé par le Comité France-Amérique a procédé à la désignation des volumes choisis pour le mois dans les catégories prévues. Ces volumes sont les suivants : [...] prince Jacques de Broglie : *Mme de Staël et sa cour au château de Chaumont* (Variétés). » Nouvelles des lettres : Le Livre français. *Le Jour*. 27/08/1936, p. 2 ; Le livre français. *Le Petit Journal*. 28/08/1936, p. 2 ; Les Alguazils. Le livre français. *Le Figaro*. 30/08/1936, p. 4.

« On a maintes fois cité cette parole de Mme de Staël, où l'auteur de Corinne affirme que la gloire est pour les femmes le deuil éclatant du bonheur. Si elle n'a pas le même poids, la réflexion de Juliette Adam n'en demeure pas moins riche de sens. C'est de bonheur surtout que les femmes sont avides – et peu leur chaud alors, au fond, la liberté. » Garnier, H. Propos... *Le Journal*. 27/08/1936, p. 2.

« Les gloires littéraires, musicales et philosophiques qui faisaient alors l'honneur de l'Allemagne chère à Mme de Staël, firent comprendre à cette Allemagne qu'elle pouvait prétendre à une belle part dans les spéculations de l'esprit. Elle en conclut dans son orgueil un peu naïf, qu'elle marchait à la tête de la civilisation. » Verdun, G. Le réarmement de l'Allemagne. *L'Ouest-Éclair*. 27/08/1936, p. 1.

« [...] – Il est si beau d'aimer et d'être-aimé que cet hymne de la vie peut se moduler à l'infini, sans que le cœur en éprouve de lassitude.

(Mme de Stael.) » Pensées d'hier et d'aujourd'hui. *Midinette*. 28/08/1936, p. 22.

« Par ses lettres, il préparait sa radiation de la liste des émigrés et se montrait très républicain dans sa correspondance avec Paris. Son ton était tout différent avec les émigrés, car, selon son habitude, il misait sur les deux tableaux pour être sûr de gagner. Mme de Staël recevait et colportait ses confidences intéressées dont il allait bientôt recueillir le fruit.

[...]

Talleyrand accentua aussitôt son républicanisme et mit ses amis en campagne pour obtenir la permission de rentrer en France. L'agissante et toujours zélée Mme de Staël s'employait activement en faveur de l'exilé.

[...]

Il s'empessa de renouer avec le clan de Mme de Staël, dont l'influence se développait. Il comptait sur lui pour se pousser dans la société nouvelle.

En attendant, il cherchait à placer ses marchandises et ses terrains car une partie du capital, comme dans toutes les périodes troublées, cherchait, au dehors, un refuge. Mais il échoua complètement dans sa tentative, et il empruntait, sans vergogne, pour soutenir son train très au-dessus de ses moyens car, sous le prétexte de sa mauvaise jambe, il assurait qu'il lui fallait sa voiture et n'entendait se rien refuser. Toute sa vie il se montra très dépensier sans pour cela être généreux.

L'enthousiaste Mme de Staël en fut pour 24000 francs. Talleyrand recommençait à jouer. On le vit aussi s'afficher au pavillon de Hanovre avec les femmes que les rapports de police qualifient crûment. Avec indulgence, Mme de Staël disait qu'il réunissait en sa personne tous les vices de l'ancien et du nouveau régime.

[...]

Sollicité par la tenace Mme de Staël, Barras, le seul aristocrate du Directoire, roi des tripoteurs, se sentait de l'indulgence pour Talleyrand. Il le sauva en déclarant : « Talleyrand est simplement au service de son ambition et de son intérêt », ce qui s'ailleurs était la vérité.

[...]

Ce fut encore Barras, stimulé par Mme de Staël, qui proposa leurs noms au Directoire. On accepta Maret, mais les imprécations de Rewbell firent écarter Talleyrand. « Une nullité empesée, la friponnerie incarnée », déclarait l'alsacien. Mais si sa nomination échoua, on sentit, dès ce moment, que l'ex-évêque, grâce à ses intrigues et à sa ténacité, arriverait à se faire employer par le Directoire malgré la mésestime dans la quelle celui-ci le tenait.

[...]

Barras semblait bien disposé envers un homme qui avait les mêmes vices que lui-même. On lui donna l'assaut : ses parentes, ses amies furent circonvenues et mises à contribution afin de recommander l'évêque avec instance.

Celui-ci joua de nouveau auprès de Mme de Staël la grande scène du suicide ou, plutôt, de sa menace, dont il avait déjà expérimenté le succès irrésistible sur les âmes sensibles, au moment du sacre des évêques constitutionnels. La tendre dame s'émut. Mais Barras semblait excédé des sollicitations par trop pressantes dont il était l'objet en faveur d'un individu taré qui ne lui était rien. Déjà trois fois l'intrépide quémandeuse l'avait relancé au Luxembourg.

[...]

Mme de Staël s'était émue des menaces de suicide de son protégé et, non moins comédienne que lui, elle joua le grand jeu. Elle se précipita défaillante, haletante, les vêtements en désordre, chez le Directeur, prête à tomber dans ses bras : on le savait accessible aux séductions féminines.

Dans ses mémoires, Barras assure avoir résisté à ces avances caractérisées, et après tout, on peut l'en croire, car ce roué raffiné pouvait s'offrir mieux que la lourde et hommasse fille de Necker. Pour s'en débarrasser, il promit à moitié de s'entremettre, mais narquois,

il recommanda à la solliciteuse d'empêcher son protégé de se jeter à l'eau car, s'il se noyait, on ne pourrait évidemment plus lui accorder aucune fonction.

Forte de cette demi-promesse, Mme de Staël alla rejoindre Talleyrand qui, pendant cette scène, loin de penser au suicide, attendait tranquillement dans la voiture qui stationnait à la porte.

[...]

Benjamin Constant, sur l'ordre de Mme de Staël à qui il n'avait rien à refuser, s'était fort démené dans la préparation de cette affaire. Il courut aussitôt annoncer l'heureuse nouvelle à Talleyrand. Il trouva celui-ci au théâtre en compagnie de Boniface de Castellane. » Pétiet, R. Une Bonne Place. *La Voix du Combattant et de la Jeunesse*. 29/08/1936, p. 7 ; Encore des vies. *L'Action Française*. 01/09/1936, p. 4 ; Le livre français. *La Liberté*. 11/09/1936.

« Désirée prend sa place dans la brillante société de la Restauration. Sa soif de bals, de fêtes, de réceptions est loin d'être apaisée.

Elle est reçue chez Mme de Staël, rencontre Mme Récamier et Châteaubriand.

On l'accueille partout avec joie pour sa grâce enjouée, son esprit primesautier, mais aussi avec déférence. » Remacle, A. Fiancée d'Empereur, femme de Roi : XIII. – Les intrigues de la princesse Gothland. *Le Grand écho du Nord de la France*. 30/08/1936, p. 2.

« De la maladie dans l'inspiration littéraire.

Le docteur Paul Voivenel, chef de clinique à la Faculté de Toulouse, a recherché les états pathologiques des grands écrivains. Ce n'est pas gai.

« Les deux types d'alcooliques sont Edgar Poe et Hoffmann... Mme de Staël, William Wilberforce, Coleridge, Baudelaire remplacèrent l'alcool par l'opium... L'épilepsie de Dostoïewski et de Flaubert mit leurs nerfs à nu... Le délire de la persécution léger dont fut atteint Jean-Jacques Rousseau... [...] » Un quart de Siècle... : Ce qu'on lisait dans Comoedia le 31 août 1911. *Comoedia*. 31/08/1936, p. 1.

« Il me fallait bien en conclure : « La baronne de Staël est très sensible à votre aimable pensée, mais elle ne reçoit pas... »

[...]

Nous avons cru voguer sur un lac, mais sans doute, – et pour citer encore Lamartine qui fut un des admirateurs futurs de Mme de Staël, – nous avons erré sur « l'océan des âges », et, remontant le cours des années, nous avons abordé ici vers 1806 ou 1810. Alors, Mme de Staël revint à Coppet, après ses voyages d'Allemagne et d'Italie et son vain essai de retour à Paris, ayant écrit *Corinne* dont le succès fut immense, *Corinne* que j'admire tant et qui reste, malgré son démodé d'époque, un des livres les plus beaux qu'une femme ait écrits sur le malheur de l'amour.

[...] « *Le château est ouvert aux visiteurs le jeudi, d'une heure à quatre heures.* » « On ne visite plus le dimanche » – Non, on ne visite plus. » Et elle secoue sa gentille tête... Est-ce possible ? La baronne de Staël est sortie... C'est à peu près ce que signifie pour moi cette pancarte, ou bien « Madame ne reçoit pas... Elle n'est plus de ce monde ».

[...] Je ne serais pas étonnée de voir apparaître, en ce lointain rétréci de l'allée, la silhouette de Mme Récamier, le turban de Mme de Staël, et, vêtus de ces élégants habits masculins de jadis, Auguste de Prusse, Prosper de Barante, Mathieu de Montmorency, Elzéar de Sabran...et tant d'autres, ceux-là qui séjournèrent près de l'illustre exilée et ceux qui, passant par la Suisse, ne manquaient pas de venir la voir, l'écouter, saluer son génie, et protester par leur amitié et leur admiration contre la rigueur de Napoléon et son inflexibilité.

[...] C'est Germaine de Staël, portant à jamais pour la postérité le nom de sa célèbre héroïne et de son livre immortel, *Corinne*, que nous évoquons sous ces ombrages : c'est la femme à son apogée, avec son cœur brûlant, ses tristesses, ses folies, – pour lesquelles on n'a pas été équitable et que l'on a raillées sans les excuser par le caractère et les circonstances, – c'est celle-là que nous imaginons, venant jusqu'à nous, nous regardant de ses yeux admirables et offrant la noble main tendue vers l'amitié. [...] N'est-elle pas un symbole de tout ce que Mme de Staël offrait en généreuse amitié, en signe de paix et d'alliance, et que, longtemps, le destin repoussa, ne lui offrant que querelles et disgrâces, amours méchantes, rigueurs suprêmes ?

[...]

Tout ici est relique, et l'on sent que les descendants de Mme de Staël comprennent profondément ce bonheur si rare d'avoir pu garder, en dépit des années et des grandes transformations de l'existence, ce témoin d'un si grand passé. Le célèbre portrait de Mme de Staël accueille en ce salon avec un haut prestige, son turban, son écharpe ; autour d'elle sont groupés les portraits de ses parents, de ses enfants, de son mari, celui-ci blond, gracieux et chamarré, joli homme avec son teint clair et sa blondeur poudrée de Suédois. [...] Les images du jeune fils Staël, qui si tôt fut tué en duel, et du jeune Rocca, – fils du dernier mariage de Mme de Staël, – à la physionomie mélancolique et un peu chétive, sont là aussi, et Mme Necker et M. Necker, que sa fille hérita d'un amour filial immense...

[...]

Là, on joua les tragédies, on cria, on pleura, on déclama, on parla..., et auprès de l'épée vraie du baron de Staël figurent les armes de carton dont se pourfendaient les héros en ces soirs fameux où, avec le plus grand talent d'actrice, Mme de Staël exprimait ses propres violences sous le péplum d'Hermione lorsque Benjamin Constant incarnait Pyrrhus. [...]

L'union fidèle que fut l'affection, longue et profonde de Mme de Staël et de Juliette Récamier éclaire bien des secrets du caractère et des sentiments de Corinne. [...] Mme de Staël, elle, sentait qu'elle devait subjuguier avant de plaire, forcer l'admiration pour attirer l'amour. Ces contrastes de leurs natures et de leurs destinées les lièrent d'un indissoluble lien. Dans la beauté de Juliette, Mme de Staël, sensible à cette douceur et à cette fidélité, – qui accepta la disgrâce impériale par amour de cette amitié, – Mme de Staël trouvait sinon l'oubli, du moins le repos de ses véhémences, et Juliette exaltait ses indolences aimables au foyer de cette incomparable ardeur.

L'affection de Juliette fut le charme délicieux de la vie de Mme de Staël qui avait le sens profond de l'amitié. [...] La dérision de la belle destinée de Mme de Staël fut de ne trouver le bonheur dans l'amour qu'avec M. de Rocca, à la fin de sa vie, alors que cette vie l'avait surmenée, usée. [...] Là, vint prier Juliette Récamier, vieille et triste, accompagnée par

M. de Chateaubriand qui avait fini par rendre justice à Mme de Staël et l'aimer d'amitié.
[...]

Nous, nous venions de ressentir le charme douloureux de ce qui est accompli en face des images de Mme Récamier ornant la chambre, dite de Mme de Staël : l'une est une gravure d'après ce célèbre portrait de David représentant Juliette jeune et belle, – et l'autre, d'après Devéria, la révèle sur son lit de mort. [...]

– On sait que dans la *Revue* même, elle a publié, avec une très intéressante préface, une partie des lettres que la baronne de Staël écrivit à M. de Staël.

[...]

Mme de Staël la parcourut de l'Allemagne à Moscou, de la Suède à Londres. Et n'est-il pas amusant aussi de penser que tout près de Coppet, à Genève, la Société des nations a ses délibérations et ses séances ? Que tout cela aurait passionné Mme de Staël !

Car Mme de Staël n'a pas été qu'une femme éminente, éloquente et passionnée, tenant un salon célèbre et y éblouissant ses visiteurs, romancière et psychologue de la plus rare et profonde observation sociale et malgré tout humaine, elle est aussi un grand historien, un grand témoin d'une époque admirable et terrible dont elle a profondément senti les beautés sublimes, les dangers et aussi les moments d'horreur. [...] Elle avait de grandes vues et jetait de grandes lueurs sur le sort des peuples ; et, en marge de ce qui se passe aujourd'hui dans cette Europe troublée, on pourrait relire certaines pensées de Mme de Staël qui se trouvent être actuelles, trop actuelles. [...]

Mais ces pages, rapides et modestes, n'ont point ici le dessein d'être une étude sur Mme de Staël et son œuvre ; elles ne relatent qu'une visite au château qui fut toujours son abri, de son enfance à son dernier sommeil. [...]

Et je pensais que Benjamin Constant avait dit de Mme de Staël : « on l'admire ainsi qu'un bel orage » et me souvins aussi de celui qu'ils subirent, elle et lui, avec des amis, en voiture au cours d'une excursion interrompue, reprise et terminée, sans que nul d'entre eux ait pu s'apercevoir des tonnerres, des éclairs, des torrents et de l'arrêt forcé de la voiture, tant Benjamin et Corinne avaient eu une prestigieuse conversation, tant ils avaient rivalisé d'ingénieuse et vivace et spirituelle éloquence... [...]. » D'Houville, G. Spectacles : Une visite à Coppet. *Revue des deux mondes*. 01/09/1936, p. 684-694.

« Au mois d'octobre 1832, Chateaubriand, qui s'était exilé à Genève pour achever librement ses *Mémoires* « dans un pays libre », accomplit, en compagnie de Mme Récamier, un pèlerinage émouvant au château de Coppet et au tombeau de Mme de Staël (1). [...]

Pour l'Europe de l'Empire, Mme de Staël et Mme Récamier, tendrement appuyées l'une sur l'autre, avaient représenté l'harmonieux accord de l'esprit et de la beauté ; l'une et l'autre s'étaient attiré la persécution du maître du monde ; l'univers avait plaint ces reines opprimées. » Levaillant, M. Chateaubriand, peintre de Juliette Récamier. *Revue des deux mondes*. 01/09/1936, p. 848.

« Cette page harmonieuse et caressante aurait servi d'épilogue à l'histoire résumée de Mme Récamier que Chateaubriand méditait d'écrire pendant ces semaines d'automne ; auprès de l'ancienne amie de Mme de Staël devenue la sienne, il avait découvert le

charme apaisant de la tendresse ; quittant le domaine de la passion, il pénétrait dans une atmosphère plus sereine où, par la grâce de celle qu'il appelait un ange, son passé même, son orageux passé, lui apparaissait purifié. » Levaillant, M. Chateaubriand, peintre de Juliette Récamier. *Revue des deux mondes*. 01/09/1936, p. 850.

« Mais *Atala* parut et le destin bientôt insista. Chateaubriand s'en fut, un matin, faire visite à Mme de Staël qui le reçut sans façon à sa toilette, « en roulant dans ses doigts une petite branche verte ». Une brusque scène intervient alors, dont le texte imprimé avait éliminé les lignes essentielles :

« Entre tout à coup Mme Récamier vêtue d'une robe blanche ; elle s'assit au milieu d'un sofa de soie bleue ; Mme de Staël restée debout continua sa conversation fort animée et parlait avec éloquence ; je répondais à peine, les yeux attachés sur Mme Récamier. [...] C'était au mois de mai 1817 ; il était « assis » près d'elle au dernier dîner prié que donna Mme de Staël, empêchée elle-même par la maladie d'y assister. [...]

La première eût conté la jeunesse de Mme Récamier et sa vie mondaine ; dans la seconde il aurait renfermé le récit des voyages auxquels Napoléon avait contraint l'amie de Mme de Staël, et le tableau de sa calme retraite à l'Abbaye-aux-Bois.

[...]

On a pu constater que Chateaubriand y a pris le dessin général de son récit, et des anecdotes un peu partout ; il y a trouvé, sous forme de citations choisies, un grand nombre de pièces justificatives : entre autres, des lettres éloquents et touchantes de Mme de Staël. Plusieurs de ces lettres demeurent aujourd'hui inédites.

DES LETTRES DE Mme DE STAEL

[...] C'est avec une vénération attentive qu'elle avait classé les souvenirs qui lui restaient de Mme de Staël. [...] À toutes deux certains billets parurent trop intimes ; ils furent sacrifiés, ainsi que l'atteste cette note de Mme Récamier : « Les lettres que je possédais de Mme de Staël ont été divisées en deux catégories, l'une qui a été brûlée en présence de Mme de Broglie, l'autre que je désire garder pendant ma vie et qui sera remise, après moi, à Mme de Broglie, pour en faire l'usage qui lui paraîtra le plus conforme à la volonté de Mme de Staël. [...]

Puis il ajouta : « Il n'y a rien dans les ouvrages imprimés de Mme de Staël qui approche ce naturel, de cette éloquence où l'imagination prête de son expression aux sentiments.

[...]

Pour appuyer son jugement, Chateaubriand cite, parmi les lettres de Mme de Staël, quelques-unes des plus caressantes, deux ou trois même des plus ardents ; mais il avertit qu'« il ne lui est permis d'en citer que des fragments ». [...] À la période du « second voyage de Mme de Staël en Allemagne », il emprunte des fragments de lettres qu'il trouve, entre toutes, « charmantes ».

[...]

Deux ans plus tard, Mme Récamier revint à Coppet où elle arriva vers la fin de juin ; lorsqu'elle en repartit à la fin de septembre, ce fut au milieu de la même désolation : voici le texte intégral de la lettre encore inédite que Mme de Staël lui écrivit le lendemain de

son départ ; Chateaubriand en a signalé l'intérêt, mais n'en a cité que quelques lignes qu'on trouvera ici soulignées : [...]. » Levaillant, M. Chateaubriand, peintre de Juliette Récamier. *Revue des deux mondes*. 01/09/1936, p. 852-857.

« Au mois de septembre 1811, s'ouvre un nouveau chapitre dans la correspondance de Mme de Staël et de Mme Récamier ; celle-ci, pour avoir eu l'imprudent courage de passer trente-six heures à Coppet, se vit infliger la défense d'approcher de Paris à plus de quarante lieues ; c'était l'exil. [...] Il avait pris soin d'en éclairer discrètement les obscurités, à l'intention de ses lecteurs : mariée en secret à M. de Rocca, si Mme de Staël écartait son amie de Coppet, ce n'était pas seulement pour lui épargner la contagion du malheur !

« Pour comprendre, expose-t-il, les lettres suivantes de Mme de Staël, une courte explication est nécessaire : en écrivant à son amie qu'elle ne désirait pas la voir dans l'appréhension du mal qu'elle lui pourrait apporter, Mme de Staël ne disait pas tout : elle était mariée secrètement avec M. Rocca, d'où résultait une complication d'embarras dont la police impériale, à dessein mal instruite, profitait avec une ignoble joie. Mme Récamier, à qui Mme de Staël croyait devoir taire ces nouveaux soucis, s'étonnait à bon droit de l'obstination qu'elle mettait à lui interdire l'entrée de son château de Coppet. Blessée de la résistance de Mme de Staël pour laquelle elle s'était déjà sacrifiée, elle n'en persistait pas moins dans la résolution de partager les dangers de Coppet. Une année entière s'écoula dans cette anxiété. Les lettres de Mme de Staël révèlent les souffrances de cette époque où les talents étaient menacés à chaque instant d'être jetés dans un cachot, où l'on ne s'occupait que des moyens de s'échapper, où l'on aspirait à la fuite comme à la délivrance, à la terre étrangère comme au sol natal : quand la liberté a disparu, il reste un pays, mais il n'y a plus de patrie. » Levaillant, M. Chateaubriand, peintre de Juliette Récamier. *Revue des deux mondes*. 01/09/1936, p. 859-860.

« Mme de Staël ne devait plus retrouver Juliette que pour mourir.

C'est ainsi que Mme de Staël tient une place fort importante dans la « chapelle » que Chateaubriand dédiait à son « ange ». En grand artiste, il prit plaisir à insérer, parmi ses propres pages, ces lettres tour à tour ardentes et attendries qui aident à mieux connaître l'auteur de *Corinne*. » Levaillant, M. Chateaubriand, peintre de Juliette Récamier. *Revue des deux mondes*. 01/09/1936, p. 864.

« On croit bien faire en restituant aujourd'hui aux *Mémoires d'outre-tombe*, dans tout l'éclat de son coloris primitif, le portrait de Juliette Récamier, tel que Chateaubriand le conçut en 1832, auprès du tombeau de Mme de Staël, tel qu'il exécuta dans les années suivantes, comme un défi à la mort et au temps ; portrait idéalisé sans doute, mais conforme aux exigences d'une vérité supérieure et choisie ; car, ainsi que le peintre l'avait affirmé dès 1803 : « il ne faut présenter au monde que ce qui est beau ». » Levaillant, M. Chateaubriand, peintre de Juliette Récamier. *Revue des deux mondes*. 01/09/1936, p. 867.

« Voici par ailleurs ce que nous écrit de Broglie, la comtesse Jean de Pange, petite-fille de Mme de Staël, dont l'activité littéraire est bien connue : [...]. » Trouver cinq « méconnus ». *Le Jour*. 02/09/1936, p. 2.

« On ne saurait dire ce que l'hellénisme de Mme Adam eût, à la longue, donné en politique ; en littérature le résultat fut déplorable. Sa manière d'exprimer les choses rappelait à Maupassant les périphrases de l'abbé Delille.

« *Paienne*, disait-il, aurait paru voici trente ans, ou mieux voici soixante ans, on l'aurait louée avec extase. Tout change, surtout la mode littéraire... C'est un peu l'art grec, comme l'aurait compris Mme de Staël, comme le comprenaient les élégants écrivains du siècle dernier. »

[...]

Les années passèrent et enfin sonna « l'heure vengeresse des crimes bismarckiens ». Mme Adam pavoisa à Gif où elle avait pris sa retraite. Mais, constante en ses inimitiés comme en ses amitiés, elle ne désarma point contre la « perfide Albion ». En politique extérieure aussi, ses idées dataient du temps de Mme de Staël. [...]. » Auriant. Juliette Adam. *Marianne*. 02/09/1936, p. 4.

« [...] Elle passe pour la plus belle femme de Paris et la plus honnête. Son salon est très fréquenté. Mme de Staël qui la dépeindra dans *Corinne*, y trône à son ordinaire, entourée des personnages importants de l'époque du Consulat. Son esprit n'arrive pas à éclipser celui de la maîtresse de maison ; pour sa beauté, il n'en est pas question. Chateaubriand vient, passe. Une visite, sans plus, Il rencontre, à peu de temps de là, Juliette chez Mme de Staël. Elle est assise nonchalamment sur un divan drapé de bleu, attendant dirait-on, son peintre. Douze ans s'écoulaient. Il donne chez elle une lecture des *Martyrs* – les lecteurs sont à la mode – en présence toujours de l'inévitable Mme de Staël, de Bernadotte, de Macdonald, de Wellington et de l'amoureux transi de Mme Récamier qu'est le brave Ballance.

[...]

Lors de la première déconfiture de son mari, réfugié en Suisse auprès de son amie Mme de Staël, le prince Auguste de Prusse, neveu du grand Frédéric, pensa l'épouser. [...]. » Dyssord, J. Les amours du vicomte de Chateaubriand. *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*. 05/09/1936, p. 4.

« On reconnaît autour de l'Empereur et de la famille impériale, de droite à gauche : Mme Campan, Mme de Genlis, [...] Mme de Staël, Mlle Mars, Mlle George, Mlle Duchesnois. » Madelin, L. Une Page de la Vie de Napoléon : Bonaparte trouve de l'argent. *L'Écho de Paris*. 08/09/1936, p. 5.

« Sous le Directoire, Mme de Staël, qui habitait cet hôtel, y ouvrit un salon politique, connu sous le nom de Cercle constitutionnel, en compagnie de Benjamin Constant. » Ed. C. Le Palais de la Légion d'Honneur. *Le Quotidien*. 08/09/1936, p. 2.

« Introduction. – Le sens et l'emploi des mots roman, romantisme, romantique, chez Rousseau, Mme de Staël, Stendhal. Le mouvement romantique national, subit des influences diverses possède un programme et produit des œuvres variées jusque vers 1840.

[...] Ce besoin de réaction s'affirme avec Rousseau, Chateaubriand, Mme de Staël : dans leurs romans personnels...

b) Réaction favorisée et influencée par les mouvements similaires qui se sont produits chez les nations modernes étrangères au XVIIIe siècle, nations avec lesquelles les relations se multiplient et dont nos écrivains et voyageurs connaissent et publient les œuvres : Angleterre (Voltaire, Mme de Staël, Chateaubriand. Traductions de Shakespeare, Walter-Scot, Byron...) Allemagne (Mme de Staël. Traductions de Werther, Faust...). L'Italie, Espagne (Mme de Staël, Stendhal, Chateaubriand. Traductions de Dante et Manzoni. – Traduction de don Quichotte...). » Le coin des études. *L'Ouest-Éclair*. 08/09/1936, p. 2.

« Plus tard, la maison devint la propriété de Mme de Staël, qui la conserva jusqu'à ce que, le 13 floréal an XII, le grand chancelier de la Légion d'honneur l'achète pour 377671 francs 24 ! » Sur le palais de la Légion d'honneur. *Le Petit Journal*. 09/09/1936, p. 2.

« Il y aurait donc deux sortes de pacifistes, les « idéologues » et les « réalistes ». La distinction n'est pas neuve. C'est Napoléon, croyons-nous, qui traitait d'idéologues ceux qui prétendaient encore, sous son règne, au droit de penser librement : un Benjamin Constant ou une Germaine de Staël ; et il leur opposait ses réalistes, ses beaux sabreurs, Lannes, Murat, Junot, aux arguments bien réels, en effet. [...]. » Trégaro, L. Deux pacifismes. *Feuilles libres de la quinzaine*. 10/09/1936, p. 230.

« [...] – 9 Remarquable dans sa spécialité. Œuvre de Madame de Staël [...]. » Mots croisés. *La Gazette d'Annonay*. 12/09/1936, p. 4.

« « On dit que cette fille de M. Necker qu'elle avait *plus d'esprit qu'une femme ne peut en conduire*. Il ne me paraît pas que les frégates soient en péril de sombrer plutôt que les gros navires. Par un gros temps, la bonne conduite et le salut du navire ne dépendent que de la voilure qu'il ne faut pas enfler avec trop de témérité. Je dirais plutôt de Mme de Staël qu'elle a *plus de passions qu'une femme ne doit en produire*. » » Douliac, H.-A. Une famille genevoise : les NECKER. *La Croix*. 13/09/1936, p. 4.

« Le cœur tumultueux de Madame de Staël. » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 13/09/1936, p. 19.

« III. Sur la tentation hitlérienne

C'est une raison de plus de tout faire pour empêcher l'esprit national de se laisser capturer, de se laisser faire prisonnier par les ridicules avances d'un Hitler. M. de Monzie en faisait, l'autre jour, la juste observation, les Français de gauche parlent toujours de fascisme et

d'antifascisme : ils parlent fort peu d'antihitlérisme. Et c'est cependant l'hitlérisme dont les formules semblent choquer le plus directement les idées libérales et démocratiques. Nous disons : *semblent*, parce que nous aurions là-dessus bien des remarques à faire valoir. Mais, dans le royaume des apparences, il n'est rien de plus juste. D'où vient tant de rage antifasciste opposée à tant de secrète faveur hitlérienne ? C'est, encore un coup, on ne saurait trop y revenir, que l'Allemagne est sacrée pour les partis de gauche. Depuis le milieu du XVIII^e siècle (Voltaire, Rousseau, tous leurs amis) en passant par le XIX^e (Chateaubriand, — mais oui — Mme de Staël, Lamartine, Michelet, Hugo, Renan), tout ce qui fut soit « libéral », soit « démocrate », fit de l'Allemagne le « temple » de sa religion. [...]. » Maurras, C. La politique : III. Sur la tentation hitlérienne. *L'Action Française*. 13/09/1936, p. 1.

« Les hommes d'esprit fréquentent le salon de la comtesse Merlin. Elle est née à la Havane, d'origine espagnole. Elle a voyagé et se pique d'écrire. Elle rédige même, avec une grâce élégante et cette mesure suffisante pour tenir lieu de talent à certaines femmes bien nées, qui éprouvent le désir d'égaliser Mme de Staël ou Mme Sophie Gay. [...]. » Flament, A. L'enchanteresse errante : La Malibran. *Le Jour*. 16/09/1936, p. 2.

« New York a le privilège des initiatives inattendues. On vient d'y ouvrir un musée des plus belles lettres d'amour...

[...]

C'est ainsi que le musée de New York est véritablement unique. Il y figure des lettres de Napoléon, de l'amiral Nelson, de Mme de Staël, de Verlaine, Casanova, lord Byron et aussi de beaucoup d'hommes d'État et d'artistes célèbres de notre époque. » Un musée unique. *Le Jour*. 17/09/1936, p. 4.

« – Seuls, veillons sur nos pensées ; en famille, veillons sur notre humeur ; en société, veillons sur notre langue. (Mme DE STAEL.) » Bouquet de Pensées. *Midinette*. 18/09/1936, p. 24.

« Elle n'ignore pas non plus ce qu'ont dit de Rome éternelle tant d'étrangers de qualité : Goethe, Chateaubriand, Mme de Staël, pour n'en citer que quelques-uns. Le rappel de leurs propos en tels recoins de la ville auxquels se rattache leur souvenir, n'est pas un des moindres charmes du récit. » Ancelet-Hustache, J. Essais : Prestiges de Rome par Marguerite Henry-Rosier. *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*. 19/09/1936, p. 5.

« Le cœur tumultueux de Madame de Staël

Mlle Necker qui devint Madame de Staël.

Mme NECKER, elle s'attriste un peu. Certes, elle admire Germaine, mais elle l'eût souhaitée tout autre. Plus elle grandit, plus son jeune esprit se révèle, plus elle lui échappe. Aussi vive et impétueuse que Mme Necker est prudente et contenue, elle étonne, elle

déconcerte cette mère si sage et lui fait écrire cette remarque désenchantée : « Les enfants nous savent ordinairement peu gré de nos sollicitudes : ce sont de jeunes branches qui s'impatientent contre la tige qui les enchaîne, sans penser qu'elles se flétriraient si elles en étaient détachées. » » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 20/09/1936, p. 19.

« [...] M. Peter Quennel estime que ces notes jettent un jour plus favorable sur le grand homme, dont Mme de Staël, qui s'y connaissait, avait coutume de dire : « C'est le démon ! » Le grand homme n'en reste pas moins assez démoniaque.

[...]

M. Peter Quennel ne nous gêne-t-il pas un peu le Byron de la légende en faisant de ce Don Juan romantique une sorte de Bel Ami supérieur ? J'aimais mieux le diable que Mme de Staël maudissait, peut-être parce qu'elle ne ressemblait point assez, malgré son turban, à une odalisque... » Muret, M. Lord Byron amoureux. *Journal des débats politiques et littéraires*. 23/09/1936, p. 3.

« Que vos femmes, écrivait-il à Junot, prennent du thé suisse ; il est aussi bon que le thé de caravane ; et le café de chicorée est aussi sain que le café d'Arabie. Qu'elles donnent l'exemple dans leurs salons au lieu de faire de la politique à l'envers comme Mme de Staël. [...] » Lucas-Dubreton, J. Junot dit « La Tempête ». *Candide*. 24/09/1936, p. 10.

« C'est une joie que de trouver sur le chemin des itinéraires archéologiques un célèbre château ancien, celui de la Sarraz, ouvert par Mme H. de Mandrot, et de le trouver réchauffé par la plus souriante des réceptions ; que d'être introduit dans une demeure rendue glorieuse par Mme de Staël, grâce à l'accueil de la comtesse Le Marois, pieuse conservatrice de tant de reliques familiales ; que de visiter une belle collection d'art, formée par la famille Tronchin, [...]. » Rubinstein, A. Le X^{IV}e congrès d'histoire de l'art. *Beaux-Arts*. 25/09/1936, p. 2.

« [...] Tous les représentants des partis de gauche sont pour l'Allemagne, à en croire M. Maurras, pour qui les gauches sont tous ceux qui ne partagent pas ses opinions. On sait que le nationalisme intégral est rudement exclusif. La semaine passée, l'*Action Française* a en effet écrit que Voltaire, Rousseau, Chateaubriand, Madame de Staël, Lamartine, Michelet, Hugo, Renan, tout ce qui fut libéral ou démocrate a fait de l'Allemagne le temple de la religion. [...] » La méthode de la propagande antijuive. *La Tribune juive*. 25/09/1936, p. 605.

« Solution du rébus

Les pensées élevées sont aussi nécessaires à l'amour qu'à la vertu. (Mme de Staël)

Lep en CLV – son – T' haut si nécessaire à l'amour – cale A vers Tu. » Solution du rébus. *Paris-Soir*. 25/09/1936, p. 4

« Le vrai bonheur dépend des réactions intimes contre les impressions extérieures. Mme de Staël. » *Excelsior*. 26/09/1936, p. 1.

« [...] On voyait dans la chambre à coucher une bibliothèque contenant toutes les œuvres de Chateaubriand, une harpe, un piano, un portrait de Mme de Staël, dont la mort avait beaucoup affecté son amie, et une vue de Coppet au clair de lune. [...] » Dyssord, J. Les amours du vicomte de Chateaubriand. *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*. 26/09/1936, p. 4.

« Le cœur tumultueux de Madame de Staël

[...] Admise aux réceptions intimes du petit Trianon, la jeune Mme de Staël est de tous les spectacles. La reine cause familièrement avec elle. Là frivole Marie-Antoinette délaisse un instant ses amies coutumières en faveur de cette jeune savante, philosophe et spirituelle.

Mme de Staël possède une voix extraordinaire, toujours harmonieuse, elle sait la rendre tantôt douce et tantôt poignante.

Nul ne reste indifférent à cette séduction.

— Ah ! dit une dame d'atours de Marie-Antoinette, Mme de Tessé, si j'étais reine, j'ordonnerais à Mme de Staël de parler toujours...

La reine est la première à rire de la boutade, à l'approuver.

Mme de Staël sourit, avec un soupçon de mélancolie.

Ainsi, elle a eu raison d'accepter la lutte avec la vie!

Une femme laide, si elle est richement douée sous le rapport du cœur et de l'esprit peut donc être heureuse, aimée?

Heureuse, sans jouir d'un vrai bonheur.

Aimée, sans connaître le véritable amour...

IV

Jeune, enthousiaste, éprise de liberté, Mme de Staël, malgré sa reconnaissance pour la reine et toute son admiration pour son père, allait plus loin que ce dernier dans les idées libérales. Elle souhaitait une large participation du tiers-état dans les affaires publiques et un gouvernement sans aucun absolutisme.

Mais, entre sa conception idéalisée et les sanglants désordres qui commencent, il y avait une marge qu'elle n'avait jamais envisagée. La disciple de Rousseau demeure stupéfaite. Necker a été exilé. Du canton de Vaud où il s'est réfugié, en compagnie de sa femme et de quelques amis, il ne cesse de lancer des appels passionnés à sa fille, qu'il s'affole de voir demeurer à Paris.

Mme de Staël n'est pas effrayée par le péril. La situation politique de M. de Staël-Holstein ne lui garantit-elle pas la sécurité ? L'ambassadeur suédois est connu par ses tendances libérales. Il est étranger, couvert par l'immunité diplomatique. Sa femme, obligatoirement, doit bénéficier de ses privilèges. Et puis, elle espère, en demeurant à Paris, être utile à ses amis en danger.

[...]

Des médisants sourient de la mésentente des deux époux.

— M. de Staël, dit l'un d'eux, donnerait volontiers sa femme pour conserver son ambassade !

Quand viennent les massacres de septembre, Mme de Staël ne peut taire son cri d'horreur indigné. Sa protestation véhémement manque lui coûter la vie. M. de Staël exige son départ immédiat.

Une discussion éclate, âpre, passionnée :

— Si vous restez, dit M. de Staël, vous nous perdez tous deux inutilement... sans profit pour personne... Partez !

Mais Necker a joint sa supplication à celle de son gendre.

Germaine se résigne à rejoindre ses parents, avec son fils âgé de deux ans. Impuissante, désespérée, elle est reçue au château de Coppet, baronnie désaffectée, dont son père a fait l'acquisition.

Le pays est adorable, situé entre le lac de Genève et les avant-monts du jura.

Le cœur déchiré, Mme de Staël reste des heures entières immobile, silencieuse, plongée en une dure méditation. Ainsi, l'éclatant soleil peut étinceler, la nature sourire avec suavité, le ciel resplendir ; tandis que les hommes déchaînent volontairement la ruine, le deuil et l'épouvante. Des larmes intarissables coulent de ses yeux. Était-ce donc à cela que devaient aboutir les phrases magnifiques de Rousseau ? L'homme, comme l'écrivait Jean-Jacques, est-il vraiment foncièrement bon ?

[...]

Mme de Staël rompt son silence et adresse un vibrant poème aux femmes françaises, qui ne voudront pas laisser commettre ce qu'elle juge un crime impardonnable. C'est à ses contemporaines qu'elle dédie son *Epître au malheur* :

— Je reviens à vous, femmes, toutes immolées dans une mère si tendre, toutes immolées par l'attentat qui serait commis par la faiblesse. Femmes, c'en est fait de votre empire, si la Férocité règne...

Puis, inlassable, elle rédige un Mémoire pour la défense de Marie-Antoinette.

Sa générosité s'est vainement multipliée. La reine est guillotinée, et, après elle, bien des femmes innocentes !

Mme de Staël continue de faire pression sur son époux de plus en plus réfrigéré, pour essayer de sauver de la guillotine des amis, voire de simples relations, des ennemis mêmes.

Parfois, M. de Staël, pusillanime ou lassé, s'étonne de son intervention en faveur d'un condamné nouveau qui n'est pas de leur clan politique.

— Y songez-vous ? Il n'a aucune de vos opinions ! Germaine de Staël s'emporte :

— Mes opinions ? Mes opinions politiques ? A l'heure présente, ce ne sont que des noms propres !

Ses opinions, cependant, sont toujours des principes sacrés, mais elle estime que ceux qui vivent et qui souffrent ont tous les droits. Un principe abstrait de la justice qui ne céderait pas le pas à la sympathie humaine lui ferait horreur.

Pour essayer de la distraire de son émoi, de sa tâche douloureuse et salvatrice aussi, M. de Staël, des amis, engagent la jeune femme à reprendre la plume, à continuer cette œuvre littéraire que la tourmente a interrompu en plein succès. Que n'écrit-elle sur ces extraordinaires événements ?

Cette tentative exaspère Germaine de Staël. Dans les intervalles de son actif dévouement pour les autres, elle ne désire que la mort pour elle, elle aspire à la fin du monde et de cette race humaine si déchue...

[...]

Le 9 thermidor et la chute de Robespierre autorisent son retour en France. Une ère de pacification commence. Germaine de Staël se ressaisit. A l'effrayant désordre des idées, voilà que succèdent maintenant des réflexions qui témoignent à la fois de sa profondeur de vues et de son élévation de pensées.

[...]

La tourmente a été féconde pour l'esprit et le cœur de Mme de Staël. Le plus grand écrivain du début du XIXe siècle » avec Chateaubriand, est, maintenant, en possession de ses dons les plus heureux.

V

Germaine de Staël, au sortir de la terreur révolutionnaire a dû faire une douloureuse constatation personnelle : son entente avec le baron de Staël, cette estime affectueuse, qu'à défaut d'amour, elle avait cherché dans le mariage, sont définitivement abolies.

M. de Staël l'a d'abord déroutée par son incompréhension. Elle a été stupéfiée et choquée par l'attitude de son mari au cours des tragiques années. Au lieu de partager ou, tout au moins, de comprendre son intense émotion, son désir éperdu de sauver le plus grand nombre des victimes de la Terreur, M. de Staël s'est révélé pratique, égoïste, froid, sans aucune générosité. Peut-elle s'être, à ce point, trompée sur celui dont elle porte le nom ? Une immense amertume soulève Mme de Staël. Eh ! Quoi, les tendances philosophiques de M. de Staël, ses principes, qu'elle croyait si bien frères des siens, disparaissent dès que la propre quiétude du baron, son bien-être personnel, sont en jeu ? Son mari, le père de ses enfants n'est donc qu'un homme pusillanime, incapable d'un sacrifice méritoire à sa doctrine ? La désillusion est cruelle.

Tristement, Germaine de Staël réfléchit. Ce qu'elle avait demandé à l'existence commune, cette simple communion de sentiments et de pensées, cela, même, lui est refusé. Son époux juge tout différemment d'elle.

[...]

Déjà, Necker, le père tendre et sage, le conseiller plein de bonté, libéral et compréhensif, s'est lassé des folles dépenses de son gendre. A son tour, Germaine de Staël se rebute.

[...]

À nouveau sollicitée, Mme de Staël consent. Trente mille francs sont encore remis au prodigue ambassadeur... mais ses précédents emprunts ne sont pas acquittés.

L'amertume de Mme de Staël est immense.

De son père, elle tient des qualités d'équilibre et de robuste bon sens. Généreuse, incapable d'une pensée mesquine, elle s'alarme cependant. Où cet insensé les conduit-il, elles et ses trois enfants ?

Elle consulte Necker. Sa mère est morte il y a quelques mois et M. de Staël a perdu, avec celle-ci, son seul soutien dans la famille.

[...]

En dérivatif, Germaine de Staël, dont ce n'est pas le destin de souffrir dans l'inaction, se

plonge plus que jamais dans le travail intellectuel.

Elle écrit. Mais l'heure présente n'autorise pas encore les romans, les œuvres d'imagination ou de sentiment. Il n'est question que de politique. La France, divisée, encore brûlante de ruines, aspire à un gouvernement stable qui lui rende la paix et la prospérité.

La vaste intelligence de Mme de Staël, son cœur viril, sa bonté foncière et agissante, la font se jeter à corps perdu dans la mêlée. Là, avec une foi d'apôtre, elle pourra se rendre utile, jouer un rôle bienfaisant.

[...]

Mme de Staël a le culte de l'amitié. Nulle ironie ne pouvait l'atteindre plus profondément, la blesser davantage. Désormais, c'en est fini entre eux. Cet homme, décidément, ne l'a jamais comprise. » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 27/09/1936, p. 19-20.

« Ce sont encore l'hôtel Le Peletier Saint-Fargeau, rue de Sévigné ; l'hôtel Salé, rue Thorigny ; l'hôtel Lamoignon, rue Payenne, timbré aux initiales de Diane de Poitiers ; l'hôtel des ambassadeurs de Hollande, 47, rue Vieille-du-Temple ; l'hôtel du Grand Veneur, 60, rue de Turenne, et, au 65, l'hôtel de Pologne ; l'hôtel de Montmor, 79, rue du Temple ; au 71, l'hôtel Saint-Aignan ; rue Michel-le-Comte, l'hôtel Necker, où demeura Mme de Staël ; au 5 de la rue Bérenger – autrefois rue Vendôme – l'élégant hôtel de la Haye, où mourut le grand chansonnier qui immortalisa sa Lisette. » E. M. Ancien quartier du Marais, le III^e arrondissement a gardé de nombreux et riches souvenirs de son passé. *Le Matin*. 29/09/1936, p. 6.

« Elle avait interrogé là-dessus le grave historien Sismondi, qu'elle avait rencontré dans le salon de Mme de Staël. » La passion de la Malibran. *Le Petit Parisien*. 29/09/1936, p. 6.

« [...] Une des gloires littéraires de la France vint la première effacer le déplorable souvenir qu'avait laissé l'aventurier : Mme de Staël en effet habita quelque temps l'hôtel qui avait été mis en loterie pendant la Révolution et gagné par un coiffeur. » Le Démon de Midi. Une parure de Paris restaurée. *Paris-Midi*. 29/09/1936, p. 2.

« Avec une politesse étudiée, on transmet à Maria Malibran les compliments de Charles X. Elle n'en fut qu'à demi flattée. Sous le travesti de Roméo, elle avait à l'habitude tant de puissance d'émotion et de séduction qu'elle croyait bouleverser jusqu'à l'âme du vieux souverain. Sa Majesté fut insensible au magnétisme dégagé par l'art de la cantatrice. Mais le nom de Malibran fut le lendemain sur toutes les lèvres. La diva était invitée aux réceptions de Mmes Récamier, de Staël, Dufrénoy. Aux salons aristocratiques elle préférait le salon libéral de Mme Davillier, boulevard Poissonnière, où les maréchaux et les ministres de l'Empire se montraient ses admirateurs les plus enflammés. [...]. » La passion de la Malibran. *Le Petit Parisien*. 30/09/1936, p. 4.

« Le romantisme dans la littérature consiste surtout dans le retour à la tradition, à l'idéal

et à la liberté individuelle vers laquelle tend le génie de la race. Mme de Staël, dans le tome 1^{er} de *De l'Allemagne*, parlant de cette nouvelle direction, a dit : « Cette littérature est la seule qui soit encore susceptible d'être perfectionnée, parce qu'ayant ses racines dans son propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau. Elle exprime sa religion, elle rappelle son histoire ; son origine est ancienne, mais non antique. » » De Mondesir, E. La vie errante de Weber. *L'Art musicale*. 02/10/1936, p. 9.

« Autrefois, un certain Doudan, qui a laissé une réputation de petit penseur non dépourvu de finesse, et qui était précepteur du fils de Mme de Staël et de M. de Rocca, démontrait qu'il était préférable que ce garçon ne se fatiguât pas et que le bonheur de vivre en famille valait, pour l'éducation d'un enfant, plus que tout. Mais d'abord le rejeton de ces époux disparates était riche et la vie d'offrait à lui comme une longue partie de plaisir. [...] » Ernest-Charles, J. Rentrée. *L'Ère Nouvelle*. 02/10/1936, p. 2.

« Cette façon de comprendre la vie favorise la culture. Il y a Guillaume Favre, qui sait à peu près tout et qui confond à Coppet Schlegel et Benjamin Constant par son érudition. Il y a Sismondi, économiste et historien, grand esprit qui domine les faits, Bonstetten, Horace-Benedict de Saussure. Il y a Lullin de Chateaufieux, qui est seul, qui s'ennuie et qui, pour se distraire, écrit un *Manuscrit de Sainte-Hélène*, que toute l'Europe s'arrache et attribue à Napoléon. Il y a Pierre Huber, qui a précédé Forel et Fabre dans l'étude des fourmis ; Pyramus de Candolle, qui est botaniste ; le sculpteur Pradier. C'est aussi la Genève de Mme de Staël, de lord Byron, de Shelley, de Benjamin Constant, de Kosciusko, de Chateaubriand, de Balzac (qui y donne rendez-vous à Mme Hanska), de Lamartine (qui s'y marie), de Liszt (qui y conduit Mme d'Agoult). Telle est la cité que revit dans les pages de Philippe Monnier. » Jaloux, E. Genève d'autrefois. *Le Temps*. 02/10/1936, p. 5.

« Le cœur tumultueux de Madame de Staël
STAËL

Madame de Staël. (Dessin d'Isabey.)

Cependant, Mme de Staël conserve une faiblesse. Elle tient à son titre. Puérilement, elle ne veut pas déconcerter ses admirateurs du présent et de l'avenir. Elle croit à la gloire et à la renommée future. Elle ne peut admettre que la postérité la nomme de deux noms différents. Elle entend demeurer Mme de Staël.

[...]

Mme de Staël a souffert, nature ardente et primesautière, d'être la compagne d'un homme plus âgé, qui, par lassitude ou mauvaise santé, ne partage aucun de ses juvéniles enthousiasmes. En réaction, elle restera éprise, toute sa vie, follement, irrésistiblement, de la jeunesse.

Dans son salon de la rue du Bac, la plupart des assidus sont des moins de trente ans. Tous sont passionnément attachés à leur idéal, bien que celui-ci soit souvent différent. Mme de Staël, en effet, montre un éclectisme absolu dans le choix de ses relations.

Elle reçoit chez elle tout ce que Paris compte d'illustre, dans un clan comme dans l'autre. Les membres du Directoire retrouvent là quelques-uns de leurs prédécesseurs, conventionnels modérés, dont là chute de Robespierre empêcha la perte et de nombreux nobles exilés par la Terreur, secourus naguère par Mme de Staël. Et puis des écrivains, des artistes, des philosophes.

Mme de Staël, habile maîtresse de maison, à l'amabilité élevée, au charme sérieux — elle acquit ses qualités tout enfant, auprès de sa mère — se fait honneur d'avoir su si bien allier des opinions diamétralement opposées.

Toutefois, il est de farouches adversaires qu'elle ne réunit point. Ses dîners, qui sont célèbres, ne convient, la plupart du temps, que des partisans d'une même idée.

Les Républicains modérés qui sont invités une fois par décade — il n'est plus question de semaine — ne sauraient se rencontrer avec les « ci-devant » qui ont un autre jour de réception.

Un Républicain incorruptible, s'indigne, une fois de ces séparations exactes, un peu suspects, à son gré, d'aristocratie. Mais ses compagnons le ramènent bientôt à plus de tolérance : l'amabilité gracieuse de Mme de Staël, la sincérité de son amitié, maintiennent la courtoisie et la concorde dans l'assemblée la plus disparate, la plus bigarrée qui soit alors.

Il y a là, familiers, spirituels, charmeurs, importants, Talleyrand, le comte Louis de Narbonne, le comte Mathieu de Montmorency, le chevalier de Bouffiers, le chevalier de Pange, les conventionnels Garât, Cabanis, Guinguéné, Boissy-d'Anglas, Daunou, et tant d'autres.

Mme de Staël est la souveraine de son salon. Tous ses amis la vénèrent.

Comme au temps de sa prime jeunesse, elle se pose la question cruciale : on l'admire, on la louange, mais... est-ce qu'on pourrait l'aimer ?

De nouveau, en opposition, elle juxtapose la femme supérieure et la femme ravissante.

Être belle, être aimée follement, passionnément, par un homme, beau, irrésistible...

Le péril est proche.

VI

Au carrefour de la trentaine, Germaine de Staël regrette la sévère austérité de ses vingt ans. Eh quoi ! Déjà l'été ! Elle se désole d'avoir méconnu le charmé dit printemps si vert, si frais, si brillant.

[...]

Mme de Staël soupire et pleure. L'été fleuri lui fait trop de mal. Se peut-il, vraiment, qu'elle ignore toujours l'allégresse d'être aimée, d'aimer elle-même totalement ?

[...]

Sa folle témérité mît, immédiatement, ses jours en danger. On décréta son accusation et il ne dut le salut qu'à l'intervention de Mme de Staël qui le fit partir en Angleterre, avec de faux papiers et l'argent nécessaire, mis généreusement à sa disposition.

De Londres, Louis de Narbonne adressait, lui aussi, à la Convention un mémoire justificatif en faveur de Louis XVI. Ardemment, il plaidait la cause du souverain en péril, sans plus de succès que Necker, Mme de Staël et plusieurs avocats de mérite.

Après un séjour à Coppet il revenait en France, lui aussi, le 9 thermidor passé, et le salon de la rue du Bac n'avait pas de visiteur plus assidu que lui.

Le comte de Narbonne était- brave, extrêmement beau. Sa parole était séduisante, ses propos étincelants. Peu de femmes résistaient à ses qualités fascinantes.

Un soir que Mme de Staël pour qui, jusqu'alors, il n'avait éprouvé que la plus fraternelle, la plus respectueuse amitié, parlait avec une émotion communicative d'une société future, basée sur la concorde apaisée et la confiance généreuse, Louis de Narbonne s'avisa que cette femme extraordinaire, qui ne ressemblait à aucune autre, avec ses immenses yeux embrasés, sa parole ailée, sa véhémence et sa générosité, avait un charme très particulier. La conquête de cette Walkyrie lui sembla enviable et bien digne d'attirer la curiosité et les soins d'un séducteur tel que lui.

[...]

Aux compliments du comte, Germaine de Staël restait un instant déconcerté, puis affectant de rire, elle déclarait en levant ses bras blancs :

— Oui, mon cher, je les aime d'être ainsi. C'est eux que je fais voir... Que voulez-vous ? On montre sa figure où on l'a !

[...]

Subjuguée, Germaine de Staël se laissait aller à chérir l'enjôleur. Enfin, elle aimait, elle était aimée. Elle allait connaître ce qui donne un vrai sens à la vie.

Et, brusquement, avant que ce rêve exquis fût devenu réalité, Mme de Staël était ramenée sur terre par la plus sévère déconvenue.

Une conversation surprise au hasard lui faisait connaître qu'en même temps qu'elle, M. de Narbonne courtisait, avec les plus grandes chances de succès, une très jolie personne, ignorante et niaise.

Il n'était point de doute possible. Connaissant son rituel sans faute, M. de Narbonne, afin de ne pas perdre de temps, en récitait, simultanément, les principaux passages à plusieurs. La honte empourrait Mme de Staël et une douleur vive la poignait. Ainsi donc, ce qu'elle avait pris pour de l'amour ce n'était que sa parodie, son pastiche ridicule ! Encore un marché de dupe.

Ses amis voyaient son chagrin et beaucoup en devinaient la cause : Germaine de Staël était transparente comme un cristal. Ses sentiments se lisaient tous sur son mobile visage. M. de Narbonne sentit que l'atmosphère ne lui était plus sympathique et il cessa, un temps, de fréquenter le salon de la rue du Bac.

Courageusement, Mme de Staël se remet à parler politique, constitution future et bonheur des peuples.

Toutefois, l'alerte qu'elle vient de connaître n'a pas bouleversé que son propre cœur.

Quand un homme s'avise de trouver une femme séduisante et de le lui dire, il se trouve toujours un autre homme pour remarquer l'éclat nouveau dont s'est paré le visage de l'admiration et pour reprendre, en sourdine, le même motif passionné. Dans la sérénade sentimentale, les hommes sont généralement choristes.

Benjamin Constant qui, avec Sieyès et Talleyrand, essaie de réaliser au profit d'une République idéalisée, une politique sans outrance, découvre Mme de Staël.

Benjamin Constant est un homme de haute taille, bien fait, blond, avec de longs cheveux tombant en boucles soyeuses sur ses oreilles et sur son cou, à la manière de Bonaparte sur

le tableau de Gros qui représente le vainqueur au pont d'Arcole.

Benjamin Constant, ami de fraîche date de Mme de Staël qui, dès la première rencontre, a subi son prestige exceptionnel, est profondément remué par la douleur qu'elle vient de subir du tait de M. de Narbonne.

Il songe à lui dire, à lui témoigner son intérêt, son désir de la voir heureuse et consolée. Mais, péremptoire, elle l'arrête tout de suite. Non ! Qu'il n'espère jamais rien d'elle. Le livre de son cœur est fermé... définitivement.

Blessé, il s'incline. Il attend.

La vérité, c'est que Germaine de Staël espère, de nouveau, en un bonheur chimérique et réparateur.

Elle aime, et, cette fois, celui qu'elle a choisi est digne de toute son estime.

Il s'agit du chevalier de Pange, poète, ami d'André Chénier, délicat, maladif, voué à une mort prochaine, dont l'esprit et l'âme sont parés des dons les plus précieux.

Le chevalier de Pange, dont le jeune visage semble encore auréolé de toutes les séductions de l'adolescence, a embrassé dès le début les idées démocratiques et idéalistes des charmants Girondins. Il a été condamné à mort lui aussi, et il n'a dû son salut qu'à la fuite. En Suisse, il a été l'hôte de la famille Necker et, après le 9 thermidor, celui de Mme de Staël, à Paris.

Le chevalier a le charme touchant de ceux qui ne doivent plus vivre longtemps. Il est d'une érudition surprenante. Chez lui, ce n'est pas le bel esprit qui règne, c'est, le « beau cœur » Il est bon, doux, et compatissant comme une femme. Il a été choqué de la conduite de M. de Narbonne. Il a souffert de la peine causée à leur commune amie. Il a témoigné sa sympathie et son émotion à Mme de Staël, et celle-ci, encore meurtrie, a trouvé de la joie dans les consolations prodiguées par cet homme, si différent des autres.

Elle s'est mise à l'aimer avec une sorte d'idolâtrie passionnée et lui, déconcerté, s'il n'est pas tout à fait indifférent à cet amour, qu'un peu inconsidérément il a fait naître, ne saurait y répondre.

Quand elle parle passion, il répond amitié, confiance, fraternelle affection.

Germaine de Staël ne s'étonne pas de l'attitude du chevalier de Pange. Cette figure presque céleste, ce cœur si parfait, cette âme si haute, ne doivent, évidemment, pas avoir la même conception de l'amour qu'un Louis de Narbonne, qu'un Benjamin Constant.

[...]

Cependant, le Directoire s'inquiète de l'importance prise par le salon de la rue du Bac. On suspecte plusieurs de ceux qui le fréquentent assidûment et Mme de Staël qui ne craint rien pour elle-même, s'affole au sujet du chevalier de Pange. Il est arrêté un soir, puis relâché.

Le chevalier, qui, en fait, n'a rien à craindre — sa santé de plus en plus déclinante l'empêche de prendre une part active aux menées du groupe dirigé par Talleyrand et Montesquieu — s'alarme des périls que Mme de Staël va connaître, en raison de son attitude politique. 11 l'exhorte à la prudence, au calme.

Juste prévision de la sage amitié ! A ce moment même, M. de Staël, que le Directoire veut seul connaître, reçoit l'ordre d'éloigner sa femme de Paris. Il la fait partir à Ormesson. Mais c'est peine perdue. A Ormesson, MTM de Staël reçoit et héberge avec sa coutumière, sou imprudente générosité, les fugitifs de tous les partis.

M. de Staël exige alors qu'elle aille passer quelque temps à Coppet, auprès de son père. Elle doit s'exécuter.

Germaine de Staël est douloureusement émue en se séparant de son cher chevalier.

Elle arrive à Coppet, harassée. Le paysage est mouillé, la bise souffle aigrement. Tout somnole dans une paix glacée.

[...]

Quelques mois plus tard, une nouvelle la plongera dans un morne désespoir. Le chevalier de Pange vient de signer son contrat de mariage avec celle qu'il a toujours aimée ; et c'est lui-même qui l'apprend à Mme de Staël.

Elle lui répond, avec la franchise totale et maladroite dont elle usera toujours :

« Je n'avais pas de droits à m'en affliger et, cependant, je vous avouerai que j'ai donné beaucoup de larmes à cette nouvelle et, comme elles se renouvelleront peut-être en vous voyant, il est inutile de vous les cacher... » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 04/10/1936, p. 19-20.

« C'est cette volonté d'achever qui est en train de passer de mode. Que chaque « couche » sociale, comme dit M. Staline, se frappe sur la poitrine. Nos petits-enfants n'éprouveront pas un choc sentimental devant les constructions que nous leur aurons transmises. Notre âge n'est pas seulement celui de l'ordure en fer-blanc, il est aussi celui du ciment armé. Matériau utile et commode, mais laid et attristant. Plus lamentable encore lorsque, par insuffisant calcul des dilatations différentes des éléments accouplés, l'immeuble se crevasse avant d'être livré. « Les ruines, disait Mme de Staël, répandent un singulier charme sur les campagnes de l'Italie. » Un nouveau romantisme ne chantera pas sur les débris du ciment moulé. Ils ne trouveront ni leur Piranesi ni leur Hubert Robert. » Barthélemy, J. La Halle. *Le Temps*. 06/10/1936, p. 1.

« [...] Parlant de la *Jeune Captive*, Lamartine ajoute :

Ce sanglot donna le ton de l'élégie moderne à Mme de Staël, à Bernardin de Saint-Pierre, à Chateaubriand, à moi peut-être à mon insu... » Y. G. Lamartine contre Chénier ou le casse-tête du candidat. *L'Oeuvre*. 06/10/1936, p. 2.

« 11. Mme de Staël : L'Allemagne. » Les Grands Classiques Quillet illustrés. *L'Oeuvre*. 06/10/1936, p. 7 ; *Candide*. 29/10/1936, p. 18 ; *Le Populaire*. 04/12/1936, p. 5 ; *Le Figaro*. 23/12/1936, p. 8 ; *L'Oeuvre*. 04/02/1937, p. 10 ; *Excelsior*. 26/02/1937, p. 7 ; *Gringoire*. 09/04/1937, p. 20 ; *Candide*. 15/04/1937, p. 18 ; *L'Oeuvre*. 22/04/1937, p. 10.

« Cette guerre de propagande, d'émancipation, en bas comme en haut, la plupart des Français la désiraient, la jugeaient nécessaire.

Sous l'influence de Mme de Staël, Bellone couperosée, le véritable chef du parti girondin, Brissot, esprit inquiet et chimérique, mais bon patriote, la réclamait, avec tout son groupe, avec un grand nombre de députés, et aux acclamations des tribunes, cette guerre libératrice, cette croisade rouge qui allait amener le renversement des despotes et permettre à tous les peuples de fraterniser. » D'Almeras, H. La Révolution voulait-elle la paix ? *Journal des débats politiques et littéraires*. 07/10/1936, p. 2.

« En buvant un verre de bière froide, le gros et brave Lablache annonce son départ pour Rome, le lendemain.

– L'Italie ! Soupire à plusieurs reprises Charles de Bériot, le Belge rêveur, en l'écoutant. Après lady Morgan et lord Byron, Lamartine, Alfred de Musset, Chateaubriand, Mme de Staël et Delphine Gay – qui ne rêve, alors, de voyager en Italie ? » Flament, A. L'enchanteresse errante : La Malibran. *Le Jour*. 07/10/1936, p. 2.

« « Rien de plus inutile que de s'insurger contre les choses, cela ne leur fait rien. » Mme de STAËL. » Dessirier, J. Situation économique générale. *Paris-Midi*. 08/10/1936, p. 6.

« En relations suivies avec tous les esprits distingués de son temps, Ballanche, de Gérando, Charles de Villers, Bonstetten, Mmes de Staël et Récamier, le ménage Chateaubriand, la comtesse Caffarelli a laissé des *Mémoires* et des *Récits* de voyage fort piquants, mais malheureusement inédits, sauf quelques pages amusantes sur son séjour à Spa en 1811, publiées il y a quelques années dans la *Revue francobelge*, par son arrière-petit-fils. » H. A. L'ascendance française naturelle de Neipperg. *Journal des débats politiques et littéraires*. 10/10/1936, p. 2.

« [...] Saint-Simon, ce ne fut qu'un bizarre éveillé, un proposeur d'*idéal*, à l'usage de la jeunesse. Si nous revenons à l'avant-propos nous y lisons que la boutade de Mme de Staël lui convient mieux qu'à Rousseau : « Il n'a rien découvert, mais il a tout enflammé. » » George, A. Saint-Simon ou le raté qui a réussi. *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*. 10/10/1936, p. 5.

« Le cœur tumultueux de Madame de Staël

Benjamin Constant.

Une fois encore, elle est déçue. Elle s'était méprise sur la vraie nature du chevalier. Elle le croyait inaccessible à l'amour humain.

« Aujourd'hui, écrit-elle, que je vois que vous êtes semblable à tous, il me paraît que vous auriez pu m'aimer, à peu près comme une autre... Enfin, j'ai eu de la peine. Cela m'est bien permis, je pense ?... Ou bien, je voudrais qu'en me le défendant, on me l'ôtât. A présent, tout est dit. Vous savez que je ne vous en aimerai pas moins, mais vous comprendrez que je vous aimais davantage, il y a un quart d'heure, quand j'ai reçu votre lettre ». Et le chevalier meurt Mme de Staël demeure déprimée, incertaine, troublée.

[...]

Le père du petit Benjamin, au témoignage de tous ses familiers était, en effet, assez déconcertant. Défiant, versatile, contrariant, il était d'une extrême timidité, ce qui ne l'empêchait pas, à l'occasion, de se montrer aimable et charmeur, ou violemment impérieux. Il avait, enfin, un don d'ironie assez exagéré pour lui faire une foule d'ennemis, dont la haine envenimée ne devait que médiocrement faciliter sa carrière de capitaine aux armées suisses. Car Benjamin Constant, comme Mme de Staël, était, d'origine genevoise.

[...]

Plus seul, plus découragé, plus amer que jamais, Benjamin Constant, à la suite d'un séjour à Lausanne, projette d'aller à Coppet demander l'avis de Mme de Staël, au sujet d'un ouvrage littéraire.

Mme de Charrière en veut amèrement à Mme de Staël, dont la jeune gloire lui porte ombrage. En 1788, l'Académie Française ayant mis au concours l'Eloge de J.-J. Rousseau, Mme de Charrière avait concouru, comme Mme de Staël, mais c'est cette dernière, alors figée de vingt-deux ans qui avait eu le prix. Il n'en fallait pas plus pour que Mme de Charrière lui vouât une de ces solides haines féminines contre lesquelles le temps ne peut rien.

Benjamin Constant, influencé par sa grande amie, est plein de méfiance, vis-à-vis de la « femme-tourbillon ». Il va la voir et selon la promesse qu'il a faite à Mme de Charrière, il lui envoie, immédiatement, la relation fidèle de cette mémorable entrevue :

« Mon voyage à Coppet a assez bien réussi. Je n'y ai pas trouvé Mme de Staël, mais l'ai rattrapée en route, me suis mis dans sa voiture et ai lait lé chemin de Nyon ici (à Lausanne) avec elle.

[...]

Mme de Charrière grimace de dépit. Quelques mois plus tard, elle revoit son jeune ami à Paris. Il est transformé, physiquement.

— Ah ! Benjamin, dit-elle, vous soignez votre toilette ! Je le vois bien, vous ne m'aimez plus !

C'est vrai ! Il aime Mme de Staël, il veut, éperdument, être aimé d'elle. Mais elle éprouve pour Benjamin Constant une sorte « d'antipathie physique ».

Et Mme de Charrière tente, de toutes ses forces, de le détourner de sa rivale.

VIII

Mme de Staël répondait, avec sa bonté naturelle, aux propos enflammés de Benjamin Constant, mais elle voyait dans ces transports et dans ces outrances bien plus une déformation littéraire et ostentatoire qu'un sentiment véritable et sincère.

Benjamin Constant avait besoin d'amour sans doute, mais plus encore sa vanité avait besoin de succès. Il s'imaginait aurolé du prestige que le fait d'être remarqué par la femme la plus en vue du moment ne manquerait pas de jeter sur lui.

— Elle est, enfin, une conquête digne de moi ! Songeait-il, en proie à une sorte de vertigineuse ivresse. » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 11/10/1936, p. 17-18.

« À travers les amours, les jalousies, les transes, les méchancetés, les rancunes, les bonheurs et les souffrances de ses personnages – qui entendent les conversations de Lavoisier et de Condorcet, d'André Chénier et de Robespierre, de Necker et de Mme Necker, de Mme de Staël, leur fille, et de Pauline de Beaumont, la fille du ministre Montmorin, la future amie si tendre et si fidèle de Chateaubriand, etc... – Mme Marcelle Tinayre nous montre la pompe, la bonne volonté et l'espoir du dimanche 4 mai 1789, jour de la cérémonie qui fut le solennel prélude de l'ouverture des États généraux. [...] »

Lecomte, G. L'Histoire et le Roman. *La Dépêche*. 12/10/1936, p. 1.

« Grains de sel

On ne trouve de bon dans la vie que ce qui la fait oublier.

Mme de Staël. » Grains de sel. *Paris-Soir*. 12/10/1936, p. 2.

« [...] La délicieuse patricienne, l'arrière-petite-fille des glorieux maréchaux, la descendante de la fouguese Mme de Staël s'intéresse à tout ce pittoresque et magnifique mouvement, à cet émouvant patriotisme terrien, à la fierté de l'antique Armor dont sa sensibilité profonde et ses sentiments de très grande dame goûtent la beauté, la religion du passé, la piété vibrante de la tradition séculaire. [...] » Pringué, G.-L. La guirlande des fêtes. *Adam*. 15/10/1936, p. 80.

« Un salon diplomatique au XXe siècle. – Lorsque Mme de Staël mourut, les Genevois les plus sévères à l'égard de Corinne se sont écriés : « Quel malheur ! Un si beau salon se ferme, où se rencontraient des diplomates et des écrivains venus de partout ! » Plus tard, on surnommera ces élites qui se passionnaient pour des idées et qu'attirait une femme de génie : « les États généraux de l'Europe. »

[...]

Une annexe officieuse... La maison de Mme Barton, sur la rive du lac, fut pendant quinze ans le rendez-vous des ministres et des délégués qui s'occupaient à Genève des affaires du monde. Mais, tandis que Mme de Staël se plaisait à éblouir et stimuler l'esprit de ses hôtes par une conversation étincelante, Mme Barton se contentait de sourire et ses silences favorisaient les graves entretiens. »

[...]

Mme Barton avait-elle la passion de la politique ? Si elle adopta celle maxime de Mme de Staël : « s'occuper de politique est religion, morale et poésie tout ensemble », elle se borna à s'intéresser aux vues de chacun de ses hôtes, à essayer de les rejoindre, d'amener les adversaires à s'entendre. [...] » Roger, N. Notes et documents politiques. *Mercure de France*. 15/10/1936, p. 425-426.

« J'ai observé les « Heil Hitler ! » que j'ai entendus. Le S.S. et le S.A. le prononcent farouchement. Leur foi est sincère. « Heil Hitler ! » claque entre leurs dents comme trois coups de tambour. L'« Arbeit » (armée du travail) le lance mécaniquement. Les civils le disent moins gravement, mais avec sérieux. Les femmes ont un « Heil Hitler » doux, mélodieux, qui eut ravi Mme de Staël. » Regards sur l'Allemagne 1936 ! *Le Progrès de la Somme*. 16/10/1936, p. 2.

« Le cœur tumultueux de Madame de Staël

Talleyrand

Comme elle, il parlait plusieurs langues. Débarrassées des tournures qui les font paraître communes, les pensées, rajeunies par les idiomes étrangers, semblent plus neuves, plus

personnelles. Ils lisaient ensemble Shakespeare dans le texte. Le poète les ravissait et cette communion dans un même culte créait, entre eux, un lien ténu mais puissant, dont l'érudite Germaine de Staël sentait toute la force.

La volonté de plaire à cette femme extraordinaire, si supérieure, transformait Benjamin Constant. Sa vie, maintenant, avait un intérêt nouveau, un charme imprévu.

Mme de Staël affermit la direction de l'esprit de Constant. Flottant entre plusieurs doctrines, il devient résolument « talliéniste », un mois après qu'il la connaît, parce que telle est la nuance de celle qu'il l'aime. Il s'applaudit de voir le parti modéré prendre un ascendant décidé sur les jacobins, parce que c'était le vœu de Mme de Staël.

Leurs amis communs ne reviennent pas de l'étonnement que leur cause la transformation de Benjamin Constant : un de ses compatriotes genevois, qui le rencontre à Paris, s'esbaudit de le voir transformé en véritable muscadin.

Il s'installe, définitivement, à Paris. Il a demandé et obtenu du Directoire le titre de citoyen français : n'est-il pas le descendant d'une famille française émigrée en Suisse ?

Mais ce n'est pas encore assez pour attirer l'attention favorable de celle qu'il veut étonner par tous les moyens. Il secoue son indolence naturelle et, cette fois, achève son premier ouvrage politique : De la force du gouvernement actuel de la France et de la nécessité de s'y rallier. Or, cet écrit fait beaucoup de bruit. Des Républicains de mérite se lient avec Benjamin Constant et Talleyrand, revenu d'Amérique depuis peu, écrit à Mme de Staël pour lui demander des renseignements sur l'auteur de « cet ouvrage fort remarquable ».

Benjamin Constant est heureux. Mme de Staël, bien qu'elle s'en défende, est flattée du succès de l'auteur. Elle sait que c'est d'après sa directive que le livre a été écrit. Elle sait que c'est pour son seul assentiment que Benjamin Constant a réalisé cette œuvre, dont un homme de la valeur de Talleyrand s'étonne.

Mais, de la sympathie intellectuelle à l'amour, il y a bien loin. Elle le rappelle à Benjamin Constant qui allait l'oublier.

Comme il tombe à genoux devant elle, comme il veut couvrir de baisers sa belle main, elle la retire avec fermeté :

— Que voulez-vous de plus, mon ami ? Vous venez ici tous les jours. N'êtes-vous pas le bienvenu ? N'est-ce pas assez ? N'est-ce donc rien que cette amitié si sincère, si profonde, qui vous est toute acquise ? Pourquoi vous égarez-vous ? Ah ! je voudrais pouvoir garder votre sympathie plus longtemps, votre sympathie seule...

Il s'emporte, blasphème, supplie.

— Ce que vous croyez de l'amour, lui dit-elle, avec une singulière sagacité, n'est que de l'amour-propre exaspéré. Revenez à une plus juste conception des choses. Soyons amis, loyalement amis...

Il refuse.

Le lendemain d'une scène particulièrement violente, il a une pénible surprise. Comme il se rend chez Mme de Staël, prêt à de nouvelles lamentations, à des exigences, à des reproches, on lui apprend qu'elle est partie à la campagne.

Il rentre chez lui, en proie à une colère indicible. Une fièvre rageuse le saisit. En une sorte de demi-délire j il écrit à Mme de Staël. Il la supplie, avec des termes déchirants, d'avoir pitié de son désespoir. Il ne lui cache pas les projets funestes que son départ fait naître en lui.

Il attend la réponse, fébrile, découragé.

Elle vient, cette lettre, si vivement espérée. Il y remarqué une expression de grande tristesse, de sincère regret. Mais elle persiste dans sa résolution qu'elle affirmé inébranlable. Puisque Benjamin Constant ne peut se dominer davantage, elle ne peut plus le voir. Elle restera à là campagne chez dès amis et, au bout de quelques jours, quand elle rentrera à Paris, elle espère qu'il lui donnera une suprême preuve d'estime et d'amitié en ne cherchant plus à la voir.

Benjamin Constant éprouve une de ses plus vives déceptions. Cependant quelques jours, plus tard, il sait que Mme de Staël est de retour à Paris et, le soir, il se rend chez elle, malgré la prière qu'elle lui a faite.

Quand il entre dans le salon où elle se trouvé ; elle est entourée d'admirateurs qui conversent avec elle. Il va se cacher derrière quelques indifférents et de là il contemple celle qu'il s'exaspère de trouver si rebelle à ses Sentiments.

Son méchant esprit lui fait remarquer, une fois de plus, les défauts physiques de Germaine de Staël : elle est lourde, sans grâce. Sa bouche aux lèvres épaisses, son cou trop court, attirent une remarque désobligeante de Benjamin Constant, C'est un homme-femme », note-t-il, sarcastique.

Mais un ami l'a vu. Il s'approche de Benjamin, le prend par la main et l'amène devant là maîtresse du lieu :

— D'où, nous revient ce beau ténébreux ? Que complotait-il dans l'ombre, avec ce sourire impitoyable aux lèvres ?

Mme de Staël demeure interdite : les paroles s'arrêtent dans sa gorge.

Ainsi, il persévère dans cette déraisonnable affection ? Elle soupire, troublée, triste infiniment. Pourquoi faut-il que les marques d'une passion aussi tenace lui soient prodiguées par celui qui, précisément, ne ressemble pas à ceux qu'élut son cœur ?

Mélancolique, elle imagine quelle joie eût été la sienne si le brillant comte de Narbonne, si l'exquis chevalier de Pange, avaient éprouvé ce que Benjamin Constant prétend ressentir pour elle.

La suave austérité du chevalier de Pange est présente à sa pensée : une émotion fugace la poigne. Elle pâlit et des larmes contenues brillent dans ses yeux vifs. « Q vie aux dons amers » comme l'écrit Sophocle, que de douleur tu verses au cœur des femmes sensibles ! Cependant, on a vu le trouble de Mme de Staël et Benjamin Constant comme les autres. Il lui a donné une explication flatteuse et sa fatuité renaissante s'en réjouit.

On peut les entendre. Ce ne sont que des propos indifférents qu'ils échangent. Chacun a repris son calme quand on vient annoncer que le repas est servi.

Benjamin offre son bras à Mme de Staël qui ne peut le refuser. Il met, immédiatement, cet avantage à profit :

— Si vous ne promettez pas, dit-il doucement, mais avec une implacable fermeté, de me recevoir demain matin chez vous, à onze heures, vous n'aurez plus jamais à m'adresser de lettres comme celle que vous avez eu la cruauté de m'envoyer, il y a huit jours... Je quitterai une vie que vous vous plaisez à empoisonner.

— Benjamin ! proteste la pauvre Germaine de Staël, songez à tout ce que la contrainte a de pénible... Ne voulez-vous pas me laisser juger de mes actions ?

Il a un brusque mouvement pour s'éloigner d'elle. Mme de Staël a horreur du scandale.

Cet exalté l'inquiète véritablement.

Avec une sorte de crainte dans la voix, elle consent :

— Soit ! je vous recevrai demain, à l'heure que vous souhaitez, mais au nom du ciel, soyez calme !

Les autres convives les suivent. Elle ne peut achever sa phrase. Au cours du dîner, Benjamin Constant, qui veut la disposer favorablement à son égard, essaie de mille manières de briller et d'attirer l'attention sur lui. Il y réussit assez aisément, car nul, mieux que lui, n'excelle dans la discussion. A un moment donné, Mme de Staël elle-même, oubliant ses craintes sentimentales, ne peut résister au vif plaisir de joindre ses réparties aux propos de Benjamin Constant.

Rien n'est plus charmant pour les témoins que cette conversation, où brillent deux esprits qui se complètent avec une perfection qui tient du miracle. Ils manient « la raquette du discours et se renvoient, des heures durant, sans manquer jamais, le volant de mille pensées entre-croisées ».

Tous conviennent que, seul, Benjamin a cette disposition d'esprit, fine et railleuse, qui permet de riposter dignement aux trouvailles de leur hôtesse.

— Ah ! s'exclama un spectateur, MTM 0 de Staël est une reine et tous les hommes d'intelligence qui vivent en son cercle ne peuvent en sortir, car elle les y retient par une sorte de magie... Mais M. de Constant est un autre magicien.

On applaudit. Mme de Staël est émue par la boutade.

[...]

Pauvre Germaine de Staël ! Elle n'avait pas prévu la violence de la répartie adverse !

[...]

Mme de Staël s'attendrit : au rappel de cette jeunesse misérable, une dangereuse pitié l'envahit.

[...]

La partie de lui-même qui, chez Benjamin Constant, reste spectatrice des faits et gestes de l'exalté, note aussi l'émotion grandissante de Mme de Staël. Ce n'est pas impunément qu'elle a enchanté ses jeunes années par la lecture de Clarisse Harlowe et de la Nouvelle Héloïse... La disciple de Jean-Jacques ne peut, bien longtemps encore, résister à un tel appel de la passion.

D'ailleurs, pour parachever son discours enflammé, Benjamin Constant vient de tirer une petite boîte de la poche de son bel habit.

Il l'entrouvre devant Germaine de Staël, bouleversée d'un romantique pressentiment.

— Qu'est ceci ? dit-elle faiblement.

C'est une poudre fine et bleuâtre, semblable à du sel.

— Ceci, ricane Benjamin, déjà sûr de lui, ceci c'est la fin de mes maux, la paix définitive, le repos éternel...

Il fait le geste de porter la petite boîte à ses lèvres.

Germaine de Staël vit, avec passion, un des chapitres de son futur roman. Elle pousse un cri terrible et saisit le bras de Benjamin Constant :

— Arrêtez, insensé ! dit-elle en sanglotant, arrêtez... Jetez ce poison...

Ni l'un ni l'autre n'oublieront cette minute tragi-comique où vient de se décider leur commun destin.

IX

Mais la France tout entière est émue par le succès de Bonaparte, dont les éblouissantes victoires, en Italie, ont assuré l'unanime popularité.

Mme de Staël, elle aussi, est émerveillée par le guerrier triomphant. En lui, elle croit voir la réalisation de son idéal masculin : il est le fils prestigieux de la Révolution, l'homme de demain.

Elle lui écrit des lettres enthousiastes, auxquelles il ne répond point. Tant de femmes, à ce moment, envoient au vainqueur d'Arcole des épîtres enflammées ! Lui, a le cœur pris et si complètement, qu'il ne s'attarde guère à ces témoignages de l'exaltation féminine.

Dans la difficulté où elle est de le joindre, de lui dire, de sa voix ardente, tout le bien qu'elle pense de lui, tous les espoirs dont elle le charge, Mme de Staël se fait présenter les deux frères du héros.

Joseph, l'aîné, lui paraît Un homme simple et droit. Il lui plaît par sa bonhomie et sa franchise. Elle devient l'amie de sa femme, douce et gracieuse personne, un peu effacée, comme Joseph lui-même.

Lucien est plus ardent. Elle s'entend mieux avec lui. Tous deux rêvent du gouvernement prochain qui donnera à Napoléon la Suprématie qu'il mérite.

Car Mme de Staël comprend la faiblesse du Directoire. Elle juge que les gouvernants du moment ont trop de frivolité pour mener à bien l'œuvre immense, de reconstruction et d'édification, que la tourmente révolutionnaire a rendu indispensable. Le héros de l'armée d'Italie, ce jeune triomphateur, pâle et grave, avec ses prunelles ardentes et sa bouche triste, a produit une profonde impression sur le cœur de Mme de Staël.

[...]

Le « cœur viril » de Mme de Staël se devine en un regard. Bonaparte reste glacé.

[...]

Mme de Staël pose ses grands yeux brillants sur ceux du vainqueur d'Arcole, et, de sa voix mélodieuse, l'interroge :

— Général, quelle est à vos yeux la première femme du monde, morte ou vivante ?

On attend, curieusement, la réponse de l'époux de Joséphine de Beauharnais. Va-t-il s'en tirer par un compliment ? Va-t-il dire son vrai sentiment ?

La voix sèche de Bonaparte, en réplique, s'élève, nette et tranchante :

— Celle qui a fait le plus d'enfants ! Jette-t-il. Puis il détourne là tête, il parle à un voisin. Et, de la soirée, insensible aux nouvelles avances de la fille de Necker, il ne lui adressera plus la parole.

On s'amuse de la déconvenue visible de Mme de Staël. Méchamment, on lui répète, quelques jours plus tard, les propos ironiques de Bonaparte. Il a horreur des « bas-bleus ». Il trouve ridicule les femmes savantes.

Elle comprend que jamais il n'appréciera tout ce qu'il y a en elle de généreux, de dévoué, de tendre et de fidèle. » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 18/10/1936, p. 19-20.

« Grains de sagesse féminine

[...] Quand on est capable de se connaître, on se trompe rarement sur son sort et les pressentiments ne sont le plus souvent qu'un jugement sur soi-même.

(Mme de Staël). » Grains de sagesse féminine. *Paris-Soir*. 22/10/1936, p. 10

« [...] L'enfant envoyait des lettres sur des sujets de morale ou de littérature à la septuagénaire, qui ne lui passait pas la moindre faute, et que, dans l'intimité, elle appelait parfois « la vieille Sybille » : « Plusieurs de ces copies corrigées, nous dit M. Maurice Levailant, témoignent du soin que Mme de Genlis apportait à son office ; elle savait sa langue, défendait les lois de la syntaxe et les justes droits de la clarté. » Elle eût repris avec beaucoup de plaisir encore une élève plus âgée et plus illustre, Mme de Staël elle-même : « J'ai regretté bien souvent, dit-elle dans ses *Mémoires*, que Mme de Staël n'eût pas été ma fille ou mon élève ; je lui aurais donné de bons principes littéraires, des idées justes et du naturel, et, avec une telle éducation, l'esprit qu'elle avait et une âme généreuse, elle eût été une femme accomplie et la femme auteur la plus justement célèbre de notre temps. » » La Force. Les Mémoires d'Outre-Tombe. *Journal des débats politiques et littéraires*. 24/10/1936, p. 3.

« Tous les Vaudois éclairés le disent :

– C'est la faute de la France. Nous avons été trop étroitement tributaires de Paris au point de vue culturel. Mme de Staël, Benjamin Constant sont des écrivains français ; Ramuz est écrivain suisse. » La Girouette. Aux quatre vents : Naissance d'un poète national. *Le Figaro*. 24/10/1936, p. 5.

« Le cœur tumultueux de Madame de Staël

Douloureusement, Mme de Staël revit les différentes phases de son humiliation. Ainsi Bonaparte l'a traitée avec la plus méprisante froideur, comme une sorte de bas-bleu ridicule, emphatique et vaniteuse. Elle, dont tant de gens éminents admirent les exceptionnelles qualités d'âme et d'esprit !

C'en est bien fait de ce rêve si ardemment caressé : elle ne sera pas l'Egérie du grand homme On n'associera pas leurs deux noms dans la gloire.

[...]

Mais Benjamin Constant a continué son ascension. L'amour qu'il éprouve pour Mme de Staël, la nécessité, pour lui de s'imposer à cette femme supérieure, lui sont d'excellentes causes d'émulation. C'en est fait de sa paresse, de son amour du jeu, de ses hésitations.

Talleyrand, maintenant ministre des affaires étrangères, songe à le prendre comme secrétaire général. Bonaparte, lui-même, fait des avances au nouveau citoyen français, à l'auteur remarquable de deux écrits dont le retentissement est considérable. Une telle valeur doit être utilisée. Bonaparte appelle Benjamin Constant au Tribunal.

Un soir que Benjamin Constant voit Mme de Staël silencieuse et désabusée, il lui parle, avec une douceur persuasive et captivante. Il lui dit son désir de s'élever plus haut pour elle, pour elle seule. Il conte ses efforts passés, il évoque le chemin déjà parcouru, depuis qu'il l'aime. Que de changements en lui !

[...]

Encouragé par ces mots qu'il attendait, Benjamin Constant questionne :

— Ai-je tort de prétendre que l'assemblée parlementaire dont je suis membre doit l'emplir son rôle jusqu'au bout, sans entrave d'aucune sorte ?

— Vous avez raison, assure Germaine de Staël.

[...]

Germaine de Staël croise ses mains sur son sein : le cœur lui fait mal. C'est ce qu'elle avait prévu : l'heure grave sonne.

— Qu'allez-vous faire ? Interroge-t-elle faiblement.

— Je veux, dans un discours où j'ai mis toute mon ardeur républicaine, stigmatiser celui qui prépare dans l'ombre la fin du régime. Je veux m'élever contre les dangers que son attitude va faire courir à la France. Je veux dénoncer la trahison prochaine de Bonaparte !

Germaine de Staël est très pâle. Elle se tait et Benjamin, étonné, se penche sur elle :

— Qu'avez-vous, mon amie ? Votre main est froide !

— Ce n'est rien...

— Me blâmez-vous ou m'encouragez-vous, Germaine ?

Un instant, dans le cœur de Mme de Staël se livre un ultime combat : la femme sensible, la disciple de Rousseau, la créature vibrante et passionnée s'intéresse au sort de Bonaparte. Mais la fille de l'incorruptible Necker ne saurait, bien longtemps, tolérer la suprématie de l'arbitraire.

Elle regarde Benjamin Constant. Ses larges yeux n'ont plus de larmes. Ils brillent, maintenant.

— Il faut toujours, quoi qu'il en coûte, dit-elle lentement, suivre sa conviction...

— Et ma conviction, reprend Benjamin, est bien la vôtre ?

— C'est celle de tous les esprits sincères, amoureux de liberté, soucieux de la grandeur et du bonheur de leur pays. L'absolutisme, infailliblement, amènerait la guerre, la ruine, le désespoir...

— Merci ! s'exclama Benjamin, soulevé par l'enthousiasme. Vous venez de me donner le courage nécessaire pour prononcer mon discours. Le titre vous en plaît-il : « Sur l'aurore de la tyrannie » ?

— Noble titre ! Acquiesça Germaine de Staël.

— Voulez-vous-, demande Benjamin Constant que je vous en cite certains passages ? Votre avis me sera utile...

Et, d'une voix bien timbrée, qui porte et fait un sort à la moindre période, Benjamin Constant déclame.

C'est un morceau d'une rare éloquence.

Germaine de Staël a oublié toutes ses hésitations sentimentales. Ce qui est exprimé devant elle, c'est sa doctrine, celle de son père bien-aimé. Au passage, elle salue les phrases reconnues, les allusions non voilées, les trouvailles heureuses.

Un peu ivre de ses propres paroles, Benjamin Constant se tait maintenant, et regarde celle dont il attend le jugement. Il savoure avec orgueil sa réussite évidente.

Cette femme qui ne voulait pas l'accepter dans sa vie, cette femme admirée qu'il s'est juré de conquérir et de s'attacher, il la voit, pour la première fois, pleine d'admiration pour son

talent.

— Ce que vous allez faire est très beau, dit lentement Germaine de Staël- Vous entrez en lutte avec la première puissance du moment. En vous taisant, en imposant silence à votre généreuse indignation, votre fortune était assurée. Cependant, vous risquez tout votre avenir pour sauvegarder vos principes... Ainsi eût agi mon père...

Benjamin Constant le sait : cet éloge est le plus grand que pourra jamais décerner Germaine Necker. Sa joie est intense.

— Jamais, dit-il, jamais vous ne m'avez dit une aussi douce parole...

Elle lui sourit avec affection.

Mme de Staël a pour Paris une tendresse d'amante.

Volontiers, elle ferait sienne la phrase de Montaigne : « Je suis Française pour Paris. »

Nulle autre ville, pense-t-elle, ne peut, comme celle-là, réunir tant de gens d'esprit. Là, les plaisirs de la société et de la conversation se trouvent combinés, mieux que nulle part ailleurs. Paris, son salon, ses réceptions, lui tiennent au cœur comme des liens familiaux.

Le lendemain du soir mémorable où Benjamin lui a demandé son approbation à son projet, Mme de Staël a une grande réception. Tout ce que Paris compte d'illustre est là, dans ces salons spacieux.

On se plaît dans cette demeure hospitalière, où la richesse des réceptions s'allie toujours au bon goût.

Benjamin Constant qui vient de suivre le regard charmé que Mme de Staël posait sur ses invités, s'approche d'elle :

— On sait que vous êtes mon amie, dit-il à voix basse. On vous attribuera fatalement une part de responsabilité dans mon discours.

Elle le sait. Elle est femme, un peu vindicative. La méprisante ironie de Bonaparte, répondant si mal à son ardente sympathie l'a profondément blessée. Il ne lui déplaît pas que le Premier Consul sache d'où vient le coup si rude qui va le frapper.

[...]

Une étrange, une inattendue et douloureuse émotion étreint tout à coup le cœur de Mme de Staël. Il n'est déjà plus temps de revenir sur ce qu'elle a décidé. Mais, subitement, la réception lui semble assombrie. Un pressentiment l'opresse.

Cette parole décisive qu'elle vient de prononcer va décider de dix années de sa vie...

XI

Encore tout ému de son premier grand triomphe. Benjamin est maintenant auprès de Mme de Staël.

Le discours a été prononcé avec une fougue, une passion, qui ont galvanisé les assistants. Le jeune homme d'Etat a été chaleureusement acclamé : la vérité a un accent qu'il est difficile de méconnaître. Benjamin, qui vient de se placer au premier rang des orateurs politiques français, a fait comprendre, à tous, l'imminence du péril.

Mme de Staël, en ce moment, oublie toutes les complications de son cœur orageux. En elle, c'est le tribun, l'élève de Necker qui prédomine.

Elle partage, pleinement, la satisfaction de Constant. Oui, ce discours vient à son heure,

il est juste, il était nécessaire. Maintenant que les membres du gouvernement ont les yeux ouverts, quelle sera leur attitude ? La France, de nouveau, ne peut être courbée sous une domination abhorrée ? L'intervention de Benjamin Constant vient, sans doute, de sauver le régime !

[...]

La brusque envie de faire partager sa nouvelle manière de voir à Mme de Staël lui vient : — Ne vous leurrez pas trop, mon amie, dit-il, avec une pointe de raillerie dans le ton. N'allez pas si vite en besogne !... Mon discours, va, sans doute, quelque peu contrarier Bonaparte... Mais, de là à ruiner vraiment ses projets ! Bonaparte, voyez-vous, Germaine, est aimé du peuple... Il a un prestige unique, un charme particulier...

Un sourire amer erre maintenant sur cette bouche, qui tout à l'heure jetait les mots violents et passionnés. Mme de Staël le contemple, saisie :

— Mais, interroge-t-elle, qu'avez-vous ? On dirait que vous avez perdu la foi en nos principes ! Vous ne croyez plus à notre victoire ?

Il a envie de rire, se contient et réplique d'un air indécis :

— Qui sait ? Bonaparte est habile, je le répète, et tout-puissant sur la foule. Il peut, à son gré...

Bonaparte ! De nouveau, le nom prestigieux les sépare !

Elle se croit seulement pénétrée de ses sentiments libéraux :

— Bonaparte, reprend-elle avec vivacité, est moins grand que la Liberté !

Benjamin Constant a un haussement d'épaules imperceptible.

Une phrase ! Une belle phrase ! Comme celles de son discours, à lui !

Il se sent las, inapte à l'exaltation, au lyrisme, à l'admiration.

Il change la conversation et s'excuse : il ne pourra rester ce soir... Des amis genevois, de passage à Paris, Tout prié d'être des leurs. Ils apportent des nouvelles de son père. Il lui est impossible de s'abstenir. A son grand regret, il ne pourra assister au dîner que donne Mme de Staël.

Elle en marque un peu d'humeur :

— Eh quoi ! Benjamin ! en un tel jour... Après votre beau triomphe, vous ne serez pas à mes côtés ?

Une satisfaction vaniteuse gagne Benjamin Constant. Ainsi, maintenant, elle tient à lui ! Elle désire sa présence, elle est fière de lui. Et déjà elle lui reproche de la délaisser ! » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 25/10/1936, p. 19-20.

« Michelet a suivi, lui aussi, le coteau de Chambéry, les *Confessions à la main*, réalisant « ce soupir de la tombe, où Rousseau revient plus puissant, plus admiré, plus adoré que jamais. » Mme de Staël et George Sand, qui chantèrent l'une et l'autre la gloire de leur père spirituel, firent de longues stations sur la terrasse où Jean-Jacques découvrit la nature et l'amour. [...]. » Tisseau, P. « Les Charmettes » de J.-J. Rousseau. *L'Événement*. 25/10/1936, p. 3.

« Quelle liberté Napoléon a-t-il confisquée ? Celle de la presse et celle de la parole. Il ne voulait pas que Mme de Staël pût clabauder sur lui dans les salons et que Chateaubriand

lui poussât des pointes dans son discours de réception à l'Académie. Cela paraît monstrueux à la postérité, qui parle du passé d'après les gens de lettres intéressés à pouvoir écrire sur tout, mais on peut être certain que la plupart des contemporains n'avaient cure. » Dangeau. Austerlitz. *La Petite Gironde*. 28/10/1936, p. 2.

« [...] LES ;

Mme de la Fayette : La Princesse de Clèves

Mme de Sévigné : Lettres choisies

Mme de Maintenon : Lettres choisies

Mme de Staël : De l'Allemagne » *Marianne*. 28/10/1936, p. 14 ; *Marianne*. 21/04/1937, p. 32.

« [...] La famille Necker, très estimée en Suisse, est la descendante du célèbre ministre français, père de Mme de Staël. » Valmont. *Le Monde* : Fiançailles. *Excelsior*. 29/10/1936, p. 2.

« La famille Necker fort connue en Suisse, est descendante du célèbre ministre français, père de Mme de Staël. » Smoking. *Carnet mondain* : Fiançailles. *La Gazette de Bayonne, de Biarritz et du Pays Basque*. 31/10/1936, p. 2 ; *La Gazette de Biarritz-Bayonne et Saint-Jean-de-Luz*. 31/10/1936, p. 2.

« [...] En quoi les mauvais rapports de Chateaubriand et de Mme de Staël avec le maître ont-ils nui à leur œuvre ? Bien plutôt il semble que l'un et l'autre aient trouvé là un tonique, Chateaubriand l'occasion de son « Bonaparte et moi ». » Thibaudet, A. Napoléon écrivain. *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*. 31/10/1936, p. 1.

« Le cœur tumultueux de Madame de Staël

Il se remembre les refus, les sévérités de Germaine de Staël au début de cette longue, de cette difficile conquête. Le but si ardemment poursuivi est atteint, enfin !

Mais il s'étonne de n'en éprouver aucune joie profonde : confusément, il découvre, avec l'amertume et la désespérance romantiques, que tout bonheur atteint est un bonheur perdu. Il se retrouve lui-même, le cœur sec, l'esprit persifleur, l'âme en déroute.

Tandis qu'il s'éloigne, Germaine de Staël, pour la première fois, sent une émotion nouvelle la gagner. Cet homme, comme elle l'a cruellement méconnu : il vient de se révéler courageux jusqu'à la témérité, loyal, • digne d'admiration pour ses dons si rares, si précieux.

Être aimée, aussi totalement par lui, n'est-ce pas une joie réelle, une compensation inespérée ?

Son cœur se met à battre plus allègrement. Il lui semble que son sang circule dans ses veines avec plus de douceur que de coutume.

Il est environ cinq heures de l'après-midi. Une officieuse entre, portant sur un plateau

d'argent une enveloppe cachetée ;

Rêveuse, toute au proche souvenir de Benjamin Constant, à la satisfaction d'avoir formé ce talent si curieux, Mme de Staël fait sauter le cachet, insoucieusement.

Le billet est de Lucien Bonaparte, un des habitués de la maison. Le frère de Napoléon s'excuse : un rhume malencontreux l'empêche de sortir, il ne pourra donc, ce soir, être au nombre des invités de Mme de Staël.

— Lucien ? Mais Benjamin Constant vient de lui dire que tout à l'heure, au Tribunal, il était là, vaguement soucieux, tandis que l'orateur, en phrases précises, dressait son réquisitoire contre le dictateur pressenti.

Elle devine que la harangue de son ami a dû troubler Lucien Bonaparte et que, par crainte des reproches de son frère, il préfère s'abstenir de paraître ce soir, dans une maison manifestement hospitalière à l'accusateur de Napoléon.

A la réflexion, elle comprend le scrupule fraternel et ne s'attriste pas autrement de cette absence logique.

Mais la porte se rouvre de nouveau, la suivante est devant elle, avec son plateau d'argent sur lequel sont étalés quatre billets, cette fois.

Un peu nerveuse, mue par elle ne sait quel déplaisant pressentiment, Germaine de Staël ouvre les enveloppes. Elles apportent quatre, défections nouvelles : des personnages officiels, membres du Tribunal, lui transmettent leurs regrets de n'être pas ces hôtes, au dîner.

Mme de Staël est maintenant troublée, malheureuse. Le discours généreux mais hardi de Benjamin Constant aura-t-il pour conséquence de faire le vide autour d'elle ? Elle se ressouvient de la phrase prononcée, la veille, par Benjamin :

— Que je parle et demain vos salons seront déserts...

Elle frissonne. Est-il possible que, si vite, la fâcheuse prédiction se vérifie ? Le monde est-il tellement lâche que le fait de dire la vérité puisse constituer un acte digne de réprobation ?

Non, elle ne peut le croire ! Elle sait bien que dans un cas semblable, elle serait incapable de sacrifier au respect humain. Elle ne voudrait pas qu'on imputât son manque de parole à une crainte mesquinement intéressée.

Cependant, hélas ! Les billets se succèdent. Les uns après les autres, tous les invités s'excusent de ne pas assister à ce dîner qu'ils ont, si volontiers, accepté, il y a quelques jours.

Le soir, tristement, tomba sur la ville.

Mme de Staël, les larmes aux yeux, doit dîner toute seule, dans la grande salle silencieuse, privée de ses convives habituellement empressés et joyeux.

Les réflexions de la fille de Necker sont pleines d'amertume.

En quoi est-elle coupable ? Elle essuie, pour la première fois de son existence, un affront cruel, immérité. Elle devine que d'autres vont suivre. Avec douleur, elle relit les noms des absents : ses amis, ceux qu'elle croyait les plus sûrs, se sont gardés de paraître, parce qu'ils redoutent les représailles de Bonaparte.

Est-ce que Benjamin Constant avait raison, tout à l'heure, quand par une singulière prescience, après le récit de son après-midi triomphal, il a, subites l'efficacité de son discours :

— Bonaparte est si puissant... a-t-il dit.

Et, comme elle se tient, muette et glacée dans le grand salon déserté, on vient la prévenir que Fouché, le ministre de la police, demande à être reçu par elle.

Fébrile ; elle ordonne qu'il entre.

Il est là. D'un coup d'œil ; il juge la situation : il regarde Mme de Staël, solitaire, les yeux rougis.

Un sourire ironique flotte sur ses lèvres minces :

— Eh bien ! Madame ! dit-il, voilà donc le résultat de notre insubordination ? Devant l'adversité, il n'est plus d'amis... Comment une philosophe a-t-elle oublié cette vérité fondamentale ?

— Monsieur, dit Germaine de Staël, vos railleries, en un tel moment, revêtent un caractère que je ne veux pas qualifier trop durement, mais qui ne fait guère honneur à votre nom ni à la charge que vous occupez...

Fouché, s'il ne croit guère à la vertu et à son impérieuse nécessité, bien qu'il ait déjà deviné les hautes visées de Napoléon et qu'il sache fort bien que toutes les oppositions du monde n'y changeront rien, ne voit pas le besoin de provoquer des dissentiments plus graves. Il est partisan de la concorde, non pas par morale, mais par raison.

— Madame, dit-il avec un grand air de respect, ne croyez pas que je veuille approuver ceux qui vous ont, ce soir, si cruellement déçue. Le Premier Consul vous soupçonne d'avoir incité M. Constant à prononcer son discours, un véritable outrage pour le général. Qu'en faut-il penser ?

— M. Benjamin Constant, dit Mme de Staël, avec une énergie soudaine, est un homme trop supérieur, monsieur, pour qu'on puisse s'en prendre à une femme de ses opinions. De plus, le discours incriminé ne contient que des réflexions sur l'indépendance dont une assemblée parlementaire doit jouir. Si les intentions du Premier Consul sont toujours celles qu'il a affirmées par serment, en instaurant le Consulat, comment peut-il être choqué de ce discours ? S'il a l'intention de manquer à la parole jurée, comment peut-il être surpris qu'on s'en indigné ?

Fouché ; sait ce qu'il veut savoir. Mme de Staël, bien qu'elle soit femme, habituée à toutes les adulations mondaines, ne craindra pas d'entrer en lutte avec le pouvoir tout-puissant, quelque blâme qu'elle doive encourir de l'opinion. Elle ne reniera, en un mot, jamais rien de ses sentiments, quelque rigoureux mécompte dût-il lui en advenir.

— Madame, dit Fouché, en s'inclinant très bas, car il est capable de comprendre toute la noblesse d'un tel caractère, je ne vous demanderai aucun mot de regret, aucune excuse de ce qui s'est passé, mais je crois devoir vous aviser que vous feriez bien, pour quelque temps, de quitter Paris, d'aller à la campagne, chez des amis...

— Est-ce un ordre ? Interroge Mme de Staël, la voix un peu tremblante.

— Non, assure Fouché souriant, c'est un conseil, un conseil inspiré par la sympathie que peut mériter une âme aussi haute que la vôtre, madame...

— C'est bien, dit Germaine de Staël. Quand dois-je partir ?

— Dès demain, madame... Mais ne vous inquiétez pas. Laissez faire vos amis. Vous en avez encore, quoi que vous en pensiez. Quand vous reviendrez, dans un mois, tout sera oublié. Les ressentiments auront eu le temps de s'apaiser. Il vous suffira, madame, d'être plus prudente...

Elle ne répond pas.

Le lendemain, elle part. Elle va chez Mme Récamier, cette femme exceptionnellement jolie, d'un caractère si doucement enjoué, qui unit si heureusement la bonne grâce et la beauté.

Elle s'efforce d'oublier l'avenir sombre de menaces... Mais elle n'y parvient pas et rentre à Paris, en proie au malaise et à l'anxiété.

XII

Parmi les défections qui ont le plus durement touché Mme de Staël, celle de Talleyrand lui est pénible. Talleyrand ! Pour lui, aux heures sombres, elle a risqué sa situation, sa vie. Elle lui a donné maintes preuves de dévouement, elle l'a aidé de son crédit, de son argent...

Maintenant, parvenu aux charges publiques, assuré de la sympathie de Bonaparte, il n'a pas un regard pour celle qui lui fut secourable. Le soir du funeste dîner, il a envoyé ses excuses, et depuis elle ne l'a plus revu...

Une telle bassesse d'âme révolte Mme de Staël, jamais elle ne pardonnera à Talleyrand cette crainte du monde, cette ingratitude, ce reniement.

Mais le sort lui fournit une revanche : son premier grand ouvrage, *De la littérature*, qu'elle publie, obtient un succès si vif qu'elle se trouve payée de ses récentes amertumes.

Devant la manifestation d'un talent si « personnel », si rare, si curieux, la punition est levée. Dé nouveau, les salons de Mme de Staël sont remplis d'admirateurs. Ce n'est plus la femme politique que l'on fête, c'est l'écrivain.

Elle est heureuse. Les quelques rares critiques qu'elle rencontre ne sauraient l'attrister. Elle a l'âme assez grande pour en retirer l'enseignement qu'elles apportent, si elles sont justifiées, et pour en sourire, si seule l'inimitié les dicté.

Mais la puissance de Bonaparte grandit de jour en jour. Devant cette ascension. Mme de Staël réfléchit encore : bien qu'elle haïsse l'autorité, bien qu'elle déteste, âprement la guerre, peut-elle ne pas admirer les victoires de ce guerrier inspiré ?

Comme elle est allée passer quelques mois de vacances en Suisse, auprès de son père, elle assiste à l'expédition du mont Saint-Bernard : La hardiesse de cette entreprise ne lui échappe pas. La bataille de Marengo, pendant deux heures, perdue puis regagnée, lui est une occasion d'apercevoir Bonaparte « se promenant, lentement, devant ses troupes la tête baissée, courageux contre le malheur ».

Un cœur comme le sien ne peut rester insensible à cette marque d'une âme supérieure « courageux contre le malheur ». Mais, de retour à Paris, elle souffre et s'indigne de chaque nouvelle manifestation de l'autorité grandissante de Bonaparte. Le futur empereur tolère, de moins en moins, la critique et les abstentions.

Il s'irrite violemment de la sourde hostilité du Tribunat. Benjamin Constant est resté l'âme, de l'opposition dans cette Assemblée. Le Premier Consul lui reproché cette attitude :

— Pourquoi, fait-il dire à Benjamin Constant, ne pas venir causer avec lui, dans son cabinet ? Il y a des discussions qu'il ne faut faire qu'en famille !

Mme de Staël, consultée, déconseille ces entrevues. Elle sait quel est l'extraordinaire ascendant de Bonaparte. Il aurait tôt fait de charmer les derniers défenseurs de la liberté

menacée !

Benjamin ne se rend pas à l'invite du Premier Consul et, à la Tribune, il continue de discuter, courageusement, les mesures qui paraissent inopportunes ou dangereuses.

La colère de Bonaparte s'aggrave. Il menace ces « métaphysiciens, bons, dit-il, à jeter à l'eau ». Il parle de « secouer cette vermine qui roule sur ses habits ».

Mme de Staël est surprise d'une singulière anomalie. Elle s'étonne de la patience de Bonaparte vis-à-vis de Benjamin Constant. Son ami, s'il le voulait, pourrait, du jour au lendemain, se trouver très avant dans les bonnes grâces du maître de l'heure.

On ne lui tient aucunement rigueur de ses opinions contraires à celles du despote.

Mais elle, qui, en fait, n'a pas attaqué directement Bonaparte, est soumise à de nombreuses vexations qui lui sont extrêmement sensibles.

Le monde ratine cette manière de juger.

Mme de Staël, après réflexion, trouve dans cette injustice la matière d'un roman qui soulève une intense émotion : Delphine. Ce que Mme de Staël a retenu des rudes leçons infligées par ses luttes _ incessantes contre l'autorité, est résumé dans cette phrase, mise en exergue à la première page de Delphine : Un homme doit braver l'opinion, une femme doit s'y soumettre.

Il y a de l'amertume et de la tristesse dans cette assertion. Il y en a, aussi, dans ce roman de six cents pages où un pathétique, inconnu jusqu'alors, empoigne le lecteur, le bouleverse et le laisse, haletant, sur une conclusion particulièrement décevante. Mme de Staël, dans cet ouvrage extraordinaire se peint en beauté. Elle montre comment une âme droite, essentiellement honnête et généreuse, ignorante du mal, sera toujours la proie de l'intrigue, du mensonge et de l'intérêt.

Cette troublante lecture soulève l'admiration passionnée de toute l'Europe. Mais, en France, les journaux, déjà soumis au Premier Consul, se répandent en critiques acerbes contre ce livre. On le déclare immoral. On y prétend voir une apologie du divorce. On s'indigne. On reproche quelques négligences de style, des répétitions, des dissonances, de petites fautes dont le public, admiratif, ne se soucie guère.

Napoléon Bonaparte est indigné : on parle plus de ce livre que de lui et de ses victoires. Cette femme est insupportable ! Peut-on donner une telle importance à l'œuvre d'un bas-bleu ?

Mme de Staël est à la campagne, à dix lieues de Paris. Elle forme le projet d'y recevoir ses amis et d'aller quelquefois au spectacle et au musée. Elle est heureuse, elle rêve à d'autres écrits.

Mais son éclatant succès lui a valu de nombreux ennemis, des envieux, des flatteurs du maître. L'Un d'eux conte au Consul que les chemins sont couverts de gens allant rendre visite à Mme de Staël. C'en est trop ! Bonaparte s'irrite de l'audace de l'écrivain. Il décide qu'elle quittera la France.

Cette nouvelle parvient à Mme de Staël et la plonge dans le plus profond désespoir.

Etre exilée, lui semble un sort effroyable. Elle pleure et tente diverses démarches. Elle écrit à Joseph et à Lucien Bonaparte, demeurés ses amis. Courageusement, malgré les remarques de leur frère, ses critiques et son ironie, ils promettent d'intercéder en faveur de Mme de Staël.

La douce Mme Récamier intervient. Elle, invite son amie à venir se cacher chez elle, à

Saint-Brice, à deux lieues de Paris. Mme de Staël est réconfortée par cette chaude amitié féminine. La société la plus remarquable est réunie chez la belle Juliette. On fête Mme de Staël. On la prie de parler de ses prochains ouvrages. Elle oublie, dans la douce intimité de cette demeure, la menace suspendue sur sa tête.

Et un jour, alors qu'elle est à table, dans une salle d'où on voit le grand chemin par la porte d'entrée, elle aperçoit un homme en habit gris, à cheval, qui s'arrête devant la grille.

Elle est, déjà, sûre de son sort, avant qu'on lui ait dit que l'inconnu là demandait. Ses mains tremblent et son cœur bat en allant vers lui. Elle est bouleversée par le parfum des fleurs et la beauté de ce soleil, eu désaccord avec son désarroi.

Ce visiteur, c'est le commandant de la gendarmerie de Versailles. Il a une lettre signée de Bonaparte qui porte l'ordre, pour Mme de Staël, de s'éloigner, à quarante lieues de Paris sous les vingt-quatre heures.

Par un raffinement qui blesse profondément Mme de Staël, Bonaparte la traite en étrangère et, comme telle, soumise à la police.

Mme de Staël surmonte son émotion. Elle feint la tranquillité d'esprit et réplique avec une gaîté un peu forcée à l'officier de gendarmerie :

— Vingt-quatre heures pour partir, c'est un délai suffisant pour un conscrit, mais pour une femme et trois enfants, c'est vraiment trop court...

Elle demande trois journées à Paris, pour y préparer les arrangements nécessaires à un voyage aussi inopiné. Le gendarme lui accorde ce qu'elle demande. Et même, galamment, il lui fait compliment de son talent et de son esprit.

— Vous voyez, remarque en souriant Germaine de Staël, -vous voyez, monsieur, où cela mène, d'être une femme d'esprit ! Déconseillez-le, je vous en prie, aux personnes de votre famille, si vous en avez l'occasion...

Par une fierté naturelle, elle essaie de plaisanter, mais son cœur saigne. Mme Récamier lui promet de faire intervenir en sa faveur le général Junot. Elle est indignée d'un tel châtement pour une faute aussi vénielle.

Cependant, à Paris, Mme de Staël arrive dans une maison qu'elle a louée récemment et qu'elle n'a pas encore habitée. Cette demeure, elle l'a choisie avec soin, dans le quartier, dans l'exposition qui lui plaisaient. Déjà, en imagination, elle s'est établie dans le salon, avec quelques amis dont l'entretien est pour elle le plus grand plaisir dont puisse jouir l'esprit humain. Hélas ! Elle entre dans cette maison avec la certitude de la quitter pour un long temps, pour toujours peut-être. Elle ne se lasse pas de parcourir cet appartement dans lequel elle regrette maintenant plus de bonheur qu'elle n'en espérait jamais.

Des amis viennent, passent un moment avec elle, puis, bien vite, s'éloignent : elle ouvre l'ère des persécutions et beaucoup redoutent un sort pareil au sien.

Elle pleure. Elle compare cet exil à la mort. Le droit pour un souverain, d'exiler, lui semble cruel, arbitraire. Elle s'indigne. Quel député, quel écrivain osera donc parler librement s'il peut être banni pour sa franchise, si sa sincérité peut lui coûter le bonheur, celui de sa famille entière ? Cette mesure tyrannique lui semble encore plus révoltante, quand elle s'applique à une femme. Faudra-t-il donc à celle-ci étouffer tout enthousiasme, tout sentiment généreux, puisqu'il en résultera pour elle l'éloignement des objets de sa tendresse ?

Les objets de sa tendresse ! Elle pense à Benjamin Constant. Il lui est devenu infiniment

cher. Elle sait combien il aime Paris. Ne s'est-il pas fait naturaliser ? Comment penser, un seul instant, qu'il pourrait la suivre, quitter cette ville qu'il idolâtre autant qu'elle-même ? Germaine de Staël soupire. Non, elle n'aurait pas le courage de demander cette preuve d'affection à celui qui est devenu une de ses plus chères raisons de vivre. Elle s'efforce même, en sa présence, de cacher son émoi.

Mais les trois jours sont écoulés. Le gendarme, comme dans le conte de Barbe-Bleue, réapparaît et somme Mme de Staël de partir le lendemain.

Elle est prête, elle jette un regard mouillé de pleurs sur les objets familiers qu'elle ne verra plus. Elle tente de se ressaisir et s'avance vers la voiture qui doit prendre le chemin de l'exil. » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 01/11/1936, p. 19-20.

« Il en fait d'abord l'historique depuis l'abbé Fleury, son fondateur au dix-septième, jusqu'à Paul Valéry qui lui dénie toute valeur et qui, cependant, en admet au fond l'utilité. Les étapes à cette « science », si c'en est une et les controverses auxquelles elle a donné lieu sont jalonnées par les noms de Fénelon, La Curne de Sainte-Palaye, Caylus, Diderot, Rousseau, les deux Chénier, Mme de Staël, Châteaubriand, Daunou, Villemain, Sainte-Beuve, Lamartine, Taine, Renan, Brunetière, Faguet, Lanson et ses disciples, Péguy, l'Américain Spingarn, B. Fay, Bray, Van Tieghem. » À l'Académie des sciences morales et politiques. *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*. 01/11/1936, p. 2.

« Le château de Chaumont, en Touraine, appartenait, au commencement du dix-neuvième siècle, à un grand bourgeois, Jacques Donatien Le Ray, qui vivait en Amérique. Il était des amis de Mme de Staël. Celle-ci avait reçu l'ordre de quitter Paris et d'en rester éloignée d'au moins quarante lieues. Napoléon n'aimait pas les idéologues. *Je ne sais pas comment il arrive*, disait-il, *qu'on m'aime toujours moins quand on l'a vue*. Et puis, Mme de Staël lui réclamait deux millions, prêtés par Necker, son père, à Louis XVI. Mme de Staël partit et s'arrêta à Chaumont. Elle y passa cinq mois de l'année 1810.

L'impératrice de la pensée ne se déplaçait jamais sans une cour. À peine arrivée, elle bat le rappel de ses amis. Accourent : [...] Schlegel, un vrai Allemand celui-là, précepteur, secrétaire, promu confident, collaborateur et ami fidèle de Mme de Staël ; [...]. »

Sonne midi. La cloche appelle à déjeuner. Mme de Staël préside la table, une symbolique branche d'olivier à la main. [...] » Fiac. En feuilletant chez les libraires : Jeux d'esprit et d'amour. *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*. 01/11/1936, p. 2.

« Il a d'abord fait l'historique de cette histoire depuis l'abbé Fleury, son fondateur au dix-huitième siècle, jusqu'à Paul Valéry, qui lui dénie toute valeur et qui, cependant, en admet au fond l'utilité. Les étapes de cette science, si c'en est une, et les controverses auxquelles elle a donné lieu, sont jalonnées par les noms de Fénelon, La Curne, de Sainte Palaye, Caylus, Diderot, Rousseau, les deux Chénier, Mme de Staël, Chateaubriand, Daunou, Villemain, Sainte Beuve, Lamartine, Taine, Renan, Brunetière, Faguet, Lanson et ses disciples, Peguy, l'Américain Spingarn, P. Fay, Bray, Van Tieghem. » Une communication de M. Albert CHEREL à l'Académie des sciences morales et politiques. *La Petite Gironde*. 01/11/1936, p. 6.

« M. Albert Chérel, correspondant de l'Académie et professeur à la faculté des lettres de l'université de Bordeaux, fait une communication sur ce sujet : *Méthodes et aspects de l'histoire littéraire*. Il fait d'abord l'histoire de cette histoire : depuis l'abbé Fleury, son fondateur au dix-septième siècle, jusqu'à Paul Valéry, qui lui dénie toute valeur, et qui cependant en admet au fond l'utilité. Les étapes à cette « science », si c'en est une, et les controverses auxquelles elle a donné lieu, sont jalonnées par les noms de Fénelon, La Curne de Sainte-Palaye, Caylus, Diderot, Rousseau, les deux Chénier, Mme de Staël, Chateaubriand, Daunou, Villemain, Sainte-Beuve, Lamartine, Taine, Renan, Brunetière, Faguet, Lanson et ses disciples, Péguy, l'Américain Spingarn, B. Fay, Bray, van Tieghem. » Académie des sciences morales et politiques. *Le Temps*. 01/11/1936, p. 6.

« [...] La société s'appelait Lloyd Triestino, nom suggéré à l'un de ses fondateurs, le baron Jean-Guillaume Sartorio, par le journal commercial français le *Lloyd Parisien*, qu'il avait coutume de lire entre un volume de Chateaubriand et un de Mme de Staël. [...] » Le centenaire d'une grande entreprise maritime. *Candide*. 05/11/1936, p. 4.

« Je sais bien que Benjamin Constant a déclaré que « la Loterie est un piège tendu au peuple ». Il devait être de mauvaise humeur le jour où il a écrit cela. Mme de Staël, sans doute, avait encore faire des siennes... » Grosrichard. Au petit bonheur : La chance. *Regards*. 05/11/1936, p. 7.

« Le premier jour, quand on lui offrit des gâteaux, il leva les épaules dédaigneusement, en disant que cela convenait aux femmes ; et il ne parut guère plus gracieux les fois suivantes. Du moment que les idées atteignaient une certaine hauteur, il murmurait : « Oh ! Pas d'utopies, pas de rêves ! » En fait d'art (bien qu'il fréquentât les ateliers, où quelquefois il donnait, par complaisance, une leçon d'escrime), ses opinions n'étaient point transcendantes. Il comparait le style de M. Marast à celui de Voltaire et Mlle Vatnaz à Mme de Staël, à cause d'une ode sur la Pologne, « où il y avait du cœur ». [...] » Flaubert, Gustave. *L'Éducation Sentimentale*. *L'Ère Nouvelle*. 06/11/1936, p. 2.

« LE CŒUR TUMULTUEUX DE MADAME DE STAËL

Napoléon et Benjamin Constant.

[...]

Cependant, chaque pas des chevaux qui les éloigne de ce Paris tant aimé leur fait mal et quand les postillons se vantent de les avoir vite conduits, ils soupirent du triste service qu'ils leur ont rendu. Enfin, comme ils arrivent à Châlons, Mme de Staël reprend contact avec la réalité des choses. Elle demande à Benjamin la vraie raison de ce départ. Elle souffre du sacrifice qu'il lui a consenti.

Il réplique qu'ils ne peuvent plus vivre l'un sans l'autre et que, désormais, ils seront unis par une continuelle présence.

— D'ailleurs, ajoute Benjamin Constant, n'est-il pas en partie la cause du malheur de son amie ? N'est-ce pas son inoubliable discours Sur l'aurore de la tyrannie, qui, le premier,

attira l'animosité de Bonaparte sur Germaine de Staël ? N'est-il pas juste, dans ces conditions, qu'il partage avec elle les rigueurs du bannissement ?

Tout d'abord, Mme de Staël est pleine de reconnaissance pour cette gratitude scrupuleuse. Puis, elle à peur de démêler tout ce que le devoir enlève à l'affection spontanée.

Son visage s'assombrit :

— Benjamin, dit-elle. Dieu veuille que vous ne vous trompiez pas sur vous-même ! J'en aurais une peine infinie. Vous êtes généreux. Vous vous dévouez à moi, parce que je suis persécutée. Vous croyez avoir de l'amour et, peut-être, n'avez-vous plus que de la pitié ? Ou bien, vous vous créez un devoir, là où il n'en est pas pour vous...

Il estime qu'elle a tort de tant vouloir approfondir.

En fait, elle est clairvoyante en cette minute. Mais il lui en veut de cette perspicacité.

Oui, c'est un sacrifice, un dur sacrifice qu'il lui consent, mais il est décidé à le souffrir jusqu'au bout. Il n'aime plus Mme de Staël. Il se demande même — inconstance et scepticisme — s'il l'a jamais aimée ? Est-il, à la vérité, capable d'aimer ?

Mais il sait que cette femme remarquable est indispensable à sa vie intellectuelle. Il sait quelle influence elle a sur lui, sur ses pensées, sur son talent. Il lui plaît que leurs deux noms soient unis dans une commune-admiration.

Il ne peut avouer à Germaine de Staël qu'ils sont à présent dans une situation inverse de ce qu'ils étaient autrefois : maintenant, c'est elle qui l'aime et lui qui a subi.

Au moment de ce qu'il nomme « sa défaite », avec une ironie inguérissable, Benjamin Constant songe que Mme de Staël a commencé d'avoir un but précis : conserver l'ami à qui elle a donné son amour. Lui, à cette même époque, a cessé d'avoir un but; ce qui, autrefois, en était un est devenu un lien. Mais il ne faut pas que ces pensées ajoutent leur mélancolie à ce voyage de bannissement.

Il s'efforce de rassurer Mme de Staël. Son étincelante conversation y parvient en partie.

Il est bien déterminé au sacrifice, oui, mais il songe, avec amertume ; qu'il lui faut, maintenant, jalousement cacher sa pensée, devant sa compagne d'exil.

XIII

Mme de Staël et Benjamin Constant s'avancent sur la route sans joie.

Necker, de Coppet, a douloureusement ressenti la peine infligée : à sa fille chérie. Il sait combien cet air de Paris lui est Salulaire. Le bon vieillard se désole. Il se croit, en partie, responsable de ce bannissement. N'est-ce pas en punition de son dernier ouvrage, dans lequel il a prévu toute la tyrannie de Bonaparte et son avènement à la Monarchie, que le Premier Consul a pris, cette mesure contre Germaine de Staël ?

Il supplie celle-ci de revenir à Coppet, auprès de lui.

Germaine de Staël hésite. Certes, elle aime tendrement son père. Mais elle est attristée de revenir en Suisse comme « renvoyée ». La société de ce pays lui reproche de la trouver un peu monotone. Elle craint les sourires railleurs de ses amis. Non, ce qu'elle souhaite, ce qui, lui semble-t-il, adoucira l'amertume de la mesure prise contre elle, ce serait d'aller dans un autre pays, eu Allemagne, par exemple, où les plus flatteuses sympathies la réclament.

Elle trouverait une grande douceur à opposer l'accueil bienveillant des vieilles dynasties

à l'impertinence de celle qui s'apprête à régner sur la France.

Elle explique son sentiment à Benjamin Constant qui le trouve puéril, mais qui consent, volontiers, à l'escorter en Allemagne ; Il a conservé un excellent souvenir de ses années de jeunesse dans les petites cours allemandes.

Mme de Staël ne sait que très mal l'allemand. Il s'amuse à la pensée de lui servir de professeur. Enseigner cette femme à qui il doit tant, l'égayé pour un moment.

[...]

Dans l'auberge où elle est descendue, une modeste auberge, naturellement — il n'en est pas de grande dans ce pays minuscule— Mme de Staël entend un piano qui joue. Elle veut faire la connaissance du musicien. Horreur ! C'est une grosse jeune fille, à l'air sentimental et niais, qui tape sur l'instrument, dans une chambre effroyablement enfumée, à l'atmosphère empuantie par des vêtements de laine qui : sèchent auprès d'un poêle de fer.

[...]

Mme de Staël est une bonne mère. Elle n'a pas pour ses enfants la passion d'une Sévigné, mais elle les aime très tendrement cependant, malgré ses préoccupations sentimentales et littéraires. Le désespoir la prend. Elle est saisie d'affreux pressentiments. Elle supplie Benjamin d'aviser leurs amis de Paris de sa détresse.

Elle attend que le Premier Consul soit prévenu de son état.

— Ah ! S'écrie-t-elle, au milieu de ses larmes, s'il me voyait comme je suis sûre qu'il me rappellerait !

Benjamin Constant là prend en pitié.

Cette femme forte n'est plus qu'une enfant déraisonnable. Il la reconforte, il la console, il la soutient. Bientôt, la petite fille est guérie et le voyage peut reprendre son cours.

C'est une raison de plus pour Germaine de Staël de s'attacher à Benjamin Constant. Comme il a été patient et secourable dans cette épreuve ! Elle le remercie avec effusion.

— Sans vous, mon ami ! Ah ! Sans vous, j'aurais perdu la tête d'abord, ma fille ensuite...

[...]

Le prince héréditaire de Saxe-Gotha, Emile-Léopold-Auguste, se prend de passion pour Mme de Staël : il lui écrit chaque jour, sur du papier bleu, encadré de fleurs, ou mauve, entouré d'amours joufflus. Cet étrange personnage est un curieux mélange d'afféterie et de mauvais goût. Il appelle Mme de Staël sa « chère Louzinska », « sort adorable Louzinska ». La fille de Mme de Staël devient « Louzinskilla », il compare les lettres de Germaine de Staël à de « bonnes choses qui refroidissent très vite le café et l'amour masculin ».

Cette conquête agace prodigieusement Benjamin Constant, amuse Mme de Staël qui n'a que l'embarras du choix entre ses admirateurs véhéments. Quelle revanche !

La duchesse Amélie lui fait fête. La baronne de Goeckhausen, demoiselle d'honneur de la duchesse se prend d'une admiration fanatique pour Mme de Staël. Elle ne l'appelle que « la divine », « l'adorable ».

Goethe et Schiller, qui sont les commensaux habituels de la cour ducale, sont un peu plus réfractaires au charme de Mme de Staël, leur sœur en célébrité du moment.

Les deux poètes allemands sont déconcertés par cette grande dame française, brillante, remuante, causant et interrogeant sans cesse, représentant si bien cette « nation intégrante

qui aime à se mêler de tout », dira l'un d'eux.

Elle les dérange dans leurs travaux, elle les change de leurs habitudes. Les femmes allemandes, celles qu'ils ont immortalisées, sont d'un autre modèle : angéliques, candides, ignorantes et naïves. Germaine de Staël les effraie un peu. Ils admirent « sa belle intelligence qui touche à la puissance du génie », mais ils s'étonnent qu'elle veuille tout éclaircir, tout comprendre, tout mesurer. Elle ne veut rien concéder d'obscur, d'inaccessible et tout ce qu'elle ne peut éclairer de son flambeau n'existe pas ».

[...]

A part cette légère, cette affectueuse critique, qui n'exclut pas une véritable estime, Mme de Staël a ébloui Weimar.

Les échos de cette réception si ardente et si flatteuse, arrivent en France jusqu'aux oreilles de Bonaparte qui hausse les épaules :

— Cette femme est grotesque, dit-il. Elle ferait mieux de faire une pension à son mari qui est dans la misère !

Car il veut ignorer les folles dépenses de M. de Staël et la séparation des deux époux. Pour le moment, il a le divorce en horreur. Il a renvoyé quatre dames d'honneur de Joséphine parce qu'elles étaient séparées de leurs maris.

— Pas de femme séparée chez moi ! A-t-il proclamé.

Vers cette époque, le baron de Staël-Holstein tombe dangereusement malade, en Suède, où l'a rappelé le roi Gustave-Adolphe. Il n'est plus ambassadeur. Il est pauvre. Il n'a plus qu'un désir : celui de revoir, une fois encore, celle qui porte son nom et leurs trois enfants. Le cœur de Mme de Staël s'émeut en apprenant cette maladie. Elle va au-devant du baron qui revient par la France. Ils vont séjourner en Suisse. Elle se prépare à le soigner avec dévouement. Mais l'état de l'ancien ambassadeur empire subitement, alors qu'ils sont sur la route de Coppet.

Il meurt à Poligny, en Franche-Comté et Mme de Staël, qui ne veut plus se souvenir de leurs divergences, donne un souvenir sincèrement ému au père de ses enfants.

Benjamin Constant respecte ce tribut payé au passé, puis il a une grave conversation avec son amie. Cet entretien, il y attache une importance exceptionnelle.

Enfin, estime-t-il, son heure est venue. Il n'aime plus Mme de Staël au sens passionné — déraisonnable, pense-t-il — qu'il est d'usage de donner à ce mot, mais il a pour elle une grande amitié, une admiration toujours profonde. En plus, il n'a jamais cessé d'aspirer au mariage. Il aime la régularité. Il trouve que seule, une union légitime est souhaitable, parce qu'elle donne aux deux époux ce gage contre le mutuel ennui : des intérêts communs.

Sûr du cœur de Mme de Staël, il lui offre donc de l'épouser, dès que son deuil terminé rendra décente une seconde union.

Il ne doute pas de la réponse de son amie.

— Ainsi, lui dit-il, cette longue amitié sera reconnue de tous !

Ceux qui nous apprécient attendent cet événement, que des années de commun dévouement ont rendu indispensable.

Or, à la stupeur, puis à l'indignation de Benjamin Constant, Mme de Staël ne marque aucune approbation. Au lieu de l'acquiescement attendu, c'est un silence pesant, embarrassé qui répond, seul, à Benjamin déconcerté.

[...]

— Le monde, dit-elle, me connaît sous le nom de mon mari. Pour la postérité, Benjamin, pour ma gloire, il me faut Tester Mme de Staël ! Comprenez-le, mon ami... Vous avez souci, n'est-ce pas, de ma renommée ? Il est bien évident que l'Europe serait déconcertée par cette seconde union ? Comment signerais-je mes prochains écrits : Germaine Constant ?... Impossible ! Benjamin ? Benjamin ? Vous riez ?... Vous riez de mon scrupule littéraire ? Mais, ne vous êtes-vous pas toujours montré, vous-même, désireux de mes succès ?

En effet, le rire de Benjamin Constant grandit : il s'enfle jusqu'au sarcasme, il éclate, vengeur, presque haineux. » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 08/11/1936, p. 19-20.

« Mme de Staël a quarante-quatre ans, la voix forte, le visage un peu mâle, la taille épaisse, des bras de statue, des yeux où l'intelligence pétille, les cheveux naturellement rouges, mais teints en noir. De nos jours, on fait assez l'inverse. On ne résistait pas à sa naturelle éloquence. Jolie ? Non. Assis un jour, entre elle et Mme Récamier : « *Me voici*, dit Fontenelle, *entre l'esprit et la beauté*. » À quoi, feignant de se méprendre, la délicate Corinne de répondre : « *C'est la première fois que je m'entends dire que je suis belle*. » Elle n'en eut pas moins toute sa vie une cour d'adorateurs. » Fiac. En feuilletant chez les libraires : Jeux d'esprit et d'amour. *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*. 08/11/1936, p. 2.

« Deux ans après, il rentre en France. Mme de Staël lui obtient les « Relations Extérieures » ; là, il flaire le général, démissionne, passe au camp de Bonaparte ; le Consul lui donne les « Affaires Étrangères » ; l'Empereur le nomme chambellan, tout en le disgraciant ; Chef du Gouvernement sous Louis XVIII ; Louis-Philippe lui offre l'ambassade de Londres... » Gérard-Fernandy. *La Diplomatie romantique. L'Événement*. 08/11/1936, p. 3.

« Toutes les célébrités du Consulat : la princesse Dolgorouki, Mme de Staël, Fox, Montmorency, Junot, Bernadotte, Eugène de Beauharnais, seront réincarnées avec talent dans une scène d'une haute tenue artistique, scène au cours de laquelle Talma déclamera du Shakespeare avant que Mme Récamier ne danse avec l'une de ses invitées « un pas de gavotte »... » M. Léo Lagrange, sous-secrétaire d'État, inaugure aujourd'hui les nouveaux salons de l'Hôtel de Ville. *L'Ouest-Éclair*. 08/11/1936, p. 7.

« L'empereur Julien fut du très petit nombre des souverains qui ont écrit et bien écrit. Talbot, en 1863, nous a donné une traduction de ses œuvres complètes et, en particulier, de sa satire des douze Césars. Lui, un de leurs successeurs, se donne pour tâche d'organiser le culte païen en lui donnant une portée morale : d'un de ces écrits, le petit-fils de Mme Staël, le duc Albert de Broglit dit : « Il dépeint et déchire d'une dent mordante et venimeuse toute cette société polie de l'Orient, où païens et chrétiens ne différaient souvent que de nom et se confondaient dans une recherche commune des sensualités de la vie et des raffinements du luxe. » [...] » Godlewski, H. La première

Académie des savants à Lutèce. *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*. 10/11/1936, p. 363.

« [...] Mlle Marie-Thérèse Payen et M. Balpêtre prêtèrent leur talent à cette évocation de l'époque de Bonaparte et de Mme de Staël. Un bal costumé clôtura cette soirée au cours de laquelle Mme Delille, de l'Opéra-Comique, et M. Jean Barrain, du Châtelet, furent applaudis. » Echauffour. La visite du sous-secrétaire d'État aux Loisirs. *L'Ouest-Éclair*. 11/11/1936, p. 8.

« Son étude romancée sur « Mme de Staël » et « O'Connel » avait affirmé les qualités d'écrivain de ce jeune et déjà vieux diplomate- Avec beaucoup d'originalité, M. Jean Mistler nous avait montré un aspect nouveau de la personnalité si complexe et si séduisante de la châtelaine de Coppet. » M. B. L'homme dont on parle M. Jean Mistler ...écrivain et auteur dramatique. *L'Ami du Peuple*. 12/11/1936, p. 2.

« Rien ne vieillit aussi vite qu'un bienfait. Mme DE STAEL. » *Excelsior*. 13/11/1936, p. 1 ; Réflexions. *Le Journal des Fourmis*. 09/04/1938, p. 3.

« Mme de Staël, mère de la S.D.N.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les articles que donnait ici même Albert Thibaudet. Ce grand critique, que nous regrettons, et dont on a pu dire qu'il « n'écrivait rien avec autant de plaisir que ses articles de La Dépêche », a laissé une Histoire de la littérature française dont le second tome va paraître prochainement à la librairie Stock. Nous en détachons les pages qui ont trait à « Mme de Staël, mère de la doctrine ».

La mère de Mme de Staël, Suzanne Churchod, était réputée la jeune fille la plus accomplie du pays de Vaud, ce qui lui avait valu, comme à la bergère des contes, d'être épousée sans fortune par l'opulent banquier genevois qui la fit Mme Necker. [...] Sur des leurs les dames du dix-huitième siècle avaient régné par l'esprit. La première, Mme de Staël régna sur le sien par le génie, mais un génie qu'elle en tirait comme le ciel tire de la terre les pluies qu'il lui renvoie.

Tous les livres de Mme de Staël ont été causés avant d'être écrits. Personne plus qu'elle ne s'est inspirée d'autrui, et cependant le problème de ses « sources » ne se posera jamais, car elles sont remplacées par des filets innombrables, par une eau à fleur de terre, par le reflet des hommes et le passage de leurs propos.

La Révolution était dirigée contre la tyrannie, les classes supérieures, la vie de société. Or, des trois grandes personnalités de la génération révolutionnaire, la première, Napoléon, imposera à la France une tyrannie dont ses rois ne lui avaient pas encore donné même le pressentiment, le second, Chateaubriand, est le premier exemple en France d'un homme de lettres aristocrate ; la troisième, Mme de Staël, le premier modèle d'une carrière de grand écrivain définie par les habitudes d'un salon.

Ses livres de critique, on les appellerait plus justement des *manifestes*. Son intelligence est passionnée, et, pour éclore, il faut à ses idées la température de l'enthousiasme. Comme d'autre part elle parlait et faisait parler les événements et des idées du jour,

qu'elle vivait dans l'actuel, que la fille de Jacques Necker aspira en France, tant qu'elle y fut, à un contrôle général des idées, que tout cela était chez elle gouverné par le génie, elle a pu écrire deux manifestes de grande portée, la *Littérature* et surtout *l'Allemagne*.

[...]

On la reconnaîtra principalement dans la troisième partie, sur la *Philosophie et la Morale*. Les Allemands se sont beaucoup moqués de sa conversation avec Fichte, à qui elle demanda de lui expliquer en un quart d'heure sa philosophie. Mme de Staël n'entendait pas bien l'allemand, le système de Fichte est pensé au cœur même de la langue allemande, et il dut l'exposer en français, qu'il parlait péniblement. [...] Cela, Fichte aurait pu l'apprendre à Mme de Staël, comme Mme de Staël eût appris de Fichte la philosophie dialectique de la conscience. L'établissement d'un marché d'échanges européen de l'intelligence est à ce prix. Cette troisième partie a bien rempli une telle fonction de marché (grâce surtout à Schlegel). Sans se tromper ou être trompée beaucoup sur leur métaphysique, Mme de Staël a, en vraie Genevoise, compris et fait comprendre les philosophes allemands, du point de vue de leur contribution à la doctrine morale et à la vie religieuse. Cette troisième partie va d'elle-même à la quatrième : *La Religion et l'Enthousiasme*, dont le dernier chapitre est sans doute le morceau le plus staëlien et peut-être le sommet de tout l'œuvre de Mme de Staël. [...]

Il y a une disproportion singulière entre le peu de lecteurs que trouvent aujourd'hui les livres de Mme de Staël, qui ne se sont point gardés, comme son corps à Coppet, dans l'huile incorruptible du style, d'une part, et la place, le prestige, le rayonnement de son nom, d'autre part. De grandes valeurs restent groupées sur ce nom. Elle a été, plus qu'une étape, un principe de la conscience européenne en formation. Quand on lance aujourd'hui, à Genève même, les beaux mots de Société des Esprits ou de Société des Idées, on remarquera que cette société n'a eu jusqu'ici qu'un grand nom, qui est le sien, qu'une maison mère, qui est Coppet. L'Europe hégémonique de Napoléon a échoué. La grandeur du duel de Napoléon et de Mme de Staël tient à ceci qu'à cette Europe était opposée, dans l'ordre de l'idée, une Europe de Mme de Staël, qui a réussi, en gros, de 1814 à 1914, et peut-être même de 1914 à 1930. [...]. » Thibaudet, A. Mme de Staël, mère de la S.D.N. *La Dépêche*. 13/11/1936, p. 1.

« Parmi eux, le dernier, le plus jeune, agrégé, ancien élève de l'École Normale Supérieure, apparaît comme un des plus remarquables. Des ouvrages tels que *Châteaux en Bavière*, *la Vie d'Hoffmann*, *Ethelka*, une aussi pénétrante étude que celle qu'il a consacrée à Mme de Staël, lui aurait depuis longtemps valu une grande réputation d'écrivain, s'il n'avait point été ministre. Mais, nous vivons dans un temps où les seuls cumuls qu'on se refuse à admettre sont les manifestations diverses d'un même esprit. » Mortier, P. Du Palais Bourbon à l'Odéon. Un nouvel auteur dramatique. *Le Monde illustré*. 14/11/1936, p. 935.

« Mais à aucun moment de sa vie, son admiration et sa tendre amitié pour d'Alembert ne purent triompher de son amour pour le comte de Guibert qu'elle avait cependant appris à juger à son exacte valeur. Ce comte de Guibert aujourd'hui bien oublié jouit du singulier privilège d'intéresser tout à tour Julie de Lespinasse et Mme de Staël ». Maynard, L. Julie

de Lespinasse. *Lyon Républicain*. 14/11/1936, p. 6.

« Le cœur tumultueux de Madame de Staël

Ferdinand de Prusse

SACRIFIER sa vie à une femme, jette-t-il, ricanant, faire passer tous ses intérêts avant les siens ! Oublier toute indépendance, négliger sa propre fortune, sa réputation et sa position ! Et s'entendre repousser... pour une considération aussi mesquine ! Pour un nom ! Ah ! malheur, comme l'a écrit le poète comique, malheur à qui met son idéal trop haut il tombe en se cassant le nez !

Mme de Staël est épouvantée de cette verbeuse fureur :

— Benjamin, dit-elle, nous pouvons nous unir... nous le ferons... c'est mon vœu le plus cher...

[...]

XIV

Ils n'ont plus reparlé de l'irritante question. Aussi bien, le deuil de Mme de Staël est récent. De toute manière, il faut que le temps, ce grand maître, passe sur toutes ces blessures d'amour-propre.

Se souvenant du séjour à Weimar et de la réception qu'on lui promet à Berlin, Mme de Staël se rend en Prusse, on elle va recevoir la consécration de ses succès européens. On l'attend à la cour avec une sympathique curiosité.

[...]

Mme de Staël est bouleversée quand elle apprend la conspiration de Pichegru et de Moreau. Elle se souvient des horreurs de naguère. La France, de nouveau, va-t-elle s'ensanglanter de ses propres enfants ?

En Prusse, on le prédit, mais la conscience de Mme de Staël repousse ces insinuations. Bien qu'elle ait souffert de Bonaparte, elle se porte garante de sa magnanimité. Il admire Corneille. Il a lu La clémence d'Auguste. Elle est sûre qu'il comprendra que la plus belle victoire est de se vaincre soi-même. Par le pardon, il achèvera la conquête de la France.

[...]

Il part après ces mots et la tristesse de sa physionomie fait une pénible impression sur Mme de Staël...

Un quart d'heure après, elle a, entre les mains, ce *Moniteur* du 30 Pluviôse, qui contient l'arrêt de mort prononcé par la commission militaire séant à Vincennes contre « le nommé Louis d'Énghien ».

Elle pleure sur la jeune victime. Elle pleure aussi sur ses illusions si brutalement anéanties. Désormais, croit-elle sincèrement, du fond de son cœur révolté, il ne peut plus y avoir que la haine et l'horreur pour Bonaparte... Oui, de l'horreur... de la haine...

XV

Tandis que, de Berlin, Mme de Staël lui adresse les lettres où vibre sa grande joie d'être

aussi magnifiquement reçue, Benjamin Constant se laisse aller à la mélancolie, à l'amertume.

Chateaubriand dit de lui qu'il est l'homme le plus spirituel après Voltaire. On s'émerveille devant ses extraordinaires qualités de penseur, de philosophe et d'écrivain. Et, cependant, il n'a rien publié qui corresponde exactement à un si rare, si brillant talent. Pourquoi ?

Il ricane en répétant cette question. Pourquoi ? Mais parce que l'amour de Mme de Staël, tyrannique, égoïste, envahissant, la vie mouvementée de cette femme, ses malheurs qu'elle grossit toujours démesurément, sa sensibilité excessive, ne laissent pas une minute à Benjamin Constant !

Depuis longtemps, il en est sûr. Son devoir, vis-à-vis de lui-même, lui ordonnait de rompre. Mais le pouvait-il, quand elle partait, si triste, si seule, si abandonnée pour l'exil ? Non, il était obligé d'agir ainsi qu'il l'a fait !

Mais les choses, aujourd'hui, sont heureusement modifiées ! Mme de Staël n'est plus une femme en pleurs, pitoyable et apeurée. C'est une triomphatrice, un écrivain-femme qui tient sous le charme l'Europe tout entière. Nul à qui elle n'en impose, manifestement. Bonaparte, lui aussi, bien qu'il s'en défende, subit son extraordinaire ascendant : il y a longtemps qu'il eût cessé de s'occuper d'elle en la persécutant, s'il la jugeait de médiocre importance !

[...]

Ses décisions sont bien arrêtées. Il part pour Weimar, où il est affectueusement accueilli. Tout est si câline, si reposant quand Germaine de Staël n'est pas là !

[...]

Mais Germaine dé- Staël avait eu une telle joie en voyant son père rétabli, sa douleur, quand elle avait craint de le perdre, avait eu un tel caractère de démence, qu'on lui avait dit les paroles qu'elle souhaitait entendre : on redoutait trop son chagrin pour envisager la possibilité d'une issue fatale et prochaine devant elle.

[...]

À Weimar, c'est Benjamin Constant qui lui apprend l'affreuse réalité. La douleur de Germaine de Staël est atroce. Elle écoute, lointaine, stupéfaite, les consolations qu'on lui prodigue. Ces gens ont-ils perdu l'esprit ? Y a-t-il un remède, un adoucissement à un semblable malheur, une compensation à une perte aussi terrible ?

[...]

Les idées sont déjà brouillées, les mots, parfois, sont oubliés, mais partout j à chaque ligne, il pense aux intérêts de sa fille, il la met en garde contre ses peines d'imagination il la conseille tendrement. Le cœur du père survit tout entier dans ces écrits.

En achevant cette lecture, Germaine de Staël s'évanouit. On craint pour sa vie.

[...]

Mme de Staël se rend à l'avis de son ami. Bonaparte, depuis le meurtre du duc d'Enghien, lui semble totalement dénué de cœur, mais elle croit volontiers que l'écrit de son père possède une vertu magique.

La lettre part. Après s'être défendue de rien en attendre, Mme de Staël n'est plus aussi ferme dans sa croyance. Paris ! Revoir Paris ! C'est là, croit-elle, qu'elle trouverait l'unique allègement possible à sa peine.

Les jours passent, puis les mois... » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël.

La Femme de France. 15/11/1936, p. 21-22.

« [...] Provenait-elle des guerres de la Révolution et de l'Empire qui ont fait lever sur leurs pas les moissons de fer des nationalismes ? Un des meilleurs maîtres que j'ai eu, et qui avait voyagé en Europe, en était convaincu. Mais que de pays où le passage de Napoléon a été salué comme un bien fait de la Providence !

D'autre part, y a-t-il jamais eu dans notre histoire une guerre aussi absurde que celle du Mexique et qui aurait dû nous valoir, au moins pendant un siècle, la haine du peuple mexicain ? Cependant, je tiens d'amis qui ont résidé à Mexico que les soldats français ont laissé des souvenirs de cordialité et d'ingéniosité pratique qu'on s'est transmis dans les familles.

Nous jalouse-t-on ? Dans le passé peut-être ; on voudrait avoir eu Napoléon ou Louis XIV ; mais je ne pense pas qu'aujourd'hui la gloire incontestée de nos cuisiniers et de nos modistes soit assez forte et assez répandue pour nous faire tant d'envieux. Je ne parle pas des influences que nous n'avons jamais cessé d'exercer sur les artistes et les écrivains étrangers. Ceux d'entre eux qui ne nous aiment pas sont même obligés de les reconnaître ; mais leur lecteur ne sait pas ce qui revient à la France dans son admiration. L'idée qu'on nous jalouerait me paraît d'autant plus fâcheuse qu'elle risque d'entretenir chez nos compatriotes un état d'esprit qui, je le crois, nous a fait tort. Nous avons souvent indisposé les étrangers par nos critiques et notre ironie. Ce travers est vieux, puisque Mme de Staël n'a pas manqué, dans sa *Corinne*, d'en affliger son marquis français en face du grave et profond Anglais. Ajoutez-y la déplorable habitude d'exporter nos divisions et nos querelles. Un des exemples les plus topiques m'a été offert par la colonie française d'un des plus grands ports des Etats-Unis : elle avait deux journaux en guerre l'un contre l'autre, et son consul habitait loin de la ville pour éviter les histoires. [...]. » Bellessort, A. *Promenade : Mes Voyages. L'Action Française*. 16/11/1936, p. 3-4.

« Mme de Staël, qui avait des raisons personnelles de voir tout en beau hors des frontières de l'empire de Napoléon, jusqu'à l'Allemagne casquée du régime bismarckien ! [...]. » Boyer, J. *L'Allemagne nouvelle. La Dépêche*. 20/11/1936, p. 1.

« [...] La troisième est le patronage d'un homme célèbre qui fait un « garant » : pour Madame de Sablé : La Rechefoucauld ; pour Madame du Deffand : Horace Walpole ; pour Madame de Staël : Benjamin Constant ; pour Madame Récamier : Chateaubriand ; pour Madame Svetchine : de Falloux ; pour la Princesse Mathilde : Taine ; pour Madame de Ligne : Jules Lemaître ; pour Madame de Cavaillet : Anatole France.

[...]

Mais pourquoi décrire ce qu'ont si bien décrit Taine, dans le rôle de la conversation sous l'ancien Régime, Madame de Staël, dans « l'Esprit et la conversation en France, Chênedollé, dans la « Conversation de Rivarol ». [...]. » De Larydge, P. ; De Rémal, L. *Un salon et une reine de salon au début du siècle. Le Parthénon*. 20/11/1936, p. 36-37.

« [...] MME DE STAËL (dans J. BOITEL, *Lectures morales*. Librairie Armand Colin). » *Morale et instruction civique. L'École et la Vie*. 21/11/1936, p. 9.

« En famille : Le devoir d'être heureux.

1^{ère} leçon. – *Les vieux parents s'en iront.* (Lecture, Mme de STAEL.) [...]. » Pic, U.
L'école à classe unique : Morale. *L'École et la Vie.* 21/11/1936, p. 14.

« En 1802 je dînai à la Rapée avec Mme de Staël et Benjamin Constant ; les bateliers de nous firent pas tableau : il faut à Léopold Robert les pêcheurs des Lagunes et le soleil de la Brenta. « Connais-tu cette terre où les citronniers fleurissent ? Chante Mignon, l'Italienne expatriée. » (Goethe). » Levaillant, M. Chateaubriand à Venise. *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques.* 21/11/1936, p. 2.

« Le cœur tumultueux de Madame de Staël

Madame de Staël en 1810.

On se renseigne, on apprend que Bonaparte a bien reçu la lettre, mais qu'il n'a témoigné aucune émotion en la lisant.

Benjamin regrette d'avoir insisté pour que Mme de Staël tente cette démarche.

Elle lui reproche, d'ailleurs, amèrement, de lui avoir fait infliger cette honte supplémentaire.

Son chagrin l'a laissée nerveuse, supportant mal la contradiction, triste et désespérée. Moins que jamais, Benjamin Constant trouve la liberté nécessaire à son travail, à son recueillement.

Il voudrait aller à Weimar, dont la docte société, toute saturée de paix et de tranquillité lui était salutaire.

Pour rien au monde, Mme de Staël ne consentirait à revoir Weimar. Le souvenir de l'affreuse nouvelle qui l'y a frappée, la rend injuste envers cette aimable principauté.

[...]

XVI

Enfin, l'entente, difficilement, s'est établie entre les deux amis. Mme de Staël ira en Italie, selon les prescriptions médicales et son désir : elle a l'idée d'un prochain roman, qu'elle veut faire se dérouler sous le ciel léger de l'Italie.

Benjamin Constant, à Weimar, achèvera un ouvrage philosophique qui lui tient à cœur.

Mme de Staël a consenti. Constant lui a fait valoir le charme de la réunion, après cet éloignement passager.

Mais, en réalité, il espère, profitant de la séparation, trouver le courage qui lui manque quand il est auprès d'elle. Il veut rompre et il aspire à la mettre devant le fait accompli quand elle reviendra.

A la faveur de ce trompeur armistice, un peu de calme renaît entre eux. Pas pour longtemps !

Une nouvelle effarante arrive d'Italie : une espèce de peste s'est abattue sur tout le pays, causant les ravages accoutumés des épidémies.

Il est impossible à Mme de Staël, dans ces conditions, de quitter Coppet. Elle y restera donc et Benjamin aussi ! Celui-ci, une fois de plus, médite sombrement.

[...]

Il faut qu'à l'amour enfui, ils substituent le lien sacré du mariage. Benjamin Constant aime les enfants de son amie. Auguste et Albertine de Staël ont une affection filiale pour lui. Il sera heureux d'être légalement le second père de ces intéressants orphelins,

Le malheur n'a-t-il pas abattu la vanité de Germaine de Staël ? Va-t-elle, par gloriole littéraire, sacrifier leur bonheur à tous les deux ?

Mais il a la déception d'entendre Germaine de Staël, récidiver son refus. Oui, elle veut bien l'épouser, oui, elle l'aime, mais il faut que leur mariage soit secret. Elle a encore dans les yeux, dans les oreilles, les flatteuses réceptions de Berlin. Ces honneurs s'adressaient à la femme de lettres, sans doute, mais aussi à Mme de Staël, fille du baron Necker, femme de l'ancien ambassadeur de Suède à Paris... Le prince Louis-Ferdinand traitait d'égal à égale la grande dame française. Aurait-il eu les mêmes soins, les mêmes égards pour Mme Benjamin Constant ? Elle en doute. Elle est sûre du contraire... Qu'il comprenne...

[...]

Une fois de plus, il est sous le charme intellectuel.

— Ah ! s'exclame-t-il, troublé, la peinture du caractère privé de votre père est faite avec une vérité, une sensibilité, une simplicité merveilleuse !... Je vous admire, Germaine !

Elle croit l'avoir complètement reconquis.

N'a-t-il pas conclu :

— Vous êtes une enfant gâtée, cela résume tout !

Mais elle se livre maintenant à une polémique en règle avec Schlegel, le précepteur de son fils. Sur une donnée philosophique, la voilà qui accumule les arguments. Benjamin Constant tombe de sommeil. Il est une heure du matin. Il le fait remarquer.

Le précepteur s'éclipse, mais Germaine de Staël s'indigne une fois de plus.

[...]

À mesure qu'il parle cependant, il reprend conscience des choses. Qu'a-t-il fait ?

— Je serai toujours votre ami, reprend-il d'une voix précipitée. J'aurai, toujours, pour vous la plus profonde affection !

Ces années, qui viennent de s'écouler, resteront les plus belles de mon existence, mais l'amour, cette exaltation, ce délire... n'existent plus. Il faut nous en réjouir mon amie...

L'amitié a d'autres attraits plus sûrs, plus reposants...

Mais Germaine de Staël est si pâle qu'il s'inquiète. Il s'avance, il veut lui prendre la main.

Elle le repousse :

— Que me voulez-vous encore ? Ne m'avez-vous pas fait tout le mal qu'on pouvait me faire ? Ne suis-je pas seule, abandonnée, sans un être qui me défende et me protège... Ah ! Pourquoi m'avoir contredite quand je disais qu'en perdant le plus cher, le plus tendre des pères, j'avais tout perdu ?

[...]

Et sur cette constatation, il se penche sur Germaine de Staël. Il lui parle doucement, tendrement, elle rouvre les yeux :

— Germaine, lui dit-il avec un transport qui n'est pas feint, soyez heureuse : souriez-moi, je vous aime, je vous aime toujours d'amour. J'ai parlé par dépit, je n'étais pas sincère. C'est maintenant que je le suis... Vous le savez, vous le sentez bien, n'est-ce pas ?

Toute secouée d'avidité heureuse, elle le fait répéter ces paroles attendries. Elle ne demande qu'à le croire. Elle le croit.

Avec une mélancolie renaissante, il note qu'il est plus que jamais éloigné de cette chère liberté si ardemment souhaitée.

C'est alors qu'une nouvelle qui le charme se répand : l'épidémie dont on parlait n'a jamais existé. L'Italie n'est désolée par aucun fléau. Les docteurs qui s'inquiètent toujours de la santé précaire de Germaine de Staël reparlent, énergiquement, de l'utilité de ce départ. Elle y consent, rassurée qu'elle est sur le cœur de Benjamin Constant. Ils s'écriront tous les jours et se communiqueront les chapitres de leurs ouvrages respectifs au fur et à mesure qu'ils les composeront.

Ils se quittent donc. Benjamin Constant, avant d'aller à Weimar, se rend à Lyon. Il escorte Mme de Staël jusqu'à cette ville. Leurs adieux sont tendres, pacifiés.

Tandis que Mme de Staël part pour Rome, Benjamin Constant qui, depuis qu'elle s'est éloignée, lui trouve les plus exquis qualités, veut tout mettre en oeuvre pour lui donner une grande joie : sans le lui dire, il va, de nouveau, tenter l'impossible auprès de personnages influents pour que la peine de bannissement soit relevée.

[...]

Comme il s'affermir dans la résolution de cesser tout commerce d'amitié avec Mme de Staël, cette sorte de fatalité qui semble vouloir le maintenir dans sa dépendance sentimentale intervient encore.

L'ouvrage de Mme de Staël sur son père, ce livre dont Benjamin Constant n'avait pu lire certains chapitres sans pleurer, vient de paraître.

[...]

De Rome, Mme de Staël lit cet hommage à une morte. Elle croit, dans les compliments décernés à Julie, lire un réquisitoire contre elle-même.

Son parti est pris. Elle va partir pour Paris. Elle l'écrit à Benjamin qui se fâche.

Sa réponse à Mme de Staël est blessante, volontairement :

— Vos expressions sont atroces, écrit-il, votre missive est affreuse, insensée. Tous les volcans sont moins flamboyants que vous, quand vous entrez en fureur.

Ces reproches atteignent Mme de Staël.

C'est bien. Qu'il reste à Paris. Qu'il fasse ce qu'il voudra. Pour elle, on lui conseille les eaux de Spa, elle y va. Le calme renaît entre eux, épistolièrement.

— Je ne me laisserai pas de la servir ! Déclare Benjamin Constant.

On lui signale une chance, qu'il n'a pas encore courue, d'obtenir le rappel de l'exilée. Il commence de nouvelles démarches.

XVII

On a conseillé à Benjamin Constant d'aller voir Fouché. Il y va, il plaide la cause de son amie. Il est persuasif, éloquent. En vain. Le ministre de la police assure qu'il ne peut rien pour adoucir le sort de Mme de Staël. Pourquoi a-t-elle déplu au Maître ? Pourquoi s'est-elle complu dans cette attitude réprobatrice ? Pourquoi ses romans sont-ils en contradiction avec ce que l'Empereur souhaite, tant dans leur esprit que dans leur forme ? Pourquoi ce silence volontaire de tout ce qui a trait à l'Empire ?

Qu'elle écrive, une fois, un ouvrage où des sentiments d'admiration pour le souverain transparaîtraient et Napoléon gracierait.

Benjamin soupire. Jamais son altière amie ne consentira.

Elle ne voudra pas payer son retour d'une défection à ses chers principes.

Il est triste. Pour oublier, il reprend un roman, qui lui tient à cœur, qui n'est qu'à peine ébauché sur le papier, mais qui est tout prêt dans son esprit.

Il écrit Adolphe en quinze jours. A Paris, il voit du monde, il se distrait. Il rend visite à Mme Récamier, la grande amie de Mme de Staël. Il lit son roman à la charmante femme qui pousse des cris indignés. Mais ce livre est épouvantable ! Mais le héros est un monstre ! Comment Benjamin a-t-il eu l'idée d'un semblable portrait ? Adolphe lui ressemble trait pour trait. Ah ! c'est abominable ! Que va-t-on penser ? Cette Ellénore, quel est son vrai nom dans la vie ? Tout le monde va reconnaître Germaine de Staël...

Benjamin l'arrête bien vite.

— Non ! Qu'elle ne s'égaré pas ! Son héroïne, il a pris la peine de la rendre méconnaissable ! Il l'a parée, exprès, de traits empruntés à plusieurs femmes. Ni par l'âge, ni par la situation, ni par la mentalité, elle n'est semblable à leur amie. Que Mme Récamier ne s'inquiète pas ! Nul ne pourra reconnaître Germaine de Staël dans cette Ellénore passionnée, malheureuse et insupportable.

Mme Récamier est perplexe. » Hébert, H. *Le cœur tumultueux de Madame de Staël. La Femme de France*. 22/11/1936, p. 21-22.

« Il n'y a, en vérité, qu'« une » pensée humaine ; à un certain degré d'altitude, mystiques, poètes et philosophes se rejoignent.

Nous le savions, mais nous sommes reconnaissants à Mlle Boeniger de nous le dévoiler une fois de plus. Mme de Staël disait que « le sentiment religieux consiste à se mettre en harmonie avec l'ordre universel ».

C'est cet « ordre universel » que Lamartine a retrouvé et dont son lyrisme est l'émanation. C'est en cela qu'il a renouvelé et purifié la poésie française. [...]. » Jaloux, E. *Lamartine et le sentiment de la nature. Le Jour*. 28/11/1936, p. 2.

« Le cœur tumultueux de Madame de Staël

Fouché.

Cependant, à l'impétuosité et à l'exigence dans les relations, on ne peut s'y tromper. Cette apparente intimité, cette domination passionnée, pendant laquelle ils se sont déchirés par tout ce que la colère et la haine peuvent dicter de plus injurieux, mais, c'est leur histoire à tous les deux ! Cette ressemblance, seule, est tellement frappante qu'elle suffit à rendre inutiles tous les autres déguisements !

Benjamin s'efforce de démontrer qu'on ne peut vraiment l'accuser d'avoir présenté les défauts de Mme de Staël dans cette femme qu'il montre comme la victime d'un être faible et malheureux lui-même.

D'ailleurs, il envoie une copie de l'ouvrage à Mme de Staël elle-même. Elle jugera.

Comme il attend le résultat de cette lecture, le hasard le remet en présence de cette belle

Charlotte de Hardenberg, qu'il a cru aimer, il y a douze ans, un peu avant de rencontrer Mme de Staël.

[...]

Insensé ! Il y a douze ans, il ignorait Mme de Staël, il ne savait pas combien il est indispensable à une femme d'être douce, modeste, tendre... Maintenant, c'est parce qu'il a souffert épouvantablement par « cette furie » qu'il trouve Charlotte si belle d'être toute différente.

[...]

Il faut que Mme de Staël le comprenne tout est bien fini entre eux deux. Il a encore dans la mémoire les lettres furieuses qu'elle lui adressa de Rome.

Maintenant qu'un ange de lumière est entré dans sa vie, il ne veut plus être conduit que par les blanches, douces, consolantes mains de sa chère Charlotte. Plus de fureurs, de scènes, de cris, ni de menaces...

Il jure à sa fiancée un éternel amour, une force invincible, puisés dans leur prochain, leur heureux mariage.

Il arrive à Coppet.

Mme de Staël le reçoit très froidement.

Justement, elle vient de lire Adolphe et, c'est assez naturel, ce livre ne lui plaît guère.

Elle dit, assez sèchement, à Benjamin Constant qu'il ne lui fait pas grand honneur et qu'elle doute que cet ouvrage ait un vif succès.

[...]

Cruel, ce livre ? Aussi bien, est-ce que l'histoire qu'il a vécue, ici-même, celle de leur douloureux, de leur misérable, de leur terrible amour est une histoire gaie ? Sa jeunesse, sa fortune, son talent, il les a dissipés, comme à plaisir, parce qu'une seule préoccupation lui a été imposée : l'existence de Mme de Staël, la plus exigeante, la plus insatiable des femmes.

[...]

Il connaît ses devoirs envers Charlotte. Il voudrait les remplir, comme il l'a promis, mais il sait aussi ce qu'il doit à Mme de Staël, à cette femme unique, généreuse et noble dont l'attachement ne lui fit jamais défaut.

Il sent qu'il ne pourra dignement s'acquitter de sa reconnaissance pour elle : il ne peut ni rester auprès d'elle jusqu'à la fin de leurs jours, ni la fuir ouvertement.

Cependant, Mme de Staël crie, pleure et gémit.

Et voilà qu'il la console Il sent qu'inafailliblement il va perdre du terrain. Un seul courage est possible en amour, dit-on' ; la fuite.

Il la laisse sanglotante, meurtrie, désespérée. Il va se réfugier à Lausanne.

Là, il essaie de remettre en ordre ses idées. Douloureuse besogne ! La pâleur mortelle de Mme de Staël l'obsède. L'infortunée. Que fait-elle en ce moment ? En quel état se trouve-t-elle ? Un peu d'apaisement est-il, enfin, venu à ce cœur tumultueux dont chaque battement est nue douleur ? On frappe à la porte de sa chambre. Il sursaute. C'en est fait ! C'est elle qui vient le chercher jusqu'ici. Elle perd, immédiatement, tout le bénéfice de l'absence : où va-t-il la fuir ? Il ouvre, croyant que la pitié est bien morte en lui, après cette nouvelle violation de sa liberté.

Mais ce n'est pas Germaine de Staël qui est là, devant lui, c'est un de ses serviteurs,

harassé, parce qu'il est venu très vite de Coppet. Il est porteur d'un pli, remis par M. Schlegel, le précepteur des enfants de Staël. M. Schlegel lui a dit de faire toute diligence parce que cette lettre avait un grand caractère de gravité.

[...]

Quand il arrive à Coppet, Germaine de Staël est grave, digne et douce. Si douce que Benjamin est pris de remords.

[...]

— Ah ! Confie-t-il à un tiers, la singulière passion que celle de Benjamin ! Il croit vraiment aimer Mme de Staël et il n'aime que les émotions qu'elle lui donne !

[...]

XVIII

Tout semble apaisé entre les deux écrivains. Pour Benjamin Constant, Mme de Staël est redevenue douce et bonne. Pour elle, Benjamin se montre de nouveau attentionné, aimable et affectueux.

Cependant, la dernière querelle et les circonstances qui l'ont motivée demeure présente à leur esprit. Mme de Staël a reçu un coup très rude en lisant Adolphe. Elle se remet difficilement de cette sorte de trahison, dont elle aurait cru Benjamin Constant incapable. Elle sait, aussi bien que lui, que la passion littéraire emporte souvent ses adeptes dans des exagérations voisines de l'erreur. Elle sait aussi par expérience qu'un écrivain-né, devant un beau sujet est comme possédé de l'Esprit divin. Il lui faut dépeindre ce qu'il ressent, il lui faut décrire ce qu'il voit, ce qu'il éprouve, même si cela doit blesser, même si cela doit faire souffrir. Elle comprend bien que Benjamin Constant, avec Adolphe, a été la proie de son sujet. Il a voulu réaliser ce qu'il a senti en pensée, une fugitive seconde seulement. Son héros, qui, par désœuvrement et par vanité, séduit une femme qu'il n'aime pas, qu'il n'a jamais aimée, qu'il n'aimera pas réellement ; il l'a conçu en un moment de misanthropie. Ce n'est pas lui, Benjamin, qu'il a présenté au lecteur. Par conséquent, ce n'est pas davantage Mme de Staël qu'il a peinte dans son héroïne, la victime de la plus douloureuse méprise qui soit : celle qui sacrifie son honneur, sa situation, son foyer, ses enfants, à un amour qu'on lui fait croire sincère et qui n'est que hideuse comédie.

Le malheur, c'est qu'Adolphe, malgré tout, a des ressemblances troublantes avec Benjamin Constant, c'est qu'Ellénore, dans ses emportements, dans ses larmes, dans ses exigences, rappelle, à s'y méprendre, Germaine de Staël.

[...]

Cependant, Mme de Staël, comme refuge à son mal, se plonge dans la confection de son prochain roman : Corinne. Le chagrin qu'elle vient d'éprouver, la déconvenue qui lui est si dure, vont l'inspirer, mais d'une autre manière que ne le fut Benjamin Constant. Elle peindra dans Corinne non pas elle-même, telle qu'elle est, mais telle qu'elle souhaiterait être. Elle empruntera à Juliette Récamier, son amie éprouvée, son beau visage, sa grâce sans égale, ses yeux rayonnants, son doux sourire conquérant. Voilà pour le physique ; Pour la moral ; c'est elle qui l'inspirera : ce sont ses malheurs qu'elle peindra, son désir fougueux d'indépendance, sa nature généreuse, son besoin de gloire, son amour du beau, son art d'écrire... Mais à son héros, à cet Oswald dont la poétique figure va faire rêver

toute une génération de femmes sensibles, elle ne donnera aucun des traits de Benjamin Constant".

Cet Anglais magnanime, à l'âme si scrupuleuse et si haute aura le visage d'un ami de Mme de Staël, un ami, dont souvent Benjamin Constant se montra ombrageusement jaloux : Camille Jordan. :

Camille Jordan, membre de plusieurs assemblées législatives, partisan d'une sage liberté, très religieux, n'hésita pas à soulever Lyon, sa ville natale, contre les abus sanglants de la Convention, à ses derniers jours. Il fut proscrit et aurait payé de sa tête cette protestation passionnée contre la Terreur si le 9 thermidor ne l'avait sauvé. Il avait, sous le Directoire et le Consulat, connu Mme de Staël, il avait été son hôte. Un commerce épistolaire les a toujours unis. Benjamin Constant, incapable de refuser à Camille Jordan un véritable talent d'écrivain et d'homme politique lui reprochait d'être un dangereux utopiste. Souvent, il avait pensé que dans l'affectueuse admiration de Camille pour Mme de Staël il y avait plus que de la simple amitié.

À vrai dire, les lettres de Camille étaient tendres et Mme de Staël était coquette.

Quand Benjamin avait refusé de suivre son amie en Italie, Mme de Staël avait offert à Camille Jordan de l'accompagner à Rome. Cette proposition, Benjamin qui ne l'avait connue que par hasard en avait été froissé et il avait fait des reproches à Mme de Staël de ce qu'il appelait son extraordinaire inconséquence :

« Oublier tout ce qui m'opresse, pendant six mois, avait-elle écrit à Camille, l'oublier avec vous que j'aime profondément, sous ce beau ciel d'Italie, admirer ensemble les vestiges d'un grand peuplé, verser des larmes sur celui qui succombe avant d'avoir été vraiment grand, ce serait du bonheur pour moi. Je suspendrais la douleur pendant six mois. Pourquoi donc n'auriez-vous pas le même mouvement ? Mais, si vous ne l'avez pas, si je n'ai pas cet événement heureux pour me consoler de tant de peines, ne dites jamais que je vous en ai écrit un seul mot, c'est important. »

Mme de Staël avait ri des protestations de Benjamin. Mais ses relations de correspondance avec Camille Jordan avaient continué, affectueuses et charmantes. Camille Jordan était jeune, beau, beaucoup de femmes supérieures l'appréciaient et plusieurs l'adoraient. Il avait des trésors de simplicité, de sincérité, de candeur, d'honneur, de dévouement et de franchise.

Camille Jordan n'était pas venu en Italie, mais il publiait des ouvrages politiques qui continuaient d'enthousiasmer Mme de Staël et qui agaçaient Benjamin Constant. Elle lui écrivait : « J'ai senti ma voix se briser en lisant tout haut votre lettre... »

« Comment vous exprimer, mon ami, l'enthousiasme que m'a fait éprouver votre traduction de Klopstock ? J'ai tressailli, j'ai pleuré en la lisant, comme si j'avais, tout à coup, entendu la langue de ma patrie après dix ans d'exil ! Je vous ai aimé d'un sentiment nouveau, qui avait plus de vie, plus de dévouement, plus d'émotion que tout ce que j'avais éprouvé pour vous jusqu'alors. Je ne puis vous dire tout ce que je voudrais, mais devinez-moi... »

Cette amitié si vive, que d'aucun ont jugé d'une manière définitive, a été pour Mme de Staël une oasis dans sa vie véhémente.

Toute meurtrie par la lecture d'Adolphe, Germaine de Staël veut-elle se venger ou bien,

en regard de la personnalité de Benjamin Constant, ironique, plein de causticité et de scepticisme, veut-elle présenter l'homme austère, aux principes intangibles qui sacrifie son cœur à son devoir, son véritable idéal masculin ? » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 29/11/1936, p. 21-22.

« [...] Or cet ordre et cette tradition nous ont été transmis par Athènes et par Rome et nous en sommes les dépositaires. Cet ordre et cette tradition n'ont jamais été défendus par l'Allemagne. Elle en a profité dans la mesure où elle s'est appropriée les découvertes techniques de notre civilisation, au XVII^e et au XVIII^e siècles. Certains génies, comme Goethe, ont même pu en saisir l'esprit, et devenir latins par un effort supérieur de leur intelligence. Mais il y a longtemps qu'un tel miracle ne se produit plus outre-Rhin. Toutes les conceptions qui s'opposent à celle du génie de la France, la Réforme de Luther, le Romantisme de Mme de Staël, le Socialisme des Juifs allemands Karl Marx et Léon Blum sont les fruits naturels d'une âme héréditairement trouble et révolutionnaire. Le Rhin n'est pas seulement une frontière matérielle pour notre Empire, c'est une frontière spirituelle, celle de l'humanisme qui façonne des âmes dans des corps moins grossiers. Le Rhin, fleuve spirituel, fleuve matériel, est le grand fleuve de notre France impériale. » De Montbrial, F. Frontière d'Empire : Le Rhin. *L'Action Française*. 30/11/1936, p. 4.

« Donc Adolphe était Benjamin, mais l'héroïne, Ellenore, qui évoquait-elle ? Corinne – Mme de Staël – sans doute, et surtout miss Anna Lindsay, la belle Irlandaise. » Adolphe ou Constant l'inconstant. *La République*. 01/12/1936, p. 7.

« [...] Le tour de force que Thibaudet ne craint pas de recommencer cent fois dans cet ouvrage, c'est d'inventer, à mesure que les combinaisons du poker d'as s'inscrivent dans l'histoire, les causes qui relient ces combinaisons à l'histoire des hommes et des idées. Le plus beau de ces tours de force est sans doute le premier du volume, exécuté en collaboration avec les trois « vingt ans en 89 » : Chateaubriand, Mme de Staël, et Napoléon. Le plus fort est que tous les éléments de ces jongleries sont, non seulement plausibles, mais tentants pour l'esprit. [...] » Rousseaux, A. La Vie Littéraire : Albert Thibaudet : Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours. *Le Figaro*. 05/12/1936, p. 6.

« Le cœur tumultueux de Madame de Staël

[...]

Le roman que Mme de Staël est venu faire composer en France — elle a droit d'y être, à condition qu'elle se tienne à quarante lieues de Paris — est édité. Sa publication est un événement sans précédent dans l'histoire des lettres : le succès est prodigieux. L'Europe entière est conquise par cet ouvrage, où les morceaux d'éloquence alternent avec de charmants tableaux, qui unit la fraîcheur à la passion, l'érudition à la fiction. Ce roman qui peut, à la fois, passionner les artistes, les érudits, les voyageurs, les critiques, les observateurs, les romanesques enlève de vive force tous les suffrages, entraîne toutes les opinions. Jamais aucune femme de lettres, aucun auteur ne connurent un si complet triomphe. Le nom de Corinne devient familier à toute l'Europe.

Bonaparte, une fois encore, se juge blessé par cette extraordinaire réussite littéraire, où il voit une atteinte à son omnipotence. Il va jusqu'à rédiger lui-même, de sa main malhabile, de son style difficile, une grande critique, acerbe et venimeuse de l'œuvre de Mme de Staël. Et il exige que « son article » soit publié dans le Moniteur.

Puis ; comme ce n'est pas assez, il redouble de rigueur. Mme de Staël qui était à Rouen est de nouveau chassée, son livre est saisi...

Elle rentre en Suisse, désespérée. Elle ressent, plus vivement, ce qui lui manque à Coppet. Cependant, de toutes parts, les témoignages d'admiration passionnée lui parviennent : on vient la voir à Coppet, comme le siècle précédent on allait voir Voltaire à Ferney.

Plusieurs de ses amis quittent Paris pour passer plusieurs mois auprès d'elle. Le prince Auguste de Prusse, à qui la paix a rendu la liberté, demeure toute une saison à Coppet, avant de regagner sa patrie.

Tous ces honneurs, l'immense succès de Corinne n'apportent que peu de distractions à la douleur de Mme de Staël.

— Ah ! Soupire-t-elle tristement, pour une femme, la gloire n'est que le deuil éclatant du bonheur.

[...]

En réalité, Benjamin, elle le comprend, ne peut vraiment être épris d'elle que s'il la voit. Elle se renseigne et apprend qu'il est, non point dans sa famille, ainsi qu'il le lui avait dit, en feignant de s'employer à décider son père à sa seconde union, mais auprès de Mme de Staël, avec qui, cependant, il lui avait assuré que tout était rompu depuis longtemps.

Ainsi, le faible Benjamin lui mentait en lui contant ses prétendues luttes avec sa famille, avec son père intraitable au sujet de ce nouveau mariage, parce que Charlotte était deux fois divorcée. Voilà la fable qu'il avait trouvée pour la duper, cependant qu'il était, de nouveau, dans les fers de Mme de Staël.

[...]

Et voilà que le vieillard sarcastique est séduit par cette jeune femme épanouie, blonde et simple, oui, manifestement, adore son fils. Il est navré de cette amitié scandaleuse avec Mme de Staël. Il avait, comme tout le monde, violemment souhaité le mariage des deux amis. Il met tous les torts du côté de Germaine de Staël, qu'il accuse d'être le mauvais génie de son pauvre enfant.

De bon cœur, il se met au service de celle qu'il voudrait bientôt nommer sa fille. Il la conseille. Qu'elle se fasse belle, qu'elle revoie Benjamin. Il est faible, sensible à ses charmes, las des fureurs de Mme de Staël. Qu'elle tire parti de tout cela.

[...]

Benjamin est stupéfié. Comme les choses vont vite tout d'un coup ! Pendant si longtemps elles ont traîné. Déjà, il recommence à s'inquiéter. Mais... Mme de Staël... Si elle allait se tuer ? Si ?

Charlotte ne veut rien entendre. Elle le prie et, c'est assez naturel, d'avoir la dignité de ne pas prononcer le nom de sa rivale devant elle.

[...]

Là, il trouve Mme de Staël eu proie à la mélancolie. Elle pleure. Cette journée lui a paru mortellement longue. Où donc était Benjamin ? Ah ! il se Soucie bien peu d'elle... Comme elle est délaissée, misérable, abandonnée !...

Il hausse les épaules. Cette femme est la déraison personnifiée. Il essaie de changer la conversation, il voudrait savoir où elle en est de son nouvel ouvrage, de ce livre sur l'Allemagne, que son magnifique génie créateur est en train de réaliser. En est-elle contente ?

Mais elle ne veut pas accepter le prétexte.

[...]

À cette proposition, Mme de Staël, au comble de la colère, répond par un rire de sarcasme :

— Mais, voyons... il n'a donc jamais réalisé tout ce qui les sépare : la distance qu'il y a, infranchissable, entre la baronne de Staël-Holstein et M. Benjamin Constant ?

— C'est la dernière fois ! Jette Benjamin subitement pâli... C'est bien la dernière fois que je reçois cette insulte au visage... Nous verrons s'il n'est, pas de baronne, s'il n'est pas de dame de haut lignage qui ne soit heureuse de changer son nom contre le mien.

Il part et l'émotion nerveuse de Mme de Staël est si forte qu'elle ne tente rien pour le retenir.

Elle aussi est excédée. Elle croit n'aspirer qu'au repos. Eh bien ! oui, qu'il s'en aille ! Qu'il ne provoque plus ses colères, ses désespoirs et ses violences. Elle est malade ! Le cœur lui fait mal.

Benjamin, stupéfait, a pu l'aire préparer sa malle, quitter le château, sans que ni Mme de Staël, ni aucun de ses familiers ne le supplie de rester, il est tout déconcerté et tout déçu de tant de facilités insoupçonnées.

Son père l'a accueilli comme l'Enfant prodigue. Charlotte, rayonnante et parée, a été délicieuse. Le mariage a été célébré clans l'intimité familiale. Puis, Benjamin a attendu, surpris, une lettre de Germaine de Staël, un appel, une prière.

Il sait bien qu'il u y pourrait plus répondre et que cela compliquerait fâcheusement les choses. Cependant, il ne comprend rien à ce silence. Est-ce que, par hasard, elle serait gravement malade ? Mourante ? Morte ?

À ses pensées, il sent les battements de son cœur s'accélérer. Germaine ! Germaine ! Ah ! qu'a-t-il l'ait ?

Il se renseigne à Genève. Quelles nouvelles de Coppet ?

Et voilà qu'il apprend que la saison est particulièrement mouvementée, qu'on s'amuse beaucoup au château Necker, que Mme de Staël a reçu de nouveaux amis de Paris, que la société y est très brillante. On a donné des représentations de Racine. Mme de Staël adore jouer la tragédie, sa belle voix y fait d'ailleurs merveille. Elle a été une Phèdre consumée d'ardeur amoureuse qui a tenu sous le charme tous les assistants. A ses côtés, on a beaucoup remarqué les débuts du jeune M. de Barante, du fils du préfet de Genève. Beau, sincère, passionné, il a été un Hippolyte admirable. Enfin, il n'est bruit que des fêtes et des distractions que, cette année, le vieux château voit se succéder les unes aux autres.

Benjamin reste sans voix...

Il avait tout prévu, hormis de si singulières nouvelles. Il redoutait la maladie, la mort pour elle. Pauvre insensé ! Pauvre niais ! Pauvre cœur trop crédule ! Toujours dupe !

Et dire que certains lui font un reproche de son égoïsme, de son peu de sensibilité.

Penser qu'on attribue à Mme de Staël une force d'émotion exceptionnelle... qu'on redoute de lui infliger la moindre peine, tant on a peur qu'elle l'exagère jusqu'au supplice !

La vérité, c'est qu'elle est, au fond, assez indifférente. Et c'est pour cette femme insensible, personnelle, qu'il a gâché sa vie ! C'est risible !

Elle joue la comédie ! Elle est une Phèdre incendiée ! C'est admirable. Et elle donne la réplique à ce jeune homme, fat et insignifiant, à ce jeune Barante, qui depuis quelque temps se mêle de correspondre avec Mme de Staël, qu'il ne nomme jamais autrement que Corinne. Un vil petit flatteur... un enfant... il a quelques années de plus qu'Auguste de Staël. Un enfant, l'ombre, d'un homme. Mais c'est ridicule. C'est grotesque. Alors, elle pourrait le remplacer, lui, Benjamin, par le premier jeune impertinent rencontré ? Après treize ans de vie commune ! Être aussi facilement oublié ! Benjamin a le cœur saturé d'amertume.

Des larmes de rage lui montent aux yeux. Il est dévoré de honte.

Sa femme le trouve dans un état d'exaltation inconcevable :

— Qu'y a-t-il, mon ami ? Qui vous a mis dans cet état, Benjamin ?

Il hausse les épaules et ne répond mot. Subitement, il trouve que Charlotte a une façon ridicule d'articuler les mots. Il la trouve fade et bête. Mais, au fait, ces défauts, il les lui a déjà trouvés ? Mais oui, c'était lorsqu'ils firent connaissance l'un de l'autre. Il la jugeait reposante par sa niaiserie paisible.

Reposante ? Oui. Seulement, est-ce que lui, Benjamin, a tellement besoin de repos, est-ce que sa vie, justement, ce n'est pas l'agitation, la violence, la trépidation ?

Mme de Staël, au contraire de Charlotte...

Il étouffe une sorte de rugissement :

— Mme de Staël ! Ah ! Comme je la hais ! Comme je la regrette ! s'avoue-t-il désespéré. Et, tout d'un coup, une lueur vengeresse a brillé dans son désarroi :

— Charlotte, dit-il. Faites-vous belle, ma chère amie... Nous avons des visites à rendre, vous et moi...

— Des visites ?

— Mais oui ! il me plaît de montrer combien celle qui porte mon nom lui fait honneur, par sa beauté, par sa distinction aristocratique...

Elle est très flattée et sourit, assez sottement, trouve-t-il, sarcastique.

— Et à qui voulez-vous me montrer ? Questionne-t-elle.

— A Mme de Staël et à ses invités de Coppet. » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 06/12/1936, p. 21-22.

« Lorsque l'époque du Consulat et de l'Empire eut remis un peu d'ordre dans toutes ces folies, M. de La Mésangère obéit avec la même docilité « aux ordres secrets qui lui étaient chuchotés », comme il le dit, et, sans abandonner sa chère antiquité, inclina ses lectrices vers plus de modération. Il fut l'un des premiers à lancer le turban que Mme de Staël devait immortaliser, et à imposer la coiffure frisée à la Lantin ». Il appela les boucles de cheveux des « sentimentales », et les houppes que l'on portait sur le sommet de la tête un « tempérament ». » Bertaut, J. M. de La Mésangère, dictateur de la mode. *Nouveauté*. 06/12/1936, p. 12.

« Lorsqu'on détruit un ancien préjugé, on a besoin d'une nouvelle vertu. Mme de Staël. »

Excelsior. 07/12/1936, p. 1.

« Causerie littéraire. Albert THIBAUDET : Histoire de la Littérature française (Stock)

[...] Les premières pages sont étonnantes, qui nous présentent le tableau de ceux qui eurent vingt ans (ou à peu près) en 1789, c'est-à-dire Napoléon, Mme de Staël et Chateaubriand. Deux faits sont capitaux dans l'histoire des lettres : par suite des circonstances politiques, la littérature devient une littérature d'étrangers ou une littérature d'émigrés, pour commencer. Par suite des mêmes circonstances politiques, le public ayant disparu, l'écrivain écrit pour lui, l'émigration devient impérieuse. C'est la génération de Maine de Riran. C'est la génération dont les meilleures œuvres, en 1793, sont manuscrites : poésies de Ghénier, coffre de papiers rapportés d'Amérique par Chateaubriand. On ne s'étonnera pas si, dans la suite du livre, tout ce qu'Albert Thibaudet écrit des générations, des ensembles littéraires, et surtout des moments qui préparent d'autres moments, des instants où une destinée se décide, demeure excellent, plein de vues ingénieuses et riches. Par exemple, on signalera particulièrement ce qu'il écrit de Mme de Staël, des étrangers, des Suisses surtout, des érudits et de ce mouvement de curiosité professorale qui a poussé certains esprits à s'occuper des littératures méridionales, et prépara ainsi Mistral. Il y aurait une monographie bien intéressante à écrire, celle des histoires de la littérature. On s'apercevrait de combien de légendes nous nous nourrissons :

le XVII^e siècle n'ignorait pas Ronsard, les débuts du XVIII^e connaissaient le moyen âge, les poètes latins modernes étaient admirés, Platon, par contre, était inconnu, Sénèque était considéré (avec raison) comme un grand tragique. J'aimerais assez voir écrire cette histoire du goût : pour le XIX^e siècle, Albert Thibaudet nous a donné des indications précieuses. [...] » Brasillach, R. Causerie littéraire : Albert Thibaudet : Histoire de la Littérature française (Stock). *L'Action Française*. 10/12/1936, p. 3.

« Lui n'aimait pas à attendre en aucune de ses ambitions, en aucun de ses désirs. Il était à la fois brutal et ingénu, avec un fond d'austérité, de répugnance pour la galanterie qu'il avait hérité de la Révolution. Il détestait, comme beaucoup de Français, la hardiesse des femmes, se défiait des intellectuelles. On connaît son dialogue avec Mme de Staël et ses réponses impertinentes à Corinne :

– Quelle femme aimeriez-vous le mieux, général ?

– La mienne.

– C'est fort bien, mais encore ?

– Celle qui tiendrait le mieux mon ménage.

– À merveille, mais laquelle estimeriez-vous la première des femmes ?

– Celle qui ferait le plus d'enfants, madame. » Paraf, P. Mademoiselle Georges maîtresse d'empereur. *La République*. 10/12/1936, p. 2.

« Au retour, les voyageurs brûlent les étapes ; la nature, toujours endeuillée par la pluie tenace, n'intéresse pas Gustave ; il faut les souvenirs historiques de Marengo, la

Bibliothèque Ambrosienne et, au bord du Léman, les mânes de Byron, de Mme de Staël et de Voltaire pour secouer sa mélancolie. [...]. » Chevalley-Sabatier, L. Gustave Flaubert et sa sœur Caroline. *La Revue Hebdomadaire*. 12/12/1936, p. 197.

« Genève à l'époque de Madame de Staël.

Le cœur tumultueux de Madame de Staël

Ah ça ! Ma chère, s'emporte Benjamin, est-ce que vous me croyez incapable de juger ce qui peut ou doit se faire ? Croyez-vous qu'il me plaise que cette personne aille partout colporter que j'ai épousé une maritorne, sans grâce et sans mérite ? En un mot, Charlotte, la première demande que je vous fais, allez-vous me la refuser ? Voulez-vous, oui ou non, m'accompagner chez Mme de Staël ?

— Mais... oui... mon ami, oui, bien sûr...

XX

Mme de Staël a cédé aux conseils de ses meilleurs amis : elle n'a rien fait pour rappeler Benjamin Constant, on lui a démontré que cette tactique était de toute la plus habile et que les bons résultats de cette apparente froideur ne pouvaient tarder à se faire sentir pour elle.

Elle a fait crédit à ceux qui disent l'aimer, mais elle commence à s'impatienter.

[...]

Germaine de Staël s'étonne, mais sans s'inquiéter :

— M. Benjamin Constant ne vient-il pas, madame ? C'est lui que j'ai demandé... vous devez vous tromper...

La paisible Allemande sourit de ses yeux bleus sans malice :

— Mais non, madame, je ne me trompe pas. Je suis Mme Constant... J'ai voulu vous présenter mes devoirs et vous dire la grande admiration que j'ai pour vos ouvrages... Vous êtes la femme la plus illustre du monde.

Mme de Staël ne l'entend pas. Elle s'est arrêtée sur la première phrase :

— Alors, dit-elle, lentement, avec effort. Benjamin... Benjamin... il serait...

— Il est mon mari depuis dix jours, dit paisiblement Charlotte qui trouve que cette Mme de Staël, pour une femme supérieure, ne comprend pas très vite. Je vais l'appeler, madame... Il a tenu à ce que je sois la première à vous saluer, niais maintenant que la connaissance est faite... Benjamin ! Benjamin !

Il entre à cet appel : c'est pour entendre le cri désespéré de l'auteur de *Corinne*, pour la voir, pâle comme une mourante, chanceler et le fixer avec une expression d'inconscience douloureuse...

Il la reçoit dans ses bras, à l'étonnement de Charlotte.

Charlotte ! Pour l'instant, il s'en soucie assez peu :

— Vous le voyez, lui dit-il — et son ton est celui qu'il emploierait pour une chambrière,

— vous le voyez. Elle s'évanouit. Demandez de l'eau fraîche, un cordial... Ouvrez la fenêtre... Hâtez-vous, voyons... La malheureuse souffre !

Subjuguée, Charlotte obéit.

Mais Germaine de Staël se ranime. Elle passe une main égarée sur son visage. Elle revoit près du sien le visage de Benjamin Constant.

D'un saut, elle s'éloigne de lui.

— Germaine, commence-t-il. Humblement... c'est vous qui m'avez conduit à cette extrémité, avec votre orgueil inhumain, avec votre extraordinaire vanité... Vous m'avez sacrifié à un nom, souvenez-vous-en !

— Mais... qui est votre femme ? demande Mme de Staël.

— La comtesse Charlotte de Hardenbersr, Daronne de Marenholtz, elle appartient à une des plus vieilles familles de l'empire allemand... Elle n'a pas hésité à prendre mon nom, modeste, inconnu... Elle m'aime, elle, sans calculs, sans faux orgueil...

Ici, Charlotte croit venu le moment de donner la mesure de son esprit :

— C'est que, voyez-vous, dit-elle à Germaine, Benjamin est si bon... il est tellement bon... Mme de Staël juge l'insignifiante personne et une douleur nouvelle l'envahit : ainsi, celle lui a pris sa place dans le cœur de Benjamin, cet homme si distingué, ce talent si brillant, c'est cette créature dont la sottise transparait dans les moindres propos, dans le sourire quiet en un tel moment, dans cette assurance ridicule : la bonté de Benjamin... alors qu'il vient de lui infliger la plus cruelle insulte qu'un homme puisse oser envers la femme qu'il a aimée ! Sa bonté !

Des larmes coulent des yeux de Mme de Staël. La rage les provoque, plus peut-être encore que le chagrin.

[...]

C'en est trop ! Ce possessif, cette explication ont le don de rendre à Mme de Staël toute sa virulence.

Elle se dresse face à l'épouse de fraîche date et, la toisant des pieds à la tête, elle clame :
— « Votre » Benjamin est un être faible, sans courage et sans fidélité. En se mariant avec vous, il a commis une action basse et, en nous mettant ainsi en présence, une véritable vilénie. Aucun homme de cœur n'aurait osé aller si loin dans le cynisme et dans le mépris de ce qu'on doit à l'honneur. Vous ne comprenez donc pas qu'en nous réunissant ici, comme vous le dites, il nous offense aussi gravement l'une, que l'autre : vous, l'épouse légitime qu'il n'a pris que par dépit, parce qu'il se croyait dédaigné... pour se venger mesquinement... moi, l'amie infatigable de quinze années, la compagne des jours de doute, de malheur, d'exil, la conseillère qu'il quitte à regret, qu'il n'a pas osé prévenir, qu'il a trahi lâchement, dans l'ombre la fuite et le silence.

A ces paroles véhémentes, les deux époux se sont tus Charlotte, malgré toute sa simplicité, subit l'ascendant exceptionnel de Mme de Staël. Benjamin, à cette voix si forte sur son cœur et sur ses pensées, rentre en lui-même...

Tardivement, il juge tout ce que sa conduite a de scandaleux et de cruel. Il comprend aussi qu'il aime encore Germaine de Staël d'amour, d'amitié ! Il ne sait plus, mais il est certain que sa douleur, son indignation lui sont affreusement pénibles et qu'il s'en veut de les avoir causées.

Et, tout à coup, devant les deux femmes stupéfaites, il éclate en sanglots :

— Germaine, dit-il, vous avez raison, oui, je ne suis qu'un misérable et qu'un lâche... J'ai mal agi envers vous deux, et cependant l'une et l'autre vous m'êtes chères... Toute ma vie,

j'ai rêvé de douceur, de tendresse, de refuge...

— Je serai cela, Benjamin, jette Charlotte bouleversée. Vous êtes si bon, Benjamin, je le disais bien...

Mme de Staël la foudroie du regard :

— Le refuge, l'asile, ai-je jamais été autre chose, Benjamin ?

Rappelez-vous...

[...]

Cruelle ironie du destin ! C'est à cet instant, alors que l'irréparable est accompli qu'il trouve admissible le refus de Mme de Staël !

Il se donne tous les torts, dans la grande querelle qui les a, si atrocement, divisés.

— Germaine, dit-il, pardonnez-moi... Vous êtes, tellement, plus grande que toi...

Elle est anéantie. Son cœur lui fait mal. Elle se sent brisée. Elle regarde Benjamin effondré, la fade Charlotte qui l'implore d'un sourire crispant. Que faire ? Que souhaiter, maintenant ?

— Tout au moins, dit-elle, tenez cette union secrète... Qu'on ignore, encore un peu de temps, ce mariage déconcertant... Promettez-moi le silence à ce sujet ?

— Je le jure ! dit Benjamin, trop heureux de consentir à une demande de Mme de Staël.

Charlotte voudrait bien protester, mais les yeux de Mme de Staël lui en imposent :

— Ce sera comme Benjamin le voudra, dit-elle. Du moment qu'il est auprès de moi, le reste m'importe peu !

Sur cette dernière cruauté inconsciente, Mme de Staël regagne sa berline. Elle était venue avec une telle espérance ! Elle repart malade, vieillie, presque inconsciente...

XXI

Les intimes de Mme de Staël ont observé les ravages d'une mortelle douleur sur ce visage si passionnément mobile. On l'interroge : son âme de tous temps eut une transparence cristalline, elle ne peut dissimuler la conduite de Benjamin Constant.

Une houle d'indignation secoue Coppet et tous ceux qui s'y trouvent en ce moment s'insurgent contre le mal qu'on a fait à la maîtresse du lieu.

Parmi les hôtes de marque qui sont là, il y a Mme Récamier, l'amie si tendre, si sûre de Mme de Staël. La divine Juliette est hors d'elle-même. Comment Benjamin Constant a-t-il osé commettre cette sorte de sacrilège ?

[...]

M. de Barante écrit à celle qu'il appelle Corinne, comme son immortelle héroïne, des lettres pleines de respectueux enthousiasme. Et, très vite, la nouvelle, comme une traînée de poudre se répand : le jeune Barante est éperdument épris de Mme de Staël qui ; par son extrême coquetterie, encourage le bénévole soupirant dans sa déraison.

Le préfet de Genève, par ses sympathies, est entièrement acquis à Napoléon et à ses volontés. Il espère beaucoup de la bonté impériale pour l'avancement de son fils. Pour lui, Mme de Staël que l'empereur a publiquement traité d'intrigante, de bas-bleu et de méchante femme est une indésirable. De Genève, il exerce sur elle Une surveillance serrée. Il sait ce qui se passe à Coppet, il paie pour être renseigné sur les agissements, les déplacements et les réceptions de Mme de Staël.

C'est d'un très mauvais œil qu'il a vu son fils se rendre à Coppet. Quand il apprend par la rumeur publique de quelle passion on prétend Prosper Barante accablé, le père s'indigne. Comment, son fils paierait de tout son avenir les inconséquences de cette femme dangereuse ? Il va s'y opposer de toutes ses forces.

Pour cela, afin de déconsidérer le plus possible Germaine de Staël, il divulgue ce que son service d'espionnage lui a tout de suite enseigné : à savoir le moyen dont Benjamin Constant s'est avisé pour s'échapper des filets de cette sombre enchantresse.

Bien vite, M. de Barante envoie à Paris la relation du mariage secret de Benjamin, de la rencontre à Sécheron, des supplications de Mme de Staël, du silence imposé par elle à ceux qui lui ont infligé ce camouflage moral ».

Le retentissement du scandale est énorme. Rien ne peut donner une idée de la douleur de Germaine de Staël. Paris fait des gorges chaudes de la séparation Staël-Benjamin Constant. Des pamphlets, des caricatures infamantes commentent l'événement. Napoléon s'en égaie publiquement.

Le jeune Prosper de Barante, qui sait d'où vient le mal, écrit à son père avec reproche : pourquoi avoir ainsi terni une des plus certaines gloires littéraires françaises ? Comment a-t-on cru à des relations coupables entre Mme de Staël et lui ? Était-ce à son père, à son meilleur ami, de le condamner sans même l'entendre, de ruiner dans l'opinion du monde une femme qui n'eut pour lui que des bontés ?

Le préfet de Genève n'est pas convaincu : pour lui, Mme de Staël n'est qu'une aventurière et son fils doit, au plus tôt, quitter Coppet :

« Vous devez, écrit-il, vous détacher de cette femme qui empoisonne ma vie et tourmente la vôtre. Tout est croyable, tout est possible, dans l'horrible démence où cette femme conduit ceux qui s'attachent à elle. Je n'écrirai pas des lettres de roman à Mme de Staël, pour la prier d'être généreuse et de cesser de nous tourmenter tous les deux, mais tout ce que je pourrai faire pour briser des chaînes aussi dures que les siennes, soyez bien sûr, Prosper, que je le ferai... » » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 13/12/1936, p. 21-22.

« Revue des deux-mondes. Sommaire du 15 décembre 1936.

L'article Quarante-deux (Pierre Benoit) ; Où va notre aviation ? (XXX) ; Mme de Staël et le roi Joseph (Paul Gautier) ; Lettres au roi Joseph (Baronne de Staël) ; [...]. » Bibliographie. *Le Courrier de Saône-et-Loire*. 13/12/1936, p. 4.

« Les Revues : *Revue des Deux Mondes*. – Sommaire de la livraison du 15 décembre 1936 : Mme de Staël et le roi Joseph. Lettre au Roi Joseph. [...]. » Nouvelles locales. *Le Petit Marseillais*. 13/12/1936, p. 3.

« Au sommaire du 15 décembre :

L'article quarante-deux : Pierre Benoit. – Où va notre aviation ? : ***. – Mme de Staël et le roi Joseph : Paul Gautier. – Lettres au roi Joseph : baronne de Staël. [...]. » Bibliographie : *Revue des Deux Mondes*. *Le Phare de la Loire*. 13/12/1936, p. 7.

« [...] Un Dassetta a été corsaire, le *Corsaire Rouge* ; un autre, roi de Hongrie. Descendant de corsaire et de roi, quel salon ne s'empresserait d'ouvrir ses portes au comte et à la comtesse de Dassetta ? Ce ne serait pas celui de Mme de Tierrache, veuve d'ambassadeur-académicien, qui habite un vieil hôtel de cette rue du Bac, si chère à Mme de Staël, patronne du cosmopolitisme moderne. » Bellessort, A. La Semaine dramatique. *Journal des débats politiques et littéraires*. 14/12/1936, p. 2.

« Revue des deux mondes. – Sommaire de la livraison du 15 décembre 1936. – L'Article Quarante-deux, par Pierre Benoit, de l'Académie Française. – Où va notre Aviation ? par ***. – Mme de Staël et le Roi Joseph, par Paul Gautier. – Lettres au Roi Joseph. I., par la baronne de Staël. [...] » Annonces diverses. *Le Droit*. 14/12/1936, p. 2.

« Revue des deux mondes. – Sommaire de la livraison du 15 décembre 1936. – L'Article Quarante-deux, Pierre Benoit, de l'Académie Française. – Où va notre Aviation ?, X. – Mme de Staël et le Roi Joseph, Paul Gautier. – Lettres au Roi Joseph. – I, Baronne de Staël. [...] » Bibliographie. *L'Ouest-Éclair*. 15/12/1936, p. 11.

« Qui ne s'y est pas laissé prendre ? Ce n'est pas en vain que la légende s'est perpétuée qui veut que Naples se soit construite à l'endroit même où la sirène Parthénope, n'ayant pu retenir Ulysse, se serait précipitée dans les flots. Plus accessibles que lui à la tentation, Mme de Staël, Chateaubriand, Lamartine, Shelley, le grand ami de Byron, Casimir Delavigne, Taine, philosophe sévère, René Bazin, romancier du devoir, ont cédé à ses charmes et vanté en des pages amoureuses ses multiples attraits : Graziella... la banale et sentimentale petite fleur bleue... l'émoi devant la beauté sensuelle... l'oubli momentané des mille tourments de la vie dans la douceur de la poésie et du rêve... » Lémonon, E. Naples hier. *Mercur de France*. 15/12/1936, p. 486.

« Revue des Deux-Mondes, 15, rue de l'Université, Paris. – Sommaire de la livraison du 15 décembre 1936 :
L'article quarante-deux (Pierre Benoît) ; Où va notre aviation ? (***) ; Mme de Staël et le roi Joseph (Paul Gautier) ; Lettres au roi Joseph. – I (Baronne de Staël) ; Les pas ont chanté. [...] » Bibliographie. *La Charente*. 16/12/1936, p. 4.

« Mais Béranger est encore plus sévère. Il venait d'être emprisonné. Benjamin ayant annoncé son intention d'aller lui faire visite en sa geôle, le chansonnier répondit : « ...Je suis sûr qu'il viendra ; il ne néglige pas une occasion de popularité... Il croyait aimer Mme de Staël et il n'aimait que les émotions qu'elle lui donnait. Il est si usé que c'est aux autres qu'il emprunte les sentiments qu'il ne trouve plus en lui-même. Ses passions sont tout artificielles... » [...] » Tenant, Jean. « Une édition d'« Adolphe ». – Gustave Flaubert à la « Pléiade ». André Allix et Jean Chièze : Montagnards. Jacques Bainville : Histoire de la Troisième République ». *Le Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire*. 16/12/1936, p. 4.

« Le sentier des Falaises, qui tournait à angle droit près d'une auberge festonnée de vigne vierge, avait son ruisseau comme celui, rue de Bac, de Mme de Staël. [...] » Desprès, F. Des Montiboeufs au square Séverine un village moderne : la « Campagne à Paris ». *L'Humanité*. 16/12/1936, p. 7.

« Il y a ainsi la génération de 1789 – celle qui avait environ vingt ans lorsque la Révolution éclata et qui comptait parmi les siens Mme de Staël, Châteaubriand, Napoléon, la Genevoise, le Breton et le Corse.

[...]

Napoléon apparaît à Thibaudet comme l'un de nos meilleurs écrivains. Son mémorial de Sainte-Hélène est « marqué de la griffe du lion ». Mais celle qui osa se montrer l'adversaire de l'Empereur ne suscite pas moins d'admiration chez le critique. Mme de Staël est pour lui la mère de la S. D. N., de la Société des Esprits, chère à Paul Valéry... C'est l'Europe de Corinne qui a vaincu celle de Napoléon. » Paraf, P. Une histoire de la littérature française. *La République*. 17/12/1936, p. 2.

« [...] On sait notre engouement pour les gloires qui nous viennent de l'étranger. Paris fait fête à son hôte allemand. Thiers, Mignet, Mme Jaubert, la Belgiojoso, Théophile Gautier, Balzac, le traitent en ami. Buloz, l'attache à la *Revue des Deux Mondes*. C'est là qu'il a publié son livre *De l'Allemagne*, en contre-partie à l'*Allemagne* de Mme de Staël. Mais il connaît trop bien ses compatriotes pour ne pas mettre notre naïveté en garde contre de dangereuses illusions. » Doumic, R. Séance publique annuelle de l'Académie française : Rapport sur les prix littéraires. *Journal des débats politiques et littéraires*. 18/12/1936, p. 2.

« *Revue des deux mondes*, 15, rue de l'Université, Paris.

Sommaire de la livraison du 15 décembre 1936 :

L'article quarante-deux, Pierre Benoit, de l'Académie Française. – *Où va notre aviation ?... ****. – *Mme de Staël et le roi Joseph*, Paul Gautier. – *Lettres au roi Joseph*, I. Baronne de Staël. [...]. » Carnet bibliographique. *Journal de Roanne*. 20/12/1936, p. 3.

« C'est une biographie, la plus minutieuse et la plus suggestive, que Vega – pseudonyme d'une charmante femme, elle-même poète délicat – nous présentes dans son *Henri Heine peint par lui-même et par les autres*.

Prenons le poète au lendemain de la révolution de juillet, alors qu'il entre à Paris par la porte Saint-Denis. Tout de suite, c'est un ravissement : tous les hommes sont polis, toutes les femmes – ne sont pas rousses, – mais sont belles et souriantes. « C'est une ambiance noble, donc séduisante, comme la population elle-même : » On sait notre engouement pour les gloires qui nous viennent de l'étranger. Paris fait fête à son hôte allemand. Thiers, Mignet, Mme Jaubert, la Belgiojoso, Théophile Gautier, Balzac, le traitent en ami. Buloz l'attache à la *Revue des Deux Mondes*. C'est là qu'il publie son livre *De l'Allemagne*, en contre-partie à l'*Allemagne* de Mme de Staël. Car il connaît trop bien ses compatriotes pour ne pas mettre notre naïveté en garde contre des dangereuses illusions. « Prenez garde, Français ! On ne vous aime pas en Allemagne... Tenez-vous toujours armés.

Demeurez tranquilles à votre poste, l'arme au bras. J'ai été presque effrayé quand j'ai entendu dire dernièrement que vos ministres auraient le projet de désarmer la France. » Et ces lignes ne sont pas, comme on pourrait le croire, datées de 1936... » Académie Française. Séance publique annuelle du jeudi 17 décembre 1936 : Rapport de M. René Doumic, secrétaire perpétuel, sur les concours littéraires. *Journal officiel de la République française*. 20/12/1936, p. 13134.

« Le cœur tumultueux de Madame de Staël

Prosper de Barante à la fin de sa vie.

En vain, l'infortuné Prosper jure-t-il que pour Mme de Staël, il n'éprouve que la plus respectueuse des admirations, M. de Barante est trop avisé pour ne pas démêler les ravages d'une passion déréglée chez le jeune homme. Sa haine pour Mme de Staël redouble. Les persécutions, les injustices s'accumulent contre elle. La malheureuse, lassée, désabusée, quitte la Suisse. Elle se rend à Auxerre. Elle a toujours le droit d'être à Quarante lieues de Paris et l'air de France, en ce moment pénible, lui sera, pense-t-elle, réparateur et consolant.

À Auxerre, elle reçoit ses amis coutumiers. Chateaubriand, son rival en gloire et la sincère amie de Mme de Staël, la jolie Juliette Récamier, sont là, Prosper de Barante ne tarde pas à y paraître aussi.

Son père a tout fait pour le retenir en Suisse. Inutiles prières, vaines menaces ! Il est parti, il est en France, il est aux côtés de Mme de Staël.

La fureur paternelle est à son comble. « J'apprends, Prosper, que, pour la troisième fois, on vous a vil à Auxerre. Si tout n'est pas fini à la première lettre que vous m'écrirez, c'est que les convulsions d'une femme cruelle vous agitent encore, pour vous rendre malheureux et vous conseiller l'abandon de toute vertu, de toute convenance et vous touchent plus que la bonté inépuisable de votre père... »

Sa lettre est, bien entendu, sans résultat. Le père courroucé, s'inquiète, intrigue auprès de l'empereur pour que Mme de Staël soit, de nouveau, chassée de France. Il a l'intention de lui faire la vie de Suisse si difficile qu'elle sera bien obligée de fuir plus loin encore... dans une contrée où elle pourra, sans danger pour son fils, exercer les dangereux sortilèges de son esprit pervers.

Les effets de la campagne calomnieuse ne tardent pas à se faire sentir durement pour Mme de Staël : comme cette dernière a terminé son ouvrage *De l'Allemagne*, qu'elle vient d'en surveiller l'impression, à la distance qui lui a été si rigoureusement prescrite et dont elle a bien eu soin de ne pas s'écarter, elle est de nouveau en butte à la persécution la plus sévère.

Elle apprend que le ministre de la police a envoyé ses agents pour mettre en pièces les dix mille exemplaires qu'on a tirés de son livre, et qu'elle a l'ordre de quitter à jamais la France, sous trois jours...

Cette nouvelle est atroce pour Germaine de Staël : elle ne peut comprendre l'acharnement que l'on met à la poursuivre. Son livre, le plus cher à son cœur. — ainsi que tout

écrivain, c'est le dernier écrit qu'elle préfère parce qu'il lui semble toujours un pas en avant— n'offensait personne. Elle le croyait de la plus haute objectivité.

[...]

N'a-t-elle pas compris que c'est de là que viennent tous ces derniers malheurs ?

« Il est éperdument épris de Mme de Staël, voilà la vérité, il l'a sottement compromise. Elle a payé cher les airs avantageux de ce jeune fat... »

Mme de Staël est anéantie. Elle rapproche les faits, se rappelle certaines paroles, réfléchit, s'attendrit.

— Oui, Benjamin doit avoir raison... Mais alors, elle n'est pas encore vieille, elle peut encore, malgré la trahison de Benjamin Constant, être profondément, réellement aimée ? Et par qui ? Par un jeune homme séduisant, de l'esprit le plus brillant et le plus délié.

Elle est soudainement apaisée. Ah ! Qu'importent les persécutions, les bassesses, les vilénies...

Elle ne songe pas à répondre à l'amour de ce jeune homme, le contemporain de son fils. Que Benjamin se rassure ! Mais comment ne pas éprouver une sorte de ravissement à la pensée d'inspirer encore un si vif sentiment ?

Benjamin reprend à Coppet sa place d'invité coutumier. De Charlotte, il n'est pas question. Le soir, Mme de Staël, après le dîner, appelle auprès d'elle M. de Barante qui était en grande conversation avec Mme Récamier. Elle veut, maternellement, lui faire comprendre la déraison de cette juvénile passion, mais elle veut tout de même le remercier de toute la joie qu'il lui a causée.

Elle appelle, doucement, les confidences du jeune homme qui, gagné par le charme de Mme de Staël, lui annonce qu'il va oser un aveu extraordinaire. Elle l'encourage, en lui promettant toute son affectueuse indulgence.

Il parle alors et ce qu'il dit décolore le visage de Germaine de Staël, arrête les battements de son cœur.

[...]

Des larmes perlent aux yeux noirs de Mme de Staël. Elle prend la main du jeune Barante déconcerté :

— Vous avez raison de l'aimer, dit-elle doucement, elle est digne d'admiration, d'estime et de dévouement... C'est une amie sans égale, c'est un cœur d'or...

Puis elle se dit fatiguée, elle s'excuse auprès de ses hôtes. Elle a besoin de l'ombre, du silence, pour pleurer longuement sur une illusion trop vite perdue.

XXII

C'est encore Benjamin Constant qui l'a consolée en cette circonstance douloureuse. Il l'a rassurée, il lui a rendu confiance en elle-même. Pourquoi est-elle si déraisonnable ? Mais non, elle n'est pas vieille.

Mme de Staël a écouté son ami. Ali ! Comme il la connaît bien, comme il sait les mots qui apaisent et qui rendent l'espoir ! Elle oublie tout ce qui, si cruellement, les a séparés. Elle accepte qu'il invite à Coppet sa femme, cette Charlotte insignifiante. Ils ne sont plus que des amis, elle et Benjamin. Mais, auprès de cette amitié, le lien officiel qui unit

Charlotte de Hardenberg et Benjamin Constant est singulièrement mince et ténu. Charlotte vient donc à Coppet. Mme de Staël est généreuse, elle la reçoit presque amicalement, mais l'entourage de l'auteur de Corinne est moins indulgent qu'elle-même. On s'indigne de l'inconscience, que d'aucuns jurent monstrueuse, de Benjamin Constant. Quelle honte ! Il ne se rend donc pas compte de la défaveur nouvelle que sa présence, et celle de sa femme sous le toit de Mme de Staël vont jeter sur l'infortunée, déjà en butte à tant de poursuites et d'humiliation ?

Et de nouvelles persécutions pleuvent sur Mme de Staël. Son livre sur l'Allemagne a eu, malgré la volonté impériale, un grand retentissement : on a su l'interdiction, on a pu mesurer l'importance que l'on donnait à l'auteur. Cela ajoute à son renom et à sa gloire. Mais la vie quotidienne lui est devenue si dure qu'elle va s'éloigner, partir en Russie. Auparavant, il lui faut faire un voyage d'intérêt à Lyon. Elle y va. Benjamin Constant la suit. Elle ne songe guère à l'en empêcher. A Lyon, Charlotte s'avise de faire une violente scène de jalousie aux deux amis. Elle est malheureuse de l'autorité absolue que Mme de Staël exerce sur son mari.

Mme de Staël répond, avec nervosité, à ses reproches. Elle dit à Charlotte qu'en contractant cette singulière union, elle devait s'attendre à ce genre de désagrément. Elle est ironique et violente.

[...]

Mme de Staël l'a suivi. Tous deux trouvent la prétendue mourante étendue sur un canapé, soigneusement fardée, gémissante, et il ne faut pas longtemps à Mme de Staël pour s'apercevoir que le peu d'esprit de sa rivale lui a cependant inspiré un subterfuge heureux. Germaine de Staël démontre assez facilement que Charlotte se croit plus malade qu'elle ne l'est : la dose de poison, soi-disant absorbée, est insignifiante, si on en juge par ses effets.

Benjamin revient de sa frayeur excessive.

Mais Mme de Staël est irritée de cette scène pitoyable et ridicule : elle fait honte à Benjamin de cette union qui soulève la risée de la France et de l'Europe. Ne se rend-il pas compte du grotesque de sa situation ?

Elle le quitte avec éclat... pour toujours, croit-elle.

Il rentre à Paris, accablé. Les reproches de Germaine ont tellement agi sur sa nervosité qu'il est malade. « Quand je sors, écrit-il, je lève les glaces de ma voiture, de peur d'être montré au doigt... ».

Charlotte, par sa douceur émoullente, le ressaisit : Mme de Staël lui a encore écrit deux ou trois lettres où l'indignation jointe à sa naturelle violence, composent un pénible amalgame :

[...]

D'Allemagne, de nouvelles lettres de Mme de Staël lui arrivent. Elles sont apaisées, si spirituelles, si brillantes. Que la narratrice, chez elle, a de charme ! En même temps, il lit dans les journaux les dernières cruautés de la volonté impériale.

— Comme on est dur pour elle ! S'écrie-t-il ému. Cependant, Charlotte, loin de sa rivale redoutée, se montre sous son vrai jour : avec stupeur, Benjamin découvre qu'elle est avare. Il a toujours eu horreur de ce défaut : mesquin et Mme de Staël était si merveilleusement généreuse !

Cette douceur qui l'avait tant séduit n'est que de l'indifférence égoïste.

Les journées sont froides et vides. Il note tristement :

— C'est ce qui me convient le mieux : point de mal pour elle et, pour moi, l'indifférence. A ce moment, il apprend par les journaux que Mme de Staël est dangereusement malade.

[...]

Benjamin se contient. Ce jeune héros est à ménager. Mais il insiste, courtoisement, pour voir Mme de Staël.

M. de Rocca, à la stupeur de Benjamin Constant, s'y oppose.

— Savez-vous, dit Benjamin que vous êtes le premier à émettre cette prétention ? Jamais aucun homme, jusqu'ici, n'avait osé cette interdiction.

— Je l'ose cependant, reprend avec une ferme énergie le jeune colonel. Vous ne verrez pas Mme de Staël.

— Savez-vous bien à qui vous faites cette défense ? demande Benjamin que la fureur fait trembler.

— À celui qui lui a fait le plus de mal ici-bas, réplique tristement le militaire.

La stupeur tient un instant Benjamin Constant immobile, puis sa violence trop longtemps contenue se fait jour.

— Vous êtes prêt à me rendre raison de cette parole, monsieur ?

M. de Rocca incline la tête avec une gravité douce et triste.

À ce moment, Albertine de Staël paraît : elle a maintenant vingt ans. C'est une jeune fille qui ressemble à sa mère par ses yeux étincelants, mais elle est plus gracieuse, plus féminine.

[...]

Cette marque de confiance juvénile bouleverse Benjamin Constant. Il n'a plus de colère, il est triste, mortellement triste.

Il regarde de Rocca, dont le jeune visage ne trahit ni crainte ni arrogance.

— Monsieur, dit Benjamin Constant, oubliez ma provocation...

— C'est fait, répond simplement le jeune homme, qui s'éloigne laissant la fille de Mme de Staël et Benjamin en présence.

— Mon enfant, dit alors Benjamin, ne pourrais-je voir votre frère ?

Elle comprend qu'il désire savoir comment cet extraordinaire événement est survenu. Elle lui sait gré de ne pas la questionner, de respecter sa pudeur filiale. Elle acquiesce. Quelques minutes plus tard, Auguste de Staël cause avec celui qu'il considérera toujours comme un très cher et très sûr ami.

— Ah ! dit-il avec une chaleur affectueuse, pourquoi faut-il que les violences de vos caractères vous aient, l'un et l'autre, séparés à jamais ? Vous le savez, mon ami, c'est vous qu'Albertine et moi eussions souhaité comme second père... Ne l'avez-vous pas été si longtemps ? » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 20/12/1936, p. 21-22.

« À 8 h. 50, à Paris-P.T.T., M. Paul Dermée parlera dans sa *Revue des Revues*, de « Mme de Staël » (*Revue des Deux Mondes*) et de « Flaubert à vingt ans » (*Revue Hebdomadaire*). » Ce matin à Paris-P.T.T. *Comoedia*. 21/12/1936, p. 5.

« On sait que l'empereur répondit brutalement un jour à Mme de Staël, qui lui demandait quelles étaient les femmes qu'il appréciait : « Celles qui ont le plus d'enfants ». [...] » Une femme qu'aurait aimée Napoléon... *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*. 21/12/1936, p. 1.

« Et cette pauvre chère qui avait neuf enfants et à qui pesait si fort la nécessité de tenir un salon intellectuel ? À son sujet, le reporter ne put s'empêcher de citer un mot de Napoléon ; comme Mme de Staël lui demandait : « Quelle est, Sire, la femme la plus intelligente de notre temps ? » L'Empereur répondit : « Celle qui a fait le plus d'enfants ! » » Pary, J. Il y a des dames. *Marianne*. 23/12/1936, p. 12.

« Le mercredi à 15 h. 45.

La littérature française de 1800 à nos jours, par M. Berthault.

8 janvier. – Le théâtre ; comédie.

15 janvier. – Les influences nouvelles : Ossian, Goethe.

22 janvier. – Les influences nouvelles. Mme de Staël.

29 janvier. – Les influences nouvelles : Chateaubriand ; le Génie du Christianisme. » Conférences et Cours publics du mois de janvier : Cours réservés aux jeunes filles. *Bulletin de l'Institut catholique de Paris*. 25/12/1936, p. 312.

« [...] Il remarque, par exemple, au début de son livre, que Chateaubriand se rajeunissait volontiers d'un an, pour être né en 1769 comme Napoléon et pour avoir eu exactement vingt ans en 1789. Mais à cette date, Mme de Staël en avait vingt-trois, Rivarol trente-six, Courier, dix-sept, Béranger neuf, etc. Des écrivains très différents par le nombre des années peuvent appartenir à une même équipe intellectuelle : il ne faut considérer que leur activité productive à son apogée. Les très robustes seuls dominent deux générations : tel Chateaubriand ou Hugo.

[...]

Il y traite, à travers des imitations françaises, du romantisme allemand proprement dit, doctrine construite par la seconde génération rousseauiste au-delà du Rhin, avant de devenir, pour une part, celle de notre troisième génération naturiste, instruite par Mme de Staël. Il en voit bien l'aspect racial, mais non l'aspect esthétique mûri dans les systèmes des grands philosophes romantiques d'outre-Rhin : Schelling, Hegel, Schopenhauer, et surtout il n'en souligne pas l'aspect chrétien qui continue de former frein le plus souvent sur la morale de ce naturisme d'outre-Rhin. [...] » Seillière, E. Les générations du naturisme. *Journal des débats politiques et littéraires*. 25/12/1936, p. 4.

« L'étranger qu'enchantaient les préparatifs de la fête se sent brusquement traité en paria. Il circule l'âme en peine dans les rues désertes en contemplant, mélancolique et peu jaloux, les beaux sapins enguirlandés derrière les doubles fenêtres illuminées, entre lesquelles s'insère un gros bourelet de ouate garni de boîtes d'allumettes, dont le

phosphore empêche les vitres de se couvrir de buée, car on ne les ouvre pas de l'hiver. Jamais ne lui a paru plus vrai le mot de Mme de Staël : « Voyager est le plus triste des plaisirs. » » Oudard, G. Quand Noël illumine les sapins... : De la dinde au pudding. *Le Journal*. 26/12/1936, p. 3.

« La Révolution fit mieux : elle reconnut, honora dans l'auteur du *Contrat social* un de ses pères. Et si Napoléon montra grise mine à Mme de Staël et à Benjamin Constant, ces Suisses restent inscrits au répertoire de nos gloires. » La Belgique à l'index. *Le Petit Journal*. 26/12/1936, p. 3.

« Les Petites Conférences. – Programme pour 1937 : Suite « Des grandes Amoureuses dans l'Art et dans l'Histoire » :

[...] Fin mars. – Mme Charlotte Mutel, de la Société des Orateurs et Conférenciers : Mme de Staël. » Petits faits divers : Les Petites Conférences. *Lyon Républicain*. 26/12/1936, p. 4.

« Geneviève par André Gide (Gallimard.)

L'École des Femmes était l'histoire de la mère de Geneviève ; Robert, celle de son père. Voici maintenant celle de cette adolescente ingénue et fière, où il apparaît bien que l'auteur a mis beaucoup de ses complaisances. Il l'a peinte avec une évidente dilection. Geneviève est la vierge moderne à qui répugne l'avenir de subordination amoureuse ou conjugale dont, au même âge, rêvaient encore toutes les jeunes filles de la génération précédente : « Qu'est-ce que, de nos jours, une femme est en mesure et en droit d'espérer? » Dans le préambule du livre, elle pose elle-même la question. Elle estime que le problème n'a pris, de réelle urgence que depuis la guerre. J'en conclus qu'elle n'a lu ni les romans de Mme de Staël, ni ceux de George Sand. « Oui, s'explique-t-elle, ce n'est que depuis la guerre où tant de femmes ont fait preuve d'une valeur et d'une énergie dont les hommes ne les eussent pas cru capables, que l'on commence à leur reconnaître, et qu'elles-mêmes commencent à revendiquer leurs droits à des vertus qui ne soient pas simplement privatives. Du temps de la jeunesse de ma mère, une femme pouvait souhaiter sa liberté ; à présent, il ne s'agit plus de la souhaiter, mais de la prendre. Comment, et à quelles fins ? C'est ce qui importe et que je vais tâcher de dire, du moins pour ce qui est de moi. »

Cette promesse m'avait beaucoup alléché. J'allais connaître l'opinion d'André Gide sur les possibilités actuelles de l'émancipation féminine ! Mais sans doute, ai-je mal lu Geneviève, car je n'y ai rien trouvé de semblable. Les conclusions du livre me demeurent cachées. Geneviève se contente, comme ses aînées, de souhaiter sa liberté, elle ne la prend pas, et quant à l'usage qu'elle en ferait après l'avoir prise, nous ne sommes pas mieux renseignés. Il semble que l'intéresse seule, la maternité. Elle écarte l'idée du mariage, mais elle demande à un médecin, ami de sa famille, de lui faire un enfant. [...]. » Gallimard, A. Geneviève. *La Femme de France*. 27/12/1936, p.14.

« Le cœur Tumultueux de Madame de Staël

Benjamin voit les larmes dans les yeux du jeune homme. Une étreinte irrésistible les rapproche. Combien la tendresse instinctive de ces enfants lui est bienfaisante en cette minute si douloureuse !

Maintenant, remis de sa première, de sa cruelle émotion, il écoute Auguste de Staël lui narrer un étonnant, un pathétique roman.

M. de Rocca est un jeune Corse, dont la famille habite Genève. Il s'est battu comme un héros, son courage a fait l'admiration de ceux qui ont assisté aux batailles où il s'est illustré.

Couvert de gloire, il a été blessé gravement. On a cru qu'il allait mourir. Il est revenu, à vingt-trois ans, dans sa famille qui l'a entouré de soins. Un jour, comme il sortait, péniblement appuyé sur le bras d'une infirmière, il aperçut Mme de Staël dont il avait déjà lu tous les écrits. Le visage de l'écrivain, sa tristesse, son attitude, ses yeux inoubliables, sont restés gravés en lui.

Il s'est rétabli, presque miraculeusement.

Bien que sa jambe soit malade et qu'il y ait à cela un réel péril, il veut monter à cheval, il passe sous les fenêtres de Mme de Staël. Il se fait présenter à elle. Tout de suite, il lui déclare son adoration. Elle essaie de le détourner de cette passion déraisonnable. Tant d'autres lui ont tenu un langage à peu près semblable ! Elle est seule, délaissée, malade, elle ne croit plus à la vie ni à l'amour. Doucement, elle le repousse.

[...]

Auguste de Staël s'est tu et Benjamin Constant écoute encore ses paroles. Longtemps, pour son malheur, elles résonneront à ses oreilles.

C'en est bien fini. Mme de Staël est définitivement perdue pour lui.

Il était marié, éloigné d'elle, mais c'est seulement en cet instant qu'il a la révélation de l'irréparable.

Alors, toute honte envolée, devant Auguste de Staël respectueux de cette douleur, il pleure, les mains appuyées à son front, il pleure de lourdes larmes, des larmes d'homme désespéré...

Il a demandé à Auguste de Staël de revenir le lendemain lui dire adieu, il va repartir, rentrer à Paris, essayer de vivre quand même. Mais avant, il veut jeter un dernier regard sur ce site admirable ; sur les bois qui l'ombragent, sur le pré enchanté, le lac immobile... ces lieux témoins d'un bonheur à tout jamais évanoui.

[...]

XXIII

Le préfet de Genève, M. de Barante, a été relevé de ses fonctions. Malgré ses soins à ne pas mécontenter l'empereur, on l'a jugé trop indulgent pour Mme de Staël. Les persécutions continuent.

[...]

En effet. Elle part avec sa fille et M. de Rocca. La malveillance s'en donne à cœur joie et attribue à M. de Rocca un rôle équivoque. Peu importe à Mme de Staël. Tant de fois, on a uni son nom à celui d'amis plus ou moins chers, qu'il lui est indifférent aujourd'hui qu'on condamne la présence de ce jeune homme à ses côtes.

En Russie, l'auteur de Corinne connaît une nouvelle consécration de son talent.

[...]

Le génie lucide de Mme de Staël la sert à merveille. Plus que partout ailleurs, elle plaît, elle charme, elle éblouit.

Après cette promenade triomphale au pays des tsars, Mme de Staël gagne la Suède. Elle y passe huit mois. De Rocca craint que, par une malignité comparable à tant d'autres dont on accabla Mme de Staël, on n'anéantisse la pièce qui prouve leur mariage, au consulat de Suède, en Suisse. Il ne faudrait qu'une malveillance du préfet de Genève... désireux de mieux servir son maître. A Stockholm, elle l'épouse donc à nouveau, toujours secrètement.

[...]

Mme de Staël s'élève contre cette trahison, elle écrit à Talma, qui fut à la fois son ami et celui de l'empereur. Elle veut que tous deux partent immédiatement, afin d'apporter leur aide et leur concours à celui qu'on va livrer aux fers.

[...]

Si Mme de Staël a, enfin, trouvé la quiétude, l'apaisement, il n'en est pas de même de Benjamin Constant. Nul destin ne semble plus cruel que celui de cet homme singulier. Parfois, Mme de Staël contemple rêveusement cette figure pâle et longue, empreinte de tant de tristesse et d'ironie, aux traits si fins, dont l'expression a quelque chose de séduisant et de misérable, d'infiniment distingué et d'infiniment douloureux, l'our cet être, les orages ne s'apaiseront jamais. Un feu éternel le consumera jusqu'à sa fin. Pauvre Benjamin !

[...]

Mais Mme Récamier n'a point la générosité, ni l'apitoiement de Mme de Staël. Elle est dure et coquette avec ses soupirants. Pour Benjamin Constant, elle se souvient avec horreur de sa conduite envers leur aune commune. Elle se rappelle les larmes de Mme de Staël, elle pense à la scène odieuse du mariage, à la rencontre de Germaine et de Charlotte. Elle n'a pas oublié non plus les pages si cruelles d'Adolphe où Benjamin Constant s'est si violemment plaint d'être trop aimé, alors qu'il n'aimait plus. Qu'il ne craigne rien, avec elle, il ne connaîtra pas cet inconvénient !

Elle le désespère, elle le ramène à la modestie, à la douceur. Il rugit de moins en moins, elle le transforme peu à peu en agneau...

Mme de Staël écoute son véhément ami : elle hoche la tête. Pauvre Benjamin ! Elle en a pitié. Après avoir tenté de masquer par l'amour l'affreuse réalité de sa vie, voilà qu'il entre, la mort au cœur, dans la vieillesse aride et glacée.

[...]

Mais de Rocca entre, il s'avance vers le lit, il s'agenouille devant elle et il la contemple avec un amour aussi vif, aussi sincère, aussi admiratif qu'aux premiers jours.

C'en est fait de la tristesse, de l'effroi et des regrets. Dans cette âme toute à elle, Mme de Staël puise une nouvelle force : elle redevient gaie, active et courageuse, comme en ses jeunes années.

De Rocca n'a jamais épuisé son admiration pour elle. Ce merveilleux amour ensoleille la vie de Mme de Staël. Qu'importent les souffrances physiques grandissantes ! Pourquoi s'en alarmerait-elle ? Elle le sent, la flamme sacrée qui brûle dans les yeux de M. de Rocca ne s'éteindra jamais. Quelle fin plus douce aurait-elle pu souhaiter ? Cependant les

derniers jours sont venus.

La famille de l'illustre femme de lettres, est réunie auprès d'elle il y a là les amis de toujours et Benjamin Constant est au premier rang.

Très doucement, après un adieu à ses enfants, un dernier regard à de Rocca, Germaine de Staël va entrer dans le néant.

— Mon père m'attend sur l'autre bord ! dit-elle, rassérénée, avant de fermer les yeux à jamais.

Alors. Benjamin Constant, celui qui a dit, un jour de bravade :

« Je ménage les autres, mais je ne les aime pas. Je n'aime personne », étouffant ses sanglots, demande comme faveur suprême qu'on le laisse veiller la morte. Il est si pitoyable dans son désespoir, que tous y consentent, les enfants de Mme de Staël comme son second mari.

C'est Benjamin Constant, celui qui fit si souvent couler les larmes de Germaine de Staël, celui qui, pendant une quinzaine d'années, régna sans conteste sur ce cœur si vibrant, c'est lui qui reste auprès d'elle, en ces instants suprêmes où elle n'appartient plus au monde extérieur.

Il regarde les belles mains si vantées, ces mains légères, si vives ; si blanches, qu'elle enfouissait dans les roses à Coppet, ces petites mains glacées qui ne tiendront plus rien, qui ne s'élèveront plus vers l'azur, le soleil, ni la gloire, ces douces mains, ces doigts raidis, qu'il a si souvent baisés.

Et il pleure, intarissablement.

FIN.

Madame de Staël à la fin de sa vie. » Hébert, H. Le cœur tumultueux de Madame de Staël. *La Femme de France*. 27/12/1936, p. 23-24.

« Combien de causeurs, parmi les hommes politiques surtout, sont de l'avis de la duchesse du Maine, qui disait à Mme de Staël :

– J'aime beaucoup la conversation ; tout le monde m'écoute, et je n'écoute personne. »
L'esprit qui court les rues : Un mot juste. *Le Petit Journal Illustré*. 27/12/1936, p. 13.

« Revue des deux mondes »

15, rue de l'Université, Paris

Sommaire de la livraison du 1^{er} janvier 1937

« Le Pilote », première partie (Edouard Peisson). – « La Genèse de la guerre civile en Espagne » (***). – « Lettres au roi Joseph, II (Baronne de Staël). [...] ». » Revue des périodiques. *La Petite Gironde*. 30/12/1936, p. 6.

« Bien des femmes au cours des siècles passés, ont laissé le souvenir de la vie intense qu'elles surent donner à leur salon. Les citer toutes serait trop long, mais de nos jours, quelques femmes essaient, elles aussi, de ranimer cette vie de société qui groupe régulièrement les esprits de valeur dans une même atmosphère. Elles y réussissent en partie, mais aucune, je crois, ne rivalisera jamais ni avec Mme de Staël, ni avec Mme Récamier, ni avec la Duchesse de Duras. C'est, que constituer un salon politique ou littéraire est une entreprise qui réserve souvent des déboires !

[...]

Voulez-vous un exemple de la ténacité et de la volonté d'obtenir ce qu'elles voulaient, quand elles le voulaient ? C'est ce billet que Mme de Staël écrivait au Prince de Prusse : « Il faut, mais il faut absolument que vous veniez dîner mercredi avec M. de Chateaubriand, et d'autres, purs comme lui. Il le faut, entendez-vous, il le faut. »

Et maintenant... mettez-vous à l'œuvre femmes charmantes, travaillez à vous composer un salon, si vous possédez les qualités requises... ? » Fernández, J. Vertus de société. *Le Jour*. 30/12/1936, p. 4.

« Revue des deux mondes, 15, rue de l'Université, Paris.

Sommaire de la livraison du 1^{er} janvier 1937. – Le Pilote, première partie, Édouard PEISSON. – *La Genèse de la Guerre civile en Espagne*, X... – *Lettres au Roi Joseph* ; II, Baronne de STAËL. [...]. » Bibliographie. *L'Ouest-Éclair*. 30/12/1936, p. 13.

« Revue des Deux-Mondes, 15, rue de l'Université, Paris. – Sommaire de la livraison du 1^{er} janvier 1937 :

Le pilote. – Première partie (Édouard Peisson) ; *La genèse de la guerre civile en Espagne* (***) ; *Lettres au roi Joseph*. – II (Baronne de Staël) ; [...]. » Bibliographie. *La Charente*. 31/12/1936, p. 4.

« Au sommaire du 1^{er} janvier :

Le pilote (première partie) : Édouard Peisson. – *La genèse de la guerre civile en Espagne* : ***. – *Lettres au roi Joseph* : baronne de Staël. [...]. » Bibliographie : *Revue des Deux Mondes. Le Phare de la Loire*. 01/01/1937, p. 8.

« *La Revue* publiera, après *le Pilote*, d'Édouard Peisson, et les *Lettres de Mme de Staël au roi Joseph*, *Sous le pied de l'Archange*, de Roger Vercelet ; *la Course d'Atalante*, d'Edmond Jaloux ; *Épique le Jeune*, de Maurice Bedel ; *le Parrain*, d'Henry Bordeaux ; *Bernard*, de Maurice Genevoix ; *le Désert de Gobi*, de Pierre Benoit ; *l'Eau vive*, de Charles Silvestre ; *Trois hommes de Libye*, de Jacqueline Marenis, etc... » En 1937. *Revue des deux mondes*. 01/01/1937, p. 8.

« Mme de Staël est entrée à Paris en novembre 1801. Joseph est à Amiens.

Avant la lettre suivante datée du 27 frimaire (18 décembre 1801), il faut placer une autre lettre de Mme de Staël à Joseph Bonaparte, conservée dans les archives du château de Broglie, du 17 frimaire (8 décembre) et dont nous extrayons ce passage : [...]

Joseph a répondu : voilà Mme de Staël ravie. Elle est en verve, elle lui conte toutes les nouvelles du jour, discussions du Code Civil, affaires du Tribunat, médisances, et toujours Talleyrand, « qui a l'air du prince de l'esprit, mais qui ne se donne pas la peine d'en avoir lui-même », et les plaisanteries sur Mme Grant : vaut-il mieux « être la maîtresse d'un prêtre ou sa femme » ? » Necker Staël de Holstein. *Lettres au roi Joseph*, II. *Revue des deux mondes*. 01/01/1937, p. 54.

« Mme de Staël continue de tenir Joseph au courant des nouvelles de Paris : les *Nouveaux*

Mélanges de Mme Necker viennent de paraître, *la Pitié* de l'abbé Delille qui fait sensation dans le monde des émigrés, une nouvelle édition des *Jardins* du même auteur, les *Lettres sur le Concordat* de Lally-Tollendal.

[...]

(3) S'agit-il de Lebrun ou de Bonaparte ? Le Premier Consul et Mme de Staël n'étaient pas « très bons amis ».

[...]

La lettre qui suit est une des plus charmantes de Mme de Staël. Et le caractérise parfaitement son esprit, quand elle se laisse aller au plaisir de la conversation. [...]. » Necker Staël de Holstein. *Lettres au roi Joseph, II. Revue des deux mondes*. 01/01/1937, p. 58-60.

« (2) Membre du Tribunat, qui avait manifesté de la froideur à Mme de Staël. » Necker Staël de Holstein. *Lettres au roi Joseph, II. Revue des deux mondes*. 01/01/1937, p. 62.

« (2) Stanislas de Girardin, tribun, ami de Joseph. Il s'agit du message impérieux du Premier Consul au Corps législatif, du 13 nivôse. Le Consul était irrité de l'opposition du Tribunat, qui avait rejeté les deux premiers titres du Code civil. En ventôse allait avoir lieu l'élimination de vingt membres du Tribunat, parmi lesquels Benjamin Constant, l'ami de Mme de Staël. » Necker Staël de Holstein. *Lettres au roi Joseph, II. Revue des deux mondes*. 01/01/1937, p. 63.

« Le ton change avec la lettre qui suit, du 27 mars 1803. Finies, les années de calme et de paix, les douces réunions de Mortfontaine. Mme de Staël est à Genève ou à Coppet, en complète disgrâce. La publication, en août 1802, des *Dernières vues de la politique et de la finance* de Necker en est la cause principale. Elle ne peut rentrer en France, à Paris au moins, et elle se désole. Elle supplie Joseph d'intervenir auprès du Premier Consul et jure que, si on la laisse séjourner à quelques lieues de Paris, on n'entendra plus parler d'elle. Le bon billet qu'avait l'ère le Premier Consul ! » Necker Staël de Holstein. *Lettres au roi Joseph, II. Revue des deux mondes*. 01/01/1937, p. 64.

« (1) Voir d'Haussonville, *Mme de Staël et M. Necker*, p. 236, et Paul Gautier, *Mme de Staël et Napoléon*, p. 96. La réponse de Lebrun à Necker, du 5 avril 1803, se termine par ces mots : « Je ne peux vous offrir aucune espérance. » Necker Staël de Holstein. *Lettres au roi Joseph, II. Revue des deux mondes*. 01/01/1937, p. 65.

« La lettre suivante, écrite de Berlin, après le départ forcé de Maffliers et de Paris, a déjà été publiée par le baron Du Casse (tome X, p. 424-425), mais avec des variantes que nous indiquons en note. Le présent texte est le seul correct. Mme de Staël avait été recommandée par Joseph à notre envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le roi de Prusse, Laforest. Il est intéressant de noter qu'elle conçoit déjà la première idée de son livre sur l'Allemagne. » Necker Staël de Holstein. *Lettres au roi Joseph, II. Revue des deux mondes*. 01/01/1937, p. 67.

« Dernière lettre écrite à Coppet, en 1805, après le voyage d'Italie. Mme de Staël songe à rentrer en France où elle reviendra seulement en avril 1806. En mai 1807, elle enverra *Corinne* à Joseph, devenu roi de Naples. Nous avons la réponse de Joseph ; elle est assez froide dans sa brièveté. Les heures bénies de Mortfontaine ne renaîtront plus. » Necker Staël de Holstein. *Lettres au roi Joseph, II. Revue des deux mondes*. 01/01/1937, p. 71.

« Notre XVIIIe siècle aimait fort l'Italie, qui lui donnait la sérénade et lui jouait la comédie, en un va-et-vient amusant de masques et de sbires, comme un élégant carnaval et une invitation perpétuelle à de légers plaisirs. Elle nous apparaît, dès le début du siècle suivant, sous un déguisement moins fantasque, par le changement de ses mœurs et plus encore, peut-être, par celui de notre goût, déjà tourmenté de romantisme. Mme de Staël y fiance vainement *Corinne* et lord Oswald, à seule fin d'opposer au flegme britannique l'ardente passion d'une très belle, grave et noble poétesse. [...]. » Laloy, L. *Revue Musicale. Revue des deux mondes*. 01/01/1937, p. 465.

« Les *Études sur la littérature française au XIXe siècle*, dans l'édition nouvelle, ont été ingénieusement réparties en trois volumes différents. Le premier volume, exclusivement consacré à Mme de Staël et Chateaubriand, reproduit les leçons du cours professé par Vinet à l'Académie de Lausanne en 1844 sur ces deux écrivains ; on y a joint les divers articles qu'il a publiés sur un certain nombre d'ouvrages de Chateaubriand. [...]. » Giraud, V. *Revue Littéraire : Un critique moraliste : Alexandre Vinet. Revue des deux mondes*. 01/01/1937, p. 943.

« [...] Notons enfin, pour être complet, qu'il lui arrive, dans ses appréciations littéraires, de ne pas toujours se dépouiller entièrement de ses préjugés confessionnels : si, par exemple, il est sensiblement plus sévère pour Chateaubriand, qu'il admire d'ailleurs profondément, que pour Mme de Staël, cela tient sans doute à ce que les origines et les tendances protestantes de cette dernière la lui rendaient plus sympathique. Peut-être aussi les relations personnelles qu'il entretenait avec la famille de l'auteur de *Corinne* y étaient-elles pour quelque chose. » Giraud, V. *Revue Littéraire : Un critique moraliste : Alexandre Vinet. Revue des deux mondes*. 01/01/1937, p. 944-945.

« Lettres de la Baronne de Staël au roi Joseph II. » Table des matières du trente-septième volume. *Revue des deux mondes*. 01/01/1937, p. 959.

« « Sabrer l'esprit » ; le mot, concernant Napoléon, est de M. André Suarès, et peut-être est-ce pour avoir, au cours de son règne, un peu trop sabré l'esprit, pour s'être employé à l'asservir au point de ne l'admettre plus que dans la mesure où cela servait sa gloire, que Napoléon peu à peu en arriva à creuser le fossé entre lui et ceux qui firent l'illustration littéraire de son temps : un Maistre, un Bonald, un Chateaubriand, un Constant, une Staël. [...]

Jusqu'à se rendre à Auteuil chez Mme Helvétius, dans la maison où ils se réunissaient, puis, plus tard, d'en peupler le Tribunal, le Sénat. Mais, avec le temps, et tandis que s'affirmaient les résistances, les uns comme Lemer cier et comme Ducis, parce que

Bonaparte a étranglé les fragiles libertés nées de la Révolution, les autres comme Chateaubriand, parce qu'il a fait brutalement exécuter le duc d'Enghien et franchi, comme Mme de Staël l'a écrit alors, le « Rubicon du crime », regimbent avec dignité, repoussent les croix et les honneurs, refusent de se faire complices.

[...]

Mais où il s'emporte à un point que son caractère absolu, irritable de Corse rend parfois déraisonnable, c'est contre Mme de Staël, contre Benjamin Constant et Chateaubriand.

[...] Ses démêlés orageux avec Mme de Staël, ce « corbeau », cette « peste », contre laquelle il enrage, vitupère, soit qu'elle publie, soit qu'elle agisse, revêt quelque chose d'épique. [...] » Pilon, E. Deux aspects de l'opposition contre Napoléon. *Revue Bleue politique et littéraire*. 02/01/1937, p. 5-7.

« Mme de Staël écrivait il y a quelque cent ans ; « Les Français ne seront satisfaits que lorsqu'on aura promulgué une Constitution ainsi conçue : ARTICLE UNIQUE : *Tous les Français sont fonctionnaires.* » C'est peut-être encore plus vrai aujourd'hui qu'il y a cent ans. [...] » Lauzanne, S. Un mauvais patron. *Le Matin*. 03/01/1937, p. 1.

« Et quel drame que ce dénouement ! Au matin du 6 octobre, l'appartement royal est rempli d'une foule consternée ; les visages sont pâles, les regards anxieux. On cède à la Révolution, on part : de la cour de marbre monte la rumeur de la populace triomphante ; dans les salons, grand silence ; le roi se dandine à son ordinaire ; M. de Saint-Priest joue négligemment avec son chapeau ; Mme de Staël, un bouquet à la main, est seule à rire ; Mme Campan emballe fiévreusement les bijoux que la reine doit emporter, tandis que la souveraine, le sang aux joues, sanglote... » Lenôtre, G. Le dernier nouvel an de Versailles. *Nouveauté*. 03/01/1937, p. 12.

« [...] Mais sur M. Montespan motus ! Motus sur M. Geoffrin, l'analogue de M. de Montespan dans l'ordre bourgeois, motus sur M. Récamier ! Mais madame est au Louvre avec Chateaubriand et Mme de Staël. Les amants vont au musée et les maris au grenier. » Brousson, J.-J. L'hôtel du divorce. *La Dépêche*. 04/01/1937, p. 1.

« Revue des deux mondes. – Sommaire de la Livraison du 1^{er} janvier 1937 :
Le Pilote (première partie), par Edouard Peisson. – La Genèse de la guerre civile en Espagne, par ***. – Lettres au roi Joseph. II, par la baronne de Staël. [...] » Annonces diverses. *Le Droit*. 04/01/1937, p. 1.

« Revue des Deux Mondes. 1^{er} janvier 1937
Le pilote. – *Première partie*. – Edouard PEISSON.
La genèse de la guerre civile en Espagne. – ***
Lettres au roi Joseph. – II. – Baronne DE STAEL. » Sommaires de Revues. *La Gazette d'Annonay*. 09/01/1937, p. 4.

« *Revue des deux mondes*, 15, rue de l'Université, Paris.
Sommaire de la livraison du 1^{er} janvier 1937 :

Le Pilote, première partie, Edouard Peisson. – *La Genèse de la guerre civile en Espagne*, *** – *Lettres au roi Joseph, II*, Baronne de Staël. [...] » Carnet bibliographique. *Journal de Roanne*. 10/01/1937, p. 3.

« [...] On fit une exposition des œuvres de ce dernier à l'occasion de son centenaire ; il est dommage qu'on n'en ait pas fait autant pour l'auteur de *Psyché*. Une même salle pourrait réunir *la Bataille d'Austerlitz*, *Homère*, *l'Entrée d'Henri IV à Paris*, *Corinne au cap Misène* (ou Mme de Staël idéalisée), *le Sacre de Charles X et la Patrie en danger* pour ne citer que les plus célèbres. Artiste infatigable, Gérard peignit plus de deux cents tableaux allégoriques et quatre-vingt-sept portraits sur pied, dont les plus fameux, ceux de Napoléon, de Joséphine et de Mme Récamier, le portèrent à la gloire. » Christophe, R. Le centenaire de Gérard. *Le Journal*. 11/01/1937, p. 2.

« À l'inoubliable soirée que donna Talleyrand, dans cet hôtel Gallifet, paré de quatre cent cinquante aunes de fleurs artificielles, un diplomate suisse, nommé Ochs, fut si troublé qu'il s'approcha de Joséphine, et lui prenant le bras, exclama : « Madame, le voilà, c'est lui ! » Il montrait Napoléon à Joséphine et ce fut ce soir-là que Mme de Staël exigea de son fidèle Arnault qu'il la nommât au général Bonaparte, lequel la reçut très mal et lui indiqua que « le premier devoir d'une Française était de faire des enfants », apostrophe qui fut l'origine d'une querelle assez tragique. » Binet-Valmer. *La Princesse nue*. *Le Journal*. 12/01/1937, p. 4.

« « Sabrer l'esprit » ; le mot, concernant Napoléon, est de M. André Suarès, et peut-être est-ce pour avoir, au cours de son règne, un peu trop sabré l'esprit, pour s'être employé à l'asservir au point de ne l'admettre plus que dans la mesure où cela servait sa gloire, que Napoléon peu à peu en arriva à creuser le fossé entre lui et ceux qui dirent l'illustration littéraire de son temps : un Maistre, un Bonald, un Chateaubriand, un Constant, une Staël. [...]

À cet effet, il n'y eut point de prévenances dont il ne comblât d'abord un Saint-Pierre, un Lemercier, un Volney ; même ce petit groupe des *idéologues*, qui se trouva être par la suite sa bête noire, que ne fit-il pas, à l'origine, pour se le concilier ? Jusqu'à se rendre à Auteuil chez Mme Helvétius, dans la maison où ils se réunissaient, puis, plus tard, d'en peupler le Tribunat, le Sénat. Mais, avec le temps, et tandis que d'affirmaient les résistances, les uns comme Lemercier et comme Ducis, parce que Bonaparte a étranglé les fragiles libertés nées de la Révolution, les autres comme Chateaubriand, parce qu'il a fait brutalement exécuter le duc d'Enghien et franchi, comme Mme de Staël l'a écrit alors, le « Rubicon du crime », regimbent avec dignité, repoussent les croix et les honneurs, refusent de se faire complices. » Pilon, E. L'opposition contre Napoléon. *L'Ère Nouvelle*. 12/01/1937, p. 3.

« Un autre chapitre du recueil de Paul Lafargue traite des *Origines du romantisme*. Il ne s'agit que du romantisme français et ces origines, réserve faite d'influences plus lointaines sont démêlées ici dans les œuvres de Mme de Staël, de Senancourt et surtout du Chateaubriand d'*Atala*, de *René* et du *Génie du christianisme*. Question bien souvent

étudiée et fort approfondie dans des travaux postérieurs à l'étude de Paul Lafargue, qui est de 1891. » Farges, A. Histoire littéraire et critique. *La Muse française*. 15/01/1937, p. 188-189.

« *Revue des Deux Mondes* (15 décembre) : « L'article 42 », une jolie nouvelle de M. Pierre Benoit. – Lettres inédites de Mme de Staël à Joseph Napoléon. – « Foch et Clemenceau » par M. le L-C Ch. Bugnet. » Hirsch, C.-H. Revue de la quinzaine : Les revues. *Mercur de France*. 15/01/1937, p. 390.

« [...] À 17 heures, rue de Rivoli, 172 : « Madame de Staël et le féminisme », par la comtesse Jean de Pange. » Réunions, fêtes et conférences. *Excelsior*. 16/01/1937, p. 1.

« [...] Rien de semblable chez Cherbuliez. Il prend ses personnages dans les diverses nations qu'il a connues : Russe, Polonais, Anglais, Allemand, Américain, Espagnol, Juif. Mais ces personnages ne constituent pas « une aristocratie d'un ordre particulier ». Il n'était pas le premier à introduire des étrangers dans le roman- Mme Istrati cite à juste titre J.-J. Rousseau, Mme de Charrière, Mme de Staël, Balzac, Mérimée, George Sand.

[...]

Depuis plus de deux siècles, les Suisses ont été chez nous les introducteurs des œuvres anglo-saxonnes et germaniques. Beat de Muralt signale, avant Voltaire, les différences essentielles de l'esprit anglais et de l'esprit français. Mallet nous initié à l'histoire et à la mythologie scandinaves. Mme de Staël nous révèle la littérature allemande. [...]. » Bellessort, A. Un romancier cosmopolite. *Je suis partout*. 16/01/1937, p. 8.

« Aux Compagnons des professions intellectuelles, 172, rue de Rivoli, à 17 heures, la comtesse Jean de Pange : « Madame de Staël et le féminisme ». » Conférences. *Journal des débats politiques et littéraires*. 16/01/1937, p. 4.

« [...] – 17 heures, 172, rue de Rivoli : « Madame de Staël et le féminisme », Mme la comtesse Jean de Pange. [...]. » Aujourd'hui : Conférences. *Le Journal*. 16/01/1937, p. 2.

« [...] Le jeu amuse l'esprit, ranime de vieilles idées engourdies. Et cela est bon. Quant à lui, quel ordre adopte-t-il ? L'ordre des *générations*. Autant lui qu'un autre. Et il compte cinq générations : 1789, 1820, 1850, 1885, 1914. « Chacune ayant pour chefs : A. Chateaubriand et Mme de Staël, Constant ; B. Lamartine, Hugo, Vigny, Stendhal, Mérimée, Musset, Balzac, Sand, Lamennais, Sainte-Beuve ; C. Baudelaire, Flaubert, Taine, Renan ; D. Loti Bourget, France, Barrès, Mallarmé, Becque ; E. Proust et... On saura plus tard ? » Mais oui ; c'est vous qui l'avez dit. » Kemp, R. La Littérature française, de 1789 à nos jours. *La Liberté*. 17/01/1937, p. 2.

« Voici de quelle façon Mme de Staël, dans son livre *De l'Allemagne*, appréciait la mentalité des Allemands :

« Flatteurs avec énergie et vigoureusement soumis... ils accentuent durement les paroles

pour cacher la souplesse des sentiments, et se servent de raisonnements philosophiques pour expliquer ce qu'il y a de moins philosophique au monde : *le respect pour la force, et l'attendrissement de la peur, qui change ce respect en admiration.* » » Gondoin, J. Le Respect pour la Force. *L'Événement*. 17/01/1937, p. 1.

« [...] Il y a dans l'esprit français, dans l'esprit anglais, dans l'esprit italien aussi une harmonie est une continuité qui frappent, malgré la diversité des sentiments individuels. On chercherait vainement une pareille unité chez les grands intellectuels allemands. Quelle différence entre l'esprit de la littérature allemande au temps où Mme de Staël s'efforçait de la faire connaître en France et la littérature allemande sous Guillaume II ! Les Allemands sans doute ont raison qui découvrent chez eux, dans le domaine de l'esprit, une tendance à l'anarchie. Et c'est peut-être pourquoi ce peuple, instinctivement et dans une volonté inconsciente de défense, se range si volontiers, savants et lettres y compris, sous la bannière d'une dynastie puissante ou d'un personnage assez volontaire pour le dominer et le subjuguier dans tous les domaines. [...]. » Muret, M. Les variations de M. Thomas Mann. *L'Allemagne contemporaine*. 20/01/1937, p. 47.

« Votre provision de bonheur

[...] La poésie et les beaux-arts servent à développer dans l'homme ce bonheur d'illustre origine qui relève les cœurs abattus et met, à la place de l'inquiète satiété de la vie, le sentiment habituel de l'harmonie divine dont la nature et nous faisons partie.

Mme de Staël. » Votre provision de bonheur. *Paris-Soir*. 21/01/1937, p. 4.

« [...] Anatole de Monzie achève cette galerie : de portraits par la femme de Tolstoï, si longtemps compagne de joug d'un terrible homme, et par la comtesse Sophie de Hatzfeld, qu'il appelle « Maman-Colibri du socialisme allemand », ou « bas-bleu héroïque et machiavélique », veuve abusive », elle aussi, s'étant faite la servante acharnée, du souvenir de Lassalle, après n'avoir été pour lui, sans doute, qu'une amie passionnée. Mais dans l'intervalle de ces tableaux, le puissant caricaturiste ne laisse pas d'évoquer, en deux ou trois coups de crayon, quelques autres femmes qu'il déteste, la robuste Mme de Staël, par exemple, qui en amours n'était pas idéologue pour un sou.

Le livre s'ouvre par des considérations sur le statut moral et légal des veuves : à diverses époques, chez divers - peuples, spécialement aux premiers temps du christianisme. Il conclut par une véhémence requête aux dames de ne pas s'imposer un rôle si elles sont veuves, ou quand elles le seront. [...]. » Orion. Carnet des lettres, des sciences et des arts. *Action Française*. 24/01/1937, p. 3.

« Gorani n'avait pas encore dix-neuf ans qu'il tombait aux mains des Prussiens. Il y a tout lieu de croire qu'il ne s'affligea point outre mesure de ne pouvoir continuer la lutte. Parcourant la Prusse, captif, mais non maltraité, Giuseppe Gorani la juge déjà – comme fera quelques années plus tard Mme de Staël : « Je ne saurais trop le dire, j'ai trouvé en Allemagne un grand nombre d'âmes sublimes. » » Muret, M. Les mémoires de Giuseppe Gorani. *Journal des débats politiques et littéraires*. 27/01/1937, p. 3.

« Gaudot écrivain suisse qui avait eu l'occasion de rencontrer Mme Récamier chez Mme de Staël, à Coppet, a laissé d'elle le portrait suivant :

« Elle touche sans éblouir, elle attire, elle retient parce qu'elle parle peu et que ses mouvements sont rares et naturels. [...] » Mallez, L. Le roman d'amour de Jean-Jacques Ampère. *Annales de la Société d'émulation, agriculture, lettres et arts de l'Ain*. 01/1937, p. 19.

« Le prince Auguste de Prusse, neveu du grand Frédéric, qui a consacré de longues années à son amour pour Juliette lui écrit : « Soyez bien persuadée, ma chère Juliette, que sans vous il n'existe plus de bonheur pour moi et qu'il dépendra de vous de me rendre le plus heureux ou le plus malheureux des hommes. »

Auguste de Staël, fils de Madame de Staël lui écrit : « Mais dites-le-moi donc vous-même ! Quelle est la puissance magique que vous avez sur moi ; je vous aime sans espérance. » Mallez, L. Le roman d'amour de Jean-Jacques Ampère. *Annales de la Société d'émulation, agriculture, lettres et arts de l'Ain*. 01/1937, p. 21.

« Nous citerons pour mémoire la reine Caroline, Lady Webb, cette anglaise qui se toqua de Juliette au point de déclarer « vouloir abandonner son amant pour une telle amie », Madame Swetchine qui lui écrivait : « je me suis sentie liée avant de songer à m'en défendre ; j'ai cédé à ce charme pénétrant, indéfinissable qui vous assujettit même ceux dont vous ne vous souciez pas » ; mais la femme qui se montra le plus attachée à Juliette fut Mme de Staël, mère d'Auguste de Staël, qui, nous l'avons vu, était éperdument amoureux de Juliette.

Mme de Staël fit connaissance de Juliette à l'occasion de l'achat par M. Récamier de l'hôtel qui appartenait à Necker son père.

On peut dire qu'à partir de ce moment, la vie de Mme de Staël eut comme pivot son attachement pour Mme Récamier et que réciproquement, l'existence de cette dernière fut à toute époque influencée par ses relations avec Mme de Staël. N'est-ce pas en effet en raison même de ces relations intimes avec Mme de Staël que Napoléon, le 17 août 1811, fit subir à Juliette pour le motif « mauvais esprit dans les sociétés » la peine de l'exil dont avait déjà été frappée Mme de Staël en octobre 1803, c'est-à-dire huit ans auparavant ? » Cet exil de Mme de Staël lui fut surtout douloureux à elle-même parce qu'il la tenait éloignée de Juliette ; la correspondance qu'elle adressait à cette dernière fourmille des manifestations de ses sentiments dans le genre de celle-ci : « Je ne voulais pas une heure de retard pour vous embrasser à genoux, pour baiser vos jolis pieds et vous demander de pardonner à la susceptibilité du malheur. [...] » Mallez, L. Le roman d'amour de Jean-Jacques Ampère. *Annales de la Société d'émulation, agriculture, lettres et arts de l'Ain*. 01/1937, p. 22-23.

« Les ferventes et constantes amitiés qui peu à peu s'étaient substituées dans les cœurs de son entourage, à l'amour qu'elle y avait tout d'abord fait naître, avaient bien en réalité pour elle un autre charme que celui qu'elle aurait pu attendre de liaisons aux lendemains décevants comme l'exemple lui en étant donné par la vie intime de Mme de Staël dont elle n'ignorait rien. » Mallez, L. Le roman d'amour de Jean-Jacques Ampère. *Annales de*

la Société d'émulation, agriculture, lettres et arts de l'Ain. 01/1937, p. 25.

« Chateaubriand donne dans ses mémoires la description suivante de cette installation :
« Un corridor noir séparait deux petites pièces. Je prétendis que ce vestibule était éclairé d'un jour doux. La chambre à coucher était ornée d'une bibliothèque, d'une harpe, d'un piano, du portrait de Mme de Staël et d'une vue de Coppet au clair de lune ; sur les fenêtres étaient des ports de fleurs. » » Mallez, L. Le roman d'amour de Jean-Jacques Ampère. *Annales de la Société d'émulation, agriculture, lettres et arts de l'Ain.* 01/1937, p. 26.

« Tel est le cadre dans lequel le 1^{er} janvier 1820 pénétra pour la première fois, nous l'avons dit, Jean-Jacques Ampère à l'âge de 19 ans. Juliette Récamier, née le 4 décembre 1777, avait par conséquent 43 ans révolus ; elle tenait salon depuis 25 ans, ses adorateurs ne se comptaient plus, sa liaison avec Chateaubriand remplissait depuis déjà deux ans le vide qu'avait laissé dans son affection la mort de Mme de Staël et l'on peut dire que Mme Récamier en était vraiment, à cette époque, au second stade de sa vie. » Mallez, L. Le roman d'amour de Jean-Jacques Ampère. *Annales de la Société d'émulation, agriculture, lettres et arts de l'Ain.* 01/1937, p. 27.

« Conférence du colonel Fernand Lavenir, sur : *La vie privée de Mme de Staël.*

À la fin du XVIII^e, la vie intellectuelle se manifestait en France dans les salons littéraires et philosophiques. Le principal salon parisien de ce genre se tenait chez Mme Necker, la femme du banquier genevois devenu ministre. Les habitués, amis de M. Necker, s'y réunissaient le jeudi ; au milieu d'eux, assise sur un tabouret de bois, bien droite et raide sous le regard sévère de la maîtresse de maison, se tenait une fillette dont l'intelligence précoce faisait l'admiration des personnes présentes. Cette fillette aux yeux ardents, sur la figure de laquelle l'expression des sentiments marquait une certaine laideur, est devenue Mme de Staël. » Lavenir, F. Conférence du colonel Fernand Lavenir, sur : *La vie privée de Mme de Staël. Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, 01/1937, p. 18.

« Germaine Necker ne fait aucune objection, bien que M. de Staël ait dix-sept ans de plus qu'elle ; elle accepte placidement le mariage projeté, la cérémonie a lieu le 14 janvier 1786, et la jeune ambassadrice s'installe à l'ambassade de Suède, rue du Bac. » Lavenir, F. Conférence du colonel Fernand Lavenir, sur : *La vie privée de Mme de Staël. Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, 01/1937, p. 19.

« Elle manifeste aussi la volonté de vivre sa vie sans se préoccuper de son mari, et voilà que ce dernier émet la prétention de vouloir aimer sa femme. Mais il n'a jamais été question d'amour dans le contrat, et Mme de Staël le lui fait bien voir. Cela ne veut pas dire que sa passion sensuelle reste insensible à d'autres joies plus profanes à une époque où on fermait volontiers les yeux sur les aventures passagères et extra-conjugales des jeunes femmes.

[...]

Narbonne est le type de l'homme à bonnes fortunes. Une existence de dissipation dispendieuse à vidé sa bourse, et il compte sur Mme de Staël pour lui trouver une situation qui lui permette de la remplir. [...]

Pour ce qui est de M. de Tayllerland, son intervention à la Constituante à propos des biens du Clergé a attiré sur lui l'attention de Mme de Staël, et elle ne résiste pas au besoin de lui dire son admiration en des tête-à-tête des plus intimes.

[...]

Le séjour à la campagne, le calme, le repos, ne font que surexciter chez Mme de Staël les besoins dont elle est agitée : besoin de discourir, besoin d'intriguer, besoin de donner libre cours à son tempérament voluptueux. Elle revint à Paris, ouvre de nouveau son salon, retrouve Narbonne, et obtient même, à force d'intrigues, que son amant soit nommé ministre de la Guerre. [...]

Les événements de la Révolution se succèdent ; le 20 juin 1792, la foule a envahi les Tuileries, et a forcé Louis XVI à coiffer le bonnet rouge. L'insécurité règne à Paris. Cependant Mme de Staël, en vertu du principe de l'exterritorialité, s'y croit à l'abri. Quand, enfin, après les massacres de septembre, elle se décide à partir, elle est arrêtée par la populace dans les rues de Paris. Grâce à l'intervention énergique de Manuel, elle peut se sauver la nuit, et atteindre, cinq jours après, la frontière au-delà de laquelle elle est en sécurité. L'alerte a été d'autant plus grande qu'elle était enceinte.

Les couches terminées, elle est possédée par la hantise de fuir la « paix infernale » de Coppet pour l'Angleterre et y retrouver MM. de Narbonne, de Montmorency et de Talleyrand. L'opposition de ses parents n'est pas un obstacle pour elle, et, peu après, elle est installée dans le domaine de « Juniper-Hall », non loin de Londres. [...]

En juin 1794, après le 9 thermidor, on la retrouve à Coppet ; son premier soin est d'attirer ses amis en Suisse, en les aidant de sa bourse, de ses relations, de sa situation d'ambassadrice. En attendant leur arrivée, elle devient la maîtresse du comte Ribbing, gentilhomme suédois qui a pris part à l'assassinat du roi Gustave III, et s'est réfugié en Suisse. Aussi l'annonce du retour de Narbonne est pour elle une source d'inquiétude et d'émoi... et puis tout se passe comme si personne ne savait rien. D'ailleurs M. de Staël, agissant en qualité d'ambassadeur de Suède, fait expulser Ribbing sans délai.

La mort de Mme Necker, survenue en mai 1794, ne cause guère de chagrin à sa fille ; il faut penser que les deux femmes ne s'étaient jamais comprises. Mme de Staël n'en continue pas moins à réunir autour d'elle son cercle d'amis. Pourtant elle respecte le silence de Coppet en deuil et transporte ses assises au château de Mezery, près de Lausanne. Et dans ce château de Mezery qu'elle invite Benjamin Constant à passer quelques jours.

[...] L'histoire se termine en comédie, et Mme de Staël, après avoir prétendu éprouver une répulsion physique pour lui, finit par succomber dans ses bras.

[...]

Paris reste toujours pour Mme de Staël le centre d'attraction auquel on ne résiste pas ; dès que le règne de la Terreur est passé, elle y accourt, elle fréquente le salon de Barras, elle y acquiert de l'influence auprès de ceux qui détiennent le pouvoir. Elle en profite pour faire rayer Talleyrand de la liste des émigrés, le faire rentrer en France, et le faire nommer

ministre des Affaires extérieures.

[...] Encore une fois Coppet accueille Mme de Staël. Oh ! Elle ne se soucie guère de Talleyrand, la gloire ascendante de Bonaparte est autrement attirante. [...]. D'ailleurs Talleyrand s'empresse de donner à Bonaparte des renseignements précis sur l'inconduite de Mme de Staël et certes il en savait quelque chose. Toujours le geste à la Talleyrand.

À un autre séjour à Paris, Mme de Staël fait la connaissance de la toute belle Mme Récamier ; c'est l'origine d'une amitié telle que les sentiments unissant la charmante Juliette et la robuste Germaine donnent l'impression d'une de ces passions féminines qui étaient coutumières à Lesbos.

À Paris, comme à Coppet, toujours flanquée de Benjamin Constant, qui semble être le maître de maison, Mme de Staël continue à éblouir par sa paroles vive et ardente. Et cette femme qui a à peine dépassé la trentaine, pense et parle avec la maturité d'un homme de cinquante ans.

[...]

Le veuvage ne changeait pas grand'chose à la vie de Mme de Staël, et elle s'en accommoda fort bien. Le baron avait été si peu son mari qu'aucun de ses enfants ne ressemblait à leur père légal ; ils avaient une ressemblance frappante, Auguste avec le comte de Narbonne, Albert avec Mathieu de Montmorency, et Albertine avec Benjamin Constant.

[...] Benjamin Constant offre donc à Mme de Staël de l'épouser, bien qu'il soit excédé des scènes terribles que lui fait subir sa maîtresse. Elle refuse par orgueil, parce qu'il lui faudrait abandonner ses titres de baronne et d'ambassadrice, et même le nom qui lui a valu sa célébrité. « Cela désorienterait l'Europe », dit-elle.

[...]

Un certain nombre de personnalités connues y sont réunies ; on y trouve la tendre Juliette Récamier, qui fait tourner bien des têtes, tandis que Mme de Staël fait en amour l'école buissonnière autour de M. de Barante, de Schlegel et de l'inévitable Benjamin Constant. Un voyage en compagnie de Schlegel éloigne Mme de Staël de Coppet ; elle parcourt l'Allemagne du Sud, et séjourne à Vienne.

[...]

L'ouvrage ne sera publié que quelques années plus tard, en Angleterre. Cet ouvrage *De l'Allemagne*, le plus important de Mme de Staël, disent certains critiques littéraires, n'est pas le reflet des premières impressions ressenties par son auteur à son arrivée en Allemagne. Il faut les rechercher, les premières impressions, dans la correspondance de Mme de Staël, où la mentalité et les mœurs des Allemands sont dépeintes sous un jour défavorable, tandis que l'ouvrage, visiblement inspiré par le haineux Schlegel, en fait le plus pompeux éloge.

[...]

Dans son refuge de Coppet Mme de Staël reçoit la visite de sa tendre amie Juliette Récamier, exilée aussi parce que son salon est devenu un centre d'opposition contre le gouvernement.

[...]

Son absence dure deux années, pendant lesquelles, malgré l'accueil aimable reçu dans les Cours du Nord, elle est toujours hantée par la nostalgie de Paris. Aussi la première

abdication de l'Empereur en 1814 la fait rentrer précipitamment dans la capitale française. Elle y ouvre de nouveau son salon avec succès ; le succès dure peu, interrompu qu'il est par l'annonce du retour de l'île d'Elbe, il en résulte un nouvel exil au refuge habituel de Coppet. Ce n'est d'ailleurs que pour y préparer un second voyage en Italie, au cours duquel Mme de Staël fait célébrer à Pise le mariage de sa fille Albertine avec le duc de Broglie.

[...]

Mme de Staël a été un grand écrivain, célèbre surtout par l'influence qu'elle a exercée ; toutefois ses ouvrages sont peu lus aujourd'hui. Elle a été grande par son intelligence, par son esprit, par son cœur. Son âme a été plus vibrante qu'une autre ; mais elle a fait preuve d'un orgueil et d'un sans-gêne insupportables. S'il est bon d'avoir conscience de sa valeur personnelle, il faut remarquer qu'en cela l'excès devient du cabotinage. Et puis, chez cette femme exubérante, il y a une part de comique dans ses nombreuses amours, une part de ridicule dans ses démêlés avec Benjamin Constant.

Ses passions étaient violentes, elle n'a su ni les dominer, ni les diriger et elle en a été l'esclave. C'est pourquoi il est permis de regretter qu'elle n'ait pas fait un meilleur usage des dons remarquables qu'elle possédait au plus haut degré : l'esprit, l'éloquence, la force de persuasion, la générosité. » Lavenir, F. Conférence du colonel FERNAND LAVENIR, sur : *La vie privée de Mme de Staël. Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, 01/1937, p. 20-27.

« Ce « Landerneau littéraire » comprend ses quartiers et ses milieux, où les esprits sont groupés suivant leurs affinités spirituelles, sociales, ethniques : société protestante qui, sous le premier Empire, entoure Mme de Staël à Coppet, trio catholique des « désespérés » au temps des années 80 ou groupe des juifs du lycée Condorcet au début du vingtième siècle, dont Porto-Riche mettra sur la scène, dans *Amoureuse*, les théories exposés par Léon Blum dans son livre *Du Mariage*. [...]. » Daniélou, J. Une vision nouvelle de la littérature : Le XIXe siècle d'Albert Thibaudet. *Études*. 01/1937, p. 486.

« La famille libérale a son berceau à Coppet, chez les Necker. On y trouve, autour de Mme de Staël, sa cousine Albertine Necker de Saussure, sa fille Albertine de Staël qui deviendra duchesse de Broglie et ses amis Benjamin Constant, Sismondi, Barante. [...]. » Daniélou, J. Une vision nouvelle de la littérature : Le XIXe siècle d'Albert Thibaudet. *Études*. 01/1937, p. 489.

« Charles Gos appelle le témoignage des célébrités de divers pays pour chanter le los de l'Helvétie, leur demande directement ou le commente. L'Allemagne y figure avec Klopstock, Wieland, Goethe, von Kleist, Richard Wagner, sans oublier Nietzsche annexé ; la France avec Mme de Staël, Stendhal, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Alexandre Dumas, George Sand, Michelet, Théophile Gautier ; l'Angleterre avec Wordsworth, Shelley, Byron, Fenimore Coper, Ruskin, Dickens ; la Russie avec Tolstoï. [...]. » Roux-Parassac, E. Tourisme et publicité. *La Publicité*. 01/1937, p. 817-818.

« Les peintres avaient achevé la bataille en faveur de la liberté de leur art quand, en 1830,

groupés autour du gilet amarante de Théophile Gautier et déjà revêtus d'un uniforme romantique, les partisans de l'auteur d'*Hernani* se ruèrent à l'assaut des vieilles théories littéraires. Sans doute, l'idée révolutionnaire avait-elle gagné tous les arts en Europe. Le *Génie du Christianisme* qui proposait l'amour du moyen âge avait paru en 1802. Mme de Staël avait, dès 1810, dénoncé dans son *Allemagne* la pernicieuse influence des théories de Winckelmann et du « Beau Idéal ». Beethoven meurt l'année même de *la Préface de Cromwell*. Schubert en 1828. La symphonie fantastique de Berlioz date de 1830. Goethe disparaît en 1832, ayant à peine achevé son *Faust*, auquel il travaillait depuis un demi-siècle et qui hantera l'esprit de tous les romantiques. C'est entre 1819 et 1830 que se développe l'action révolutionnaire des peintres. Dès 1830, le romantisme, en tant que mouvement, sera achevé. » Guenne, J. La peinture Française : des origines à 1900. *L'Art vivant*. 01/1937, p. 199.

« Fin mai 1812, une décision de Napoléon invitait Mme de Staël à quitter le territoire helvétique. Avant de gagner avec elle la Suède par l'Autriche et la Russie, A.-W- Schlegel mit en ordre les paquets de lettres qu'il laissait à Coppet.

[...]

Avec une générosité renouvelée, M. J. Körner et son éditeur ont bien voulu autoriser notre *Bulletin* à publier quelques-unes de ces lettres ; nous leur en disons ici notre gratitude. Nous avons pensé que les lettres de F. Schlegel, écrites en français à Mme de Staël, étaient le plus susceptibles d'intéresser en général des lecteurs français. [...]. » Anstett, J.-J. Bibliographie Allemande. *Les Langues Modernes*. 01/1937, p. 112-113.

« « Lorsqu'on fait intervenir la métaphysique dans les affaires – écrit Mme de Staël – elle sert à tout confondre pour tout excuser. » » Engelmann, Henri. « L'actualité religieuse. Allemagne 1936. Notes et impressions s'un témoin : II. – L'« État totalitaire » ou la nouvelle idole ». *Revue Apologétique*. 01/1937, p. 451.

« Le XIXe siècle s'annonce et s'ouvre par un chef-d'œuvre d'histoire littéraire, la *Littérature* de Mme de Staël : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, étude morale, politique, sociologique, histoire à grands traits et à oracles, confidentielle aussi, curieuse cependant des diversités de temps et de civilisations, avide de raisonner éloquentement sur les influences, les rapports. [...]. » Cherel, A. Méthodes et aspects de l'histoire littéraire. *Revue des travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*. 01/1937, p. 22.

« [...] – Maurice Levaillant. Chateaubriand, peintre de Juliette Récamier (lettres de Mme de Staël, 1807-1812). [...]. – 25 décembre. Paul Gautier. Necker Staël de Holstein : lettres au roi Joseph Ier, 1800-1801 (ces lettres proviennent de la collection Primoli. Celles de la présente livraison, qui vont du 28 décembre 1800 au 18 décembre 1801, sont écrites au « citoyen » Joseph Bonaparte, alors au Congrès de Lunéville, jusqu'au 7 février 1801. Mme de Staël lui écrit soit de Paris, soit de Mortfontaine et le renseigne sur les événements du jour. Joseph rentre ensuite à Paris et Mme de Staël à Coppet. Le 10 septembre, elle écrit : « Tout ce qui vient de vous a, vous le savez, une grande puissance

de bonheur ou de malheur sur ma vie. » Le 19 octobre, elle écrit : « La paix de l'Angleterre est la joie du monde ; la mienne, à moi, c'est que ce soit vous qui la fassiez ». » Henry, P. Recueils périodiques et sociétés savantes : *Revue des Deux Mondes. Revue historique*. 01/1937, p. 211-212.

« *Revue des Deux Mondes* (1^{er} janvier) commence « Le Pilote », saisissante nouvelle de M. E. Peisson et achève de publier les lettres de Mme de Staël à Joseph Bonaparte. – M. Edmond Pilon conduit le lecteur « Dans l'intimité de Corneille » et M. Savarit, aux séances des « Académies de Province ». Hirsch, C.-H. *Revue de la quinzaine : Les revues. Mercure de France*. 01/02/1937, p. 590.

« On connaît l'intelligente activité du Club Féminin des Arts et des Lettres, que préside avec tant de haute compétence la comtesse Jean de Pange, arrière-petite-fille de Mme de Staël et sœur du duc de Broglie, et dont les vice-présidentes sont la princesse de Wagram, la comtesse Jean d'Andigné et la marquise d'Armaillé. » Lefébure, R. La Venise amoureuse et joyeuse du XVIII^e siècle va revivre à Paris... pour une heure. *Paris-Midi*. 01/02/1937, p. 2.

« Dans la *Revue de France*, M. Marcel Prévost, après *Une lecture de Werther*, se demande pourquoi ce roman, fait d'autant de réalité que de rêve, a pu avoir, sur les jeunes gens d'alors, une si prodigieuse influence. Et il est vrai que « d'un bout à l'autre de l'Europe, l'œuvre allumera comme une traînée de poudre. Chacun se reconnaît ou croira se reconnaître dans le héros. Par un retour prodigieux, la nature se façonnera sur l'art ; le type du roman engendrera des types réels à son image, et voici que le monde sera tout plein de Werthers. Bien plus, le dénouement imaginaire de l'aventure suscitera d'innombrables imitations. Partout sévira l'épidémie du suicide : Le pistolet de Werther nous a décimés, s'écrie un contemporain. Et Madame de Staël : Werther a causé en Europe plus de suicides que la plus belle femme du monde. » » À travers les revues. *Journal des débats politiques et littéraires*. 07/02/1937, p. 3.

« Un ami me disait l'autre jour : « À lire tout ce que l'on écrit sur la Suisse, on pourrait croire, ma parole, que mon pays n'est qu'un vaste champ de neige ou une suite ininterrompue de rocs et de glaciers... Il y a cependant autre chose : il y a nos villes, nos musées, nos traditions, notre histoire. L'homme cultivé qui connaît bien la terre vaudoise sait qu'il y a sur les rives du Léman des sites littéraires qui sont devenus célèbres dans les annales de l'Europe. Il a vu à Coppet l'ombre de Mme de Staël et de ses amis. [...] ». » Amiguet, P. L'autre Suisse. *Le Temps*. 11/02/1937, p. 2.

« [...] Selon Lamartine, le progrès de la civilisation intellectuelle rend de plus en plus inutiles à la poésie l'emploi du vers. Il considère comme une puérité le souci du rythme, de la mesure, de la cadence, de la rime surtout. Il est temps qu'arrivée à son âge viril la poésie dépouille les langes de l'enfance. Platon, Tacite, Fénelon, Bossuet, Buffon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Mme de Staël, George Sand, une foule d'autres prosateurs en Allemagne et en Angleterre, ont écrit des pages aussi

émouvantes que celles des plus grands poètes. On peut même affirmer qu'il y a plus de véritable poésie dans leur prose qu'il n'y en a dans les vers, parce qu'il y a plus de liberté. [...] » Billy, A. L'Approbaniste. *Mercur de France*. 15/02/1937, p. 90.

« Chateaubriand connut Mme Récamier, femme d'un satrape de la finance, au cours de l'hiver 1801-1802, dans son salon de la rue du Mont-Blanc à Paris, alors que, reine de la capitale par la jeunesse, la beauté, l'opulence, la séduction, la coquetterie, elle marchait dans une atmosphère d'apothéose. [...] Il la revit, quelques semaines plus tard, chez Mme de Staël, étendue sur un sofa de soie bleue, revêtue d'une robe blanche qui lui donnait l'apparence et la fraîcheur d'une fragile fleur de jasmin.

[...]

Avides d'aventures peut-être, de nouveauté sentimentale assurément, René et Juliette s'aimèrent sans se le dire pendant plusieurs années, attirés l'un vers l'autre et hésitants. L'homme, lancé dans la lice politique, faisait de longues absences. La femme attendait, se divertissant à éveiller les désirs de soupirants toujours renouvelés et toujours déçus. En 1817, un soir, assis côté à côté à la table de Mme de Staël, ils échangèrent un regard plus éloquent que des paroles. [...] » Magne, E. Revue de la quinzaine : Littérature. *Mercur de France*. 15/02/1937, p. 121-122.

« Gérard ne fit pas moins de 83 portraits de grandeur naturelle ; il avait des aides pour les accessoires et les répétitions des effigies officielles, aides qu'il rétribuait généreusement. Ces portraits composent la partie la plus importante de son œuvre et servirent grandement sa réputation et sa fortune, puisqu'il gagna près de 2 millions (de l'époque !). Mais il rêvait toujours de grandes compositions ; aussi, s'il demandait 12000 francs pour un portrait en pied, prix relativement élevé, il ne prit que 18000 francs pour sa *Corinne au cap Misène* exécutée en 1819, avec les traits de Mme de Staël, sur la demande du prince Auguste de Prusse, qui l'offrit à Mme Récamier, laquelle le légua au musée de Lyon. » De Charnage, D. À propos du centenaire de Gérard. *La Croix*. 19/02/1937, p. 4.

« [...] L'argument bien à sa mesure que lui a fourni Mme Clause Sérán est connu du lecteur. M. Fl. Schmitt l'a représenté à l'imagination avec une précision de traits, une hauteur de relief, une richesse de pittoresque, une vérité et une intensité de mouvement, sinon sans pareilles, du moins sans supérieures dans sa magnifique production. Suivant la remarque de Mme de Staël, il a été ébranlé par les péripéties de son sujet « comme par un événement de sa vie ». [...] » Imbert, M. Ce qu'on a entendu la semaine dernière dans les Concerts symphoniques à Paris. *L'Art musicale*. 19/02/1937, p. 473.

« — J'Adore les Fleurs. Toute personne qui a un peu de bon sens sait qu'il en est des hommes comme des femmes, c'est-à-dire des bons et des mauvais ; pour ma part, je connais des hommes vraiment bons, loyaux et désintéressés, c'est l'avis même de leurs femmes ; quant à mon mari, s'il n'est pas parfait, j'avoue que je suis moi-même loin de l'être ; en tous les cas, je souhaite qu'il n'y ait jamais femme plus malheureuse que moi : je fais absolument tout ce que je veux et nos 12 ans de vie commune n'ont fait qu'augmenter la confiance et l'affection que nous avons l'un pour l'autre. — Cours

d'Albret (K 1697). Qu'importe le nom de Constant... Staël aurait demeuré : trop d'orgueil. Sans prétention. » La Ruche. *La Femme de France*. 21/02/1937, p. 3.

« Passons. Le triste Fouché lui-même a droit à quelques égards posthumes. Mme de Staël disait de lui « qu'il avait pour système de faire le moins de mal possible, la nécessité du but admise ». » Descaves, L. *Autour de la Révolution française et de l'Empire : autres témoignages*. *Le Journal*. 21/02/1937, p. 6.

« Tel est le privilège de toute l'Italie, du nord au sud : lisez le président de Brosses, Mme de Staël, Chateaubriand, Lamartine, Stendhal, George Sans, Paul-Louis Courier, Gebhart ou Paul Bourget, vous sentirez que tous, à côté des musées, des monuments et des sites, ont vu, ont été forcés de voir et d'observer avec une amoureuse curiosité les spectacles des rues, la vie populaire. Le fascisme y a sagement introduit l'ordre, le respect de l'hygiène, mais il a respecté « la couleur locale ». » Millet, R. *Flâneries autour de Naples*. *Le Temps*. 24/02/1937, p. 3.

« [...] Il est vrai que son attitude critique changea par la suite, et qu'il lui arriva plus d'une fois de juger avec la dernière sévérité aussi bien l'ensemble de la tradition littéraire française que la production de ses contemporains, qu'il suivait d'ailleurs avec le plus vif intérêt, mais pour n'épargner finalement parmi ceux-ci (sans compter Chateaubriand et Mme de Staël, pour lesquels il avait beaucoup d'estime) que Stendhal, Mérimée, Sainte-Beuve (ou plutôt Joseph Delorme), et surtout Benjamin Constant, auteur de cet *Adolphe* qu'il semble avoir aimé plus que tout autre roman français. [...] » Weidlé, W. *Pouchkine et l'Europe*. *La Vie Intellectuelle*. 25/02/1937, p. 303.

« [...] – X. Héroïne célèbre d'un livre de Madame de Staël. » *Mots croisés*. *Le Courrier de Saône-et-Loire*. 25/02/1937, p. 4.

« Le programme déjà très chargé pour cet hiver, a débuté par une tournée de conférences de la comtesse de Pange, qui, au charme de sa parole et de sa plume, joint une érudition remarquable et unique sur le mouvement pré-romantique en France, et en particulier sur la personne et l'entourage de Mme de Staël, cette femme étonnante qui a devancé par ses idées et son génie, les réalisations des générations venues après elle. Descendante de Mme de Staël, présidente de la Société Stalienne de France, la comtesse de Pange a une autorité incontestable lorsqu'elle parle de sa célèbre aïeule. Elle est venue nous parler de « Madame de Staël et Byron en Italie » et d'autres sujets intéressant le public nombreux et choisi qui se pressait pour l'entendre, tant à Londres, qu'à Cardiff, à Bristol, à Oxford, à Manchester, à Durham et à Newcastle. [...] » Wood, D. *Le Réarmement de l'Angleterre*. *Notre Temps*. 26/02/1937, p. 90.

« Nos beaux châteaux de Touraine sont fiers eux aussi d'avoir vu passer nos grands écrivains. Chaumont connût Mme de Staël, et Chenonceaux abrita en ses murs épais Voltaire, Fontenelle, Montesquieu, Buffon, Condillac, l'abbé de St-Pierre, Mme de Tencin, Mme du Deffand, sans compter J.-J. Rousseau qui, précepteur du fils de Mme

Dupin y fabriqua une collection d'instruments de physique que l'on admire encore de nos jours. [...]. » Au Val de Loire à la poursuite des fantômes. *La Revue du Touring-club de France*. 02/1937, p. 45.

« Singulière coïncidence. Sur la frontière franco-suisse, dans la vétuste et charmant village d'Hermance, au bord du lac transparent, des souvenirs m'obsédaient. De l'autre côté de l'étendue bleue où se mire un ciel changeant, sur l'autre rive du Léman, miroir pour montagnes à têtes blanches, Coppet, autre village suisse, presse ses maisons à arcades autour du château de Mme de Staël. » Manier, S. Les flibustiers de l'or. *Ce soir*. 03/03/1937, p. 8.

« – Club des Champs-Élysées, 35, avenue Emmanuel-III : « Mme de Staël et Byron en Italie », par la comtesse Jean de Pange ». Réunions, fêtes et conférences. *Excelsior*. 05/03/1937, p. 2.

« Aujourd'hui, 5 mars, à 16 h. 30, au Club des Champs-Élysées, 35, av. Victor-Emmanuel-III, thé concert avec Mlle Doerken, cantatrice, M. G. Robert, poète, et Mme J. de Pange qui fera une conférence sur « Mme de Staël et Byron en Italie ». » Allo !... Sachez que... : Au concert. *L'Art musicale*. 05/03/1937, p. 530.

« [...] – 16 h. 30, 35, avenue Victor-Emmanuel-III, comtesse Jean de Pange : « Mme de Staël et Byron en Italie » (Poèmes et chants). [...] ». Rondelet. Cours et conférences d'aujourd'hui. *L'Écho de Paris*. 05/03/1937, p. 2.

« [...] – 16 h. 30 : 35, avenue Victor-Emmanuel-III, « Madame de Staël et Byron en Italie ». Mme la comtesse Jean de Pange. [...] ». Aujourd'hui : Conférences. *Le Journal*. 05/03/1937, p. 2.

« [...] Pichegru meurt dans sa prison, d'une manière que l'on jugera mystérieuse et qui ne nous étonne plus guère nous autres qui voyons à l'œuvre les geôliers des gouvernements qui se disent autoritaires. Pichegru meurt donc et Mme de Staël s'écrie avec ironie : « Bonaparte est bien malheureux, tous ses prisonniers lui meurent dans les mains ». » Duhamel, G. Sur un portrait de Bonaparte. *Le Phare de la Loire*. 08/03/1937, p. 2 ; *Le Grand écho du Nord de la France*. 09/03/1937, p. 1 ; Sur le portrait de Bonaparte. *La Petite Gironde*. 14/03/1937, p. 1.

« Mme de Staël. – Châteaubriand. – Stendhal. – A. Comte. – G. de Nerval. – Lamartine. – Vigny. – Musset. – G. Sand. – Balzac. – Th. Gautier. – Baudelaire. – Michelet. – Sainte-Beuve. Etc... » Les classiques Larousse. *Bulletin de l'enseignement primaire supérieur et professionnel*. 10/03/1937, p. 2 ; 15/04/1937, p. 5 ; 10/05/1937, p. 84 ; 05/06/1937, p. 2.

« Dans le livre qu'elle lui consacre, Mme Blanc-Peridier lui donne un titre qui lui aurait plu : celui de princesse de la Troisième République. Princesse, elle fut par les qualités d'un esprit qui, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, a joué un rôle

considérable dans les lettres françaises. Son rôle a pu être comparé à celui qu'ont tenu en d'autres temps Mme de Staël et Mme Récamier. » Blanc-Peridier, A. Une princesse de la Troisième République. Juliette Adam. *Le Courrier de Saône-et-Loire*. 11/03/1937, p. 4.

« Aujourd'hui, la *Société des Études staéliennes* se réunira chez la comtesse Jean de Pange pour rendre hommage à *Pouchkine et Mme de Staël*. Le comte Begouen, professeur à l'Université de Toulouse, dira quelques mots sur les *Souvenirs inédits de la comtesse Caffarelli*. » J.-H. C. Memento. *Le Jour*. 14/03/1937, p. 2.

« Le conférencier rappela le voyage de la comtesse à Goettingue, ses relations avec Charles de Villers et Mme de Staël. » G. D. Une réunion de la Société staelienne. *Journal des débats politiques et littéraires*. 17/03/1937, p. 2.

« Mme de Staël a donné le modèle de toutes les illusions. On trouve dans son œuvre tout ce qui se disait alors, et tout ce qu'il aurait mieux valu ne pas croire. On n'a que l'embarras du choix... Voici quelques-unes de ses pensées :

[...]

Et enfin cette trouvaille : la langue allemande est faite pour le vrai ; le français auquel Rivarol, approuvé cependant par l'Académie de Berlin, trouvait tant de belles lignes, n'est favorable qu'à l'équivoque d'après Mme de Staël. » Chaumeix, A. L'Allemagne d'Hitler. *La Revue Hebdomadaire*. 20/03/1937, p. 301.

« La lecture du *Télémaque*, avec celle des écrits et surtout des hymnes religieux de Mme Guyon, a façonné en ce sens l'un des penseurs qui ont donné à l'esthétique allemande son caractère original. Tel est le résultat du travail remarquable de M. Minder. Or, Mme de Staël a fait un peu plus tard, de ces disciplines mystiques nouvelles proposées par la Germanie, l'un des éléments élaborateurs du romantisme français de 1820. » Seillière, E. Du quiétisme au romantisme. *Journal des débats politiques et littéraires*. 21/03/1937, p. 3.

« En remontant dans le passé, on voit que la première femme qui prit la plume pour écrire sur la politique, Mme de Staël, marqua pour la liberté individuelle une passion qui a fait l'admiration de ses contemporains. » Dangeau. Autres travaux féminins. *La Petite Gironde*. 22/03/1937, p. 2.

« – La Société des études staéliennes s'est réunie dimanche chez la comtesse de Pange, pour entendre deux très intéressantes causeries.

Le comte C. de Rochefort a fait des révélations du plus haut intérêt concernant l'influence de Mme de Staël sur Pouchkine et a donné le texte jusqu'à présent inédit en français d'une nouvelle intitulée *Roslavelept*, où le poète attribue à Mme de Staël un rôle important. [...] Il évoqua les relations de la comtesse Caffarelli avec Napoléon, Mme de Staël et les principaux personnages de son temps. » Valfleury. Le Carnet du « Figaro » : Cercles. *Le Figaro*. 24/03/1937, p. 2 ; Valmont. Le Monde : Cercles. *Excelsior*. 26/03/1937, p. 2.

« « L'Italie attend et espère, » disait en 1780 la Grande Catherine, et dans *Corinne*, Mme de Staël, qui n'a pas toujours vu aussi juste, disait : « L'Italie est bien plus remarquable par ce qu'elle a été et par ce qu'elle pourra être, que par ce qu'elle est aujourd'hui. » »
Chaumeix, A. L'Italie de Mussolini. *La Revue Hebdomadaire*. 27/03/1937, p. 424-425.

« Chateaubriand y bâilla quelques-uns des derniers jours de la noble vie à l'Infirmier Marie-Thérèse de la rue d'Enfer, puis au 112 de cette rue du Bac si chère à Mme de Staël. [...] »
Torquet, C. Au XIXe siècle. Paris et les Écrivains. *Le Monde illustré*. 27/03/1937, p. 231.

« Ce qui est vraiment beau, c'est ce qui rend l'homme meilleur. Mme de Stael. »
Excelsior. 28/03/1937, p. 1.

« Dans un article paru dans *Le Mois*, M. Wladimir Weidlé étudie les goûts littéraires de Pouchkine, et les influences qui le marquèrent le plus fortement.

[...]

Grand admirateur de notre littérature, ses prédilections allaient, paraît-il, vers Voltaire, Chénier, Chateaubriand, Mme de Staël, Stendhal, Mérimée, Sainte-Beuve et Benjamin Constant. On voit que Pouchkine avait le goût sûr... »
Michele. *Courrier littéraire. L'Ami du Peuple*. 30/03/1937, p. 2.

« D'autres exemples fournis par M. Dangeau, pour n'être point si dramatiquement publicitaires, n'en sont pas moins édifiants. C'est dans le passé Mme de Staël, au cœur tumultueux, qui de tendances libérales dans ses écrits politiques, le fut dans sa vie privée au point de se refuser à épouser Benjamin Constant qu'elle aimait et dont elle était l'amie. »
Germaine. La politique du divorce et du célibat. *La Petite Gironde*. 30/03/1937, p. 6.

« Il avait de l'affection pour Blessington qu'il avait surnommé *Plutus*. D'Orsay devint le *Cupidon déchaîné* et lady Blessington, l'*Aspasie irlandaise*.

Ils furent intimes au point d'avoir quelques fâcheries, puis on se prêta des livres. Byron offrit *Adolphe* qu'il appréciait particulièrement à lady Blessington et lui parla de Mme de Staël. Il avait rencontré cette femme célèbre sur les bords du lac de Genève. »
De Gramont, E. Lady Blessington : grand récit historique. *Marianne*. 31/03/1937, p. 6.

« Proudhon a cru dans Louis Napoléon : il a vu en celui-ci, de par ses origines, une force révolutionnaire (ce qui est déjà assez surprenant de la part d'un analyste de la société et d'un esprit aussi vigoureux).

Partout, écrit-il en Décembre 1848, l'instinct socialiste, joint au plus profond républicanisme, se trouve mêlé à ce nom de Napoléon, qui, pour le peuple, ne fut, n'est encore aujourd'hui, que la Révolution incarnée ou, comme disait Mme de Staël, Robespierre à cheval. »
Friedmann, G. À la lumière du marxisme. *Commune*. 03/1937, p. 1105.

« Après les privations fatales d'un hiver fort rude, leur situation s'était améliorée ; les revenus de Mareuil-en-Brie leur permettaient de reprendre leur rang dans le monde ; entre deux séjours à Vigny, chez son ancienne mère adoptive, la princesse de Guéméné, Aimée paraissait dans le salon de certaines dames qu'elle avait connues à Saint-Lazare : la brune comtesse Adèle de Bellegarde, sa sœur, la blonde Aurore, et la comtesse Amélie de Boufflers. Là se réunissaient timidement peu à peu, après la tourmente, la princesse d'Hénin, Mmes de Staël et de Condorcet, née Sophie de Grouchy. Toutes ces dames que le hasard seul avait arrachées à l'échafaud avaient vécu des existences aussi bousculées que Mme de Montrond. [...] » Praviel, A. Le destin tragique d'André Chénier. *Lectures pour tous*. 03/1937, p. 44-45.

« [...] La duchesse de Fleury connut par sa situation tout ce que l'élégance, la délicatesse des bienséances, les grâces donnaient de charmes à la cour de Versailles ; depuis que la séparation d'avec son époux lui fit reprendre le nom de son père, la comtesse de Coigny connut tout ce que la Révolution fit naître de plus intéressant, de plus solide, de plus éclairé sur les affaires et les personnes qui les avaient dirigées. Ce mélange d'instruction mit en valeur ses qualités naturelles et les avantages de son éducation extraordinairement soignée. Également familière avec les belles lettres françaises et latines, elle avait l'acquis d'un homme ; mais le savoir en elle n'était jamais pédant, elle resta toujours femme et l'une des plus aimables de toutes. Sa conversation éclatait en traits piquants, imprévus et originaux. Elle résumait toute l'éloquence de Mme de Staël en quelques mots perçants. [...] » Praviel, A. Le destin tragique d'André Chénier. *Lectures pour tous*. 03/1937, p. 49.

« [...] 16 heures. – Lettres de Mme de Staël, par Renée Bourgeon. [...] » Radio-courrier : Programme du vendredi 2 avril 1937. *L'Ami du Peuple*. 01/04/1937, p. 6 ; La TSF. *La Liberté*. 02/04/1937, p. 4 ; TSF Tribune. Programmes du jour. *L'Ouest-Éclair*. 02/04/1937, p. 13.

« [...] 16 h. : Lettres de Mme de Staël. [...] » Écoutez demain. *L'Oeuvre*. 01/04/1937, p. 4.

« 16 heures : Paris-P.T.T., Lettres de Mme de Staël ; [...] » La Radio : Écoutez demain, vendredi. *Ce soir*. 02/04/1937, p. 6.

« 16 heures (Paris-P. T. T.) : Lettres de Mme de Staël. » Radio : Conférences. *Journal des débats politiques et littéraires*. 02/04/1937, p. 6.

« 16 h. : Lecture : Lettres de Mme de Staël, par Mlle Renée Bourgeon. [...] » Les Concerts par T.S.F. Vendredi 2 avril : Paris P.T.T. *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*. 02/04/1937, p. 10.

« 16 h. : Paris P.T.T. : Lettres de Mme de Staël. » T.S.F. Programme du 2 avril. *Le Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire*. 02/04/1937, p. 5.

« [...] 16 h. Lettres de Mme de Staël. [...] » Courrier de la T.S.F. Programme du vendredi 2 avril : Paris-P.T.T. *Le Petit Journal*. 02/04/1937, p. 5.

« À 14 h. : très nombreux et bons livres sur la littérature, les voyages, les sciences, l'histoire et les beaux-arts : œuvres de Buffon, Victor Hugo, Michelet, Plutarque, J.-J. Rousseau, Rollin, Mme de Staël, Stendhal, Schiller ; gravures en portefeuille : « La vie de Notre Seigneur Jésus Christ », « Les expositions d'Anvers », « La Gilde de St-Sébastien », etc. » *Le Petit Marseillais*. 02/04/1937, p. 12.

« [...] – 16 h. : Lecture : Lettres de Mme de Staël, par Renée Bourgeon. [...] » Carnet de la T.S.F. *La Dépêche du Berry*. 02/04/1937, p. 3 ; La T.S.F. chante. Écoutez aujourd'hui : Paris-P.T.T. *Le Phare de la Loire*. 02/04/1937, p. 7.

« [...] – 16 h. : Lecture : Lettres de Mme de Staël. [...] » Carnet de la T.S.F. : Paris-P.T.T. *Le Progrès de la Côte-d'Or*. 02/04/1937, p. 5.

« [...] 16 h., lettres de Mme de Staël, mélodies. [...] » Radio. *Paris-Soir*. 02/04/1937, p. 7.

« La belle société était alors fort indulgente pour les crises passionnelles que condamna plus tard la moralité bourgeoise. On excusait les écarts de Châteaubriand, de Mme de Staël, de Mme Récamier, de Pauline Bonaparte, de Mme Talien. Plus tard, on excusera la conduite singulière de la Comtesse d'Agoult et du futur Abée Litz et les déportements de George Sand.

[...]

Instable, dévoré d'inquiétudes, incertain dans ses opinions comme dans ses tendresses, il méritait le surnom que lui donnaient ses meilleurs amis : Constant, l'Inconstant. Le besoin de femmes et les liens irréguliers qui en résultaient, dominaient sa nature. Pour peindre Ellénore, l'objet de sa passion, de la passion d'Adolphe, il prétendait avoir « brouillé ses crayons » de façon qu'on ne put exactement en trouver le modèle. On y a reconnu, en effet, Anna Lindsley, Mme de Staël, Mme Récamier, Julie Talma. Mme Constant de Rebecque, en publiant les lettres de Julie Talma et de Benjamin Constant à Anna Lindsley, a permis d'éclairer ce mystère.

[...]

Cette Anna Lindsley, mi irlandaise, mi française, était la fille d'un aubergiste de Calais, que Mme Fitz-James éleva avec soin et qui, devenue une belle fille, rendit jalouse sa bienfaitrice qui s'en sépara. Elle fut successivement la maîtresse de M. de Conflans, de Louis Drumont, Comte de Melfort, enfin d'Auguste de Lamoignon. En 1800, B. Constant la rencontra chez Julie Talma, et en tomba éperdument amoureux. Ce fut elle qui lui inspira Ellénore ; mais Corinne (Mme de Staël), a fourni des traits à ce portrait. » Noir, J. *Revue bibliographique : Benjamin Constant : Adolphe. Concours médical*. 04/04/1937, p. 1293.

« Mais Gérard était aussi portraitiste. Et ses portraits de femmes, surtout, de Mme de Staël idéalisée, de Joséphine de Bauharnais si séduisante et de Mme Récamier, sont à la fois des œuvres d'art et des documents d'époque. Et ils sont bien agréables à regarder.

[...]

L'un d'eux, M. Herriot, assure, dans la thèse qu'il lui a consacrée, qu'elle était intelligente. Elle était ignorante, soit, mais elle ne l'ignorait pas. Et elle avait de l'habileté. Lorsque Mme de Staël lui offrit son amitié, elle sut l'accueillir avec empressement et s'en servir. Peut-être n'eut-elle pas suffi, à elle seule, à attirer et à retenir tous les beaux esprits de son temps. Mais Mme de Staël était là. On écoutait Mme de Staël et on regardait Mme Récamier. Et lorsque Benjamin Constant, placé entre elles deux, disait, un peu lourdement : « Me voici entre l'Esprit et la Beauté », et que Mme de Staël, piquée, répliquait : « C'est la première fois qu'on me trouve jolie », c'est encore Mme Récamier qui, ne disant rien, triomphait. » Ariane. Écrit sur la vie... carnet d'une femme d'aujourd'hui : La couleur de ses yeux... *Nouveauté*. 04/04/1937, p. 7.

« [...] Chamfort, alors révolutionnaire, l'abbé Siéyès, Barnave, Garat, Lavoisier, Roland, Barrère, Mme de Staël, Talleyrand y fréquentaient parmi bien d'autres et faisaient sur leurs auditrices l'essai de leurs idées et de leurs tirades. » Léon-Martin, L. Théroigne de Méricourt : Paris en mai 1789. *Le Petit Parisien*. 06/04/1937, p. 4.

« Un jour, Clotilde, romanesque, avait dit à son fiancé :

– J'ai un album de poésie. Tous mes émis y ont inscrit soit une pensée, soit un poème. Je veux que vous y ajoutiez quelques vers. Ce sera ma plus belle page. Ne refusez pas.

Il avait essayé de répliquer :

– Je suis historien. Je ne suis pas poète...

– Ah ! si je pouvais vous parler de Louis XI ou de Mme de Staël !

– Non ! non ! c'est de moi qu'il faut parler, de moi seule.

– Je ne saurai pas.

– M'aimeriez-vous moins que vous ne le dites ?

– Oh ! Clotilde !

– Alors... je vous donne trois jours... » Acremant, A. Un ennemi mortel. *Le Petit Journal*. 09/04/1937, p. 2.

« Que l'on songe que dès 1807, en Allemagne, le baron de Stein, fondateur du Tugenbund, présentait la philosophie, la philologie et la science de la nature comme formant « la trinité sur laquelle serait fondée l'Église allemande de l'avenir » ; les dogmes étaient ramenés à des symboles des vertus qui prépareraient la grandeur allemande. Mme de Staël et Benjamin Constant firent pénétrer de pareilles idées en France. Hitler semble assez bien les reprendre aujourd'hui. Les dirigeants du marxisme espagnol, par l'intermédiaire de Hegel et de Krause, se font leurs disciples. [...]. » Habert, O. L'esprit démocratique sous la Restauration. *La Croix*. 14/04/1937, p. 4.

« On s'explique que le « Prix International du roman » (doté de 300000 francs, s'il vous plaît), ait été décerné à Mme Louise Weiss pour son récit, Délivrance, puisque ce récit est

un hymne en l'honneur de « l'Apôtre de La Société des Nations », du « Pèlerin de la Paix », Aristide Briand. Une ardente conviction l'anime, et ce lyrisme l'exalte qui – par une coïncidence singulière, puisque la scène en est à Genève – fut celui de Mme de Staël... [...] » Charpentier, J. *Revue de la Quinzaine : Les romans. Mercure de France*. 15/04/1937, p. 355-356.

« Puis notre consoeur rend visite aux salons de Mme de Staël, à celui de Mme de Girardin. Et elle termine par les salons contemporains, affirmant avec quelque optimisme : La tradition du « Bureau d'esprit » ne s'est pas perdue et c'est là que la femme, tour à tour inspiratrice et mécène, put le mieux jusqu'à maintenant exercer son pouvoir. » Le mouvement intellectuel : Cours d'amour et salons littéraires. *La République*. 18/04/1937, p. 6.

« « La musique double l'idée que nous avons des facultés de notre âme ; quand on l'entend, on se sent capable des plus nobles efforts », a écrit Mme de Staël. [...] » Ce qu'on a entendu à Paris dans divers Concerts et Récitals : Mme Chailley-Richez et M. G. Enesco. – Concert de l'École Normale. – Mme Jacotin, Mlle Crozet et M. d'Arquennes. – Œuvres de M. Singer. – Mlle Lisa Duncan. – Mlle Doris Niles. – Gala Pouchkine. *L'Art musicale*. 23/04/1937, p. 665.

« Car il est bien certain que les livres et les articles des écrivains français, lorsqu'ils s'attachent à faire comprendre les choses de l'étranger, se rattachent plus souvent aux ouvrages du type *De l'Allemagne*, de Mme de Staël, qu'au type *Bramble-Disraëli*, de M. André Maurois. Et c'est grand dommage. Pour qu'un écrivain parvienne à créer un courant de vivante sympathie entre un peuple, un génie étranger et le public français, il faut qu'il montre, non seulement une intelligence, une bonne grâce et une bonne volonté exceptionnelles, mais qu'il possède encore une persévérance et un désintéressement inlassables. [...]

Or, Mme de Staël, écrivant sur l'Allemagne, livre au lecteur une expérience, souvent tendancieuse et parfois contestable, mais avant tout personnelle. Ce n'est pas tant de l'Allemagne qu'elle nous entretient que de sa découverte de l'Allemagne. Et aujourd'hui, romantiques ou non, les auteurs français qui vont en Russie, en Italie ou dans le III^e Reich ne font pas autrement. » Barbey, B. *Chroniques : Les Spectacles. La Revue Hebdomadaire*. 24/04/1937, p. 492.

« Le voyage n'est plus, pour la femme moderne, une aventure ; elle voyage toute l'année et peut, à présent, manifester ouvertement son admiration pour tel ou tel peuple sans encourir la disgrâce de Mme de Staël lorsque le ministre, duc de Rovigo, lui intima l'ordre d'avoir à quitter la France parce que, disait-il, « l'air de ce pays ne lui convenait pas ». » J. F. Élargir son horizon. *Le Jour*. 24/04/1937, p. 4.

« [...] Elle a évoqué l'attirance que causait déjà à ses yeux d'enfant le jardin où Talma avait promené ses méditations de tragédien ; elle a évoqué les grandes ombres de ces héros du théâtre, auxquels Talma avait donné vie, entourant sa tombe de leurs

admiraions ; elle a rappelé avec éloquence les amitiés passionnées de Tama, les lettres écrites par lui à Napoléon, qui l'aimait si particulièrement, à Mme de Staël et à bien d'autres, les lettres aussi de Mme de Staël... et M. Leitner, ainsi qu'une de ses jeunes camarades, en ont lu quelques-unes, dont l'accent profond allait au cœur. Mme Lafont-Ferrare a su rendre de cette vie, de cette époque, de cette gloire, une impression à la fois chaleureuse et discrète qui a été extrêmement goûtée. » De C., H. *Journal des débats politiques et littéraires*. 30/04/1937, p. 2.

« Les hommes pourraient faire à beaucoup de ces femmes le reproche que fit Napoléon au fils de Mme Staël quand celui-ci vint plaider la cause de sa mère en affirmant à l'Empereur qu'elle ne s'occuperait plus de politique : « De la politique n'en fait-on pas en parlant de la morale, de la littérature, de tout au monde ? Que voulez-vous que j'y fasse ? C'est sa faute, elle a de l'esprit, trop d'esprit, voilà ce qui la rend insubordonnée ». Le salon de Mme de Staël – dont l'esprit d'était justement formé dans le salon de Mme Necker, sa mère – avait été le premier rouvert après le 9 Thermidor ; Benjamin Constant, Boissy d'Anglas, Mme Récamier y coudoyaient des émigrés, des ministres et les frères du Premier Consul. On y voyait aussi M. de Talleyrand. Vidé par l'exil de Mme de Staël, ce salon composite ne rouvrit qu'en 1814. [...] » Les salons du XVIIe et du XVIIIe siècles où des femmes tenaient « bureau d'esprit » n'ont jamais cessé d'exister à Paris. *La Gazette de Biarritz-Bayonne et Saint-Jean-de-Luz*. 30/04/1937, p. 1 ; *La Gazette de Bayonne, de Biarritz et du Pays Basque*. 30/04/1937, p. 1.

« L'intelligence est vive, enjouée et raffinée. Beaucoup d'intuition. Un sens artistique très développé. Tout cela résulte d'un Mercure admirablement situé et configuré. Mais ce n'est ni une Mme de Staël ni une George Sand, car les indications de génie font défaut. Uranus à l'As donne de l'originalité et une certaine excentricité. » Professeur Lesage. Allo ! Les astres vous parlent... : L'horoscope de Mrs. Simpson. *Être Belle*. 04/1937, p. 26.

« Dans telle section romaine ont lieu des championnats plus étonnants encore : des « matches d'improvisation poétique ». Sur un sujet donné pendant le concours, les rivaux improvisent des bouts-rimés, des chansonnettes... Qui eût cru que la Colomba de Mérimée ou la Corinne de Mme de Staël pussent trouver en Italie de modernes émules ? [...] » Lorson, P. Dopolavoro : L'organisation italienne des loisirs ouvriers. *Études*. 04/1937, p. 14.

« C'est peut-être l'attitude indépendante de l'héroïne de Mme de Staël qui lui inspire également le dédain de l'opinion publique : [...] (Que m'importent les autres ? Eux tous ? Le monde entier ?) [...] » Lozinski, G. À propos de « Gore ot uma. *Le Monde Slave*. 04/1937, p. 47.

« [...] En fin de chapitre, de très nombreux exercices gradués invitent à l'utilisation du vocabulaire acquis, envisagé comme matériaux de l'œuvre littéraire, et entraînent à la transposition fidèle et nuancée d'une pensée. De bonnes pages empruntées à Pascal et

Mme de Staël aussi bien qu'à France et Duhamel, sont proposées en thème. » J. B. Les témoins parmi nous. *Les Langues Modernes*. 04/1937, p. 4.

« [...] De toute manière, les Elfes sont les derniers venus parmi les petits dieux ou les génies du Panthéon romantique. Originaires des pays scandinaves, ils vécurent longtemps au fond de leurs grottes boréales, ignorés et tranquilles, jusqu'au jour où la France les découvrit, grâce à madame de Staël. [...] » Photiadès, C. Les ballets de Monte-Carlo : Les Elfes. *Revue de Paris*. 01/05/1937, p. 923 ; *Revue de Paris*. 15/06/1937, p. 923.

« Ce fut à Lausanne que Gibbon conçut le premier, le seul amour de sa vie, pour une jeune et savante institutrice, Suzanne Curchod, qui devait être plus tard la femme du ministre Necker et la mère de Mme de Staël. [...] » Hier et aujourd'hui : Gibbon, touriste anglais. *Ric et Rac*. 01/05/1937, p. 2.

« Comme pour l'Allemagne de Mme de Staël on a été obligé de constater que si le continent avait beaucoup d'idées il en possédait fort peu de communes. Et on pourra chercher pendant longtemps l'Europe sans pouvoir la trouver, alors qu'au 18^e siècle il en a existé une qui était française. Europe qui s'épanouissait sous le signe de notre langue et de notre génie national, élevés tous deux à la dignité du critérium de la civilisation. [...] » D'Amphernet, M. Réflexions en marge d'un livre. *Le Phare de la Loire*. 07/05/1937, p. 2.

« Talma passe assez vite au rang des Olympiens, Mme de Staël l'a consacré. « Le charme de la musique, de la peinture, de la sculpture, de la poésie et, par-dessus tout, du langage de l'âme, voilà ses moyens pour développer dans celui qui l'écoute toute la puissance des passions généreuses ou terribles. » [...] » Charlety, S. La Critique et les Comédiens d'autrefois. *La Dépêche*. 11/05/1937, p. 1.

« Mme de Staël qui fuyait en Russie l'hostilité de Napoléon s'y sentait mal à l'aise. « Le silence russe, dit-elle, est tout à fait extraordinaire. » [...] » Le secret russe. *Le Matin*. 11/05/1937, p. 2.

« Pour une femme, la gloire n'est jamais que le deuil éclatant du bonheur. Mme de Staël. » Variétés. *Marie-Claire*. 14/05/1937, p. 18.

« Il y a un nationalisme politique, et, à son côté, un nationalisme culturel, qui au fond est un phénomène très sain. L'époque du cosmopolitisme littéraire, dont Mme de Staël, Stendhal, Victor Cherbulier, en France, et, le plus grand de tous, Goethe, en Allemagne, furent, à la même période, ce qui dit tout, les prophètes et les vulgarisateurs, est révolue. [...] » Labriola, A. Superfluité du livre. *L'Ère Nouvelle*. 15/05/1937, p. 1.

« Verticalement : [...] – 3. Initiales d'un ami de Mme de Staël. [...] » De Brasero, P. Les mots croisés de l'« Écho de Paris ». *L'Écho de Paris*. 17/05/1937, p. 7.

« Et, sans doute, cette vue synthétique est juste dans l'ensemble. C'est à peu près celle que le premier grand théoricien du Romantisme, Mme de Staël, développait, vers 1810, dans son livre *De l'Allemagne* : le Nord est romantique et chrétien, le Midi est classique et païen. Le classicisme aurait été, à l'en croire, une littérature d'emprunt, artificielle et postiche. [...] » Simon, P.-H. L'Espagne et le Romantisme français. *La Vie Intellectuelle*. 25/05/1937, p. 286-287.

« En 1813, Sismondi publiait son gros ouvrage *De la littérature du Midi de l'Europe*, où, corrigeant ce qu'il y avait d'arbitraire dans la thèse de Mme de Staël, il montrait que les peuples du Midi, et particulièrement l'Espagne, n'avaient cessé de vivre et d'exalter ces sentiments chrétiens et chevaleresques où l'on voyait alors l'essence du romantique. [...] » Simon, P.-. L'Espagne et le Romantisme français. *La Vie Intellectuelle*. 25/05/1937, p. 290.

« Il l'est, il n'y a aucun doute. M. Edmond Fleg a taillé, supprimé des anges, des esprits, des sorcières, des paysans et même le Seigneur, il a rabouté les scènes pour ne plus faire que quinze tableaux, élagué les tirades et, malgré ce travail d'émondage, ce poème chaotique reste encore très loin de notre sensibilité et le spectateur le plus attentif risque de perdre le meilleur de cet ouvrage que Mme de Staël déclarait vertigineux. » J. C. Dernière heure théâtrale. Au théâtre de Montparnasse : « Faust » de Goethe, adaptation nouvelle de M. Edmond Fleg. *Le Figaro*. 26/05/1937, p. 3.

« – L'amour est la passion où il entre le moins d'égoïsme. (Mme DE STAEL.) » La sagesse universelle. *Midinette*. 28/05/1937, p. 22.

« Il est curieux, cependant, de voir comment forment certaines légendes. On entend dire couramment que les « Discours » auraient révolutionné l'Allemagne et largement contribué à la soulever contre Napoléon. À la vérité, ils eurent un très petit public ; ils furent prononcés à Berlin où Fichte n'était pas encore professeur, l'Université ne devant être fondée que quelques années plus tard. La ville était alors occupée par les troupes françaises. La police impériale, qui intervint contre le prédicateur Schleiermacher, ne fit aucune attention à Fichte ; est-il vraisemblable qu'elle n'eût pas bougé si ses « Discours » avaient fait grand bruit ? Napoléon y est fort maltraité. Ils ne sont même pas mentionnés dans le livre de Mme de Staël, *De l'Allemagne*, postérieur de deux ans, où un long chapitre est consacré à la philosophie de Fichte. » En zig-zag à travers le Reich : À la mémoire de Fichte. *Je suis partout*. 29/05/1937, p. 9.

« *Faust*, œuvre intraduisible... », écrit Mme de Staël. Intraduisible n'est plus assez dire. Autour d'une plate idylle entre le beau Monsieur et l'humble fille, Goethe épaississait une forêt ésotérique. [...] » Colette. Spectacles de Paris : Faust au théâtre Montparnasse. *Le Journal*. 30/05/1937, p. 1.

« Ailleurs, la même Mme de Staël, qui était très bien placée, non seulement pour comprendre mais pour « sentir » *Faust*, tant par son éducation que par sa contemporanéité

avec cette œuvre de Goethe, expression si complète de l'esprit d'une époque qu'elle reflète dans son poétique miroir : « Il (*Faust*) fait réfléchir sur tout et sur quelque chose de plus que tout. » Austruy, H. Le « Faust » de Goethe. *La Nouvelle revue*. 05/1937, p. 282.

« La princesse Hélène-Louise-Elisabeth, née en 1814, était fille du grand duc de Mecklembourg-Schwerin, petite-fille du grand-duc de Saxe-Weimar qui fut l'ami de Goethe et de Schiller, et de la grande duchesse dont Mme de Staël a laissé ce portrait où, selon Mme d'Harcourt qui connut bien la duchesse d'Orléans, on croirait retrouver l'image de cette princesse : « C'était le vrai modèle d'une femme destinée par la nature au rang le plus illustre ; sans prétention comme sans faiblesse, elle inspirait au même degré la confiance et le respect (2). »

[...]

Le duc de Broglie (lui aussi marié à une protestante, la fille de Mme de Staël), fut désigné pour aller chercher la princesse et sa belle-mère. » Pannier, J. Un mariage princier. *Bulletin du Groupe du Bas-Languedoc de l'Association Sully*. 01/06/1937, p. 2-3.

« [...] La grandeur de l'acte ne réside pas dans son résultat plus ou moins heureux, elle est dans l'acte accompli consciencieusement. « Fais ce que dois, advienne que pourra », nous conseille l'un des plus sages proverbes. Aussi bien, Mme de Staël confirme-t-elle ce bel adage par cette constatation : « Le seul acte qui atteigne toujours son but, c'est l'intégral accomplissement du devoir ». [...] » Composition française : Le prix de l'effort. *L'École et la famille*. 01/06/1937, p. 391-392.

« Et voici Fontaine-Française. Qui ne connaît, en Bourgogne, l'élégance, la pureté de lignes, le goût délicieusement français de ce château et de son grand jardin ? Grâce à l'amabilité de M. et Mme de Chabrillan, les membres de la caravane visitent l'intérieur de cette grande demeure où flotte le souvenir du roi Henry, comme celui de Mme Saint-Julien, de Voltaire, de Mme de Staël, etc. [...] » La sortie d'été du Syndicat d'Initiative de Dijon. *Le Progrès de la Côte-d'Or*. 01/06/1937, p. 5.

« La comtesse Le Marois, née Haussonville, a commenté une lettre inédite de Mme de Staël à Napoléon datée de septembre 1810. Le brouillon de cette lettre retrouvé récemment dans les archives de Coppet permet de préciser plusieurs points intéressants les rapports toujours si discutés entre Mme de Staël et Napoléon. La comtesse Jean de Pange a ensuite lu un document donnant d'importants détails sur les derniers moments et la mort de Mme de Staël. Enfin le professeur Van Tieghem a présenté son *Répertoire chronologique de littérature européenne*, ouvrage conçu sur un plan entièrement nouveau et qui sera désormais indispensable aux érudits. » Valmont. *Le Monde : Cercles. Excelsior*. 05/06/1937, p. 2 ; Arts et lettres. *Journal des débats politiques et littéraires*. 06/06/1937, p. 2.

« [...] Mais la tradition protestante persistait, qu'entre Chateaubriand et les survivants du XVIIIe siècle allait renouer l'école de Coppet, Mme de Staël et son groupe avec surtout

Benjamin Constant. Chateaubriand, dit M. Giraud, a écrit le *Génie du catholicisme* ; le livre *De l'Allemagne*, c'est le *Génie du protestantisme*.

[...]

Quant au groupe d'écrivains qui, avec Mme de Staël, se rattachent à Rousseau, ils ont appris en s'inspirant de la littérature allemande « à écarter la solution catholique du problème religieux et à se satisfaire d'un idéalisme vapoureux, d'une vague religiosité qui se concilie aisément avec toutes les manifestations, les déviations quelquefois, du sentiment individuel et qui, dans bien des cas, ne se distingue guère d'un très large protestantisme, et même d'un simple déisme. M. Victor Giraud, ne sera pas sans influence sur les destinées du romantisme. » Lamartine allait paraître. » À travers les *Revue. Journal des débats politiques et littéraires*. 06/06/1937, p. 3.

« L'étude de M. Victor Giraud sur l'attitude vraie du romantisme à l'égard du catholicisme contient des pages excellentes sur Chateaubriand, Bonald, Joseph de Maistre, Ballanche, Mme de Staël et Benjamin Constant. » J.-H. C. Les revues et les hebdomadaires. *Le Jour*. 06/06/1937, p. 2.

« Comme Montalembert maintenant les comptes pour peu de chose, ces moments de succès et de gloire extérieure ! Comme il redirait à son tour le mot de Mme de Staël : « La gloire n'est que le deuil éclatant du bonheur. » E. M. Charles de Montalembert. *Les Jeunes*. 06/06/1937, p. 4.

« [...] Signalons également à leur attention des lettres d'Henriette Renan, celle qui fut immortalisée par Ernest Renan dans *Ma sœur Henriette* et à qui il dédia la *Vie de Jésus*, enfin des lettres de G. Sand à son frère Hippolyte Châtiron et à Th. Silvestre, une importante correspondance de Mme de Staël, une lettre de Wagner à R. de Montesquiou, etc. » Autographes. *Journal des débats politiques et littéraires*. 07/06/1937, p. 2.

« [...] Ce morceau, qu'on pourrait croire tiré de la *Nouvelle Héloïse*, est en réalité la fin d'une épître que Mme Necker, née Suzanne Curchod, composait à l'adresse de son fiancé quelques jours avant leur mariage, et elle explique pourquoi Mme de Staël, qui n'aimait guère l'artifice et les calculs, ne s'est jamais parfaitement accordée avec une mère dont la simplicité n'était pas l'une des qualités dominantes.

[...]

Et Mme Necker faisait contribuer jusqu'à sa fille, cette petite Germaine qui sera Mme de Staël, à la gloire paternelle ; l'air qu'elle respirait était tout embaumé par les fumées d'encens que les *Neckeromanes*, comme on disait alors, répandaient autour de leur idole, et sa meilleure nourriture lui était donnée par les philosophes.

[...]

Un jeune attaché de l'ambassade de Suède se mit le premier sur les rangs, Eric Magnus, baron de Staël-Holstein, à qui les Necker trouvèrent peu d'avenir ; Fersen jeta ensuite ses vues sur Germaine, mais Marie-Antoinette ne voulut rien entendre et se mit à soutenir M. de Staël ; un prince allemand se présenta, qu'on allait écouter, lorsqu'il avoua si loyalement le chiffre considérable de ses dettes que Necker, effrayée, l'écarta sans

discussion. Enfin, dans l'automne de 1783, les Necker mirent la main sur le gendre comblé de gloire et d'avenir : William Pitt, chancelier de l'Échiquier à vingt-trois ans, et prochain premier ministre. Par malheur, Germain le refusa malgré les supplications de sa mère, et il fallut se contenter de M. de Staël, que le roi de Suède voulut bien nommer son ambassadeur près de la Cour de Versailles.

[...]

L'exil devait leur être d'autant plus cruel que Germaine, détachée de M. de Staël, venait de prendre pour amant le comte Louis de Narbonne, qu'elle s'efforçait héroïquement de mettre à la tête de cette révolution dont son père et sa mère ne voulaient plus parler. [...] Quand fut achevé le petit monument qu'on voit aujourd'hui dans le parc de Coppet, M. Necker se conforma scrupuleusement à ces volontés macabres, qui firent frissonner d'horreur Mme de Staël. Chaque jour il venait contempler les traits chéris de Suzanne, en attendant de la rejoindre ; après cette méditation, il rentrait dans son cabinet, où il préparait la publication des œuvres de Mme Necker, en quatre volumes. En 1818, lorsque le duc de Broglie, gendre de Mme de Staël, pénétra dans le monument afin d'y faire déposer le cercueil de sa belle-mère, il trouva les deux époux, épaule contre épaule, dans leur bain d'alcool, et parfaitement conservés. » De Lacretelle, P. *Le ménage de Monsieur Necker. Marianne*. 09/06/1937, p. 6.

« – 7. Monnaie chinoise constituant la rime la plus riche à Mme de Staël ; [...]. » Mots croisés. *L'Intransigeant*. 11/06/1937, p. 2.

« Bravo ! pour la Bibliothèque Nationale, qui acheta hier, moyennant 5020 francs, dans une vente, que dirigeait Me Giard, assisté de M. Pierre Berès, 65 lettres autobiographiques de Mme de Staël, adressées à Fourcault de Pavant, notaire à Paris, et datées d'Italie, d'Allemagne, d'Autriche et de sa propriété de Meulan. [...] » Monda, M. À l'hôtel Drouot. *Le Figaro*. 12/06/1937, p. 4.

« La Bibliothèque nationale vient d'acquérir pour 5020 francs une intéressante correspondance inédite de Mme de Staël adressée à Fourcault de Pavant, notaire à Paris. [...] » La Furetière. *La curiosité. Excelsior*. 14/06/1937, p. 2.

« Des artistes connus ont dessiné des gilets inattendus dans des habits aux formes excessives ; les plumes d'autruche monteront en fumée sur les cabriolets féminins et les jambes de nos amies seront à l'honneur, si j'en juge par les quelques croquis entrevus, reproduisant les inventions fantaisistes de Brunelleschi, de Drian, de Erté et de José Zamora, sans parler d'une quantité d'autres évoquant la belle Juliette, Mme de Staël ou la douce créole Joséphine. » J. F. Perruque blonde et collet noir. *Le Jour*. 15/06/1937, p. 4.

« – Une précieuse correspondance inédite vient d'entrer à la Bibliothèque Nationale. À l'occasion d'une vente d'autographes soixante-cinq lettres adressées par Mme de Staël à un de ses meilleurs amis. M. Fourcault de Pavant, notaire à Paris, ont été adjugées 5020 fr. au représentant de notre Bibliothèque Nationale. Ces missives font apparaître le

tempérament parfois fougueux et nerveux, mais toujours clairvoyant et mû par un besoin d'action constamment renouvelé de Mme de Staël. Comme peu de femmes elle sait garder dans les entreprises financières et politiques qui la préoccupent, un esprit de mesure et une compréhension surprenante.

Elle demanda conseil, mais c'est elle qui propose et impose sa volonté... Elle voudrait vivre à Paris mais Napoléon la poursuit de son inimitié, aussi sa correspondante est-elle datée de Genève, de Coppet, d'Italie, d'Allemagne, d'Autriche et puis de Meulan, Auxerre, Chaumont. Partout elle s'occupe de multiples transactions pouvant lui assurer une continuité de revenus. En traitant de mille affaires elle est attentive pourtant à tous les événements du moment : l'arrivée de l'Empereur à Paris, les bruits fâcheux sur le papier-monnaie, les belles fêtes du couronnement... Pour Mme de Staël « aucun pays ne console d'être loin du sien, aucune société de celle qui se rattache aux souvenirs de toute la vie. » » Maurice, L. *Curiosité. L'Intransigeant*. 15/06/1937, p. 2.

« « Paris n'est-il pas aujourd'hui la métropole de cet Occident, par ailleurs si menacé ? Jetons un coup d'œil, oh ! Tout plein de philosophie et de sérénité, sur cette Europe déchirée de 1937. Voltaire ne dirait plus que c'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière, Mme de Staël elle-même mettrait une sourdine à ses effusions. Berlin rêve à des lauriers qui n'ont rien d'intellectuel, Vienne a perdu sa haute signification de ville d'art, Rome, tout en faisant à l'esprit sa part, aspire plutôt à ce que Pascal appelait des grandeurs de chair. » Le congrès des écrivains étrangers de langue française. *Journal des débats politiques et littéraires*. 16/06/1937, p. 3.

« La Bibliothèque Nationale a poussé à 5020 fr., une correspondance inédite de Mme de Staël, adressée à Fourcault de Pavant, notaire à Paris. » Ce qu'on a vendu : Jeudi 10 juin. *Beaux-Arts*. 18/06/1937, p. 4.

« Quel beau destin que ce lac dans l'histoire intellectuelle et sentimentale des hommes ! On y croise quelque grande ombre à chaque détour de la rive. Rousseau disparaît au crépuscule dans un bosquet de Clarens, Stendhal, jeune soldat, suit le matin la route de Villeneuve, sur les pas de Napoléon, Mme de Staël y disserte à perte de vue sur l'Allemagne avec les frères Schlegel, Byron y trompe déjà son ennui avec l'ambition et la maîtresse de l'infidèle Shelley y perd son escarpin, un soir de lune, dans un jardin de Coligny... [...] » Guermantes. Aux rives romantiques du Lemman. *Le Figaro*. 22/06/1937, p. 1.

« De quelle époque ? Je cherche et ne trouve pas de quelle date de l'histoire rapprocher cette sorte de couronne posée très en arrière sur la tête et que porte joliment Mrs Reginald Fellowes. Mélange de velours noir, de satin et de plumes coutes, est-ce un dérivé du turban de Mme de Staël ou bien de celui de Mme Mère ? » Rose et noir. *Le Jour*. 23/06/1937, p. 4.

« [...] L'histoire nous dit que les émigrés et les chouans affluaient à Paris en juin 1797. Imaginez que le membre du Directoire délégué au Commerce, le citoyen Bastid, eût invité

un soir – mettons le 18 juin – la crème des ci-devant. Quelle magnifique leçon d’histoire et comme tout recommence ! Relisez ces noms : Beauvau, Maillé, La Rochefoucauld, Gramont, Rohan, Mortemart, Bauffremont. Et j’aime qu’une princesse de Broglie nous évoque Mme de Staël et que la jeune princesse Marie-Thérèse de Caraman-Chimay nous rappelle que Mme Tallien, assagie, épousa son aïeul. [...]. » Richard, R. La nuit glacée du Directoire. *Candide*. 24/06/1937, p. 5.

« *Werther* est un chef-d’œuvre au même titre que *Manon*, mais le sujet en est pénible. Ce suicide du héros de Goethe n’a ni rime, ni raison. Je préfère *Manon* et je suis persuadé que le roman de l’abbé Prévost a eu plus de fidèles que celui de Goethe. Le grand poète allemand a dit lui-même que son écrit « manifestait les rêves pénibles d’une jeunesse malade ». Peut-être, mais il n’a cependant pas songé à se suicider tandis que son ouvrage, si on en croit Mme de Staël, véritable plaidoyer en faveur du suicide, a poussé beaucoup de ses contemporains à cette solution désespérée. » Concert et attractions du Mardi 22 Juin au Parc des Expositions. *La Dépêche du Berry*. 24/06/1937, p. 3.

« [...] On se rappelle le vers de Boileau :

Je cherche au coin d’un bois le mot qui m’avait fui, mais on ne va pas toujours si loin pour le trouver. Diderot, lui, comparait ce mot fugitif à la mouche qui s’envole au moment où l’on croit la prendre. Ce sont là les jeux féroces que connaît tout auteur, qu’il soit journaliste, poète, romancier, philosophe ou historien. Duhamel note que dans la première page de « Corinne », de Mme de Staël, il y a une invraisemblable répétition de « mais » et il trouve que cette répétition reflète un trait de caractère et trahit le plus souvent « une certaine inaptitude à l’affirmation franche et paisible, un besoin de restriction et de compensation, un manque de confiance et de générosité. « Qui donc aurait soupçonné ce « mais » de tant de significations ? [...]. » Clément-Janin. La langue française. *Le Progrès de la Côte-d’Or*. 27/06/1937, p. 4.

« Machinalement, il dit en la regardant :

– Mais c’est très joli, en effet !

– Certainement, répondit-elle gaîment. Je ressemble à Mme de Staël... vous savez, le fameux portrait avec son turban... Il ne me manque que l’aigrette !

Elle était si mignonne ainsi, qu’il ne put s’empêcher de rire à cette comparaison.

– Allons, je vois que le moral va mieux ! » Dartey, L. L’erreur enchantée. *Les Dimanches de la femme*. 27/06/1937, p. 8.

« 12263. – Broglie (Prince J. de), *Madame de Staël et sa cour*. » La Bibliothèque. *Bulletin officiel Automobile-club de France*. 06/1937, p. 20.

« Je vois partir le Comte de Neipperg avec un regret extrême. Sans doute il sera toujours bien à sa place dans un commandement militaire, mais je voudrais qu’il fût des nôtres, qu’il fût chargé d’une mission au quartier général suédois, sa présence serait infiniment utile. Le Prince Royal l’aime et l’estime singulièrement et lui a donné toute sa confiance. Lorsque Madame de Staël un jour lui fit l’éloge de cette noblesse innée, de cette loyauté

chevaleresque, de cette vaillance si modeste qui caractérise le Comte le Prince Royal répondit : « C'est absolument Bayard ». – Avec les manières les plus prévenantes Mr. de Neipperg maintient toujours son franc parler. [...]

Je vous prie de communiquer cette lettre à mon frère. Du reste faites en tel usage que vous jugerez convenable – cependant sans me compromettre. Je n'ai d'autres ennemis irréconciliables que Napoléon et les Danois et je ne voudrais pas en avoir davantage. – Madame de Staël s'est acheminée pour l'Angleterre – donnez-lui donc là de vos nouvelles. » A., J.-J. Des Inédits Romantiques. *Les Langues Modernes*. 06/1937, p. 364-365.

« [...] À quatorze ans, au collège, il a la révélation du *Génie du christianisme*, et il est à croire que Chateaubriand, dont le nom reviendra plus d'une fois dans sa correspondance, est dès lors une des sources essentielles de sa pensée ; plus tard, il y joindra Rousseau et Mme de Staël, Voltaire et Parny. [...]. » Giraud, V. Catholicisme et Romantisme, II. *Revue des deux mondes*. 01/07/1937, p. 147.

« Tout autre est Guizot. [...] Il a lu, admiré Chateaubriand, qui a peut-être éveillé sa vocation historique, et il a été l'un des rares critiques à prendre publiquement la chaleureuse défense des *Martyrs*. Il s'est mis à l'école de Mme de Staël et il a suivi ses directions. [...]. » Giraud, V. Catholicisme et Romantisme, II. *Revue des deux mondes*. 01/07/1937, p. 159-160.

« Le nom de Michelet est inséparable de celui de Quinet. Historiens et poètes tous deux, tous deux professeurs au Collège de France, n'ont-ils pas ensemble livré le même combat contre les Jésuites ? Edgar Quinet, lui, est quelque chose comme un fils spirituel de Chateaubriand et de Mme de Staël. Tout jeune, après une enfance rêveuse dans les brumes de sa Bresse natale, il a eu, au collège de Lyon, la révélation de la poésie en lisant *Atala* et *René* (1). Plus tard, il a été l'hôte de l'Abbaye-aux-Bois ; il a assisté aux lectures des *Mémoires d'outre-tombe*, et son *Génie des religions* procède manifestement du *Génie du Christianisme*. Sa mère, protestante ardente, avait été en relations avec Mme de Staël ; elle développa en lui son goût du mysticisme et lui inculqua d'habitude de la gravité morale.

[...]

Le renouvellement du genre historique au XIXe siècle a été, comme il était naturel, pour la critique, l'occasion ou l'origine d'un fécond rajeunissement. Nombreux sont les critiques qui, après La Harpe, après Chateaubriand, après Mme de Staël, ont appliqué les méthodes ou les préoccupations de l'histoire à l'étude des ouvrages de l'esprit, ont, suivant le mot célèbre, considéré la littérature comme l'expression de la société. [...]. » Giraud, V. Catholicisme et Romantisme, II. *Revue des deux mondes*. 01/07/1937, p. 163-165.

« « Le caractère marquant de M. Cousin, à tous les moments de sa carrière, a écrit Sainte-Beuve, a été l'impulsion, l'initiative, le besoin et le secret de la prédominance. » [...] Il avait, comme tous ses contemporains, fortement subi l'influence de Chateaubriand, qu'il

admirait fort, de Mme de Staël qui, plus tard, l'entraîna en Allemagne. [...] » Giraud, V. Catholicisme et Romantisme, II. *Revue des deux mondes*. 01/07/1937, p. 168-169.

« Mais le christianisme esthétique de Chateaubriand n'était pas sans défauts. [...] De plus, il ne s'appuyait pas sur une de ces pensées puissantes, – comme celle d'un Pascal par exemple, – qui fixent et réduisent les intelligences hésitantes. Et enfin, l'on sentait plus ou moins obscurément, par ce qu'il avait laissé percer de sa personne et de sa vie dans son œuvre, que le poète de *René* et des *Martyrs* n'avait peut-être pas toute l'autorité morale nécessaire pour diriger réellement des consciences. De là d'assez nombreuses défections et, sous l'influence de Mme de Staël, un retour à l'état d'âme qui fut celui de Rousseau, et que l'on peut bien appeler religieux, mais à la condition d'admettre que le mot religieux sera ici l'adjectif de religiosité, mais non pas de religion. » Giraud, V. Catholicisme et Romantisme, II. *Revue des deux mondes*. 01/07/1937, p. 172-173.

« C'est ainsi que Mme de Staël a défini ce qui faisait les délices de l'Hôtel de Rambouillet, et qui, de nos jours même, reste le grand plaisir français : la conversation. » De Cossé-Brissac, P. La guirlande de Julie. *Revue des deux mondes*. 01/07/1937, p. 432.

« II. Le participe.

[...]

b. Il forme un temps d'un verbe à la *forme passive* : « Les amphores *sont* encore *préparées* pour le festin du jour suivant ». (Mme DE STAEL.) » Révisions : Langue Française : Grammaire. *L'École et la Vie*. 03/07/1937, p. 5.

« En obtenant la suppression de la différence des sexes par l'accès à toutes les fonctions masculines, beaucoup s'imaginent se grandir. Mme de Staël leur a pourtant dit avec une sagesse... qu'elle ne pratiqua pas toujours : « On a raison d'exclure les femmes des affaires publiques et civiles. Rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes ; et la gloire elle-même ne saurait être pour les femmes qu'un deuil éclatant du bonheur ». » Annie. Pour la femme : Ce qu'écrivait un grand-père. *L'Ouest-Éclair*. 03/07/1937, p. 14.

« [...] Ce propos doit être entendu *cum grano salis* : René de Kérallain était homme d'esprit autant que de savoir, et plus d'une fois, dans sa correspondance, il se désigne, avec un accent assez tendre, comme un vieil abonné du *Journal des Débats*. Le fait n'en est pas moins que les *Débats* restaient, aux environs de 1895, pour lui un organe toujours imprégné des hérésies libérales de Mme de Staël, et qu'il décelait toujours, dans le bureau de rédaction de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, la pernicieuse influence exercée par la fille des Necker, belle-mère et gran'mère des Broglie, constitutionnels eux-mêmes et blâmablement libéraux. C'est assez dire que René de Kérallain n'était Breton à moitié. » Halevy, D. René de Kérallain. *Journal des débats politiques et littéraires*. 07/07/1937, p. 3.

« [...] La lecture de lettres de Mme de Staël (Paris-P.T.T., 16 h.) [...]. » Sélection. *L'Ami*

du Peuple. 08/07/1936, p. 2.

« Ma nature et mon expérience des êtres et des choses m'inclinent à l'indulgence. Je dis volontiers, après Mme de Staël, que « tout comprendre, c'est tous pardonner ». [...] » Faure, S. La pente fatale. *Le Libertaire*. 08/07/1937, p. 1.

« La clairière de Crevin est un de ces lieux romanesques recherchés des voyageurs qui désirent d'exalter sur les tragédies de la vie réelle. Elle est à peu de distance de Genève, – de Genève si romanesque elle-même sous les airs froids et puritains et échauffée encore des souvenirs de tant de passions religieuses et de conflits héréditaires tandis qu'elle se construit paisiblement au bord de son lac le Palais de la Société des Nations : – de Genève peuplée d'ombres illustres et de couples enlacés. Car Chateaubriand y promena Mme Récamier, Mme de Staël y poursuivit impitoyablement Benjamin Constant, Liszt s'y ennuya en compagnie de Mme d'Agoult, Byron s'y disputa avec sa maîtresse qui était la sœur de celle de Shelley-Ariel, Balzac, à la villa Diodati où il succéda à Byron, conquit puis étonna la sensuelle mais prudente Mme de Hanska, et dans la rue des Belles-Filles, Henri Amiel, partagé entre cinq ou six fiancées, ne cessa, toute sa vie durant, de démonter méthodiquement et tristement son cœur comme une montre. [...] » Bordeaux, H. Murder-party ou celle qui n'était pas invitée. *Le Petit Marseillais*. 08/07/1937, p. 9.

« Un journaliste contemporain citait Mme Adam au tout premier rang des femmes qui ont dominé le XIXe siècle, comparant son salon à ceux de Mme de Staël et Mme Récamier. Ce salon eut en effet une longue célébrité. [...] » Divry, L. Bibliographie. *Semaine religieuse du Diocèse de Lyon*. 09/07/1937, p. 2.

« Les écrits de Mme d'Agoult expriment ses convictions, ses tendances. Elle est l'auteur d'un ouvrage sur *Dante et Goethe*, singulièrement accouplés ; de *Lettres républicaines*, d'une *Histoire de la Révolution de 1848*, à consulter par l'historien, comme le témoignage d'une amie personnelle des gens à l'œuvre. Elle a écrit sur Hegel, Bettina d'Arnim, Emerson, Freiligrath. Avec l'âge, son fonds germanique reparaisait, idéologique et sentimental – pour recevoir, en 1870, le rude contre-coup du réel sur l'imaginaire. Elle en était restée à Allemagne de Mme de Staël et de Goethe, de Hegel, de Schiller : elle avait ignoré la Prusse, et pris sans doute pour des paradoxes les avertissements de son ami Henri Heine, le seul Allemand du siècle qui aura vu clair dans l'avenir du germanisme. Mais c'était un poète, et un ironiste, qu'on n'a pris au sérieux qu'après coup. [...] » Henriot, E. Les idées de Mme d'Agoult. *Le Temps*. 13/07/1937, p. 3.

« Elle renaît, toutefois, au moment du Consulat et de l'Empire, sous lesquels les salons de Mme Bonaparte et les réunions de la Malmaison redonnent la note au bon ton. Ceux de Mme de Staël et de Mme Récamier leur font concurrence, mais motivent bientôt leur exil : il ne fallait pas, même en cette matière et pour tout ce qui concernait les réunions littéraires et politiques, les bonnes manières et la politesse, vouloir rivaliser de zèle avec Napoléon. » Distribution des prix du Lycée de Jeunes Filles de Bourges. *La Dépêche du Berry*. 15/07/1937, p. 3.

« Le prince Jacques de Broglie vient de publier chez Plon un livre fort amusant sur « Madame de Staël et sa Cour à Chaumont, en 1810 ». Je le recommande aux personnes curieuses des mœurs et des correspondances du temps passé.

On peut y lire, au bas de la page 54, les lignes que voici : « Elzéar de Sabran faisait partie de la cour des soupirants attirés de Mme de Staël... Il était sale jusqu'au cynisme. » [...]. » Memo. Menus propos. *Le Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire*. 15/07/1937, p. 2.

« Tout comprendre rend très indulgent. Mme de Stael. (Corinne ou de l'Italie.) » *Excelsior*. 16/07/1937, p. 1.

« – « La pureté de l'âme et de la conduite est la première gloire de la femme (Mme de Staël). [...] » Le Courrier de la Midinette. *Midinette*. 16/07/1937, p. 32.

« « Instruire en amusant », c'est Jean-Jacques Rousseau qui a inspiré cette formule : on se rappelle les vaudevilles pédagogiques que joue à son élève le précepteur d'*Émile*. [...] « À quoi bon faire apprendre le latin aux enfants ? entend-on dire. Cela ne leur servira jamais à rien. » Répondez qu'on n'apprend pas le latin pour que cela serve, mais parce que le latin est une gymnastique excellente pour l'esprit : on l'apprend comme un pianiste fait des gammes et un champion de tennis de la culture physique. « La peine en tout genre est un des grands secours de la nature », a dit Mme de Staël. [...] » Boulenger, J. La Défense des Lettres par Georges Duhamel (Mercure de France). *L'Écho de Paris*. 19/07/1937, p. 4.

« Prix Bordin. – Partagé entre MM. Arnavon (Jacques), pour *L'École des femmes de Molière*, 1000 francs ; le prince de Broglie (Jacques), pour *Mme de Staël et sa cour au château de Chaumont*, 500 francs ; Van der Lugt (J.), pour *L'action religieuse de Ferdinand Brunetière*, 1000 francs ; Guerdan (L.G.), pour *Tigrane Yergatte*, 500 francs et Mattlé (Robert), pour *Lamartine voyageur*, 500 francs. » Les Prix littéraires de l'Académie française. *L'Écho de Paris*. 23/07/1937, p. 5.

« Prix Bordin. – M. Jacques Arnavon (*L'École des Femmes, de Molière*), 1000 francs ; prince Jacques de Broglie (*Mme de Staël et sa cour au château de Chaumont*), 500 francs ; M. Van der Lugt (*L'Action religieuse de Ferdinand Brunetière*), 1000 francs ; M. L.-G- Guerdan (*Tigrane Yergatte*), 500 francs ; M. Robert Mattlé (*Lamartine voyageur*), 500 francs. » Les prix de l'Académie française. *L'Ouest-Éclair*. 23/07/1937, p. 2.

« Parmi les conquêtes amoureuses de Talleyrand il en est encore deux très marquantes : Mme de Staël et Mme Récamier qu'il eut vraisemblablement en même temps comme maîtresses et qui se jalouèrent furieusement si l'on en croit l'anecdote suivante.

Un jour, Mme de Staël demanda à Talleyrand laquelle des deux, Mme Récamier ou elle, il secourrait, si elles risquaient toutes les deux ensembles de se noyer.

– Mme Récamier, répondit-il aussitôt.

Sur quoi Mme de Staël poussa une exclamation douloureuse, ce qui fit ajouter à Talleyrand avec un sourire :

– Mais vous, madame, vous savez nager ! » Ribières, J. Le Prince de Talleyrand : Laquelle des deux ? *Midinette*. 23/07/1937, p. 3.

« « La peine en tout genre est un des grands secours de la nature. » Mme de Staël. » *La Gazette de Biarritz-Bayonne et Saint-Jean-de-Luz*. 24/07/1937, p. 1.

« Prix Bordin. – MM. Jacques Arnavon, *L'École des femmes*, de Molière (1000 francs) ; le prince Jacques de Broglie, *Mme de Stael et sa cour au château de Chaumont* (500 francs) ; J. van der Lugt, *L'action religieuse de Ferdinand Brunetière* (1000 francs) ; L.-G. Guerdan, *Tigrane Yergatte* (500 fr.) ; Robert Mattlé, *Lamartine voyageur* (500 fr.). » L'Académie décerne des prix littéraires. *Le Figaro*. 24/07/1937, p. 6.

« À nous Mme de Staël ! À nous Quinet, Michelet, Marmier, Blaze de Bury ! À nous Dumas et Hugo ! Jetez des fleurs de houblon sur le chemin où s'avance notre disciple. Voyageurs de la Forêt Noire et des bords du Rhin, amis du vieil Heidelberg, pèlerins de la Lorelei et de la Wartbourg, reconnaissez chez M. de Chateaubriand vos extases inextinguibles. [...] » Rousseaux, A. *La Vie Littéraire : Alphonse de Chateaubriand: La Gerbe des Forces* (Grasset). – Roland Dorgeles : *Vive la liberté !* (Albin Michel). – André Gide: *Retouches à mon retour de l'U. R. S. S.* (Gallimard). *Le Figaro*. 24/07/1937, p. 6.

« En revanche quelle humeur sous la plume de George Sand ! « Ne croyez pas un mot de la grandeur et de la sublimité des aspects de Rome et de ses environs ! Pour qui a vu autre chose, c'est tout petit ; mais c'est d'un coquet ravissant. Entendons-nous, c'est le petit dans le grand ; car cette campagne romaine, tout unie, est immense comme une mer environnée de montagnes. » Ce « coquet ravissant » n'est-il pas une perle ? Pour rare qu'elle soit, comment se refuser à la saveur de pareille estimation ? Mme de Staël, elle, se contente d'évoquer en des lignes veuves de toute sensibilité la charrue de Cincinnatus, à l'instar de Chateaubriand. [...] » Schneider, E. *La campagne de Rome et la littérature*. *Le Temps*. 24/07/1937, p. 3.

« Prix Bordin. – Jacques Arnavon, *L'École des femmes*, de Molière (1000 francs) ; Prince Jacques de Broglie, *Mme de Stael et sa cour au château de Chaumont* (500 francs) ; J. van der Lugt, *L'action religieuse de Ferdinand Brunetière* (1000 francs) ; L.-G. Guerdan, *Tigrane Yergatte* (500 fr.) ; Robert Mattlé, *Lamartine voyageur* (500 fr.). » L'hommage des Quarante à la mémoire de Marconi. *L'Intransigeant*. 24/07/1937, p. 7.

« Pour le soir, des turbans qui ne rappellent en rien la lourdeur de ceux de Mme de Staël et nous charment tout au contraire, par leur allure féminine. [...] » Une Parisienne. *Pour les belles soirées d'été*. *Le Petit Courrier*. 27/07/1937, p. 7.

« La dame 1937 le portera mais ne s'en coiffera pas du tout de la même manière.

Elle le placera au-dessus de son front et s'arrangera pour qu'il découvre la moitié de sa tête.

Le même modèle très réduit en velours écarlate, se met, lui, jusqu'à la courbe des sourcils. En antilope bleu pastel, un autre exemplaire demande à un couteau marron de le traverser de part en part.

C'est un supplice qui ne me dirait rien, malgré l'heureux effet de ce résultat.

Qui pense aux turbans, songe à Mme de Staël. » Clemenceau, T. François 1^{er}, Mme de Staël, Ange Pitou, Mme Tallien. *Le Jour*. 28/07/1937, p. 4.

« [...] Ainsi, entre le pays de Genève et celui de Vaud, il y a un monde ; entre ces deux cantons qui se touchent et dont la frontière invisible passe non loin de Coppet, la demeure de Mme de Staël. Mme de Staël, que Carmen d'Assilva, une des brillantes interprètes de *La Servante d'Evolène* a incarnée, il y a peu de temps, au cours d'une Fête romantique sous ces ombrages célèbres. [...]. » Le Marois, J.-L. Les premières représentations. *L'Écho de Paris*. 30/07/1937, p. 7.

« La fête fédérale de lutte va se dérouler, cette année, aujourd'hui et demain, à Lausanne. La première de ces fêtes, dite « des bergers », remonte au 17 août 1805. Elle eut lieu à Unsbrunnen, près d'Interlaken.

Mmes Récamier, Vigie Lebrun et de Staël assistaient à cette manifestation.

Art et sport ont donc toujours fait bon ménage. » Le téléphoniste. Pour la cent trentième fois. *L'Auto*. 31/07/1937, p. 2.

« La revue *Occident* a une rubrique de « chroniques staéliennes » qui constituent le bulletin de la Société des études consacrées à Mme de Staël. » Notes. *L'Oeuvre*. 31/07/1937, p. 7.

« À cette première influence étrangère d'ajoutent pour l'Italie, celles qui s'exercent par Mme de Staël, Chateaubriand, et celles dues aux traductions de Cervantès, Calderon, Lope et Vega, pour l'Espagne. » *Études locales*. 07/1937, p. 151.

« [...] Comprimé d'abord par un milieu desséché, il fut ensuite inhibé, et probablement interloqué, quand parut l'interprète souverain de l'afflux des passions neuves, Mirabeau, ce monstre d'éloquence, capable de réduite à l'état pantelant et consentant Mme de Staël écoutant un discours contre M. Necker, son père. Mais le représentant de la France au Congrès de Vienne avait le génie de l'ambiance, donc l'art d'amener le quart d'heure où toute assemblée devient peuple. » Moysset, H. Tactique hitlérienne. *Le Monde Slave*. 07/1937, p. 6.

« En novembre 1812, il le fit visiter par Alexis de Noailles, en janvier 1813 par le duc de Piennes. Mais Charles-Jean avait de tout autres pensées que celle de servir les Bourbons et venait d'envoyer Gustaf Löwenhielm au Tsar pour lui exposer que la conspiration de Malet avait eu pour but une dictature provisoire du prince de Suède. Ce dernier s'était, d'ailleurs, exprimé tout autrement avec Noailles, si bien que Louis XVIII lui envoya un

nouvel émissaire, le comte Auguste de La Ferronnays. Malgré l'entremise de Mme de Staël, La Ferronnays essaya en vain d'obtenir une audience. [...]. » Laloy, E. Comptes-rendus critiques : Torvald T. HÖJER. Carls Johan och Bourbonerna, 1813-1814. Uppsala, impr. de Appelberg, 1936. In-8°, 84 pages. (Extrait de *Karl Johanns Förbundets Handlingar, 1935-1938.*) *Revue historique*. 07/1937, p. 130-131.

« [...] – Victor Giraud. Catholicisme et romantisme. I. Les précurseurs (Donald et Joseph de Maistre, Ballanche, Mme de Staël, Benjamin Constant). [...]. » Henry, P. Recueils périodiques et Sociétés Savantes : *Revue des Deux Mondes*. *Revue historique*. 07/1937, p. 394.

« *Broglie* (prince *Jacques de*). Mme de Staël et sa cour au château de Chaumont. Plon, 1936, 281 p. » Liste des livres au bureau de la *Revue*. *Revue historique*. 07/1937, p. 449.

« Ainsi naquit, dans la boutique mal famée d'un usurier de Versailles, la première idée de ces *Mémoires* qui devaient avoir un tel retentissement et attirèrent à Laure d'Abrantès les félicitations de Victor Hugo, de Chateaubriand, d'Alexandre Dumas, de Mme de Staël, de Metternich lui-même et de tant d'autres, qui la flattaient pour éviter, dans les volumes restant à paraître, les terribles coups de griffe qu'elle savait si bien distribuer. » Chancel, J. Madame Junot. Duchesse d'Abrantès. *Excelsior*. 07/08/1937, p. 2.

« – Croyez-vous donc que je sois la seule à vivre ainsi avec imprévoyance ?... Regardez donc autour de vous : le grand Chateaubriand manque parfois des quelques francs nécessaires pour acheter son tabac à la rose ; ne parlons pas de ce pauvre Balzac, qui se tue pour payer ses baignoires de marbre et n'y réussit pas : le joyeux drille de Dumas sème les louis d'or sur sa route, mais porte des bottes percées ; Benjamin Constant est obligé d'emprunter à Mme de Staël et Roger de Beauvoir, pour épater le bourgeois, se ruine aussi sûrement que moi-même. » Chancel, J. Madame Junot. Duchesse d'Abrantès. *Excelsior*. 09/08/1937, p. 2.

« [...] Il se penchait vers elle, lui désignait les beaux rivages, les montagnes vaporeuses, les sites variés, les lointains qu'une vapeur irisée voilait d'une irréalité paradisiaque. Il prononçait les noms de Jean-Jacques Rousseau, de Mme de Staël, de Mme de Warens, de lord Byron, et donna sur le prisonnier de Chillon des détails volubiles que je n'entendis pas. [...]. » D'Houville, G. Parlez-moi d'amour... et de tabac. *Le Figaro*. 09/08/1937, p. 1.

« Résumé.

Aussitôt après la célébration de son mariage avec Josephine, le général Bonaparte part prendre le commandement de l'armée d'Italie. Cette désignation est amèrement critiquée par les camarades du général. Mais la victoire de Lodi rallie tous les soldats à Bonaparte.

[...] Une soirée chez Tayllerland

Paris étant l'un des lieux de la terre où se manifeste en général le plus d'enthousiasme pour le succès, Bonaparte après sa campagne d'Italie, d'où il était rentré couvert de gloire, avait fasciné la foule. L'année 1797 tirait à sa fin quand il y avait repris pied, débarquant à la nuit tombante, rue Chantier, chez Joséphine.

Dès le lendemain, il rencontrait Talleyrand, dont la protection de Mme de Staël venait de faire un ministre. A l'égard du régime et des problèmes de l'heure, il l'avait trouvé entièrement dans ses pensées. Autant que lui, il méprisait le Directoire qui le flattait mais qui souhaitait sa perte. Au cours d'une fête donnée en l'honneur du vainqueur, Talleyrand l'avait harangué, le montrant prisonnier de son génie et destiné à faire la grandeur de la France, en dépit de ses goûts modestes et de ses vœux de retraite. A ce compliment du ministre, Napoléon n'avait pas répondu. Aux prises avec les ambitions de chaque parti, il se déroba à tous.

Son désir était de vivre en repos. Du moins le faisait-il dire. Il affectait une grande simplicité. Objet de la faveur du peuple, il en connaissait l'inconscience et la craignait. Sur son passage, souvent les femmes se retournaient et lui jetaient dans sa voiture des fleurs qu'elles avaient arrachées de leur poitrine. Il accueillait ces effusions avec plus de timidité que de chaleur. Deux ou trois fois, c'était à des spectacles, il y avait été reconnu du public. (A suivre). » De Bouheliér, S.-G. Grandeurs et misères de Napoléon : Une soirée chez Talleyrand. *Paris-Soir*. 12/08/1937, p. 2.

« Résumé

Le général Bonaparte, grand vainqueur de la campagne d'Italie, revient à Paris, où il retrouve Joséphine, qu'il avait dû quitter au lendemain de son mariage.

Une soirée chez Talleyrand (Suite)

[...] Quand il arriva, il était près de neuf heures. Talleyrand qui était à l'entrée des salons l'aperçut à travers les carreaux blancs de neige et il s'élança dehors. Il baisa la main de la femme du général, fit à ses enfants quelques caresses vagues et, s'attachant à Bonaparte qui déjà s'était séparé de lui, se mit en devoir de le rattraper. Le général était loin, Comme s'il n'eût distingué dans cette cohue de gens que des hommes sans nom et sans intérêt, il en traversait les rangs. Autour de lui, beaucoup se reculaient dans une sorte de stupeur. Aussi maigre qu'en vendémiaire, la figure jaunâtre et osseuse, étriqué dans sa redingote, il agissait par le fluide dont il était pénétré. Isolé au sein de sa gloire, il passait comme s'il eût été dans un désert. On eût dit un héros d'Ossian arraché à ses solitudes et rempli de leur regret.

— Général, lui dit tout à coup une dame qui, plus audacieuse que les autres, avait fendu la foule pour l'aborder, enfin je vous ai devant moi ! Savez-vous que vous êtes le héros de mes nuits ? ajouta-t-elle presque aussitôt en lui prenant les deux mains dans les siennes et en enveloppant sa personne d'un de ces regards de tristesse dont les femmes passionnées savent si bien jouer.

Bonaparte s'était arrêté dans sa marche. Il reconnaissait Mme de Staël, dont les lettres, depuis son retour d'Italie, lui avaient déjà annoncé l'idolâtrie. A d'autres fêtes il l'avait évitée. Mais chez Talleyrand, son ami, et en présence de celui-ci, il n'eût pas été correct de le faire. Il leva les yeux vers Mme de Staël, vit à côté d'elle un jeune homme qui lui parut assez grand, à la figure pâle et semée de petites taches de rousseur, et il devina Benjamin Constant, le sigisbée de la dame. Ce garçon, dont l'allure passablement rustique avait pourtant quelque chose d'imposant, la dominait de la tête. Mais à la façon dont il la suivait, on se rendait compte de l'espèce de servitude qui constituait à son égard sa position véritable. Évidemment, elle le tenait pour subalterne et l'eût sacrifié à n'importe qui.

— Que de grandes choses vous avez faites ! disait maintenant au général Mme de Staël. Dans votre campagne d'Italie vous avez éclipsé tous vos rivaux. Plutarque n'a pas raconté de vie plus belle que la vôtre. Songez aux sentiments que vous pouvez faire naître, principalement dans une âme exaltée et préparée par ses études à pénétrer vos vertus !

— Mes soldats en ont pour le moins autant que moi, dit Bonaparte avec un aimable sourire pour rendre à la réalité son impétueuse partenaire. (A suivre). » De Bouhelier, S.-G. *Grandeurs et misères de Napoléon : Une soirée chez Tayllerand. Paris-Soir. 13/08/1937, p. 2.*

« Une soirée chez Tayllerand
(Suite)

Rien n'était plus antipathique à son esprit que ces folles manifestations d'une hyperbole sans mesure. Du reste, il percevait dans Mme de Staël bien moins le désir de lui rendre hommage que celui d'attirer sur elle quelque rayon de sa gloire. En s'étant approchée de lui, elle avait fait sensation. Et l'absorbant à son profit, elle étonnait. Elle n'était pas prête à quitter le général. Elle en espérait tout au moins un compliment.

— Aucune pensée du cœur ne peut agir sur vous, finit-elle brusquement par dire en voyant l'impassible flegme avec lequel il accueillait ses avalanches d'effusions.

« Oui celles qui ont le plus d'enfants... »

Il la regarda.

— Madame, j'ai une femme.

— Mme 'Bonaparte est incomparable, fit à ces mots Mme de Staël qui, sans se soucier du jugement des auditeurs — et d'ailleurs ne sachant que trop qu'elle les choquait moins qu'elle ne les charmait — se mit à discourir en termes enflammés sur le caractère d'élection de certaines rencontres d'âmes et sur le miracle de leur union. Toutes choses dont, au surplus, se moquait royalement son inaccessible interlocuteur. Comment des êtres supérieures pouvaient-ils donc se contenter de ta société de femmes belles mais inférieures ? Exposait maintenant Mme de Staël. Bien entendu, la générale n'était nullement en question et il ne s'agissait que de principe ! Mais un héros qui porte en lui un monde, quel intérêt peut-il trouver à une créature sans esprit et qui n'est aucunement bâtie pour le comprendre ? Un tel désaccord n'était-il pas fou ? Ne devait-il pas aboutir

au pire ?

— Une femme que l'on aime réunit tous les mérites, dit simplement Bonaparte.

— Il y a pourtant des femmes rares et remarquables.

— Oui, celles qui ont le plus d'enfants, dit Bonaparte.

Il se sentait excédé. Mme de Staël sourit avec humeur. Son regard semblait répéter de la rancune.

— A vos yeux, où gît donc le bonheur, général ? fit-elle avec une sorte de dédain.

— Dans l'exercice des facultés que m'a réparties la nature, madame, et dans le sentiment de mon utilité, quand j'agis pour mon pays.

Et il lui tourna le dos. Elle restait là, irritée et troublée. Autour d'elle, le vide s'était fait. Déjà elle était marquée pour l'exil. Les courtisans de la fortune fuyaient son ombre.

Certaines pensées jetées à travers un groupe d'hommes y agissent comme un sel déposé dans un vase, en vertu d'une obscure chimie, dont les lois restées inconnues sont encore à découvrir. Avant d'avoir été perçus, les quelques mots qu'avait prononcés Bonaparte avaient changé l'atmosphère.

Tout à l'heure, agitées de sentiments frivoles, toutes ces femmes superbement mises, qui promenaient leur coquetterie sous les stalactites de cristal des lustres, avaient pris soudain un grand air d'austérité. L'esprit a des moyens secrets de se répandre et il opère à distance. Les visages se faisaient plus purs, les entretiens plus sérieux et plus sains.

Cependant Bonaparte allait vers Joséphine qui, sans avoir eu vent de rien, était peut-être la seule femme qui n'eût pas ressenti son magnétisme. En proie à ses adorateurs, elle répondait par des sourires aux amabilités qu'on lui offrait. Bonaparte, qui de loin observait son manège, eût aimé se jeter sur elle, s'emparer de ce corps charmant et l'emporter comme un butin pour le dérober à ces yeux pleins de désirs. A côté d'elle, les femmes lui semblaient laides. Par comparaison avec Joséphine, les plus brillantes elles-mêmes perdaient leur grâce. La seule présence de Joséphine avait pour résultat de vider tes salons dans lesquels il la voyait. Elle décolorait, dépouillait, détruisait tout. Quelle beauté aurait pu lutter avec la sienne ? Elle riait et alors une divine mélodie s'élevait soudain dans l'air ! Elle parlait et les mots qui tombaient de ses lèvres prenaient un caractère inimitable, les plus vulgaires même paraissaient extraordinaires ! Elle se taisait et tous ses traits donnaient l'impression d'un rêve ! » De Bouhelier, S.-G. *Grandeurs et misères de Napoléon : Une soirée chez Tayllerand. Paris-Soir. 14/08/1937, p. 2.*

« [...] C'est aussi un agréable et fort instructif recueil de morceaux choisis. Trente écrivains, trente grands noms parmi lesquels figurent notamment Klopstock, Goethe, Stendhal, Mme de Staël, Lamartine, Byron, Victor Hugo, Dickens, etc... apportent ainsi leur témoignage d'admiration et bien souvent de reconnaissance au beau pays helvétique. [...] » La vie sous l'eau à l'exposition : Voyageurs illustres en Suisse. *Excelsior. 15/08/1937, p. 5.*

« Quand tout fut découvert, il comprit qu'il n'avait plus rien à attendre du premier Consul et il lui fit opposition en devenant l'assidu de deux salons surveillés par le policier de

Napoléon, Fouché, le salon de Mme de Staël et celui d'un Comtois comme lui, Charles Nodier. [...] » Guiraud, J. La vie tourmentée de Rouget de Lisle. *La Croix*. 15/08/1937, p. 3.

« Il est bien difficile de se faire une idée de l'âme d'un peuple, sans doute parce que cette âme a des aspects multiples d'une époque à l'autre, et selon les individus qui la reflètent. L'âme allemande est, en ce sens, l'une des plus fertiles en contradictions. Lorsque Mme de Staël, par exemple, au début du dix-neuvième siècle écrivit son livre fameux « De l'Allemagne », elle voyait tous les Allemands comme des philosophes, des rêveurs, sentimentaux, émules de Werther, et elle ne prévoyait certes pas en cette Allemagne, qui avait fourni au monde la poésie romantique et les plus illustres musiciens, la réaction vigoureuse d'où allait sortir, soixante-dix ans plus tard, l'empire fondé par Bismarck. » Hauptmann, G. L'Assommoir de Hannele Mattern : L'âme allemande. *La Petite Gironde*. 15/08/1937, p. 6.

« Berlin peut célébrer ses sept cents ans, ses huit cents ans même : il n'a pas le moindre vestige qui rappelle ces temps lointains. C'est la cité moderne dans toute sa fâcheuse perfection. Et, malgré toutes les joies qu'il s'efforce d'offrir aux visiteurs, il n'est guère moins maussade qu'à l'époque de Mme de Staël. » Laut, E. Berlin a célébré l'anniversaire de sa fondation. *Le Jour*. 21/08/1937, p. 4.

« Toutes les fois qu'on a mêlé un calcul à une bonne action, le calcul ne réussit pas. Mme de Stael. » *Excelsior*. 22/08/1937, p. 1.

« Mme de Stael, en cousant, roulait entre ses doigts une feuille verte. » Singularités. *Journal de Roanne*. 22/08/1937, p. 5.

« Au foyer de Feydeau resplendissent toutes les beautés en renom : l'imposante Visconti, la somptueuse Hainguerlot, femme d'un banquier, tout comme la trépidante Hamelin, une créole qu'on surnomme « Jolie-Laide » et qui décoche aimablement des traits acérés, la plantureuse et agitée de Staël, qui accapare Talleyrand et Ouvrard, l'exquise Récamier qui laisse glisser son châle carmin sur sa robe blanche avec tant de modestie qu'elle semble demander pardon s'attirer les regards, l'indolente Mézeray avec l'harmonieuse Candaille et la spirituelle Contat qui n'abandonne les rôles de coquette qu'à la scène, en faveur de l'adorable Lange. » Frager, M. La divine Mlle Lange. *Le Journal*. 22/08/1937, p. 7.

« [...] – Hé ! depuis Vendémiaire, il n'a pas gagné que de la renommée, persifle la Jolie-Laide. Il ne se montre plus « monté sur un cheval de fiacre », ainsi que disait Mme de Staël et Rose ne pourrait plus le traiter d' « officier de Carême » !

– Certes, il a beaucoup changé, reconnaît Mme de Beauharnais ; il a engraisé, il a appris à sourire, il s'habille correctement... » Frager, M. La divine Mlle Lange. *Le Journal*. 23/08/1937, p. 9.

« Dès l'entrée, la foule des grandes ombres se lève. Mme de Staël est partout. Elle emplit le logis de son rayonnement prodigieux, de sa pétulante activité, du dynamisme de son âme qui, au dire de sa cousine « était plus vivante qu'une autre ». Au mur, dans des cadres grands et petits, c'est Corinne. Voici ses yeux de charbon brûlant, ses forts sourcils, ses lèvres largement dessinées et parlantes. Le turban de l'époque serre ses cheveux, qu'elle voulait porter noirs et sans poudre.

[...]

Et cependant l'endroit ne fut pas l'asile inviolé du travail puisque c'est là que Mme de Staël jouait la comédie, disposait ses coulisses et installait son auditoire.

[...]

Ce cadre charmant est bien celui qui convenait à la gracieuse femme dont Mme de Staël fut l'amie et à qui elle voua une affection exempte de tout sentiment de rivalité : « Nous nous complétons », disait-elle. » Tasset-Nissolle, E. Champs et châteaux de Suisse Romande. *L'Aube*. 24/08/1937, p. 2.

« C'est l'aventure terrible de deux clans qui s'affrontent dans le mariage – comme dans le pays – alors que les Bourbons restaurés s'essayent à concilier deux mondes, celui de la Révolution et de l'Empire et celui de la Monarchie.

Deux figures dominent : celle du colonel Pontcarral, un simple et un fort silhouette inoubliable à laquelle Albéric Cahuet a su conserver toutes sa complexité, n'ayant heureusement pas cédé à la facilité des images d'Epinal et la femme passionnée qui fait songer aux héroïnes de Balzac, à ces exquises amoureuses en lesquelles se déchaînaient les influences mêlées de Rousseau, de Mme de Staël, de Bernardin de Saint-Pierre, des mœurs libres du XVIIIe siècle, du cléricalisme, de la Congrégation et des passions de la Terreur. » De Gérin-Ricard, L. Chronique des livres. *Le Petit Marseillais*. 25/08/1937, p. 5.

« La princière demeure – trop exigüe pour une telle foule – avait été réservée aux invités de marque. Sur le perron illuminé, Barras en pompeux habit écarlate, brodé d'or, ceinturé d'or, chaussé d'or, coiffé d'une toque à énormes plumes tricolores, conservait avec ses collègues. Un peu plus loin, Lange, Mmes Hamelin et de Staël, Talleyrand, Neufchâteau et Sieyès formaient un petit cercle où chacun décochait discrètement ses traits :

– Ne trouvez-vous pas que, dans son costume de directeur, Barras fait penser au dais du Saint-Sacrement ? Narguait la comédienne.

– C'est plutôt au dais du « sacre » tout court qu'il doit penser lui-même, suggéra Mme de Staël, car il médite un coup d'État. [...] » Frager, M. La divine Mlle Lange. *Le Journal*. 26/08/1937, p. 7.

« [...] Alors le parti idée disparaît pour devenir le parti passion, alors l'esprit de parti atteint son maximum d'intensité et devient ce que Mme de Staël appelle « une frénésie de l'âme, une passion exacerbée qui s'empare de nous comme d'une espèce de dictature et fait taire toutes les autorités de l'esprit ; de la raison et du sentiment ». [...] « Les violents exercices du corps, l'attaque impétueuse qui n'exige aucune retenue, donnent une sensation très vive et très enivrante ». Même phénomène au moral dans l'esprit de

parti, même jouissance et même griserie « dans cet emportement de la pensée qui délivre de tout lieu, de toute mesure, va de l'avant, s'élanche sans réflexion aux opinions les plus extrêmes » (de Staël). » L'Actualité religieuse. La philosophie de nos discordes : L'esprit de parti. *Revue Apologétique*. 08/1937, p. 181-182.

« Et l'on sait ce qu'ils entendent par là. « Ils n'entendent ni ne voient ni ne comprennent ; avec deux ou trois raisonnements, « ils font face à toutes les objections : et lorsque ces traits lancés n'ont pas convaincu, ils ne savent plus avoir recours qu'à la persécution ». (de Staël).

[...]

« Ne plus voir qu'une idée et lui tout rapporter, et n'apercevoir autour d'elle que ce qui peut la favoriser, donne une profonde tranquillité d'esprit ». » L'Actualité religieuse. La philosophie de nos discordes : L'esprit de parti. *Revue Apologétique*. 08/1937, p. 184-186.

« La rédaction de la revue russe [...] (L'Héritage littéraire) à Moscou, prépare une ample publication en trois volumes consacrée aux liens littéraires et artistiques entre la France et la Russie depuis le XVIIIe siècle. Le recueil présentera toute une série d'études plus et moins étendues sur Voltaire, Mme de Staël, Balzac, Zola, basées sur documents inédits conservés dans les collections et archives russes. [...]. » Ettinger, P. Xavier de Maistre, dessinateur. *Beaux-Arts*. 03/09/1937, p. 5.

« Marie d'Agoult, devenue Daniel Stern, fit ses débuts dans *La Presse*, par la critique des salons des années 1842 et 1843. Comme elle était fort intelligente, elle comprit vite que son intimité avec des peintres « ne suffisait pas à faire d'elle une critique d'art autorisée ». Ses essais dans le genre romanesque ne furent pas plus heureux, au jugement même de Mme Marie-Octave Monod. Au fond, ce qui la hantait, c'était de suivre l'exemple de Mme de Staël, de fronder le pouvoir et de se mettre à la tête du mouvement libéral. [...]. » De Vault, B. Marie d'Agoult, Béatrice sans Dante. *Je suis partout*. 03/09/1937, p. 8.

« Les impressions fugitives

Les Français qui vont en Allemagne en reviennent séduits par l'accueil, qu'ils y reçoivent. Beaucoup en concluent un peu vite qu'il n'y aura eu entre nos peuples qu'un malentendu passager. Parmi tous les étrangers, nous bénéficions des soins les plus attentifs et quelquefois les plus gênants.

Il en était de même avant la guerre. La France a toujours exercé outre-Rhin un charme auquel on s'abandonne entre deux accès de fureur. Car régulièrement nos voisins finissent par nous reprocher notre incompréhension, notre mauvaise volonté et par se mettre en colère comme sous l'effet d'un amour trompé. [...]

Les impressions que rapportent du voyage ceux qui passent rapidement et qui n'explorent pas les âmes sont bien superficielles. En 1914, comme au temps de Mme Staël, on les trouvait bien disposés pour nous et même sympathiques les hommes qui devaient se mettre en marche au cœur de l'été. Nous leurs aurions vu un tout autre visage s'ils avaient

pu nous dicter leur loi. Il y a dans les gentillesses qu'ils nous prodiguent une part de sincérité, une part de calcul. Dès le lendemain de la guerre, ils ont voulu que tout fût oublié, et surtout nos deuils nos ruines. Qui donc avait voulu cela ? Ils ont multiplié les grâces pour obtenir des concessions. Puis le Führer renonçant pour l'heure à nous foudroyer comme il l'avait dit nécessaire, nous a tendu la main. Et tout ce qu'il peut y voir de sympathie dans le cœur allemand pour le Français brave, aimable, spirituel, s'est trouvé fortifié par la propagande [...]. » Gaudy, G. Les impressions fugitives. *L'Action Française*. 04/09/1937, p. 2.

« Horizontalement. [...] – 3. Mme de Staël et George Sand en ont rencontré chacune un au début de leur carrière ; n'a nul besoin d'épithète quand il est tout simplement digne de son nom. [...] » David, R. Mots croisés. *Le Journal*. 08/09/1937, p. 10.

« Livre qui déborde une matière par quoi serait débordé tout autre, Rayons et ombres d'Allemagne (Flammarion, éditeur, un volume : 16 francs), écrit avec une facilité enchanteresse par un des premiers maîtres stylistes de notre époque, est à ranger sur le même rayon que les chefs-d'œuvre d'Hippolyte Taine et de Mme de Staël. » Bibliographie : Louis Gillet de l'Académie Française. Rayons et ombres d'Allemagne. *Le Progrès de la Côte-d'Or*. 10/09/1937, p. 7.

« [...] Peu à peu la nécessité de cette révision s'impose aux nations qui veulent vivre. La plupart d'entre elles commencent à reconstruire en «inspirant de l'enseignement de notre maître qui oppose la critique historique à l'anarchie des encyclopédistes et la saine inspiration gréco-latine à la déclaration morose de l'auteur des Rêveries. N'est-il pas profondément émouvant d'en trouver la constatation sous la plume de M. Whibridge ? » Au lieu de l'observation logique, acérée et de l'esprit critique, ils (Rousseau et Mme de Staël) n'apportaient qu'un vieux fond de vitalité barbare. Les peuples qui se flattent de leur ascendance nordique feraient bien, de peser ces mots de Maurras. C'est le point de vue d'un Français, si vous voulez, mais c'est aussi le point de vue de tout homme qui ne craint pas d'adresser à son pays de justes critiques. » [...]. » Yvan, H. Charles Maurras et l'Amérique. *L'Action Française*. 11/09/1937, p. 3.

« [...] Un autre ensemble de lettres de la famille Necker et de Madame de Staël sont du plus grand intérêt ; entr'autres celle où il est question d'une lecture que Bernardin de Saint-Pierre doit faire de « Paul et Virginie ». Toutes les personnalités de la Révolution et de l'Empire sont représentées par des lettres ou des manuscrits d'une extrême importance. » Rondelet. Il y a quarante ans : Les belles retrouvailles. *L'Écho de Paris*. 12/09/1937, p. 2.

« [...] Tout comme l'anglomanie, la germanomanie a ses surprises mais elle a, de surcroît, ses dangers. Buvons du vin du Rhin et échangeons des « prosit » avec nos blonds voisins si cela nous chante, mais ne tombons pas dans l'idolâtrie. Des écrivains français, des poètes, des hommes politiques conviés aux parades de Nuremberg et reçus avec quels

égards ! Nous reviennent éblouis, trop éblouis. Mme de Staël et Gobineau sont rejoints et dépassés. » Arbellot, S. Les surprises de la germanomanie. *Paris-Midi*. 13/09/1937, p. 2.

« – Le président et les membres du comité du Cercle de la presse et des Amitiés étrangères donneront un thé, demain mercredi 15 septembre, à Genève en l'honneur de la comtesse Jean de Pange, présidente de la Société d'études staéliennes.

La comtesse de Pange, au cours de cette réception, parlera de « Mme de Staël et la politique internationale ». » Valmont. *Le Monde : Cercles. Excelsior*. 14/09/1937, p. 2.

« – Le président et les membres du Cercle de la Presse et des Amitiés étrangères offriront demain mercredi, à quinze heures trente, à Genève, un thé en l'honneur de la comtesse de Pange, présidente de la Société d'études staéliennes, qui parlera de « Mme de Staël et la politique internationale ». » Intérim. *Le Carnet du « Figaro » : Cercles. Le Figaro*. 14/09/1937, p. 2.

« [...] Les séjours de ces personnages à Rome, qui s'échelonnent depuis l'arrivée de madame Vigée-Lebrun jusqu'au départ de Saint-Beuve, sont évoqués avec une érudition pleine de verve ; il faut spécialement mentionner la vie romaine de madame de Genlis, Louis David, l'abée Maury, les séjours de Chateaubriand, de Lamartine, de madame de Staël, Dauphine Gay, Berlioz, de la divine Juliette, et de Stendhal. » Ansaldi, G. R. Diego Angeli. *Revue de Paris*. 15/09/1937, p. 436.

« Une très importante vente d'autographes et documents historiques aura lieu bientôt, sous la direction de l'expert M. Georges Andrieux. On y verra non seulement des lettres de Marie-Antoinette, mais aussi des lettres de la famille Necker et de Mme de Staël, qui sont du plus grand intérêt, entre autres celle où il est question d'une lecture que Bernardin de Saint-Pierre doit faire de Paul et Virginie. Toutes les personnalités de la Révolution et de l'Empire sont représentées par des lettres ou des manuscrits d'un extrême intérêt. » Documents. *Beaux-Arts*. 17/09/1937, p. 4.

« Le séjour de Prague était impossible. Fouché choisit Linz, et la maisonnée se rendit d'abord à Carlsbad. Là, cure de repos et de plaisirs. Les relations sont plus faciles dans les villes d'eau. La duchesse retrouva sa verve et sa belle humeur. Elle tourna la tête d'un vieux général russe, et, la veille de partir, elle écrivit à sa sœur : « Je vais encore danser ce soir ! » À Linz, on la fêta ; on négligea son mari. Ernestine aimait les enfants de Fouché comme s'ils étaient les siens, et surtout sa fille Joséphine. Mais tous ces déplacements et ce perpétuel exil la fatiguent et la remplissent d'une mélancolie noire. Elle répète le mot de Mme de Staël : « Voyager est, quoi qu'on en puisse dire, un des plus tristes plaisirs de la vie. » Une dernière fois, le duc, la duchesse, sa belle-fille, ses beaux-fils, leur nombreuse domesticité s'ébranlent et vont se fixer sous le ciel enchanté de Trieste. [...] » Bellessort, A. La critique des livres : Histoire et roman : Le destin de Fouché. *La Petite Gironde*. 18/09/1937, p. 6.

« On m'affirme qu'une personne s'occupant des choses de l'esprit ne peut pas être une bonne maîtresse de maison. Pourrait-on me citer quelques cas qui me permettraient de réfuter cette proposition ?

– On peut être *bas-bleu* et être une ménagère parfaite, et même un *cordon bleu* de premier ordre. [...] Mme de Staël était une des rares bonnes cuisinières de la Révolution, et la belle Mme de Girardin, qui fut une des premières journalistes de Louis-Philippe, dirigeait son intérieur avec l'économie d'une commerçante retirée. [...] » Notre boîte à lettres. *Nouveauté*. 19/09/1937, p. 30.

« Livre qui déborde une matière par quoi serait débordé tout autre. « Rayons et ombres d'Allemagne », écrit avec une facilité enchanteresse par un des premiers maîtres stylistes de notre époque est à ranger sur le même rayon que les chefs-d'œuvre d'Hippolyte Taine et de Mme de Staël. – (Ernest Flammarion, éditeur.) » Bibliographie : Rayons et ombres d'Allemagne par Louis Gillet. *La Petite Gironde*. 21/09/1937, p. 6.

« Voici également du plus haut intérêt tout un ensemble de lettres de la famille Necker et de Mme de Staël, notamment celle où il est question d'une lecture que Bernardin de Saint-Pierre doit faire de *Paul et Virginie*, ou encore celles évoquant toutes les personnalités de la Révolution et de l'Empire. » La curiosité. *Journal des débats politiques et littéraires*. 24/09/1937, p. 2.

« [...] Ce peuple aime les fleurs, on le sait du reste, et dans les garages, les ouvriers garnissent dévotement, chaque matin, le porte-bouquet des voitures. C'est même toujours cela qui a attiré les croyants du temps passé, les amoureux de la « bonne » Allemagne, la grosse Madame de Staël. Les fleurs n'empêchent point d'autres réalités plus menaçantes. » Brasillach, R. Cent heures chez Hitler : Le Congrès de Nuremberg. *La Revue Universelle*. 01/10/1937, p. 56.

« Un jour, Laharpe, conversant avec Mme de Staël et Mme Récamier, s'écria assez sottement :

– Me voilà pris entre l'esprit et la beauté !

Mme de Staël rattrapa délicieusement la gaffe en disant du tac au tac :

– On ne m'a jamais dit que j'étais belle. » Du Tac au Tac. *Marie-Claire*. 01/10/1937, p. 8.

« De hauts personnages de la Révolution et de l'Empire, parmi lesquels Necker et Mme de Staël, sont représentés par des lettres ou des manuscrits. Une correspondance de la femme du général Moreau, des dossiers curieux sur la franc-maçonnerie, la Bastille, les Corsaires, ne manqueront pas non plus de retenir l'attention. » M. D. Documents historiques et littéraires aux enchères. *Paris-Midi*. 01/10/1937, p. 2.

« Chaque saison change la ligne des coiffures féminines. Cependant, on peut dire que, cette année, la mode a subi une véritable révolution ! Nous serons coiffées cet hiver, à la

Constantin Guys, à la Madame de Staël, à la « 1830 » !... » Lancret, J. La mode chapeaux. *Le Journal*. 06/10/1937, p. 6.

« *Le candidat traitera, à son choix, l'un des trois sujets suivants :*

1° Mme de Staël a écrit : « Voyager est quoi qu'on en puisse dire, un des plus tristes plaisirs de la vie ; entendre parler un langage que vous comprenez à peine, voir des visages humains sans relation avec votre passé ou avec votre avenir, c'est de la solitude et de l'isolement sans repos et sans dignité. » » Examens du baccalauréat. Session d'octobre 1937 : Composition française. *L'Ouest-Éclair*. 06/10/1937, p. 5.

« Les anecdotes abondent dans ce livre fort bien présenté ; elles concernent presque exclusivement des écrivains du siècle dernier : Français comme Mme de Staël, George Sand, Lamartine, Balzac, Hugo, Michelet, Stendhal ; Allemands comme Goethe, Nietzsche et von Kleist ; Anglais comme Byron, Ruskin et Shelley ; ou Russe comme Tolstoï. [...] » O. Voyageurs illustres. *Le Matin*. 10/10/1937, p. 4.

« [...] Mis en loterie en 1795, l'hôtel fut gagné par un garçon perruquier, qui fut condamné pour de temps après comme faussaire. L'ambassadeur de Suède et sa femme, Mme de Staël, s'y installèrent en 1797. [...] » Connaissez-vous Paris ? *L'Intransigeant*. 14/10/1937, p. 4.

« Encore une fois, nous n'avons pas besoin, pour savoir cela, de l'article du Messagero que je vais citer ; nous savons ce que vaut le bonapartisme, dont le stalinisme, le hitlérisme et le mussolinisme ne sont que les fils plus ou moins abâtardis. Napoléon Ier, ayant deux grandes voix dans son Empire : Chateaubriand et Mme de Staël, les force à se taire ; Napoléon III jette Victor Hugo en exil, condamne Rochefort à la prison et contraint Prévost-Paradol à faire de l'opposition par allusions plus ou moins transparentes, jusqu'au jour où il le prend à son service contre une ambassade, comme il prend Emile Ollivier contre un maroquin. [...] » Dominique, P. Mussolini aurait-il détruit l'esprit critique de l'Italie ? *La République*. 15/10/1937, p. 1.

« Après avoir fouillé tout un passé d'histoire du plus haut intérêt et cité des noms qui demeureront l'illustration de la Montagne-Sainte-Geneviève depuis Antoine de Courçon, qui dota l'Université de Paris de sa première charte, Abélard, Ronsard, Saint-Vincent de Paul, Patru, Coysevoa Coustou, Descart, de Jussieu et Buffon, Laépède, Daubenton Chevreul et Fourcroy, Mme de Staël jusqu'à Renan, M. Moneger conclut :

« C'est encore l'esprit que nous continuons à développer ici, non l'esprit du cerveau humain, mais... l'esprit du vin français auquel nous devons peut-être la gaieté, le pétillant de l'esprit français. [...] » » Deletang, C. Réception des Écrivains Journalistes Combattants Américains. *Le Cri du poilu de l'Union nationale des combattants*. 15/10/1937, p. 2.

« Mais les années 70-71 l'ont rudement mis en contact – comme tout le monde – avec les affaires de la nation. Dès les premiers jours de la guerre il témoigna sa surprise de

l'événement : « *Sommes-nous loin de cette Allemagne édénique que nous rêvions naïvement d'après les poètes et les romanciers ! Pays nébuleux, paradis de neige, étoilé de vergissmeinnicht, qui apparut à madame de Staël en extase, où des philosophes à peine incarnés conversaient de morale et de métaphysique comme les ombres des Champs-Élysées, où des couples mystiques glissaient enlacés sous un rayon de lune, sur le rythme des valse du Freyschutz... Les Allemands sont des Barbares et ils s'en vantent.* » » Thiébaud, M. Paul de Saint-Victor ou la critique d'alentour. *Revue de Paris*. 15/10/1937, p. 899-900.

« Le turban lui-même est rénové, celui de la Perde légendaire et de Mme de Staël, revus et corrigés par les doigts spirituels de nos modistes. [...] » Malardot, P. Les chapeaux d'automne. *Le Courrier de Saône-et-Loire*. 17/10/1937, p. 5.

« Autre voyageur illustre de la Suisse : Mme de Staël. Elle n'a pas aimé ce pays qu'elle a toujours tenu « dans une magnifique horreur ». Ces hautes montagnes, ajoute-t-elle, « me font l'effet des grilles d'un couvent qui nous sépareraient du reste du monde. On vit ici dans une paix infernale, on frémit, on se meurt dans le néant ».

Sentiment légitime. Mme de Staël en Suisse se trouvait frappée du trait de l'exil. Elle était la fille de Necker, donc quelque peu genevoise, quoique née à Paris, et par-dessus le marché vaudois par sa mère. Mais à Paris elle était une haute personnalité intellectuelle. Sa gloire lui commandait d'y demeurer. Sa grandeur lui ordonnait de s'attacher au rivage. Elle ne résista cependant pas au plaisir littéraire de décrire les chutes du Rhin.

[...]

L'année suivante, soit en 1805, Chateaubriand vint en Suisse pour la première fois. De Genève qu'il ne fait que traverser pour se rendre à Chamonix il va voir Mme de Staël à Coppet. « Elle se regardait comme la plus malheureuse des femmes dans un exil dont j'aurais été ravi. [...] » Lombard, P. La Vie littéraire. *L'Homme Libre*. 24/10/1937, p. 2.

« Les preuves sans cesse renouvelées de l'insouciance des Français rendaient facile à la Païva et à son amant, la tâche que Bismarck leur avait fixée, et qui consistait à perpétuer la légende, d'ailleurs enracinée depuis longtemps en France, de la bonne et patriarcale Allemagne, de l'Allemagne pacifique et sentimentale, de l'Allemagne des poètes et des philosophes, tant vantée par Mme de Staël. » Quinel, C. ; Laut, E. La Païva. *Le Progrès de la Somme*. 28/10/1937, p. 2.

« Sans parler de ces temps lointains, tout en restant dans les siècles littéraires, ne trouve-t-on pas d'ardents, d'aimables voyageurs : Descartes, La Fontaine, Molière, Mme de Sévigné, Chapelle et Bachaumont, Voltaire, Bernardin de Saint-Pierre, Rousseau, Chateaubriand et Mme de Staël elle-même.

Nous arrivons ainsi facilement à la parole de Mme de Staël qu'il faudrait citer.

[...]

On pouvait se demander d'abord dans quelles *conditions* ont été accomplis presque tous les voyages de Mme de Staël, conditions qui nous expliquent la sorte de haine qu'elle a

pour toutes les pérégrinations. La politique, la persécution, l'exil ont été souvent la cause de ses déplacements vers Coppet, ou l'Allemagne et l'Italie.

[...]

Puis, c'est une fatigue pour qui voyage en diligence ou en car, mais Mme de Staël était assez riche pour avoir une berline comme Mme de Sévigné.

[...]

3° Voyages ne va pas sans un déplaisir qu'a dû connaître Mme de Staël et que nous indique J.-J. Rousseau dans l'*Emile* : [...]

La Bruyère visait, dit-on, Bernier, que la connaissance de diverses religions avait conduit au scepticisme. Mme de Staël avait imité Bernier. Voyageant en Italie, elle avait perdu la foi protestante sans s'attacher cependant au catholicisme qu'elle trouvait plus beau. Pour elle, religion, génie, amour, c'est tout un sous des noms différents. C'est donc souvent au préjudice de sa foi qu'on entreprend de longs voyages.

b) La pensée de Mme de Staël, prise sous un certain angle, peut donc paraître juste, mais bien des auteurs la trouveront fausse.

[...]

4° Ils nous mettent en relation avec des littératures et des littérateurs que nous ne connaissions pas. Ce contact est tout profit : nous en avons la preuve dans le voyage de Voltaire en Angleterre, dans ceux de Mme de Staël en Allemagne. Elle y a vu Goethe, Schiller, Fichte et Schlegel. En Italie, elle a dû fréquenter Alfieri et peut-être Léopardi.

[...]

Voilà il me semble, quelques idées qu'un élève habile aurait pu développer. Il aurait terminé son devoir en rappelant certain chapitre de l'*Emile* où Rousseau vante les voyages à pied. Mais il n'aurait pas arraché Mme de Staël à la guillotine ou écrit par le canal de Voltaire, une lettre à M. du Huron. » D.O.C. Autour du baccalauréat (centre de Nantes). *L'Ouest-Éclair*. 28/10/1937, p. 6.

« C'est une excellente formule de propagande en même temps qu'une belle œuvre littéraire à laquelle s'est attaché M. Charles Gos en réunissant dans un beau volume les pages célèbres des plus illustres écrivains ayant écrit sur la Suisse : c'est servir à la fois le tourisme et l'esprit de la meilleure façon, car c'est exalter la beauté et la grandeur d'un pays par les textes les plus nobles ; en effet qui pourrait faire mieux l'éloge de la Suisse que les écrivains réunis en ces pages : Goethe, Mme de Staël, Stendhal, Chateaubriand, Lamartine, Shelley, Victor Hugo, Balzac, George Sand, Dickens, Wagner, Tolstoï, Nietzsche, pour n'en citer que quelques-uns, forment ainsi un splendide panégyrique. » Les livres : *Voyageurs illustres en Suisse*, par Charles Gos. – Dessins aux lavis originaux par Frédéric Traffelet. (Édition du Pavillon Suisse, Paris 1937). *Beaux-Arts*. 29/10/1937, p. 4.

« Mme de Staël aimait à dire : « Ne vous fâchez pas contre les faits, car cela ne leur fait rien du tout. » Je pense à cette boutade en lisant les commentaires de la grande presse à propos des élections cantonales. Il est grave que les hommes les plus avertis du peuple le plus intelligent du monde arrivent à se tromper eux-mêmes. Ne sentent-ils donc pas qu'au

point où nous en sommes, seule la vérité est tonique ? » Montagnon, B. Les élections finies les problèmes restent. *Le Front*. 30/10/1937, p. 1.

« [...] On peut même soutenir que cette hégémonie de l'esprit européen « de nationalité française » a survécu à cette Révolution de 89 qui devait lui porter à la longue un coup mortel. Je regrette que M. Dumont-Wilden n'accorde pas dans son livre, à Madame de Staël et à son groupe une place plus large. Il parle des « châteaux » où l'esprit européen fut à l'honneur. Où fut-il plus honoré et pratiqué qu'à Coppet ? L'esprit européen, sous sa forme la plus achevée, l'esprit européen fait de libéralisme généreux, de tolérance élégante et de ce raffinement, naturel aux véritables beaux esprits, c'est dans l'entourage de Mme de Staël qu'on le trouve. Elle commit personnellement, avec son livre sur l'Allemagne, une mémorable erreur. La prédominance du germanisme allait tuer cet esprit européen dont elle se montrait elle-même si éprise ; mais ces Allemands, mais ces étrangers qui gravitaient dans son orbite, quels champions dévoués de l'esprit européen sous sa forme française ! On voudrait disposer de l'espace nécessaire au développement de cette idée. » Muret, M. Europe, tragique illusion. *Journal des débats politiques et littéraires*. 31/10/1937, p. 4.

« Je me rappelle la parole de Mme Necker de Saussure, qui était la cousine de Mme de Staël : « L'enfance est non pas à un âge, mais un état. » Henri, M. Le Drame de Marcel Proust. *Le Journal*. 31/10/1937, p. 2.

« [...] Peu à peu ses opinions vagues prirent une forme plus précise ; ses penchants nébuleux pour le rationalisme cédèrent devant une attirance nette vers le catholicisme romantique, et il en vint à penser que le salut de la nation ne pourrait être obtenu que si la Russie se rattachait à la civilisation occidentale, et regagnait le sein de l'église catholique romaine. Le fait qu'il eût étudié de Maistre, Mme de Staël, Bossuet, Chateaubriand et Bonald eût sans aucun doute une grande part dans la cristallisation de cette nouvelle idée, et cependant il ne faut pas en exagérer l'influence. [...]. » Mazour, A. G. Documents : Petr Jakovlevic Caadaev (1796-1856). *Le Monde Slave*. 10/1937, p. 247.

« [...] On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Mme de Staël, *Corinne ou l'Italie*. » Madame de Staël. *Corinne ou l'Italie*. *Les Langues Modernes*. 10-11/1937, p. 364-365.

« M. René Bray entasse les précisions sur les négociations qui précèdent l'arrivée de Sainte-Beuve à Lausanne, sur l'existence qu'il y mènera, sur le retentissement du cours qu'il professera. Lausanne, beaucoup moins peuplé alors qu'aujourd'hui, était déjà, comme aujourd'hui, une ville très intellectuelle, très occupée de science, de littérature, d'art. Pendant la Révolution, elle avait fait bon accueil aux émigrés français, spécialement à ceux qui comptaient dans le domaine de l'esprit. Joseph de Maistre y avait séjourné. N'est-ce pas là qu'il écrivit ses *Considérations sur la France* qui s'opposaient au

libéralisme de Mme de Staël ? Mme de Staël, de ses fréquents séjours au château de Coppet, rayonnait sur Genève et sur Laussane. Rosalie de Constant, dans son journal, nous donne de vivants tableaux de cette société lausannoise, extrêmement cultivée, qui se groupait autour de Mme de Charrière et de la baronne de Montolieu et qui recevra les éclats des multiples querelles entre Mme de Staël et Benjamin Constant. » Bordeaux, H. Sainte-Beuve à Laussane. *La Revue Universelle*. 01/11/1937, p. 261-262.

« La première série de conférences sera donnée par M. Duviard, docteur ès lettres, professeur au Lycée qui traitera le sujet suivant :

« *Aux sources du Romantisme : Chateaubriand et Madame de Staël* ».

[...]

Deux pionniers : Chateaubriand et Madame de Staël ; leurs différences, leurs ressemblances, leurs rapports.

[...]

Mercredi 1^{er} décembre : III – *Madame de Staël et le renouveau de la Critique*.

Une « femme supérieure » : esprit et enthousiasme. – Madame de Staël et la découverte des principes sociaux de la littérature : le sens du relatif et de l'historique entre dans la critique. La fin du dogmatisme classique.

Madame de Staël, introductrice des littératures étrangères. Le culte romantique de l'Allemagne : Henri Heine et le livre de « l'Allemagne ».

En quoi Madame de Staël dépasse le Romantisme. » Conférences d'études littéraires. *Le Courrier de la Rochelle*. 03/11/1937, p. 2.

« Marie d'Agoult a rêvé aussi de jouer un rôle international, auquel sa double origine et sa double culture la rendaient particulièrement apte : elle aurait voulu servir de trait d'union entre ses deux patries. Par-là elle est l'héritière de Mme de Staël et, sur un plan différent, comparable à Henri Heine, moins bien placé qu'elle en raison de son origine juive qui l'a toujours rendu suspect, en Allemagne, à des groupes importants. Elle a poursuivi, en plein dix-neuvième siècle, ce rêve de fraternité des peuples dont s'enthousiasmèrent les grands penseurs de la fin du dix-huitième. Cela vaut bien aussi que notre époque tire de l'oubli son nom et sa pensée. » Boyer, J. Une Aristocrate républicaine. *La Dépêche*. 04/11/1937, p. 1.

« IV. – Un philosophe estime « que prétendre substituer le jeu à l'école et le laisser-aller à la discipline, ce serait une grave erreur ». Et il ajoute : « Imaginer qu'on peut tout apprendre en se jouant, mais c'est là confondre le plaisir et le travail ». C'est aussi l'avis de Mme de Staël qui écrit « que l'éducation faite en s'amusant disperse la pensée... » Préparation au C. A. P. *L'École et la Vie*. 06/11/1937, p. 8.

« La première série de conférences sera donnée par M. Duviard, docteur ès-lettres, professeur au Lycée, qui traitera le sujet suivant :

Aux sources du Romantisme : Chateaubriand et Madame de Staël.

Mercredi 17 novembre : I. – Les origines du Romantisme.

Les conditions de la nouvelle Renaissance : sociales, morales, intellectuelles. Les origines françaises. Les influences étrangères. Deux pionniers : Chateaubriand et Madame de Staël ; leurs différences, leurs ressemblances, leurs rapports.

[...]

Mercredi 1^{er} décembre : III. – Madame de Staël et le renouveau de la critique.

Une « femme supérieure » : esprit et enthousiasme. – Madame de Staël et la découverte des principes sociaux de la littérature : le sens du relatif et de l'historique entre dans la critique. La fin du dogmatisme classique. Madame de Staël, introductrice des littératures étrangères. Le culte romantique de l'Allemagne : Henri Heine et le livre de « l'Allemagne ». En quoi Madame de Staël dépasse le romantisme. » Institut d'études françaises : Conférences d'études littéraires. *L'Écho Rochelais*. 12/11/1937, p. 2.

« [...] Cette conférence aura lieu à l'Hôtel de la Bourse, salle haute, à 18 heures, elle aura pour sujet :

« Aux sources du Romantisme, Chateaubriand et Madame de Stael : Les origines du Romantisme ». Institut d'études françaises. *Le Courrier de la Rochelle*. 13/11/1937, p. 2.

« Bref, le Japon, alors, nous le voyions un peu comme Mme de Staël voyait l'Allemagne pré-romantique du XVIII^e siècle ! » Hamre, L. Le poète changé en ogre. *Le Petit Courrier*. 14/11/1937, p. 1.

« Quant aux voyageurs, ils regagnèrent Aix, tout penauds, et attendirent là des subsides pour continuer leur route. Ils connaissaient les terribles colères du maître, ces emportements simulés où ce grand artiste savait, ainsi que l'a noté Mme de Staël, rester parfaitement maître de lui et voulait seulement effrayer. » De Gérin-Ricard, L. Histoires de brigands... *Le Petit Marseillais*. 19/11/1937, p. 2.

« La lassitude de la France. – *Le despotisme*. – Les classes éclairées commencent à souhaiter un régime politique plus libéral.

La pensée est étouffée, mais des résistances se dessinent. Chateaubriand est en disgrâce. Mme de Staël écrit sur l'Allemagne (1810), que Napoléon a écrasée, un livre célèbre qui est mis au pilon. La marquise de Condorcet, Joseph de Maistre sont les adversaires du régime et de l'Empereur. » Beney, P. Histoire : La France en 1811 : II. – Les causes de faiblesse. *L'École et la Vie*. 20/11/1937, p. 11.

« Histoire de la littérature féminine en France, Jean Larnac.

Origines de la littérature féminine. – La querelle des femmes : Christine de Pisan. – Vers la glorification de la femme : la Renaissance. – Le siècle des deux amies : Mme de Sévigné, Mme de la Fayette. – Le Règne des femmes. – Les bas-bleus du Premier Empire, Mme de Staël. – L'époque de George Sand. – Le règne de Mme de Noailles et de Colette. – Les limites du génie féminin. – Féministes et antiféministes. – L'intelligence féminines, etc.

Un bel ouvrage de 280 pages, format 12 x 18. Edit. Kra. Paris, 1929. 7 francs au lieu de 20. » Livres neufs d'occasion. *Le Parthénon*. 20/11/1937, p. 457 ; 459.

« Elle salue au passage les figures historiques d'une Marguerite d'Angoulême, au XIII^e s., d'Anne de Beaujeu, d'Anne de Bretagne, aux XV^e e XVI^e, de Mme de Staël, au XIX^e. Elle dit que l'Homme est un conquérant du Progrès, la Femme une organisatrice. [...] »
Jardin, R. Le rôle social de la femme. *L'Ouest-Éclair*. 21/11/1937, p. 8.

« [...] Telle enfin, elle a enchanté presque tout le monde autour d'elle, et les esprits les plus distingués et les plus difficiles de son temps ; et des femmes même, de Mme de Staël, qui en eût pu être jalouse, à Mme de Boigne, qui n'était pas une personne très indulgente. [...]

Jean-Jacques Ampère, à vingt ans, a nourri pour elle, déjà largement quadragénaire, une juvénile passion, un temps douloureux, par la suite sagement muée en une adoration fidèle et sans espoir. Il y a eu les passants, comme Barante, ou les fils de Mme de Staël, et les résignés, comme Adrien et Mathieu de Montmorency ; mais aussi des hommes positifs en amour, habitués à vaincre et à ne pas se satisfaire de douces paroles comme le Prince de Prusse, ce don Juan housard, Benjamin Constant, l'amoureux de toutes, et Chateaubriand l'irrésistible – et probablement le vainqueur.

[...] Mais celui-là, Mme Récamier l'a aimé. Et si elle a quelquefois joué avec les autres, à trente ans, elle avait cru trouver en lui son maître. Elle l'avait assuré de son cœur, par un billet dont on a la copie, de la main de Mme de Staël, confidente de ces princières amours qui eurent Coppet pour théâtre en 1807 et 1808. [...] » Henriot E. Les secrets de Madame Récamier. *Le Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire*. 24/11/1937, p. 8.

« [...] Cet ouvrier parqueteur avait épousé une ouvrière comme lui, qui s'appelait Flavie. Eh bien ! Il lui écrivait sans effort :

« Malgré les distances sociales qui semblent t'éloigner de la femme-poète, que chanta Mme de Staël, tu es bien sa sœur, et comme elle, ton âme dévouée adore le beau. Mais ce qui différencie ta destinée de celle de Corinne, c'est que celui qui t'aime t'aimera toujours sans partage. » » Ernest-Charles, J. Ouvriers poètes. *L'Ère Nouvelle*. 26/11/1937, p. 1.

« Mme de Staël, désenchantée sur le tard, avait coutume de dire que le but de la vie n'était pas le bonheur, mais le perfectionnement. C'est pourtant bien le bonheur que nous cherchons. Or, il est, avant tout, en nous-mêmes. Il dépend de nous plus encore que des circonstances. Ou plutôt les circonstances qui le servent ou le contrarient n'ont pas le pouvoir de nous transformer. Il nous appartient de recueillir celles qui sont favorables et de faire face aux autres. » Aimer la vie, par Henry Bordeaux (Flammarion). *Le Petit Journal*. 29/11/1937, p. 10.

« Les regards d'Albano tombèrent par hasard sur un table couverte de livres.

« Ce ne sont que des ouvrages français », dit Linda.

C'étaient en effet : Montaigne, la *Vie de la Guyon*, le *Contrat social*, et enfin madame de Staël, sur l'*Influence des passions*.

Albano connaissait ce dernier ouvrage et il dit à ce sujet que les chapitres sur l'amour, sur les partis et sur la vanité étaient ceux qui lui avaient plus d'avantage ; qu'il aimait le cœur de feu allemand ou espagnol de cette femme célèbre, mais non sa philosophie française

si chauve et si vide, encore moins ses immoraux panégyriques du suicide. » Richter, J.-P. Des visions à la vérité. *L'Ère Nouvelle*. 01/12/1937, p. 2.

« [...] À notre grand étonnement, *Peer Gynt*, et surtout *Maison de Poupées* nous furent données, admirablement au reste, presque dans un caractère et dans un rythme méridional ! Étonnement aussi au sujet de *L'Autoritaire* de notre compatriote Henri Clerc, mais donné en néerlandais. Nous nous souvenons, toujours de la pittoresque description de la langue hollandaise par Mme de Staël : « un croassement de grenouilles, rédigé en grammaire » ... or, un écoutant les excellents artistes d'Amsterdam, nous nous rendîmes vite compte, que dans être aussi harmonieux que l'italien, l'hollandais était très loin de cette description. » Castelot, A. Bilan de l'art dramatique étranger à l'Exposition. *Le Petit Journal*. 02/12/1937, p. 10.

« Le vicomte de Choiseul colportait partout des méchancetés sur Mme de Staël. Fréquentant les mêmes salons, ils se rencontrèrent un jour et la politesse mondaine les força à échanger quelques paroles.

– Il y a longtemps que l'on ne vous a vu, monsieur, dit Mme de Staël.

– C'est que j'ai été gravement malade, répondit le vicomte.

– Malade ? Et qu'avez-vous eu ?

– J'ai cru m'être empoisonné ; je ne sais encore comment.

– Oh ! fit Mme de Staël froidement, peut-être vous êtes-vous mordu la langue. » Une dure réplique. *Midinette*. 03/12/1937, p. 23.

« [...] Deux séances n'auraient pas suffi à épuiser les citations illustres. J'ai regretté – puisque la prose a eu sa belle part en ces récitations – que des pages des *Lettres d'un Voyageur* de George Sand, que certains passages de la *Corinne* de Mme de Staël n'y aient pas trouvé place... faute de temps... car deux heures sont bien brèves pour y faire goûter la saveur de multiples beautés. [...] » D'Houville, G. Chronique des théâtres. *L'Écho de Paris*. 05/12/1937, p. 6.

« Enfin, elle se lie d'amitié avec le baron de Staël Holstein, le mari de la célèbre Mme de Staël, elle a 69 ans, lui n'a que 37 ans ; en 1792, celui-ci qui était ambassadeur de Suède en France, est rappelé dans son pays. [...] » Le Clairon. *Le Grand Écho de l'Aisne*. 08/12/1937, p. 3.

« C'est le mercredi 18 décembre, à 18 heures précises qu'aura lieu, en l'hôtel de la Bourse, la dernière conférence de M. le professeur Duviard, sur les « Sources du Romantisme ». Le sujet traité sera « Mme de Staël et le renouveau de la critique ». » Conférences d'histoire littéraire. *L'Écho Rochelais*. 10/12/1937, p. 1.

« L'écrivain Laharpe, célèbre au XVIIIe siècle pour son cours de littérature, était très répandu dans le monde où l'on appréciait fort ses qualités de critique. Un jour qu'il se trouvait ainsi dans un salon en train de converser avec Mme de Staël et Mme Récamier, il lui arriva de dire un peu étourdiment :

– Me voilà entre l'esprit et la beauté.

Mme de Staël rattrapa avec à propos la gaffe, répliquant avec un sourire :

– On ne m'avait jamais dit jusqu'ici que j'étais belle. » La Gaffe Rattrapée. *Midinette*. 10/12/1937, p. 8.

« Combien en France pareille étude sur nos gloires nationales pourrait donner des résultats intéressants ; choisissons au hasard une famille, très représentative il est vrai, celle des Broglie. Sans même nous étendre sur les fastes de la maison de Broglie, que tout le monde connaît, sur tante de maréchaux de France, de premiers ministres, d'académiciens, de mathématiciens, n'est-il intéressant de constater que parmi leurs ascendants Jacques Cœur en France, sainte Brigitte en Suède, sont à la tête de deux lignées illustrées l'une par Necker et Mme de Staël, l'autre par Gustave-Adolphe et Charles XII, si bien que quand le prince Louis de Broglie s'est rendu à Stockholm, à l'occasion de son prix Nobel, il aurait pu être reçu par tout un groupe de parents éloignés, à la tête desquels le roi et la reine en personne, précédant deux prix Nobel, l'illustre savant Berzélius, le poète Verner von Heidenstamm, etc. » Morand, P. Souches et branches. *Le Figaro*. 11/12/1937, p. 5.

« Cette histoire, très ancienne, comporte une variante moderne, et même deux. Saint-Simon, le philosophe et sociologue, débarquait, un jour, à Coppet ; il arrivait tout crotté dans le salon de Mme de Staël et, à brûle-pourpoint, lui disait : Madame, vous êtes la femme supérieure de notre siècle ; je suis sûr que de nous deux naîtrait un grand homme : je veux vous épouser. » [...] » Farez, P. Eugénisme et puériculture. *Journal des débats politiques et littéraires*. 12/12/1937, p. 4.

« [...] Les salons de l'ancienne France n'étaient plus, de même ceux de la Restauration qui, pendant l'été, prenaient le nom de « château ». « Faire château » c'était, pour les Parisiens qui n'avaient pu quitter la capitale pendant la belle saison, se réunir chaque soir dans quelque salon connu. La marquise de Montcalm, sœur de duc de Richelieu, le grand ministre de Louis XVIII, a tracé, dans ses mémoires, un tableau charmant de ces soirées où Mme de Staël brillait à côté de la princesse de Polignac : la France réconciliée sous le signe monarchique et goûtant, après la tourmente, les plus pures joies de l'esprit. Mais, bientôt, il n'y eut plus de salons ; l'art de la conversation s'éteignit. [...] » De Gérin-Ricard, L. L'Épatant au faubourg Saint-Honoré. *L'Écho de Paris*. 13/12/1937, p. 1.

« Frédéric Plessis habite une rue qui arbore le souvenir d'une femme de lettres célèbre, mêlée à des disputes à peine assoupies de politique et d'école : Mme de Staël. Pourtant, ses tendances, affirmées en se prolongeant, l'éloignent de la fille de Necker, à laquelle les nœuds du turban prêtent maintenant plus de chance de durée iconographique que *Corinne* ne lui alloue de prestige littéraire. » Sanvoisin, G. Le nouveau doyen des poètes français. *Le Figaro*. 18/12/1937, p. 1.

« Le génie, c'est le bon sens appliqué aux idées nouvelles. Mme DE STAEL. » *Excelsior*. 20/12/1937, p. 1.

« Prix Bordin (3500 fr.). – Deux prix de 1000 francs aux ouvrages suivants : *L'école des femmes, de Molière*, par M. Jacques Arnavon ; — *L'action religieuse de Ferdinand Brunetière*, par M. J. Van der Lugt. — Trois prix de 500 francs aux ouvrages suivants : *Madame de Staël et sa cour au château de Chaumont*, par le prince Jacques de Broglie ; — *Tigrane Yergatte*, par M. L.-G. Guerdan ; — *Lamartine voyageur*, par M. Robert Matllé. » Prix littéraires. *La Croix*. 19-20/12/1937, p. 4.

« [...] Et voici les belles Impudiques : Messaline, pas moins, et Mme Tallien (c'est Mme de Staël qui va rire !) Et enfin Phryné, un peu pâle, puisque tout le monde est sans voiles. » Verne, M. Au Concert Mayol, l'année 38 se présente nue. *L'Intransigeant*. 23/12/1937, p. 8.

« M. Paul Dimoff, le distingué professeur à la Faculté des lettres de Nancy, fit ressortir l'analogie qui existe entre le plan d'ensemble du livre de Mme de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, et le manuscrit inédit d'André Chénier, *Essai sur les causes et les effets de la perfection et de la décadence des lettres*. Cette analogie ne se retrouvant pas dans les détails, il est probable que Mme de Staël a pris connaissance de ces papiers par l'intermédiaire de leur ami commun, François de Pange, et a traité le même sujet avec son génie particulier. Y a-t-il eu rencontre entre les deux écrivains ou bien s'agit-il seulement d'une coïncidence ? Mme Marcelle Tinayre et M. Van Tieghem ont suggéré différentes hypothèses. M. B. Muntéano prit à son tour la parole. Il exposa avec une clarté remarquable l'attitude de Mme de Staël vis-à-vis de la Monarchie constitutionnelle et de la République. » Arts et lettres. *Journal des débats politiques et littéraires*. 24/12/1937, p. 2.

« À la décharge dudit professeur, rappelons pourtant que son dédain envers l'auteur des *Pauvres Fleurs*, était partagé par toute l'Université d'alors, puisque les manuels ou bien passaient Desbordes-Valmore sous silence, ou bien ne lui accordaient que quelques lignes insignifiantes, tandis qu'ils prodiguaient des pages admiratives à une salonnière aussi dénuée d'originalité que la grisâtre et creuse Mme de Staël. » Vandérem, F. Sans intérêt... *Le Figaro*. 25/12/1937, p. 6.

« Songez que, de 1789 à 1820, il n'a paru dans la littérature française d'autres œuvres importantes que celles de Chateaubriand, émigré ou exilé, de Mme de Staël et de Benjamin Constant, Suisses l'une et l'autre. [...] » Jaloux, E. Chronologie de la littérature moderne. *Le Jour*. 25/12/1937, p. 2.

« – La Société des Études staéliennes s'est réunie chez sa présidente, la comtesse Jean de Pange.

Une brillante communication a été faite par M. Paul Dimoff, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, sur « Mme de Staël et André Chénier ». [...] M. Basile Munteano a ensuite exposé, en une allocution pleine de charme, « les idées de Mme de Staël sur la République ». Il a insisté sur le fait que, d'abord favorable à la monarchie

constitutionnelle, elle n'a vu dans la République qu'un moyen de sauver la liberté menacée. » Valmont. *Le Monde : Cercles. Excelsior*. 26/12/1937, p. 2 ; Valfleury. *Le Carnet du « Figaro » : Cercles. Le Figaro*. 27/12/1937, p. 2.

« – La société des Études Staëliennes s'est réunie chez sa présidente la comtesse Jean de Pange. Une communication intéressante a été faite par M. Paul Dimoff, professeur à la Faculté des lettres de Nancy sur Mme de Staël et André Chénier. Après plusieurs interventions de Mme Marcelle Tinayre, Mlle Hélène Vacaresco, MM. Rochablave et Van Tieghem, M. Basile Muntanca a prononcé une allocution charmante sur « les idées de Mme de Staël sur la République. » » De Briat, P. *Carnet mondain : Cercles. L'Écho de Paris*. 27/12/1937, p. 2.

« Déjà, en plusieurs points du monde, une pambéotie redoutable n'a plus que des gestes en série, des opinions communément admises et permises. Déjà les hommes y sont pareils à ces dominos d'un soir de mascarade qui s'inquiétaient soudain, nous conte Madame de Staël, de se voir si semblables, en un même miroir, qu'ils ne savaient plus laquelle de ces images était la leur. » Nicolitch, S. Les conférences de « mai 36 ». *Le Populaire*. 27/12/1937, p. 7.

« La Société des études staëliennes s'est réunie dernièrement chez sa présidente, la comtesse Jean de Pange.

Une communication a été faite par M. Paul Dimoff, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, sur « Mme de Staël et André Chénier ». Mme Marcelle Tinayre et Mlle Hélène Vacaresco, MM. Rocheblave et Van Tiéghem sont intervenus dans la discussion qui a suivi. M. Basile Munteano a ensuite exposé « Les Idées de Mme de Staël sur la République ». » « À Paris et Ailleurs : Cercles ». En : *Le Jour*. 30/12/1937, p. 4.

« Mme DE STAEL. Lettres inédites à Juste Constant de Rébecque. 1795- 1812. – E. Droz. 15 fr. » *Bibliographie : Histoire. Archives et bibliothèques*. 1937, p. 246.

« Sous le Consulat et sous l'Empire, les auteurs de pamphlets restent muets car la police est vigilante et impitoyable ; elle emprisonne les mal pensants, les transporte ou les fusille. Mme de Staël, Benjamin Constant et Chateaubriand osent seuls protester contre la tyrannie impériale ; mais, en juillet 1815, lorsque les Alliés mirent Napoléon au ban de l'Europe et préparèrent une nouvelle invasion de la France, les royalistes reprirent espoir. [...] » Brégail, M. G. *Pamphlets de l'Époque Révolutionnaire et de l'Empire. Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*. 1937, p. 244-245.

« À Weimar, son rôle grandit encore auprès des hommes qui entourent le souverain, notamment auprès de Schiller qui le prend en amitié, auprès de Mme de Staël qui raffole de lui, de Mme de Schardt, d'Amélie d'Imhoff et de ses chères Alsaciennes Mmes de Gérando, la baronne de Stein (Octavie de Berckheim) qu'il y retrouve et par qui il entre en relations avec l'amie de Goethe, Charlotte de Stein. [...] » Delage, J. *Un directeur d'âmes. La Vie en Alsace*. 1937, p. 69.

« [...] – Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes (XXXII, 1937) : *La vie privée de Madame de Staël*, par M. le Colonel LAVENIR. [...] » Procès-verbaux des séances de la Société académique de l'Aube : 19 Novembre 1937. Publications et Travaux des Sociétés correspondantes. *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de l'Aube*. 1937, p. 281.

« C'est en juillet 1804, comme en témoigne un passeport à lui délivré le 27 Messidor de l'an XII que Prosper se rendait en congé d'un mois à Genève auprès de son père, préfet du Léman. Il y débarquait déjà préparé aux entretiens auxquels il allait prendre part à Coppet, aussi devint-il rapidement un des familiers de Mme de Staël, comme le camarade et l'ami de Benjamin Constant et de tout le cénacle qu'animait la fille de M. Necker. S'il fut aussitôt aux pieds de Mme de Staël, celle-ci ne put s'empêcher de goûter aussi rapidement l'esprit, les réparties, les jugements de ce tout jeune homme en qui elle voyait un disciple des plus fervents, tout ému d'admiration pour celle qui lui témoignait une bienveillance de jour en jour plus affectueuse. Quant à la fin de son congé il repartit pour Paris, Mme de Staël lui demanda d'entrer en correspondance avec elle. Quelques lettres de cette dernière tant à Claude-Ignace qu'à Prosper et les nombreux billets de celui-ci montrent combien furent violents les sentiments que Mme de Staël porta à son jeune admirateur de 1804 à 1811. Prosper revenait d'un second séjour à Coppet en 1805 dans toute l'exaltation du début d'une passion qu'il partageait.

Il était nommé le 12 mars 1806, auditeur au Conseil d'État, mais l'intérêt de ces nouvelles fonctions ne l'empêcha pas de s'échapper de Paris à plusieurs reprises pour aller voir Mme de Staël aux environs d'Auxerre, limite de la zone où elle était autorisée à résider. » De Barante, P. Une figure de diplomate : le baron de Barante. *Revue d'histoire diplomatique*. 1937, p. 229.

« La tiédeur prophétique de M. de Barante pour le régime impérial n'avait, sans doute, pas échappé à Napoléon, car, par un décret du 8 juillet 1807, Prosper était nommé à la sous-préfecture de Bressuire, pays perdu. Il ne s'y installait que le 26 décembre suivant, après avoir passé quelques mois à Genève auprès de son père, à Coppet, auprès de Mme de Staël et à Paris auprès de Mme Récamier, à laquelle l'unissait une douce tendresse et dont la première était fort jalouse.

[...]

Une autre absence, clandestine cette fois, provoquée par le désir de rencontrer Mme de Staël, suscita des observations très vives à la fois de son père et du Ministère de l'Intérieur.

[...]

Quelques mois auparavant, sous la pression de Claude-Ignace, Mme de Staël et Prosper avaient, l'un et l'autre en termes déchirants, rompu leurs relations : Prosper intitulait sa lettre *Adieux d'Oswald à Corinne*, car il se reconnaissait sous les traits du roman que son amie venait de faire paraître et cette dernière était loin de le démentir.

Pour être assagies, les relations d'amitié n'en devaient pas moins se maintenir. Mme de Staël se montra très bienveillante pour le jeune ménage Barante et devait s'employer avec succès, en 1813 à obtenir, par les relations qu'elle avait en Angleterre, le renvoi en France

du Cte d'Houdetot, père de Césarine, qui y était prisonnier depuis quatre ans. » De Barante, P. Une figure de diplomate : le baron de Barante. *Revue d'histoire diplomatique*. 1937, p. 231-232.

« Quel que soit le motif qui l'amène dans le salon en demi-rotonde de la rue Chantereine où se rencontrent les débris du passé, les maîtres du présent et les espoirs, ou les craintes, de l'avenir, il y est assez représentatif. S'il n'y figurait pas, il manquerait à une collection qui comprend quelques braves gens et quelques illuminés au milieu de beaucoup d'arrivistes, de jobards et de traîtres. Sauf en cette dernière catégorie on peut le classer à volonté et même à la fois, dans toutes les autres. En somme, il a pris pied dans un clan d'opinion libérale, mais de manières assez aristocratiques, dont Madame de Staël sera l'âme à Paris après en avoir ébauché les bases à Coppet... » De la Fuye, M. Rouget de Lisle diplomate. *Revue d'histoire diplomatique*. 1937, p. 341.

« Quoiqu'il en soit, le chancre de la Marseillaise se trouva définitivement rejeté dans les ténèbres extérieures. De gré ou de force, il fut rangé désormais l'opposition, parmi les mauvaises têtes, les Benjamin Constant, les Daunou, les Siéyès, les habitués du salon de Madame de Staël, où il avait d'ailleurs toujours fréquenté, les membres du Tribunat, et ces académiciens utopistes fustigés par Napoléon de ce mot sanglant : « Ils sont là quarante qui ont l'esprit comme quatre. » » De la Fuye, M. Rouget de Lisle diplomate. *Revue d'histoire diplomatique*. 1937, p. 361.

« [...] Berlin ne commença à faire figure de capitale et de bien modeste capitale que dans les premières années de 18^e siècle. La vie y était sans agrément. Les Allemands eux-mêmes ne s'y plaisaient pas. Le régime austère que Frédéric II, vieil avare et morose, avait inspiré à la Prusse disparut avec lui. C'est Berlin en paix dans une Europe en guerre, c'est cette cour d'une jeune reine que Mme de Staël vit en 1804. La France grandissait sans cesse. Elle avait formé la Confédération du Rhin qui mettait une partie de l'Allemagne dans sa vassalité. Cela ne pouvait durer ; la Prusse mobilisa le 9 août 1806. [...] Et Berlin a rêvé un moment de devenir la première capitale de l'univers. Rêve irréalisable, car les jours mauvais sont venus et en dépit de tous ses efforts pour devenir d'abord le centre politique, économique et intellectuel de l'Allemagne unifiée, Berlin demeure une ville neuve, trop neuve et faisant l'impression de parvenue, presque aussi triste et maussade qu'à l'époque de Mme de Staël. » De Montardy, H. Comptes rendus : Berlin, par Henry Bidou. Un vol. in-12 de 360 pages. Paris, 1937. Librairie Bernard Grasset. *Revue d'histoire diplomatique*. 1937, p. 412.

« La femme ressuscite de sa propre mort en se dévouant. Est-ce qu'elles vivent passé trente ans, quand elles se consacrent à elles-mêmes ? Les petites filles qui vont soigner les pauvres, les vieux, les nègres et les lépreux leur répondent : mille fois plus précieuses au genre humain que la tante Staël ou la même Noailles. » Suarès, A. Un grand homme en enfer. *La Nouvelle Revue Française*. 01/01/1938, p. 187.

« Livre qui déborde une matière par quoi serait débordé tout autre, *Rayons et ombres d'Allemagne* écrit avec une facilité enchanteresse par un des premiers maîtres stylistes de notre époque, est à ranger sur le même rayon que les chefs-d'œuvre d'Hippolyte Taine et de Mme de Staël. » Les livres nouveaux : Histoire. Louis Gillet, de l'Académie française. – *Rayons et ombres* d'Allemagne 1^E. Flammarion). *Revue Bleue politique et littéraire*. 01/01/1938, p. 319.

« On devine l'accueil que l'étudiant fit à la proposition de David. La jeunesse, enthousiasmée par le livre de Mme de Staël, était alors férue de germanisme. Accomplis le voyage d'Allemagne avec un si gai – et si célèbre – compagnon de route, quel rêve ! » Levron, J. Goethe et David d'Angers. *Revue Bleue politique et littéraire*. 01/01/1938, p. 324.

« [...] Berne supporterait-elle, d'ailleurs, une pensée libre et les opinions subversives exprimées à Paris ? Les sociétés vaudoises s'alimentent de nourritures légères. « Dans ce pays, dira Mme de Staël, la multitude des petites choses dispose de tout, même chez les hommes les plus spirituels. » [...] » De Romain, Y. Au temps français dans le pays de Vaud. *Revue Bleue politique et littéraire*. 01/01/1938, p. 386.

« Tendre, romanesque et bonne, malgré sa culture voltairienne, Rosalie concentre en elle le charme de la société vaudoise. Sa correspondance avec Bernardin de Saint Pierre, qui lui inspire un amour exalté et platonique, ses voyages, son esprit, assez riche pour faire oublier la disgrâce de son corps, et la clairvoyance dont ses jugements témoignent la mettent à part des femmes de son époque et souvent au-dessus d'elles. Entre Mme de Staël, virago de l'intelligence, et le pédant pontife que fut Mme de Charrière, elle apparaît d'une reposante féminité, telle une source cristalline entre un volcan et un désert.

[...]

On reconnaît ici l'influence de Mme de Staël. M. Paul Gautier la montre dans son livre charmant, *Mme de Staël et Napoléon*, opposant « la bonne foi, la candeur et la vertu allemandes à l'abaissement des mœurs françaises ». Elle déclare les Allemands « polis, simples, bons et fidèles, ne manquant presque jamais à leur parole, ignorant la tromperie, la ruse et l'art de la domination que pratiquent seuls les peuples latins » ... [...]. » De Romain, Y. Au temps français dans le pays de Vaud. *Revue Bleue politique et littéraire*. 01/01/1938, p. 388-389.

« De Desbordes-Valmore à Weidmann

Au Figaro littéraire, M. Fernand Vandérem a raconté comment M^o Renée Jardin est passée de la Sorbonne au Palais de Justice et de la glorification de Desbordes-Valmore à la défense de Weidmann :

[...] A la décharge dudit professeur, rappelons pourtant que son dédain envers l'auteur des *Pauvres Fleurs* était partagé par toute l'Université d'alors, puisque les manuels ou bien passaient Desbordes-Valmore sous silence, ou bien ne lui accordaient que quelques lignes insignifiantes, tandis qu'ils prodiguaient des pages admirables à une

salonnière aussi dénués d'originalité que la grisâtre et creuse Mme de Staël. [...]. » Tuc, P. De Desbordes-Valmore à Weidmann. *L'Action Française*. 04/01/1938, p. 4.

« [...] Pétra, Schroeder et Bolelli n'ont pas cherché recours dans un excès de ruse. Chaque point fut acquis chèrement. C'était un jeu de bonne foi. Et ici, contrairement à ce que dit Mme de Staël, la bonne foi rend tout difficile. » Mazeleine, G. Vouloir de toutes ses forces. *Le Journal*. 04/01/1938, p. 2.

« Relisons ce qu'écrivait déjà à leur sujet Mme de Staël, il y a plus d'un siècle, dans son livre sur l'Allemagne : « Flatteurs avec énergie et vigoureusement soumis, ils accentuent durement les paroles pour cacher la souplesse des sentiments, et se servent de raisonnements philosophiques pour expliquer ce qu'il y a de moins philosophique au monde : le respect pour la force, et l'attendrissement de la peur, qui change ce respect en admiration. » » Gondoin, J. L'Allemagne et le Pape. *L'Événement*. 04/01/1938, p. 3.

« Celui-ci se survit, de plus en plus faiblement, dans les anthologies avec *la Pauvre Fille* ; Alexandre Guiraud a eu plus de chance. Son habilité lui faisait rechercher les sujets d'actualité : sous Napoléon 1^{er}, il adressait des vers à Mme de Staël proscrite ; sous Louis XVIII, il faisait couronner aux Jeux Floraux une élegie consacrée à la duchesse d'Angoulême, *l'Exilée de Hartwell* ; le premier, il avait soulevé l'enthousiasme philhellène ; un beau jour, voyant la charité des salons s'éprendre des petits Savoyards, il consacre à ces pauvres enfants, ramoneurs ou montreurs de marmottes, tout un livre (il se vendit fort bien, d'ailleurs, et procura 4000 francs à l'œuvre !). » Praviel, A. Le poète du petit savoyard. *La Muse française*. 15/01/1938, p. 368-369.

« Merveilleusement au courant de la politique, exactement informée sur les hommes qui comptent dans tous les pays, elle avait montré à Alonzo Perez qu'elle se faisait une juste idée non seulement de son importance de fait, mais encore de sa valeur humaine. Bref, elle s'était posée devant lui comme jadis, Mme de Staël devant Napoléon. Mais elle s'était bien gardée de commettre la faute de Mme de Staël, se plaçant sur le même plan que le grand homme et lui disant carrément qu'à un géant tel que lui il fallait une amie, une conseillère, une compagne telle qu'elle. Ce qui lui avait d'ailleurs valu d'être durement rabrouée par Napoléon. » Bernard, G. Le Réveil du passé. *Le Courrier de Saône-et-Loire*. 15/01/1938, p. 6.

« Entre ces deux courants, si tranchés, du XVIII^e siècle, Mme de Staël, Benjamin Constant, Senancour, aménagent des canaux. Ils jettent l'anathème ni à la Révolution, ni à la philosophie, que, du reste, ils savent n'être responsable (et c'est tout le sens du *Tableau de la littérature française au XVIII^e siècle*, que publie, en 1809, Barante, un des plus intelligents disciples de Mme de Staël) qu'ils savent n'être responsable ni des atrocités de la Terreur, ni même de la Révolution, qui, pour eux, n'est pas accident provoqué par des écrits, mais l'expression profonde des mœurs, des opinions d'un peuple. Au surplus, Mme de Staël professe toutes les idées chères aux idéologues. Elle croit au progrès, et que, par la statistique on peut fonder la science politique sur des calculs positifs

et portes des sciences morales jusqu'à une certitude mathématique. Elle souhaite « que le lot de la médiocrité soit le meilleur ». Elle veut que les femmes par la culture de leur esprit se rendent « dignes d'un utilité ascendant sur l'opinion ». Elle revendique la liberté pour l'individu, l'indépendance pour les nations. Bref, de tout l'idéal philanthropique du XVIIIe siècle, il n'est pas un article qu'elle rejette, non plus que de l'idéal pacifique qu'elle transmet à la Monarchie de juillet. Mais à cet idéal, elle exprime un élan que nul avant elle n'avait su lui communiquer. Parmi l'égoïsme isolant qui accompagne les grands cataclysmes, elle fonde une école de générosité, et, pour reprendre sa formule, une religion de l'enthousiasme.

Et pourtant, entre le XVIIIe siècle pur et Mme de Staël, il y a un désaccord qui, sous la plume de Stendhal, se traduit si souvent par de la mauvaise humeur, malgré les « belles vérités » qu'il admire, et c'est qu'il appelle l'enflure, – un désaccord fondamental, que le *Journal des Hommes libres* n'hésite pas à proclamer dès l'apparition du livre *De la Littérature*, et malgré l'inspiration républicaine qui anime cet ouvrage.

[...]

Et donc, l'opposition entre Mme de Staël et Chateaubriand, si apparente en 1800, ira s'atténuant et pour cette raison que rien d'absolu ne les sépare : le libéralisme (chez l'auteur de *l'Essai sur les Révolutions*, presque anarchiste), le libéralisme étant le fond inné de Chateaubriand, et que masque seulement son humeur chevaleresque à se dévouer à toutes les causes menacées, à toutes les causes perdues.

Et qu'il n'y ait pas, entre le romantisme issu de Mme de Staël et le romantisme issu de Chateaubriand d'incompatibilité irréductible, cela paraît entre 1825 et 1830, quand Chateaubriand rentrant dans l'opposition, les deux courants se rapprochent jusqu'à se confondre, et ne plus former qu'un fleuve, irrésistible. » Monglond, A. L'héritage du dix-huitième siècle. *Les Cahiers de Radio-Paris*. 15/01/1938, p. 539-540.

« Voici maintenant *Corinne*. Avec Mme de Staël, nous rentrons dans la vie, le tourbillon du monde. Âme d'élite, la poétesse Corinne délaisse l'Angleterre pour en fuir la société conventionnelle. [...]

La même année (1807), Benjamin Constant, dont vous connaissez l'orageuse liaison avec Mme de Staël, écrit *Adolphe*. [...]

Aussi inquiétude religieuse, inquiétude intellectuelle, inquiétude sociale, inquiétude amoureuse. L'un cherche la foi, l'autre l'amour, l'autre la liberté, tous sont insatisfaits. L'âge venant, le succès aussi, Chateaubriand, Mme de Staël, Benjamin Constant sortirent de la crise, se jetèrent dans l'action, dans l'opposition, dans une rumeur de lutte et de gloire, et cela guérit. [...]. » Carré, J.-M. Le mal du siècle. *Les Cahiers de Radio-Paris*. 15/01/1938, p. 543-544.

« C'est seulement dans la première moitié du XIXe siècle que la convergence des facteurs favorables put donner lieu au nouveau sens de l'homme, de tonalité nettement optimiste. Mme de Staël transmet l'idée de la perfectibilité humaine.

[...]

Plus honorable encore pour l'humanité avait été la façon de voir de Mme de Staël. Dans son ouvrage *De l'Allemagne*, elle parle de cette idée générale qui sert de guide à certains

savants, à savoir « que l'univers est fait sur le modèle de l'âme humaine... C'est une belle conception que celle qui considère le monde physique comme l'envers du monde moral. Pourquoi l'intelligence suprême, qui a formé la nature et l'âme, n'aurait-elle pas fait de l'une l'emblème de l'autre ? »

[...]

De sorte qu'en définitive, cette nature emblématique que nous révélait Mme de Staël vaut mieux pour l'homme, qui peut s'y retrouver toujours, quand il veut, puisqu'elle est son miroir. Conception non moins féconde que l'autre, et d'où sortira la poésie si profondément spiritualiste des correspondances et du symbolisme universel. » Pomier, J. Un nouveau sens de l'homme. *Les Cahiers de Radio-Paris*. 15/01/1938, p. 549-552.

« [...] Aussi bien comme il s'était proposé de nous initier, non seulement à la politique, mais à la psychologie du coup d'État de 1852, était-il difficile à M. Mazel de ne pas nous donner l'intime pensée de l'auteur de celui-ci. D'autre part cependant, ce sont des individus qu'il a créés pour les besoins de la cause – notamment une certaine actrice nommée Fortunata, dont il fait la maîtresse du prince Président – qui mènent le jeu dans son récit. Il charge trois jeunes hommes d'incarner les opinions et de reconstituer le « climat » idéologique de l'époque. Son héroïne joue un peu, vis-à-vis du futur empereur, le rôle que rêvait de tenir Mme de Staël auprès du petit Corse. Elle n'a guère plus de succès que son illustre devancière. [...] » Charpentier, J. Revue de la quinzaine : Les romans. *Mercure de France*. 15/01/1938, p. 357.

« C'est le prince Louis de Broglie qui, en 1933, ouvrit la première session de ces journées scientifiques ; le président du Conseil d'État, le recteur, les professeurs de l'Université assistaient à cette séance mémorable, ainsi qu'une nombreuse assemblée qui saluait en M. de Broglie à la fois le physicien-mathématicien génial et le descendant de Mme de Staël. [...] » Roger, N. Revue de la quinzaine : Variétés. *Mercure de France*. 15/01/1938, p. 427.

« Parmi les nymphes à peine voilées par des bouillons de gaze et qui montraient leurs pieds nus dans des cothurnes antiques, voici, un peu à l'écart, la grave, sérieuse et divine Juliette Récamier, Mme de Staël, coiffée d'un turban oriental, et M. Damont-Chancel apercevait une jeune femme brune, ambrée comme les créoles, que Mme Tallien présentait à un petit général sec et crispé, dont les longs cheveux plats balayaient un col de redingote brodée d'or. » Larguier, L. L'Histoire. *Excelsior*. 16/01/1938, p. 6.

« Les tenants du nazisme font grief au monde de connaître et de juger l'Allemagne d'après ceux qui en sont expulsés. À qui la faute ? Il en est de même pour tout pays qui chasse ou bâillonne ses élites. Sous Napoléon Ier, l'élégant Fontanes faisait petite figure à côté de Chateaubriand ou de Mme de Staël. [...] » Albert-Petit, A. Le désarroi de l'esprit allemand. *Journal des débats politiques et littéraires*. 16/01/1938, p. 1.

« Commençons par des exemples. Les élèves des classes de première et de seconde ont entendu parler d'Ossian, ou même en ont parlé. Mais que savent-ils réellement des poèmes épiques que Macpherson mit sous le nom du légendaire Irlandais ? Or les voilà penchés sur une planche de cinq images. Ils voient les personnages *Fingal* et *Témora*

dessinés pour une édition préromantique ; ils voient aussi Kléber et les généraux de l'Empire reçus dans le paradis d'Ossian (tableau de Girodet) et une aquarelle d'Isabey évoquant Ossian et les grandes figures de son inspiration pour un volume qui a appartenu à Napoléon : tout cela accompagné de légendes précises. Ainsi doublée, la page de Mme de Staël sur la poésie nordique dira vraiment quelque chose aux futurs bacheliers. » H. C. La méthode Crouzet. *Le Jour*. 17/01/1938, p. 2.

« 1901. Mort du duc Albert de Broglie, de l'Académie française, homme politique et historien. Il fut le petit-fils de Mme de Staël. » Calendrier historique : 19 janvier. *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*. 19/01/1938, p. 7.

« [...] En 1715, Addison, traversant les Apennins entre Florence et Bologne, déclare ce parcours mortellement ennuyeux. Quelques années plus tard, le président de Brosses, se rendant de Nice à Gènes, par la Corniche, trouve le trajet insupportable. Buffon rend cet arrêt *ex cathedra* : « La nature brute est hideuse et mourante ». Et Voltaire qui, de sa campagne des Délices embrasse du regard la chaîne des Alpes, n'y voit qu'une barrière séparant des peuples divers. Mme de Staël, enfin, ne disait-elle pas qu'elle ferait cent lieues pour rendre visite à un grand homme plutôt que cent pas dans le but de contempler un beau site ? » Bordeaux, H. La montagne. *Le Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire*. 19/01/1938, p. 7.

« Les lettres, qui, depuis un siècle fouillent les cartons d'archives de l'Europe entière pour reconstituer les moindres détails de la vie intime des grands romantiques, connaissent le nom de Jean Rocca. Ils savent comment cet enfant de vingt-deux ans rencontra Mme de Staël qui, « trop célèbre » et malheureuse, à quarante-quatre ans, attendait encore l'amour.

Il s'éprit d'elle, se fit son humble chevalier, l'épousa, puis mourut sans laisser –même dans sa famille– d'autre souvenir que celui d'un bellâtre écervelé, pas très intelligent, un peu ridicule et victime d'une passion fatale, qui dépassait ses forces et presque son entendement.

[...]

Il faut citer d'abord la page que la sage et discrète dame Necker de Saussure consacre à cet épisode singulier dans sa notice bien connue sur *Le Caractère et les Écrits de Mme de Staël*. L'incident de Rocca y est résumé de la façon la plus charmante, légèrement, sans y toucher, comme un dessin en camaïeu sur fond gris. Elle dit tout ce qu'on en pouvait dire en l'année 1820 :

« Un jeune homme bien né inspirait beaucoup d'intérêt dans Genève par ce qu'on racontait de son brillant courage et par le contraste de son âge avec sa démarche chancelante, sa pâleur et l'état de faiblesse auquel il était réduit. Des blessures reçues en Espagne l'avaient mis aux portes de la mort et il était resté souffrant. Deux mots de pitié adressés par Mme de Staël à cet infortuné produisirent sur lui un effet prodigieux... Sa tête, son cœur s'enflammèrent, et il ne mit point de borne à ses vœux et forma tout de suite les plus grands projets : « Je l'aimerai tellement, dit-il de très bonne heure à ses amis, qu'elle finira par m'épouser... » De si hautes prétentions furent secondées par les

circonstances. Mme de Staël était excessivement malheureuse et lasse de malheur... le rêve de toute sa vie, l'amour dans le mariage, lui sembla pouvoir se réaliser, sans doute, aurait-elle pu faire un choix mieux assorti, mais l'inconvénient des mariages d'inclination. C'est précisément qu'on ne choisit pas... »

[...]

Au sortir du pensionnat, et profitant de la qualité de *citoyen français* dont jouissaient les Genevois, Jean se fait recevoir à l'École polytechnique. En 1806, il passe des vacances à Céligny et y rencontre un ami de Mme de Staël, qui le qualifie de « tête brûlée » ; mais, plus fine, Mme Frédérique Brun écrit : « M. Rocca a la plus ravissante tête que j'aie jamais vue. Il gagna tout de suite notre affection par l'innocence de son âme et par l'ouverture de son caractère. » [...]. » Comtesse de Pange. *L'amour et la vie du Chevalier de Rocca. Marianne*. 19/01/1938, p. 10.

« La mort de Han Ryner m'a donné envie de rouvrir celui de ses livres qui a le plus contribué à le faire connaître : *Le Massacre des Amazones*, éreintement à la fois collectif et nominatif de tous les bas bleus de ce temps-là (1899), qui n'en manquait pas, bien qu'on n'eût pas encore assisté à la magnifique éclosion féminine datée dans l'histoire littéraire du millésime de 1900 et qui a éclipsé la génération pré-romantique et romantique des Genlis, des Staël, des Souza, des Gay, des Montolieu, des Duras, des d'Abrantès, des Mélanie Waldor, des Anaïs Ségalas, des Amable Tastu, et autres Elisa Mercoeur. » Billy, A. *Le bas bleu d'après Barbey, Mme Alphonse Daudet et Han Ryner. Le Figaro*. 22/01/1938, p. 6.

« Mme Charlotte Mutel nous dira, à propos de l'illustre Mme de Staël, « de la littérature à l'amour », avec de nombreuses dictions de poèmes. » Chez les Conférenciers français. *L'Écho de Paris*. 26/01/1938, p. 5.

« C'est là, dit mon guide. Nous sommes à Coppet, charmante ville du Vaudois, où vécut Mme de Staël, et dont les coquettes maisons s'élèvent en bordure de la route qui rejoint, au milieu des vignes, le village de Commigny à Divonne-les-Bains, la petite ville d'eaux française. » Chaperon, G. « Marianne » retrouve Félix Fusco, l'homme traqué. *Marianne*. 26/01/1938, p. 12.

« Cependant l'attention des Genevois se partageait entre lui et l'héroïne d'une autre lutte non moins implacable, Mme de Staël, persécutée par Napoléon, avait dû, après la suppression brutale de son livre sur *L'Allemagne*, se réfugier de nouveau à Coppet, entourée de quelques amis. Cette fois, c'est un peu plus que l'exil, c'est une demi-captivité qui pèse sur elle, et rien ne peut lui être plus pénible.

[...]

À Genève même, où plan si haut le souvenir de son père, la crainte des mesquines représailles de la police impériale lui ferme quelques maisons. Il faut un certain courage pour recevoir, chez soi, l'auteur de *Delphine*. Cependant, Mme de Staël est invitée dans les principaux salons, notamment chez les Argant-Picot où elle rencontre le jeune héros de la guerre d'Espagne, que tout le monde, ici, appelle « Monsieur le Chevalier » parce

qu'il a reçu, en récompense de sa bravoure, la croix de la Légion d'honneur. Long, mince et blême, il s'appuie sur une béquille et paraît, à tout instant, prêt à se pâmer, Mme de Staël, lui dit « deux mots de pitié » et le miracle s'opère : Rocca défaillant se sent renaître ; un prodigieux amour va transformer sa vie.

Mme de Staël, au début, attache peu d'importance aux fantaisies de cet écervelé. Elle occupe pendant l'hiver un appartement dans la grand'rue de Genève. Rocca, malgré sa jambe raide, dresse « Sultan », son andalou noir, à gravir au galop les marches d'un passage glissant pour venir s'agenouiller sous les fenêtres de Corinne. Le jeune homme affiche son sentiment par mille autres excentricités qui font jaser toute la ville. Il annonce qu'il aimera tant Mme de Staël qu'elle finira bien par l'épouser. Elle est assez âgée, lui dit-on, pour être sa mère ; il répond qu'il est heureux d'avoir cette nouvelle raison de l'aimer ; on se moque de lui, on le pique au jeu et ce n'est déjà plus un jeu. Les habitués de Coppet s'inquiètent. Sismondi, Chamisso, Montmorency, Schlegel, échangent des lettres alarmées et non sans raison ! Mme de Staël semble se plaire étrangement dans cette société genevoise dont elle auparavant, son amie Mme Rilliet-Huber pouvait écrire à Meister :

« Elle s'ennuie ici, elle trouve le pays trop étroit et la société toujours la même, l'Amérique est toujours dans sa tête. » Sismondi écrit maintenant :

« Elle ne songe plus à Paris, elle a oublié son livre, elle vit dans le présent. »

[...]

Toujours est-il que Mme de Staël, vivant sa vie à fond, est plongée dans une sorte d'extase. Rocca lui appartient corps et âme : il est sa chose, alors que tous ceux qu'elle a jadis aimés, avaient réservé leur personnalité. [...]

Mais Rocca a toutes les exigences de sa candeur. Il aime une femme illustre, mais il ne veut pas être son amant. Il en veut faire sa femme. Dès le premier jour il l'a dit, et ce désir répond tout à fait à son éducation et à son idéal de Genevois. Mme de Staël est, au fond, assez choquée de cette prétention. Se remarier, quitter ce nom de Staël qu'elle a rendu célèbre, elle n'a jamais pu s'y décider, et pourtant les occasions ne lui avaient pas manqué, surtout avec Benjamin, qu'elle a d'ailleurs revu quinze jours après le pseudo-duel pour lui dire, à ce qu'elle croyait, un éternel adieu. [...]

Et une scène étrange se passa dans un salon de Coppet. Tandis qu'aux premières tiédeurs du printemps les neiges se fondaient et que les prairies alpestres se couvraient de narcisses, Germaine Necker, baronne de Staël Holstein et le « chevalier de Rocca », s'engagèrent par les promesses les plus solennelles à se lier par mariage « dès que les circonstances le permettront ». L'échange des serments eut lieu devant un pasteur, et en dehors des « fiancés » une seule personne était dans le secret : miss Fanny Randall. C'est une Anglaise originale, d'un physique ingrat, mais d'une intelligence déliée que Mme de Staël a su s'attacher.

Elle était entrée dans la maison pour donner des leçons à la petite Albertine ; mais en peu de temps, elle était devenue, plus que gouvernante de la fille, confidente de la mère. C'est elle qui veillera, plus tard, sur Mme de Staël et la soignera durant sa longue maladie, avec un dévouement infatigable.

[...]

Le préfet du Léman, Capelle, observait de près toutes ces tracasseries. Combien Mme de

Staël regrettait son prédécesseur, M. de Barante, un ami celui-là, sans doute un amoureux, qui savait au moins fermer les yeux et n'exécuter les ordres de Paris qu'avec tact et ménagements.

[...]

Coppet étant inhabitable l'hiver, Mme de Staël retourna à Genève où elle s'installa, cette fois, rue de la Corraterie. Mais sa santé était singulièrement altérée ; elle était pâle, épaissie, bouffie, hydropique, disait-on ; ses amis et ses enfants s'inquiétaient ; elle consultait les plus célèbres médecins de l'époque, Burini qu'elle appelait le plus spirituel des Genevois et Jurine, le grand gynécologue.

[...]

Voyant dans cette aventure une excellente arme de guerre contre Mme de Staël, tous les fonctionnaires, du plus grand au plus petit, se répandirent en quolibets plus ou moins bien tournés, dont ils régalerent l'Empereur et Rovigo.

[...]

Miss Randall poussait le dévouement jusqu'à se laisser accuser d'une maternité clandestine. Avec des précautions de Peau-Rouge, elle allait chez le pasteur, prendre des nouvelles de nourrisson, que Mme de Staël ne désignait jamais autrement que par les deux lettres « P. N. », c'est-à-dire : « Petit Nous ». » Comtesse de Pange. L'amour et la vie du Chevalier de Rocca. *Marianne*. 26/01/1938, p. 14.

« [...] On sait combien fut cher à Henri de Régner le décor de Venise, et que Mme de Staël n'avait pas plus de tendresses et de regrets pour le ruisseau de la rue du Bac que lui, quand il en restait éloigné trop longtemps, pour les *calli e canali* les plus étroits et les plus secrets. [...] » M. Jacques de Lacretelle reçu à l'Académie française par M. Abel Hermant : Réponse de M. Abel Hermant. *Journal des débats politiques et littéraires*. 28/01/1938, p. 4.

« [...] —o— Mme Charlotte Mutel continuera, samedi prochain 29 janvier, à 15 h. 33, au Club de France, 240 bis. boulevard Saint-Germain, la belle série des réunions des Conférenciers français. Elle parlera de Mme de Staël, sous ce titre : « De la littérature à l'amour », avec de nombreuses dictions de poèmes. La série sera continuée les samedis suivants par MM. Jean Valmy-Baysse, Jean Franc-Nohain, George Devaise et Dominique Sordet. Pour obtenir des places à tarif très réduit (3 fr.) s'adresser à l'Union des conférenciers, 7, rue Vésale. Téléphone : Gob. 95-24. » Avis et communications : Cours et conférences. *L'Action Française*. 28/01/1938, p. 6.

« Les personnages turcs, quelques modernes qu'ils soient, auraient-ils, en 1938, au théâtre ou dans nos histoires feintes, cette dignité que leur attribuait en 1672 l'auteur de *Bajazet*, sur la seule vue de leur passeport ? C'est ce qu'il serait peut-être oiseux de rechercher ; mais nous souffrons, de personnages vénitiens, par exemple, surtout s'ils datent d'un siècle ou deux, certaines aventures et certains états de la sensibilité qui, dans l'actualité du temps et de l'espace, risqueraient de nous effaroucher un peu, ou du moins de nous étonner. On sait combien fut cher à Henri de Régner le décor de Venise, et que Mme de Staël n'avait pas plus de tendresse et de regrets pour le ruisseau de la rue du Bac que lui,

quand il en restait éloigné trop longtemps, pour les *calli et canali* les plus étroits et les lus secrets. [...] » Réponse de M. Abel Hermant, directeur de l'Académie au discours de M. Jacques de Lacretelle. *Le Temps*. 28/01/1938, p. 4 ; *Journal officiel de la République française*. 29/01/1938, p. 1268 ; *La Croix*. 30/01/1938, p. 4.

« – Club de France, 240 bis, boulevard Saint-Germain, à 15 h 30, conférence sur Mme de Staël, par Mme Charlotte Mutel. » Conférences. *Journal des débats politiques et littéraires*. 29/01/1938, p. 6.

« Théoriquement, les dictateurs, par leur éclat systématique, leur usage de l'éloquence, leurs thèmes de puissance et d'unanimité, offrent aux poètes de quoi chanter. Mais, en fait, ceux-ci ne chantent pas. Le silence des talents est significatif dans des pays retentissant d'autre part d'acclamations, de sonneries de cloches, et du martèlement des défilés. L'exemple classique est celui du premier Empire, en France : peu d'époques furent littérairement plus stériles, et Napoléon, lié par la logique impériale, dut persécuter les deux plus grands écrivains de son temps, Mme de Staël et Chateaubriand. Les fastes de l'Empire, son épopée, sa tragédie, ne devinrent matière à lyrisme que pour les générations suivantes, quand la liberté fut rendue à la France. » De Traz, R. Chroniques : Les livres. *La Revue Hebdomadaire*. 29/01/1938, p. 621.

« [...] – Club de France (240 bis, boulevard Saint-Germain), 15 h. 30, Mme Charlotte Mutel : « De la littérature à l'amour » (Mme de Staël), avec de nombreuses auditions. [...] » Rondelet. Cours et conférences d'aujourd'hui. *L'Écho de Paris*. 29/01/1938, p. 2.

« Les premiers romantiques. – Mme de Staël révèle la poésie et la philosophie allemandes (livre *De l'Allemagne*, 1810).

Chateaubriand vrai père du romantisme : « merveilleux chrétien », résurrection du Moyen-Âge (*Le Génie du Christianisme*, 1802, et *Les Martyrs*, 1809) ; orgueil, désenchantement, désespérance (René).

L'opinion publique n'est pas préparée. Napoléon est hostile, surtout à Mme de Staël ; Chateaubriand entre à l'Académie en 1811, mais ne peut prononcer son discours de réception qui attaque à l'Empereur. » Histoire : Mouvement littéraire et artistique dans la première moitié du XIXe siècle : I. – La littérature romantique. *L'École et la Vie*. 29/01/1938, p. 11.

« À 15 h. 30 : Club de France, 240 bis. boulevard Saint-Germain : « De la littérature à l'amour, Mme de Staël » par Mme Charlotte Mutel. » Conférences : Aujourd'hui. *Le Matin*. 29/01/1938, p. 2.

« ETUDES. – 20 mars : Jean Gaillard, *Madame de Staël, Bismarck et Hitler* – 1^{er} avril : Richard Chevreuil, *Soleil blanc et soleil rouge*. [...] » G. S. Memento. *Commune*. 01/1938, p. 1131.

« Les autorités citées par Littré sont d'ailleurs imposantes : J.-J. Rousseau qui associe « les effets pittoresques et le bon goût » ; Mme de Staël qui « dans les contrées pittoresques croit reconnaître l'empreinte du génie créateur » ; enfin Chateaubriand en extase devant « deux tours d'une église gothique (qui faisaient) un effet pittoresque dans l'azur du ciel... ».

[...]

Du coup je réalise qu'avec Jean-Jacques, Mme de Staël et Chateaubriand nous étions en plein romantisme, c'est-à-dire en pleine équivoque. » Doncoeur, P. Propos d'Emmaüs : Méditation sur le pittoresque. *Études*. 01/1938, p. 79.

« Il est permis de se demander si Mme de Staël, revenant sur terre et constatant ce qu'il est advenu de l'Allemagne, apprécierait vivement la manière dont Albert Sorel a pris sa défense, en lui déniait le sens politique auquel elle prétendait. Ce n'est là pourtant qu'un grief mineur, car on peut être excellent écrivain, historien ou critique, sans être doué nécessairement de sens politique. Il en est un autre plus grave auquel le livre *De l'Allemagne* a donné prise et sur lequel Albert Sorel ne s'est pas prononcé : Mme de Staël y a-t-elle fait preuve de « sens psychologique » ?

[...]

Mme de Staël avait fait deux voyages en Allemagne, en 1804 et en 1807. C'est pendant le premier qu'elle avait rencontré à Weimar Goethe, Schiller, Fichte et la plupart des illustrations qui firent de cette petite cour, à l'aube du dix-neuvième siècle, un extraordinaire conservatoire artistique et littéraire.

[...]

Schiller ne disait-il pas, lorsqu'elle quitta Weimar : « Il me semble que je relève d'une maladie » ? C'est que la conversation de Mme de Staël était étourdissante, – et dans tous les sens du terme, – un vrai feu roulant, ou, si l'on préfère, un feu d'artifice, à condition de ne pas confondre artifice avec artificiel, bref tout ce qu'il fallait pour décontenancer des interlocuteurs germaniques.

Et puis, en 1804, elle parlait et comprenait fort mal l'allemand. Goethe et Schiller comprenaient mieux le français, mais ne le parlaient qu'avec difficulté. La volubilité de Mme de Staël les laissait défiants et pantois.

Malgré ces entraves, on ne saurait douter que la conversation, et limitée à un très petit nombre de personnes, n'eût été la source essentielle, presque exclusive, des informations de Mme de Staël sur « l'Allemagne et les mœurs des Allemands ».

[...]

Au cours d'un second voyage à la fin de 1807, Mme de Staël visita Munich et Vienne. Elle décrit sans ardeur le charme paisible de cette dernière ville et vante avec un semblant d'ironie l'affabilité souriante de ses habitants ; elle ne cache pas au surplus que l'existence en Autriche et spécialement à Vienne lui paraît terne et monotone.

[...]

Tout porte à penser d'ailleurs que Mme de Staël, quoiqu'elle parlât de « l'Allemagne », concevait plutôt « les Allemagnes », suivant l'expression médiévale, et que la possibilité de l'unité allemande n'effleurait pas son esprit.

[...]

Ainsi donc, après sa défaite de 1806, Mme de Staël tenait la Prusse – ou peu s'en faut – pour une nation finie. Comment Napoléon ne lui sût-il pas gré d'un tel pronostic ?

[...]

La suite des événements devait se charger d'établir que ces soupçons n'étaient point aussi injustes que le prétendait Mme de Staël.

Qu'il s'agisse de l'Autriche, de l'Allemagne du Midi, ou de celle du Nord, il est un grief, un regret si l'on préfère, qui revient constamment, avec des variantes de style, sous la plume de Mme de Staël.

[...]

Ne nous hâtons pas trop, quelque envie que nous en ayons, de dénoncer le manque de psychologie de Mme de Staël ; car voici d'autres traits moins louangeurs, où notre naturelle sévérité de jugement n'aura que trop d'empressement à reconnaître un caractère de brûlante actualité :

[...]

Ce qui a totalement changé par contre en Allemagne depuis cent trente ans, c'est la nation ; et ce changement-là, Mme de Staël ne l'avait aucunement pressenti.

[...]

Comment se fait-il donc que ces Allemands, dont Mme de Staël a écrit dans la Préface de son livre qu' « ils n'étaient pas une nation », aient pu devenir l'une des nations les plus fortement constituées de l'Europe, une de celles qui étalent avec le plus d'intempérance « ses préjugés nationaux » et dont le patriotisme est à la fois le plus exclusif et le plus agressif ? » Gaillard, J. Madame de Staël, Bismarck et Hitler. *Études*. 01/1938, p. 761-766.

« Il faut donc admettre que les Allemands qu'avait vus et peints Mme de Staël, ces Allemands « lourds, sans énergie, au caractère morcelé comme leur terre, et auxquels le plus léger obstacle suffit pour ne rien faire », avaient profondément changé depuis quarante ans. » Gaillard, J. Madame de Staël, Bismarck et Hitler. *Études*. 01/1938, p. 768.
« Il est vrai que les vaincus avaient, comme a dit Mme de Staël, « le respect de la force et l'attendrissement de la peur, qui change ce respect en admiration ». Gaillard, J. Madame de Staël, Bismarck et Hitler. *Études*. 01/1938, p. 771.

« Donc, en 1871, le vœu de Mme de Staël – ce vœu qu'elle jugeait chimérique en le formulant – était réalisé : l'Allemagne devenait une nation, une des plus puissantes nations de l'Europe.

Elle ne l'était devenue, il est vrai, qu'aux dépens de l'Autriche et de la France, et c'est ce que Mme de Staël n'avait point prévu.

[...]

Il n'en faudrait point conclure assurément que tous les Allemands aient été dupes et que les « injustes soupçons contre la Prusse », que signalait Mme de Staël, se soient dissipés comme par enchantement. [...]. » Gaillard, J. Madame de Staël, Bismarck et Hitler. *Études*. 01/1938, p. 773.

« On peut être à peu près sûr Mme de Staël n'en eût pas jugé autrement : au seul nom de Weimar, elle eût été prête à faire crédit à la nouvelle Allemagne.

[...]

C'est le joug de Napoléon qui avait donné à l'Allemagne ce sentiment national que Mme de Staël lui déniait ; et c'est le désastre de 1918 qui a exacerbé ce sentiment et l'a porté jusqu'au paroxysme. » Gaillard, J. Madame de Staël, Bismarck et Hitler. *Études*. 01/1938, p. 775.

« S'il n'avait dépendu que de lui, l'Autriche eût été intégrée dans le Reich, – et Mme de Staël n'eût pas manqué d'approuver naïvement son dessein, – mais ceci regarde l'Europe.

[...]

Comment ne lui point appliquer cette phrase de Mme de Staël, qui paraît écrite à son intention : « Il leur semble (aux Allemands) que, dès qu'ils ont trouvé une théorie pour un fait, il est justifié » ?

[...]

On peut d'ailleurs se demander si le caractère à la fois chimérique et impulsif de Hitler ne le rend pas « incapable, suivant l'expression de Mme de Staël, de cette souplesse hardie, qui sacrifie tous les engagements à tous les calculs ». [...]

Si Mme de Staël avait connu Bismarck et l'unification de l'Allemagne, si elle voyait maintenant Hitler et le national-socialisme triomphants, il est probable, il est certain qu'elle en serait bouleversée et déconcertée.

[...]

Cependant, pour que cette thèse ait été soutenue par Mme de Staël en 1808, pour qu'elle n'ait semblé alors ni ridicule ni paradoxale, pour que Napoléon s'en soit ému au point d'en interdire la publication, il faut admettre que l'élément inconnu, le facteur négligé par l'auteur de *l'Allemagne* et par ses contemporains, était alors difficilement observable et cependant essentiel.

[...]

Le mal, Mme de Staël l'a défini : « Le caractère germanique est morcelé comme la terre même..., cette subdivision en petits pays accoutume les citoyens à se sentir faibles comme nations. » [...]

Et c'est ici que la psychologie de Mme de Staël est en défaut : cette aptitude d'une matière humaine à prendre forme, d'une foule à faire un seul bloc, elle ne l'a pas soupçonné. Elle eût admiré peut-être, avec un étonnement craintif, la force irrésistible du mouvement unitaire ; nul doute que la lourde rançon de ce nivellement l'eût navrée.

[...]

Entendons-nous bien. Si Mme de Staël retournait en Allemagne, elle y trouverait plus d'un souvenir ; le fond du caractère allemand, tel qu'elle l'a vu et dépeint, réapparaît encore dans l'intimité des relations ; mais de cas individuels on ne peut rien inférer pour l'ensemble du peuple, car son naturel « grégaire » enlève aux individus, quels qu'ils soient, toute valeur représentative.

On connaît le slogan qui a cours en France : « Fiez-vous à un Allemand ; méfiez-vous de deux Allemands » ; et encore : « L'Allemand n'est vraiment lui-même qu'en masse. »

Mme de Staël souscrirait-elle à ces formules ? » Gaillard, J. Madame de Staël, Bismarck et Hitler. *Études*. 01/1938, p. 777-780.

« De 1815 à 1830, les deux plus remarquables champions du protestantisme ne sont rien moins que les deux enfants de Mme de Staël : Albert de Staël et Albertine de Staël, duchesse de Broglie, cosmopolite comme sa mère. [...]. Préclin, E. Introduction à l'étude des rapports religieux entre la France et la Grande-Bretagne (1763-1848). *Revue d'Histoire Moderne*. 01/1938, p. 161.

« La véritable collaboration se présente sur le plan humanitaire au sens large du mot, grâce aux efforts des enfants de Madame de Staël et au périodique *Le Semeur*. Aussitôt qu'ils furent convaincus de la persistance de la pratique secrète de la traite même en France, ils s'employèrent à la pourchasser. [...]. » Préclin, E. Introduction à l'étude des rapports religieux entre la France et la Grande-Bretagne (1763-1848). *Revue d'Histoire Moderne*. 01/1938, p. 174.

« L'auteur essaye honnêtement de déterminer l'idée que les Français se font de l'Allemagne et des Allemands. Il a beaucoup lu, depuis les observateurs de l'époque romantique, Mme de Staël ou Edgar Quinet, jusqu'aux écrivains du vingtième siècle, l'auteur de *Jean Christophe* et celui de *Siegfried et le Limousin*. Mêlant toutes ces lectures, il affirme que la conception française renferme les contrastes les plus comiques : l'Allemand est à la fois un homme de la nature, tout proche de la barbarie primitive, et un calculateur habile, pratique, américanisé ; on trouve chez lui l'individualisme anarchique, et aussi la servilité passive de la masse. Les Français ignorent les Allemands. » Weill, G. Études consacrées à l'histoire économique et sociale : ENGELMAYER (OTTO), *Die Deutschlandideologie der Franzosen* (Neue deutsche Forschungen). Berlin, Junker et Dünnhaupt, 1936, 142 p., in-8°. *Revue d'Histoire Moderne*. 01/1938, p. 315.

« [...] On ne trouvera dans ce volume aucune lumière sur les rapports de Barras et des royalistes avant le 18 fructidor, pas plus que sur ses intrigues avec les babouvistes et les « anarchistes » pendant toute la période directoriale. Par contre de longues pages racontent les relations de Barras avec les *merveilleuses*, avec Joséphine de Beauharnais, avec Madame Tallien et Madame de Staël. [...]. Godechot, J. Histoire de la Révolution et de l'Empire : VIVENT (Jacques), *Barras : Le « Roi » de la République, 1755-1829*. Paris, Hachette, s. d. [1937], 251 p., in-8°. *Revue d'Histoire Moderne*. 01/1938, p. 462-463.

« Tout cela, on le savait ; mais le livre du Comte d'Ornano le précise et aide à le mieux comprendre : comme Marie Walewska avait fini par le comprendre elle-même. Mais, sous son influence peut-être, Napoléon avait balancé un moment à s'engager dans cette aventure : ce qui le prouve c'est que lui, si hostile aux femmes se mêlant à la politique et ayant comme on sait rabroué les prétentions du rôle d'Egerie rêvé par Mme de Staël, il alla jusqu'à employer Marie Walewska dans sa diplomatie secrète, au point de l'envoyer

avec sa mère en ambassadrice secrète auprès de la Cour d'Autriche en 1807, et de l'employer encore à Varsovie en 1812 ; seule exception, avec peut-être celle de Mme de Kielmansegg à la misogynie bien connue du rude et peu galant Conquérant... » Meynier, A. Histoire de la Révolution et de l'Empire : ORNANO (Comte de), Marie Walewska. Paris, Hachette, s. d., 254 p., in-16°. *Revue d'Histoire Moderne*. 01/1938, p. 483.

« – Parmi les *Autographes romantiques et modernes* mis en vente le 11 juin 1937 par Me Édouard Giard (in-8°, sans pagination) figurent les lettres adressées par Mme de Staël, son fils Auguste et son père, Necker, au notaire Fourcault de Pavant. Mme de Staël y apparaît avec sa personnalité multiforme, qu'intéressent à la fois ses affaires financières et tous les événements contemporains. » G. BN. Chronique : France. *Revue historique*. 01/1938, p. 444-445.

« [...] Mais le catalogue de cette vente fait également état de pièces curieuses pour le XVIIIe siècle, en particulier sur l'expédition de Minorque de 1736, le chevalier d'Éon et pour le XIXe, en particulier une lettre de Stendhal à sa sœur, du 12 mars 1814, et un billet à ordre de Mme de Staël en faveur de Benjamin Constant. [...] » G. BN. Chronique : France. *Revue historique*. 01/1938, p. 447.

« [...] Les voyages qu'il a accomplis en observateur attentif des faits économiques et sociaux, en Suisse, en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne – il a visité ces deux derniers pays en compagnie de Mme DE STAËL – lui ont montré que l'optimisme qu'il avait professé n'était plus de mise. [...] » Babel, A. La notion de progrès chez Sismondi. *Revue internationale de sociologie*. 01/1938, p. 297.

« Telles sont les conceptions politiques de SISMONDI. En somme, il s'agit d'un véritable progrès à rebours. Et pourtant l'historien genevois s'était acquis, à un moment donné, avec Mme DE STAËL, Benjamin CONSTANT et tous les habitués de COPPET, la réputation d'être un des esprits libéraux de l'Europe. » Babel, A. La notion de progrès chez Sismondi. *Revue internationale de sociologie*. 01/1938, p. 321.

« Le volume qui vient de paraître est le second. Le premier, qui n'a pas encore paru, contiendra des textes inédits de Voltaire, de d'Alembert, d'Helvétius, ainsi que des articles sur la « première révolution bourgeoise française » et sur celle de Juillet. Le troisième volume sera consacré à l'étude de la littérature russe en France. En outre, il contiendra des textes inédits de La Fontaine, de J.-J. Rousseau, de Chateaubriand, de Lamartine, de Mme de Staël, de Benjamin Constant, de Sainte-Beuve, de George Sand, de Béranger, de Zola, etc. » Affaires intérieures de l'Union : I. – Les nationalités questions culturelles et scolaires. *Bulletin périodique de la presse russe*. 01/02/1938, p. 14.

« Cela dit, je veux signaler une insuffisance dans le dernier volume paru, qui comprend les principaux écrivains de la première moitié du dix-neuvième siècle. [...] Les morceaux choisis ont le devoir d'être d'abord des morceaux évidents. Où lirait-on tout au long, si

ce n'est là, *le Lac* et la *Tristesse d'Olympio* ? Mais en grignotant deux ou trois pages sur les vingt dont l'insupportable Mme de Staël a le bénéfice dans cet ouvrage, une ou deux sur Guizot et Thiers, on pourrait donner à Nerval, dans ce tableau de la littérature au dix-neuvième siècle, une place au moins égale à celle qu'y ont Auguste Barbier ou Marceline Desbordes-Valmore. Et c'est le moins qu'on doive exiger. » Rousseaux, A. *La Vie Littéraire. La Revue Universelle*. 01/02/1938, p. 369.

« Il vient de se créer une association du souvenir d'André Chénier. Il s'agit pour les fondateurs de diffuser l'œuvre du poète et de le célébrer, sans aucune arrière-pensée politique, aux lieux où il vécut. La première réunion vient de se tenir chez la comtesse Jean de Pange, qui préside le Comité des études staéliennes.

Mme de Staël fut la contemporaine de Chénier, et François de Pange fut l'ami et le condisciple du poète. » Nouvelles des lettres : Pour le souvenir de Chénier. *Le Jour*. 02/02/1938, p. 2.

« Le souvenir d'André Chénier. – Une Association du souvenir d'André Chénier vient de naître. Ses fondateurs et des adhérents se proposent de diffuser l'œuvre du poète et du prosateur et de le célébrer aux lieux où il vécut, de le célébrer sans aucune arrière-pensée politique. La première réunion vient de se tenir chez la comtesse Jean de Pange, qui préside le comité des études staéliennes (non seulement Mme de Staël fut la contemporaine de Chénier, mais Françoise de Pange fut le condisciple, l'ami du poète). [...] » Il y a un demi-siècle : Les souvenirs d'André Chénier. *Le Temps*. 02/02/1938, p. 4.

« [...] Mais si l'on ne craint pas de déplaire en haut lieu, on peut bien dire que par son importance et son sentiment profond de moralité, de discipline, l'Union populaire est nationale. Jamais un mouvement, depuis qu'existe la III^e République, n'a été si durable et même si conscient de son originalité. Contre lui, quel que soient les espoirs que puissent faire naître les complications monétaires, on ne pourra pas faire grand'chose. On ne gouverne plus en France contre la volonté des masses. Voici plus d'un siècle que Mme de Staël écrivait : « Autrefois, tout consistait dans les hommes en place ; maintenant, ceux qui sont hors du gouvernement agissent plus sur l'opinion que le gouvernement lui-même... » » Archimbaud, L. Unissons-nous d'abord entre-nous. *L'Œuvre*. 02/02/1938, p. 4.

« Le 23 mai 1812, six semaines à peine après la naissance clandestine de l'enfant, Mme de Staël et sa fille Albertine, de l'air le plus naturel du monde, un éventail à la main, montent en calèche vers deux heures de l'après-midi, comme pour faire une promenade. À haute voix, elle donne à ses gens des ordres pour le dîner.

[...]

Sécurité ou convenance, rien n'empêchera Rocca de partir. Il sait que, sans lui, Mme de Staël n'aurait pas le courage de quitter ce dangereux Coppet. Elle a besoin de lui, besoin de se sentir protégée par cette tendresse jeune et forte pour se résoudre à la fuite. [...]

Malgré les espions et la police, le tour était assez bien joué. Mme de Staël passe une nuit incognito dans une ferme, près de Berne, où elle retrouve Guillaume Schlegel qui a tout

arrangé pour le grand voyage, et bientôt, une berline plus confortable emmène la fugitive vers la frontière autrichienne...

[...]

Mme de Staël et Albertine se précipitent dans une chambre, échangent leurs manteaux contre des vêtements de femmes du peuple, et se tiennent, retenant leur souffle, osant à peine observer derrière les carreaux, prêtes à s'enfuir sous ce déguisement à la moindre alerte. Tout à coup, un pas décidé résonne dans l'escalier, la porte est ouverte bruyamment et le courrier tant redouté se précipite avec un éclat de rire vers les deux femmes sur le point de s'évanouir : c'était Rocca. Après avoir mis Mme de Staël sur le chemin de la fuite, il était passé par Genève pour y conclure quelques arrangements, et, profitant ensuite de la terreur que les Français inspiraient, surtout à leurs alliés, il s'était fait passer pour un courrier français, afin de se faire donner plus vite les chevaux et de brûler les étapes.

« Ainsi ma cruelle peur se changea, écrit Mme de Staël, en un sentiment très doux de sécurité et de reconnaissance. »

Cette phrase résume assez bien les sentiments que Mme de Staël, craintive et abandonnée à ses propres forces, éprouvait pour son sauveur.

[...]

Mais ce qui complique tout, c'est la présence de Rocca. Il a été, dès son départ de Genève, dénoncé aux autorités françaises qui insistent pour qu'il leur soit livré. Grâce à l'appui de Metterraich, Rocca ne fut pas inquiété pendant son séjour en Autriche, mais Mme de Staël était outrée qu'on dût le protéger.

- Enfin, madame, lui dit un jour le président de la police, devons-nous faire la guerre à cause de Rocca ?

- Pourquoi pas ? répliqua-t-elle.

Toujours est-il que les difficultés militaires de Rocca et sa situation mal définie auprès de Mme de Staël, dont il n'était pas encore le mari, empêchèrent Corinne de le présenter officiellement à ses amis viennois. Le sage et prudent Auguste, qui était le confident des sentiments de sa mère, la pria instamment de sauver les apparences et de ne pas se montrer avec Rocca dans Vienne.

D'où des intrigues et des difficultés nouvelles. Mme de Staël habitait, de son côté, avec ses enfants et menait autant que possible un semblant de vie mondaine ; Rocca, logé dans une chambre, à l'autre bout de la ville, se morfondait toute la journée en attendant l'heure de ses visites secrètes à Mme de Staël. Encore, ce secret était-il celui de polichinelle ; mais enfin les convenances étaient sauvées. Cette privation où Mme de Staël se trouvait de Rocca nous vaut une nouvelle série de billets d'amour.

[...]

Mais, le temps passe ; il manque toujours quelque chose aux passeports et sauf-conduits qui doivent, à travers l'Europe, livrer passage à la petite troupe. Rocca se tient mélancoliquement dans son coin ; mais il ne dissimule pas à Mme de Staël qu'il aimerait mieux autre chose. Elle le console :

« Je vous dirai mille petites nouvelles, cher prisonnier, je vous remercie de vous ennuyer pour moi... »

Pendant ces heures de solitude, Rocca réfléchit à leur situation présente, et à leur avenir :

il découvre, avec un sursaut d'effroi et de remords, que Mme de Staël est riche, tandis que lui est pauvre, ou du moins ne jouit pas encore de sa fortune. Jusqu'alors, il avait vécu de sa solde ou bien à la charge de ses parents, comme un enfant qu'il était encore ; mais il s'avise tout d'un coup que dans ce long voyage entrepris sans ressources, c'est Mme de Staël qui pourvoit à toutes les dépenses ; il se torture ; il veut lui en parler chaque jour, puis se décide enfin à lui écrire ses scrupules qu'il n'ose pas lui exprimer de vive voix. Mme de Staël lui répond cette lettre émue, et assez habile, qui donne des apaisements à son orgueil :

« Votre lettre est charmante et je vous comprends tout à fait, mais je ne puis croire que, quand notre séparation sera cessée, vous pensiez à ces malheureux rapports de fortune que vous conduisez avec une fierté exagérée. » [...]

Pour l'occuper, durant les journées interminables, Mme de Staël lui suggère de continuer son journal sur la guerre d'Espagne. Puis c'est, de nouveau, le départ précipité, la fuite à travers l'Europe. Avant de passer en Russie, Mme de Staël reçoit des lettres de miss Randall qui lui donne des nouvelles de « Petit Nous », des parents de Rocca, de Sultan, l'andalou noir.

[...] Mais à Saint-Pétersbourg et en Suède, Mme de Staël va retrouver l'atmosphère des salons. Dans toute l'Europe, à partir d'un certain rang, la société a les mêmes mœurs, les mêmes arts, le même confort et presque la même langue !

En descendant de sa grosse berline, sur le quai de Néva, devant la statue de Pierre le Grand, Mme de Staël se retrouve chez elle et, en même temps, renaissait en elle toute l'ambition littéraire, toute la soif d'hommage et de gloire que l'exil et la persécution avaient provisoirement tarie. Le pauvre Rocca va cesser d'être indispensable. Pendant que Mme de Staël intrigue, prépare l'entrevue d'Abo où Bernadotte et l'empereur Alexandre vont conclure l'alliance qui doit décider du sort de Napoléon, Rocca reste au second plan, s'occupe comme il peut à rédiger ses mémoires sur la guerre d'Espagne.

En Angleterre, où Mme de Staël l'entraîne en 1813, il va souffrir beaucoup. [...] Et le pauvre amant, qui vit dans une pension et se croit obligé de ne paraître dans le salon de Mme de Staël que le chapeau et la canna à la main, aurait bien quelques raisons d'être inquiet et jaloux.

[...]

Mme de Staël lui indique alors ouvertement sa situation de cœur vis-à-vis de Rocca.

Mais Benjamin Constant, se souvenant sans doute du duel manqué de Genève... ne vint pas à Londres.

Sur le continent, les événements se précipitent. La chute de Napoléon et l'occupation de Paris par les armées alliées vont enfin permettre à Mme de Staël de rentrer en France.

[...]

La santé de celui qui, secrètement, est devenu son mari et le mariage de sa fille seront désormais les grandes préoccupations de Mme de Staël. Le choix d'un gendre est une chose bien délicate... [...] Il y a enfin Victor de Broglie et celui-ci est très intéressant. Son père, gentilhomme démocrate, est mort pour la liberté en 1794 ; sa mère Sophie de Rosen, remariée au marquis d'Argenson, est très liée avec Mme de Staël depuis les sombres jours de la Terreur. La princesse de Broglie avait, en effet, trouvé accueil et refuge à Coppet après son évasion de la prison de Vesoul. Le duc de Broglie a été élevé

pour être un homme d'État, il sera le représentant de ces idées libérales que Mme de Staël défend depuis vingt ans. Elle désire beaucoup cette union. Victor et Albertine s'aiment et le mariage a lieu, enfin, à Pise le 20 février 1816.

Cet heureux événement serait une grande joie pour Mme de Staël si elle n'était si douloureusement inquiète de la santé de Rocca.

[...]

C'est un événement considérable. En Europe, disait-on alors, il fallait compter trois puissances : la Russie, l'Angleterre et Mme de Staël ; et voici que Mme de Staël est morte !

[...]

« Ce qui était Mme de Staël pour ses enfants et pour ceux qui vivaient dans son intimité ne sera jamais compris que par eux. » [...]. » Comtesse de Pange. *L'amour et la vie du Chevalier de Rocca. Marianne*. 02/02/1938, p. 16.

« La première réunion vient de se tenir chez la comtesse Jean de Pange, qui préside le comité des études staéliennes (non seulement Mme de Staël fut la contemporaine de Chénier, mais François de Pange fut le condisciple, l'ami du poète). » André Chénier. *La Liberté*. 04/02/1938, p. 4.

« Mais sous Louis XVI, commença le déclin de cet auxiliaire de la beauté et la Révolution l'acheva en mettant à la mode un petit sac de toilette qu'on appelait « le ridicule ». On essaya bien de le défendre, Mme de Staël avec sa fougue, quelques excentriques, plus tard, la reine Victoire qui, en 1871, dota de sa propre bourse le concours du plus bel éventail... mais la vogue était finie, la mode était passée ! » Gaudin, C. Nous allons revoir l'éventail et c'est à Goya que nous le devons. *Le Jour*. 06/02/1938, p. 5.

« Dans sa rubrique « Les miettes de l'histoire » de la revue *Blois et le Loir-et-Cher*, une intéressante étude d'Hubert-Fillay sur les sujets suivants : « Mme de Staël à Chaumont-sur-Loire », « Une ténébreuse affaire » de Balzac, et les « Souvenirs du colonel Vergnaud ». » Notes. *L'Oeuvre*. 06/02/1938, p. 7.

« L'Allemagne n'a jamais, conclu d'alliances fondées sur de semblables mobiles. Tonte l'histoire de la Prusse le démontre ; celle de limite de l'Empire également. Et celle donc de la Triplique ?

La réaliste Germanie ignore, ce qu'elle considère chez nous comme une faiblesse.

Goethe avait une façon bien personnelle, quoique assez peu dans sa manière de se moquer de nous à cet égard. Il venait de lire le livre de Mme de Staël « De l'Allemagne ».

« Ils ne consolideront pas leur coffre-fort, disait-il, en parlant de nous, et on le leur volera. »

Le Reich n° III n'est, certes, pas inférieur à celui du Reich n° 1 en matière de réalisme. Pourquoi ?

Mais parce que c'est le même Reich !

J. LE BOUCHER. » Le Boucher, J. Identité du Reich. *Action Française : Organe du nationalisme intégral*. 07/02/1938, p. 3.

« ... Goethe avait une façon bien personnelle, quoique assez peu dans sa manière, de se moquer de nous à cet égard. Il venait de lire le livre de Mme de Staël « De l'Allemagne ». » Le fait du jour vu à travers les journaux : L'Allemagne et nous. *L'Intransigeant*. 08/02/1938, p. 5.

« Il y a un grand balzacien, M. Marcel Bouteron, quelques mériméistes dont il me semble que le principal est aujourd'hui. M. Maurice Parturier, des dévots de Flaubert, des mussettistes en quantité ; il existe une société Chateaubriand, une autre qui célèbre Mme de Staël sous l'égide de Mme de Pange ; Zola, Huysmans ont leur fidèles ; mais nul de nos grands auteurs du dernier siècle n'a suscité autant d'amour que Stendhal. » Boulenger, J. L'art d'être Stendhalien. *Le Temps*. 11/02/1938, p. 3.

« [...] 17.25 : Pages de Mme de Staël. [...] » Lundi : Belgique. Bruxelles française. *Radio-liberté*. 11/02/1938, p. 13.

« [...] Puis, notre ami Leger-Réglé aborda un autre chapitre. Il lut les dernières pages de ce très grand livre; *Histoire de trois générations*, l'épilogue intitulé « paroles des Gothas qui bombardaient Paris » en mars 1918 : le premier gotha se chargeant d'expliquer aux Français que la vraie Allemagne n'était pas celle de Madame de Staël ; le second voulant leur faire comprendre ce qu'était l'Allemagne prussianisée; le troisième, quels services les libéraux du monde entier, spécialement les nôtres, avaient rendu à l'unité allemande par leur principe des nationalités; le quatrième, tous les biens que notre romantisme, spécialement l'hugolâtre, lui apporta, et le cinquième les avantages que l'Allemagne tira ces « cordiaux utopistes » qui ont raconté que « la classe ouvrière allemande « avait les mêmes intérêts que la classe « ouvrière française »... Écoutées avec une attention profonde, ces pages fulgurantes sont tombées, je ne dis pas seulement sur les intelligences, mais sur les âmes. [...] » Maurras, C. La politique : I. L'hommage à Jacques Bainville. *L'Action Française*. 12/02/1938, p. 1.

« [...] 17 h. 25 : Pages choisies (Mme de Staël) [...] » La T.S.F. : Étranger. *La Bourgogne Républicaine*. 14/02/1938, p. 5.

« BRUXELLES-Français (1293 m.) :

12 h. : Disques. * 12 h. 30 : Musique légère. * 17 h. : Orchestre. * 17 h. 25 : Pages choisies (Mme de Staël). * 17 h. 40 : Orchestre. » Programmes de la T. S. F. : Programmes de la journée. *Le Grand écho du Nord de la France*. 14/02/1938, p. 8.

« [...] Lundi 14 février

Jusqu'à 18 heures :

[...] Bruxelles français (483,9). — 6 h. 30 à 9 h., informations ; disques.

12 h., musique légère : orchestre de genre. 13 h., Informations ; orchestre et musique légère. 14 h., chronique. 17 h., orchestre de genre. 17 h. 25, pages de Mme de Staël).

[...] » Radio. *Paris-Soir*. 14/02/1938, p. 4.

« Des lettres de Mme de Staël, où il soit question de Benjamin Constant, cela ne se rencontre pas tous les jours. C'est pourtant la curiosité rare que nous offre M. Gustave Rudler, qui a eu la bonne fortune de retrouver, dans les archives d'Estournelles de Constant, dix-sept lettres de l'auteur de *Corinne* à juste Constant de Rebecque, père de Benjamin, et qui les publie, enrobées dans un minutieux commentaire, par les soins de librairie Droz. [...] Il y a un homme expressément désigné pour cela : c'est M. Gustave Rudler, le plus savant des constantiniens, qui nous doit la suite attendue de sa thèse magistrale sur *La Jeunesse de Benjamin constant*, arrêté à la date de 1794, où Mme de Staël entre en scène.

Je saisis ici l'occasion de signaler le pénétrant petit volume qu'il a consacré, l'an dernier, à *Adolphe*, dans la collection des Grands Événements littéraires. M. Rudler, on le sait, repousse l'identification d'Ellénore à Mme Lindsay, malgré les lettres de cette dernière ; il accepte le masque Lindsay posé sur le visage d'Ellénore, qui, pour lui, moralement et psychologiquement, reste et ne peut être que le portrait de Mme de Staël. [...] Quoi qu'il en soit, M. Gustave Rudler connaît admirablement son sujet, et, l'affaire Lindsay mise à part, il est l'historien le plus qualifié pour écrire sur les relations de Mme de Staël et de Constant le livre décisif qu'on attend encore. [...] Les lettres de Mme de Staël et de Constant ont-elles été détruites, comme on l'a dit ? Il est bien certain qu'il en a échappé un bon nombre à l'autodafé, si autodafé il y eut : Mme de Nolde et M. P.-L. Léon en ont publié quarante-deux en 1928, d'une importance capitale, d'après les originaux conservés par M. de Marenholz. D'autres, sans doute, dorment stérilement dans les collections d'amateurs d'autographes. M. Mistler en a retrouvé trois aux archives de Vienne, et les a reproduites dans son ouvrage sur *Mme de Staël et Maurice O'Donnel...* Voilà bien de la dispersion, préjudiciable à la documentation parfaite nécessaire à la mise au point des amours d'Adolphe et de Corinne... En attendant, les *Lettres inédites de Mme de Staël à Juste Constant*, révélées par M. Rudler, soulèvent un petit coin du voile : juste assez pour laisser entrevoir combien l'affaire fut complexe en ses dessous, où les querelles amoureuses se compliquent de tristes questions d'intérêt. Nous n'avons pas fini d'être intrigués.

Mme de Staël et Benjamin Constant s'étaient liés en 1794 ; et venus à Paris pour mêler leurs ambitions aux agitations de la politique, Benjamin y avait débuté par un échec : ses *Lettres à un député* l'avaient fait prendre pour un écrivain royaliste. [...] Les opérations financières du jeune homme, ses ambitions publiques, sa liaison retentissante avaient de quoi inquiéter. Juste n'avait pas vu d'un œil favorable l'entrée de Mme de Staël dans la vie de son fils, et il était tenté de la rendre responsable des folies où il s'engageait.

Mme de Staël, dès octobre 1795, eut donc à se justifier, ce qu'elle fit dans une première lettre à Juste Constant, qui la montre habile diplomate et déjà fort clairvoyante sur la nature de Benjamin ; « M. votre fils avait éprouvé tous les désagréments possibles dans son état avant que j'eusse l'honneur de le connaître, et je puis vous certifier que je n'ai point influencé son opinion à cet égard, que même son amitié pour moi n'a point été la cause du parti qu'il a pris... » [...] On voit par ce dernier trait que Mme de Staël, toute passionnée qu'elle était, ne manquait pas de pénétration psychologique, et qu'elle avait déjà parfaitement en main la pratique des secrets ressorts de son amant, du moins quand

il s'agissait de conseiller autrui (fût-ce un père) sur la conduite à tenir avec lui, l'indépendant-né. [...]

En donnant d'ailleurs, sur le ton le plus déférent, ces sages avis à Juste Constant sur son fils, il est à supposer que Mme de Staël, dès cette époque, a pu prévoir qu'elle aurait un jour besoin de Juste contre Benjamin ; et l'occasion vint en effet, une douzaine d'années plus tard, quand, en 1808, excédé de son écrasante liaison, Constant, décidé à rompre avec « l'homme-femme », et à en finir avec la vie atroce de querelles et d'humiliations qu'il avait subie à Coppet, résolut de se libérer. [...] Il épousa donc, chez son père, une ancienne maîtresse, Charlotte d'Aardenberg ; et il l'épousa sans maire, bans, ni cérémonie : simplement devant un pasteur, à charge de faire par la suite légaliser le mariage. Pourquoi ce mystère ? Crainte, paraît-il, que Mme de Staël, informée à temps, ne surgit pour enlever le fugitif et n'empêchât l'opération. Sur quoi, devenu subrepticement l'époux de Charlotte, Benjamin planta là sa femme, consentante, et alla passer cinq mois à Coppet chez Mme de Staël, avec la ferme intention de lui apprendre qu'elle n'était plus rien pour lui, qu'il était marié.

[...] On ne connaît la scène que par Sainte-Beuve, qui l'a racontée d'après un carnet de Constant. Mme de Staël fit une colère épouvantable et posa ses conditions : la nouvelle Mme de Constant s'en irait, illico, en Allemagne attendre les événements, Benjamin resterait à Coppet, le mariage demeurerait secret pour tous jusqu'à ce que Mme de Staël eût jugé bon de le révéler elle-même, le jour où elle partirait pour l'Amérique... Il fallut céder, Mme de Staël se réservant ainsi la décision de la rupture, à la date voulue par elle : la vanité sauve de la sorte. [...]

En se rapprochant de Juste, Mme de Staël essayait de le circonvenir, en l'assurant de l'intérêt qu'elle portait à « tout ce qui vous touche » : c'est-à-dire aux enfants que Juste Constant avait eus en secondes noces et dont l'avenir le préoccupait. [...] Benjamin ne dut pas voir sans quelque dépit son ancienne amie lier ainsi partie avec son père contre lui, et il l'a même accusée, dans un *Carnet* cité par M. Rudler, d'avoir déterminé Juste à lui intenter un procès en règlement de comptes. Ce serait bien noir ; mais le fait paraît peu croyable, et M. Rudler reproduit une lettre de Mme de Staël, très belle, très digne et tout à son honneur, où, au contraire, elle déconseille à Juste ce procès : « Je vous en conjure, réfléchissez, consultez, acceptez les propositions de Benjamin... Pardon, monsieur, pardon d'oser me mêler de ce que vous ferez ; mais j'ai donné l'exemple d'oublier de terribles torts, et cependant il ne s'agissait pas d'un fils... » En fait, il n'y eut pas de procès, et Constant reste avec son accusation mal fondée. » Henriot, E. Mme de Staël et le père de Benjamin Constant. *Le Temps*. 15/02/1938, p. 3.

« Les mémoires d'une vie mondaine sont habituellement faibles et insignifiants, même s'ils se rapportent à une époque historique. Cependant, l'arrivée à Moscou d'une illustre voyageuse me fit une profonde impression. Cette voyageuse n'était autre que Mme de Staël.

Elle vint en été, alors que la plupart des Moscovites étaient déjà partis à la campagne. L'hospitalité russe s'affaira ; on ne savait comment recevoir la célèbre étrangère. [...]

Le père de Pauline, qui avait connu Mme de Staël à Paris, donna, lui aussi, un dîner en son honneur, dîner où furent conviés tous les beaux esprits de Moscou. Ce fut alors que

je vis pour la première fois l'auteur de *Corinne*. Assise à la place d'honneur, accoudée sur la table, de ses doigts remarquables elle roulait et déroulait un petit bout de papier. Elle paraissait de mauvaise humeur ; à plusieurs reprises, elle essaya de donner libre cours à son imagination, mais en vain, la parole lui manquant. Quant à nos beaux esprits, ils mangeaient et buvaient à leur aise, plus contents, eût-on dit, de la cuisine princière que de la conversation avec Mme de Staël.

[...]

Les invités se levèrent de table, complètement réconciliés avec Mme de Staël. Celle-ci avait dit un *bon mot* qu'ils allaient s'empresse de faire circuler dans toute la ville.

[...]

Je ne fus la seule à remarquer la confusion de Pauline. Un regard scrutateur se fixa sur elle à ce même instant : les yeux noirs de Mme de Staël. Quelques jours après, celle-ci adressa à Pauline le petit mot suivant :

« Ma chère enfant, je suis toute malade. Il serait bien aimable à vous de venir me ranimer. Tâchez de l'obtenir de madame votre mère et veuillez lui présenter les respects de votre amie.

J'ai encore ce billet. Malgré ma grande curiosité, Pauline ne m'a jamais expliqué ses rapports avec Mme de Staël. Ce que je sais, c'est qu'elle aimait follement cette femme célèbre, aussi bonne que géniale.

[...]

- Quelle honte ! S'écria-t-elle. Les femmes n'ont-elles pas de patrie ? N'ont-elles pas d'autre part, de père, de frères, de mari ? Le sang russe nous est-il étranger ? Ou crois-tu, peut-être, que nous ne sommes venues au monde que pour qu'on nous fasse danser dans les salons ou pour qu'on nous force à broder, à la maison, de petits chiens sur des canevases ? Non. Je connais l'influence qu'une femme peut avoir sur l'opinion publique ou même sur le cœur d'un seul homme. Je renonce à l'humiliation à laquelle on nous oblige actuellement. Regarde un peu Mme de Staël. Napoléon a lutté contre elle, comme si elle était toute une puissance ennemie...

[...]

Mon frère s'emporta :

- Vous êtes trop exigeante, princesse ! Rétorqua-t-il. Vous demandez que tous voient en vous Mme de Staël et qu'ils vous citent des tirades de *Corinne*. Mais sachez, princesse, que celui qui plaisante avec une femme peut très bien ne pas plaisanter devant la face de son pays assiégé par l'ennemi ! » Pouchkine, A. Roslawleff. *Marianne*. 16/02/1938, p. 8.

« [...] Cet ami parfait qui craignait l'amour avait une grande tendresse pour une femme charmante, Mme de Beaumont. L'enchanteur ne tarda pas à l'enchanter. Elle fut d'ailleurs, de toutes les femmes qu'aima Chateaubriand, la seule qui semble avoir eu quelque influence sur son génie. Chateaubriand fut aussitôt adopté avec enthousiasme dans la « petite société » où l'avait introduit Fontanes et qui comptait : Ballanche, Chénédollé, Pasquier et, parfois, Mme de Staël. » Dne., J. Chateaubriand et son temps. *Journal des débats politiques et littéraires*. 18/02/1938, p. 2.

« À la suite d'une éducation strictement puritaine et même assez largement théologique,

il débuta dans la carrière des lettres en rédigeant, pour un dictionnaire, quelques articles sur des écrivains français, Montaigne, Pascal, Montesquieu, Necker. Dès ce moment les Encyclopédistes l'intéressent, mais n'ont pas sa sympathie. Rousseau est accepté par lui davantage. C'est alors que la lecture du livre de Mme de Staël sur l'*Allemagne* lui révèle ses affinités véritables, le pousse à l'étude de la langue allemande, puis à celle du romantisme allemand, bien plus conciliable avec les survivances chrétiennes que le nôtre. [...]. » Seillière, E. L'époque à la croisée des chemins. *Journal des débats politiques et littéraires*. 18/02/1938, p. 3.

« Sans doute, comme l'avait fait avant lui Chateaubriand, Lamartine voulait-il chercher là à se distraire de l'ennui dont déjà il se plaignait lorsque, le 1^{er} février 1821, il écrivait de Rome à la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël : « Je ne fais plus de vers ; je végète seulement au soleil, attendant qu'il me ranime ou me consume ». » Perdy, C. Le poète député. *Le Petit Provençal*. 18/02/1938, p. 2.

« [...] 14 : Mme de Staël sur les grandes routes de l'Europe. [...] » Vendredi 25 février : Paris-P.T.T. *Radio-liberté*. 18/02/1938, p. 27 ; *Le Peuple*. 24/02/1938, p. 2.

« Le Tourisme, ce n'est pas seulement une Industrie, c'est aussi une Idée. Tout ce qui concourt à augmenter les échanges internationaux travaille pour la vérité, c'est-à-dire pour l'apaisement général.

Mme de Staël, qui n'était point sotté, disait : « Il est bon de voyager quelquefois, cela étend les idées et rabat l'amour-propre ».

Telle pourrait être la devise du Tourisme, sous le signe de l'intelligence et celui de la bonne volonté. » Bruni, G. Pour qu'ils viennent chez nous où l'on est si bien. *Le Jour*. 20/02/1938, p. 7.

« [...] 14 h. Mme de Staël sur les grandes routes de l'Europe ; [...] » La Radio : Vous entendrez demain : Paris-P.T.T. *Le Populaire*. 24/02/1938, p. 5.

« [...] 14 h. : M. Jean Thomas : « Le cosmopolitisme dans la littérature française ; Mme de Staël sur les grandes routes d'Europe ». [...] » Écoutez demain vendredi 25 février. *L'Oeuvre*. 24/02/1938, p. 10.

« [...] 14 h. : Caus. par M. Jean Thomas : Le cosmopolitisme dans la littérature française : Mme de Staël sur les grandes routes de l'Europe. [...] » Les Concerts par T.S.F. du vendredi 25 février : Paris P.T.T. *La France de Bordeaux et du Sud-Ouest*. 25/02/1938, p. 9.

« 14 heures. – Mme de Staël sur les grandes routes de l'Europe (J. Thomas). » Radiophonie : Paris P.T.T. *Le Courrier de Saône-et-Loire*. 25/02/1938, p. 5.

« [...] – 14 h. : Causerie : Mme de Staël sur les grandes routes de l'Europe. [...] » Carnet de la T.S.F. : Paris-P.T.T. *Le Progrès de la Côte-d'Or*. 25/02/1938, p. 5.

« [...] 14 h. – Causerie par Thomas : « Mme de Staël sur les grandes routes de l'Europe ». [...] » TSF Tribune. *L'Ouest-Éclair*. 25/02/1938, p. 14.

« 18 h. 30 : TOUR EIFFEL : Les idées sociales des grands écrivains du XIXe siècle : *Madame de Staël*. » Les programmes sélectionnés du 27 février ou 5 mars : Vendredi. Émissions parlées. *Radio-liberté*. 25/02/1938, p. 20.

« [...] 18.30 : Les idées sociales des grands écrivains du XIXe siècle : Mme de Staël. [...] » Vendredi 4 mars : Tour Eiffel. *Radio-liberté*. 25/02/1938, p. 25.

« Le sang-froid double les moyens et les forces. Mme DE STAEL. » *Excelsior*. 28/02/1938, p. 1.

« Gustave RUDLER. – *Adolphe*, de Benjamin Constant (Collection *Les Grands Événements littéraires*). – Paris, Malfère, 1935. – Un volume in-12 de 186 pages.

Le chapitre « Manuscrits et Éditions » précise fort bien quel succès eut le bref chef-d'œuvre imprévu su « trop aimé Benjamin » (p. 21) que tel contemporain nommait : « l'Inconstant ». Constante faveur depuis la « résurrection » en 1839 ; mais jusque vers la mort de l'auteur, succès d'estime, et puis éclipse de dix années. Écrit en quinze jours ? Peut-être l'esquisse première, sur laquelle la perspicacité si avertie de M. G. Rudler a retrouvé peu de chose. Mais l'œuvre même est « complexe, subtile, savante » : l'essentiel a dû être écrit en 1807-1808, terminé vers septembre 1810, relu en Allemagne fin 1811. Peut-être bien la publication de *Corinne*, dont on nous rappelle plus d'un trait, a-t-elle amené Constant à conter son histoire tout comme Mme de Staël, mais une « histoire d'homme ». Histoire aussi « en marge de la littérature » qu'il est possible, où la vie tient tout, où tout passe non pas à un récit d'amour ou à tel autre, mais à l'amour, à son néant, au désespoir qu'il laisse, au pathétique amer de la douleur en qui « tout finit, très vite », chez Constant, à l'incapacité de se fuir soi-même, au désir impuissant d'aimer.

[...]

Et puis, tout au long, Constant décolore, avec autant de délicatesse dans l'art de la mise en scène que d'indélicatesse dans le procédé même. Ellénore est un *portrait-masque* ; à tout son récit l'auteur « étend l'ombre » d'une femme déterminée ; il lui dallait le dresser au seuil, pour donner créance aux démentis multipliés par lesquels in entendait mettre hors de cause Mme de Staël, « bel orage », comme il dit de Mme Lindsay elle-même au point où sans doute les deux Ellénore s'agrafent l'une à l'autre. Leurs destinées ont été liées, par sa faute, sept ou huit mois : c'était assez pour que la littérature exerçât le droit d'aubaine.

Il y aurait erreur à dire que toute Ellénore est Mme de Staël, à le faire dire à M. G. Rudler. Mais c'est d'elle seule que vient, selon lui, tout ce qui est ici lutte et violence ; elle n'y est pas simplement pour la coloration psychologique ; situations réelles, sentiments, sont dans *Adolphe* la vie même de Constant avec Mme de Staël, vie tout actuelle, présente, sous l'aspect d'une situation fictive et d'une « fausse Mme Lindsay ». En plus d'un point, on établit entre les deux femmes et leur rôle une « ligne de démarcations générale

absolument nette ». En plus d'un point l'on croit pouvoir noter comme une réponse aux accusations de milieux genevois, lausannois, parisiens. « La pauvre Mme Lindsay a prêté sa situation et sa figure à une armée de femmes ». Si vraiment la récente publication de sa correspondance l'a « vengée », c'est bien tant mieux pour la morale.

Où trouver cas meilleur qu'*Adolphe* pour rappeler que beauté littéraire et moralité ne vont pas nécessairement de pair ?

Ménageant le secret, la simple honnêteté, Constant sacrifie délibérément l'une des deux femmes qu'il avait « pareillement séduites » et qui l'ont « cramponné pareillement » : Mme de Staël allant seule, avant Mme Récamier, jusqu'à le « tenir par l'angoisse ». Deux aventures fondues, savamment. Plutôt, trois liaisons fondues en une, avec un seul état-civil pour les trois héroïnes. [...] » Tronchon, H. Gustave RUDLER. – *Adolphe*, de Benjamin Constant. *Bulletin de la Faculté de lettres de Strasbourg*. 02/1938, p. 138-140.

« Ces observations que le spiritualisme officiel, trop enfoncé dans ses recherches psychologiques et trop peu versé dans les choses de science, n'avait pas su faire, la philosophie allemande aidera-t-elle à les formuler ? Son action en France est croissante depuis le début du siècle : Kant a été révélé à nos Français par Charles de Villers, puis par Mme de Staël ; on a traduit en français ses deux *Critiques*. Cousin s'est enivré de Hegel, pêchant quelques poissons dans la mare brumeuse du philosophe germanique, mais, au dire de ce dernier, les accommodant à sa sauce. » Giraud, V. *Catholicisme et Positivisme : I, Les Théories*. *Revue des deux mondes*. 01/03/1938, p. 115.

« Ainsi donc, tout en rendant largement hommage au catholicisme, Taine maintenait contre lui les objections de sa « raison philosophique » et sa conception toute déterministe de la science. En inclinant au protestantisme, il en revenait à une tradition de pensée que Mme de Staël et son groupe avaient inaugurée au début du siècle, à cette *via media* que nous avons eu, ici même, l'occasion de définir. » Giraud, V. *Catholicisme et Positivisme : I, Les Théories*. *Revue des deux mondes*. 01/03/1938, p. 381.

« Elle dit son séjour en Angleterre, son existence de fermière dans l'État de New York Mme Pourrat s'exclamait :

– Mme de Staël, qui languit à Chaumont, fût morte dans ce désert d'Amérique...

– Ce n'était pas un désert.

– C'était une solitude. Corinne préfère les ruisseaux de Paris aux sublinités du Mont-Blanc. Et cela ne vous a pas vieillie ! C'est extraordinaire. » Tinayre, M. *Le rendez-vous du soir*. *Revue des deux mondes*. 01/03/1938, p. 791-792.

« [...] Tacite, jadis, décrivit aux Romains de l'Empire une Germanie idyllique ou à peu près. Son reportage classique présente les Germains somme des gens à la fois fiers et paisibles, respectant les femmes et la foi jurée, hospitaliers, bref, comme un peuple fort sympathique. Dix-neuf siècles après, Mme de Staël présentait aux Français un nouveau reportage sur l'Allemagne, encore plus séduisant peut-être ; le pays au-delà du Rhin, elle l'avait vu peuplé de poètes et de philosophes épris d'idéal, qu'entourait l'admiration d'âmes sentimentales. [...]

Bien sûr, Tacite ni Mme de Staël ne faisaient du reportage désintéressé par pur amour du pittoresque ou de l'information. [...]

Non. La Germanie de Tacite a existé telle qu'il l'a décrite après y avoir séjourné. L'Allemagne de Mme de Staël a eu également sa réalité. Seulement aucun des deux n'a tout dit.

[...]

Nous pourrions penser que nous n'en savons rien, que peu importe au fond que nous trouvions en face de nous des héritiers spirituels de Charlemagne ou de Bismarck, et que le peuple poétique que vit Mme de Staël est capable, à l'occasion, de se transformer en une horde féroce dont les passages successifs sur notre terre ont laissé des traces difficiles à effacer. [...]. » Boyer, J. Où es-tu, Allemagne ? *La Dépêche*. 03/03/1938, p. 1.

« Vienne, capitale de l'Allemagne », écrit Mme de Staël. « Vienne capitale de l'Autriche », mentionnent les manuels après Sadowa. « Vienne, chef-lieu de la province de... », la nommeront demain les bureaux de poste. » Conte, E. Danube bleu. *La Dépêche*. 03/03/1938, p. 1.

« [...] 18 h. 30 : Idées sociales des grands écrivains du dix-neuvième siècle : Mme de Staël, par M. Le Roy. [...] » Écoutez demain vendredi 4 mars. *L'Oeuvre*. 03/03/1938, p. 9.

« 18 h. 30. – Idées soc. des grands écrivains au XIXe siècle : Mme de Staël (M. Leroy). » Radiophonie : Tour Eiffel. *Le Courrier de Saône-et-Loire*. 04/03/1938, p. 5.

« [...] Dans une monarchie nationale la notion du capital est liée à celle du devoir national accompli ; dans une démocratie ploutocrate l'argent ne connaît d'autre loi que celle du plus haut taux de l'intérêt. Les chapitres où M. Wilson traite de la lutte entre Louis XVI et Turgot d'une part, et Necker, Thelusson et leur séquelle de naïfs scribouillards de l'autre, seraient à citer en entier. M. Wilson fait preuve d'une connaissance des dessous ténébreux et financiers de la révolution française qui étonne dans un pays où la plupart des écrivains en sont restés aux grandes fresques romantiques de Carlyle. Louis XVI et son ministre luttaient pour la primauté du capital d'industrie sur le capital financier ; autrement dit ils ne voulaient pas voir leur peuple mis en tutelle au profit d'une bande d'aigrefins genevois et londoniens. Grâce à la folle propagande des écrivains du salon de Necker et de son assommante Suissesse de fille, Mme de Staël, le peuple a été amené à voir en Louis XVI son ennemi en même temps qu'il acclamait le parti des banquiers comme son libérateur. Quelques-unes des têtes à l'évent qui avaient annoncé contre beaux deniers sonnants l'avènement des Temps nouveaux passèrent sous le couperet de la guillotine. Et ce fut justice. [...] » Quaine, F. Sur un livre anglais. *L'Action Française*. 05/03/1938, p. 5.

« III. Le despotisme. [...] – 5. Protection des écrivains et des artistes qui contribuent à la gloire de l'Empereur (David, Gros). Adversaires du despotisme impérial surveillés ou inquiétés : Chateaubriand, Mme de Staël chassés de Paris. » Conard, P. ; Valetre, P. Cours

moyen et cours supérieur : Le Premier Empire : Le despotisme impérial. *L'École et la Vie*. 05/03/1938, p. 16.

« Mme de Staël et Benjamin Constant. – M. Emile Henriot évoquait leurs relations il y a quelque temps, et voici que va être vendu un bien curieux document les concernant. C'est un billet à ordre, entièrement de la main de Mme de Staël. Il est ainsi libellé :

« Je prie M. Fourcault de vouloir bien payer pour mon compte 25 louis à M. Benj. Constant

N. STAEL DE H.

ce 6 jer 1807 accosta. »

Au bas, on peut lire ces deux lignes de la main de Benjamin Constant :

« pour acquit

Benjamin Constant ».

Quelque temps auparavant, il avait écrit dans son journal :

« Me voici de nouveau en route pour rejoindre Mme de Staël à Acosta. Elle a besoin de moi pour ses affaires, qui semblent prendre meilleure tournure. Encore des déplacements et des paquets à faire. Toujours des paquets ! Des paquets ! J'espère faire bientôt le mien. » » Il y a un demi-siècle : Mme de Staël et Benjamin Constant. *Le Temps*. 08/03/1938, p. 4.

« En tout cas, le chevalier de Boufflers excellait dans l'art d'improviser des quatrains, remarquables autant par la facture que par l'esprit.

C'est ainsi que Mme de Staël, chez laquelle il était en visite, un jour de 1804, lui ayant demandé pourquoi il n'était pas de l'Académie, il rima, sur l'heure, cette malicieuse réponse : [...]. » Les spirituelles improvisations du chevalier de Boufflers. *La Liberté*. 10/03/1938, p. 2.

« Mme de Staël : *Lettres inédites à Juste Constant de Rebecque 1795-1812*, publiées par Gustave Rudler ; Droz. » *Mercur*. Revue de la quinzaine : Publications récentes : Littérature. *Mercur de France*. 15/03/1938, p. 662.

« Cela dit, il faut songer à l'Allemagne. Tentation irrésistible, à laquelle n'ont pas manqué de céder tous ceux qui, en musique autant qu'en politique, se sont penchés sur ces deux peuples destinés à se haïr éternellement. Toutes les œuvres y ont passé, depuis le haineux reportage de Mme de Staël jusqu'au récent lyrisme d'un académicien en délire devant la force, en passant par la dislocation syntaxique d'un Michelet. [...]. » Bozona, G. Les mystères de la radio. *La Revue Hebdomadaire*. 19/03/1938, p. 324.

« – Dimanche, à la Sorbonne, amphithéâtre Descartes, conférence avec auditions par Mme Charlotte Mutel : *Madame de Staël*. » Réunions et Conférences. *Le Jour*. 19/03/1938, p. 4.

« [...] – *Sorbonne* (Descartes), 15 heures, Mme Charlotte Mutel : « Mme de Staël : de l'amour à la littérature » (Audition de poèmes). » Rondelet. Conférences d'aujourd'hui. *L'Écho de Paris*. 20/03/1938, p. 2.

« – À 14 h. 45, à la Sorbonne (amphithéâtre Descartes) : « Mme de Staël ou de la littérature à l'amour », par Mme Charlotte Mutel. » Conférences. *Le Figaro*. 20/03/1938, p. 2.

« 14 h. 45, en Sorbonne (amphithéâtre Descartes) : « Mme de Staël », Mme Charlotte Mutel (Le Génie français). » Aujourd'hui : Conférences et visites. *Le Journal*. 20/03/1938, p. 2.

« À 14 h. 45, à la Sorbonne, amphithéâtre Descartes : conférence par Mme Charlotte Mutel sur Mme de Staël ou de la Littérature à l'amour. Une deuxième partie sera consacrée à la poésie. » Conférences : Aujourd'hui. *Le Matin*. 20/03/1938, p. 2.

« Mme Drouet a beaucoup grossi. Elle est encore plus maussade que par le passé. Elle aurait voulu que son mari intrigue pour devenir le préfet à Châlons. Découragée par son manque d'ambition, elle se néglige. Elle traîne toute la journée en savates, de pièce en pièce. Les notabilités de la ville l'estiment peu. Le docteur Normand fréquente régulièrement la sous-préfecture. Il a épousé Christine Moenk, qui a maintenant trente-cinq ans et est devenue dodue comme les anges que peignaient les artistes du siècle passé. Elle lit toujours Plutarque et Jean-Jacques Rousseau et admire Mme de Staël. Son hostilité à l'empereur que, dans l'intimité, elle appelle le tyran, est le seul sujet de dispute entre elle et Drouet. » Manevy-Vailland. Un homme du peuple sous la Révolution. *Le Peuple*. 21/03/1938, p. 2.

« Toujours est-il que, pour nous, errer dans ces chambres qui semblent, ici, attendre quelque Léonardo Bruni, comme dans le bel appartement de Mme Charles Roux, à Paris, ou bien, comme dans la récente installation de Mme Alfred P. Pestalozzi, nous asseoir auprès de l'âtre, dans le sofa que Mme de Staël eût placé là, c'est plaisir des yeux et de l'esprit. [...] » Fernández, J. Le goût des demeures. *Le Jour*. 24/03/1938, p. 4.

« Sous le Directoire, et encore plus sous la Restauration, elle réunissait dans son salon la plus brillante société. Elle fut notamment l'amie de Chateaubriand, de Madame de Staël, de Benjamin Constant et de bien d'autres. Les plus grands peintres voulurent faire son portrait, en particulier David, dont l'œuvre magnifique peut être admirée au musée du Louvre. » Conférences aux Dames. *La Gazette d'Annonay*. 26/03/1938, p. 3.

« Mme la comtesse de Pange, sœur du célèbre physicien de Broglie et arrière-petite-nièce de Mme de Staël, m'écrit en effet :

« La Société d'Études Staéliennes va publier une Bibliographie complète des éditions originales des œuvres de Mme de Staël. Or, quand Napoléon fit mettre au pilon la 1^{re} édition du livre « De l'Allemagne », deux exemplaires furent seuls sauvés : un est à la

Nationale, l'autre à Vienne. Mais une tradition de notre famille admet qu'un exemplaire complet se trouverait à Nantes.

« Vous serait-il possible, cher Monsieur, de retrouver la trace de ce livre précieux ? Mme de Staël ayant séjourné dans divers châteaux de Touraine lors de la publication de son ouvrage, il paraît vraisemblable qu'une copie ait pu s'égarer à Nantes... » » Duménil, E. À l'instar de l'« Intermédiaire des Chercheurs ». *L'Ouest-Éclair*. 30/03/1938, p. 6.

« Le masochisme existe certainement. On le trouve dans l'humiliation volontaire, morale et physique, du religieux, comme dans la soumission et dans la jouissance de cette soumission au sein des partis. Il se produit, au cours des âges des régressions malades de certaines collectivités qui trouvent dans la douleur une joie âpre et décadente. Mais cela n'est pas le fait de l'ensemble des peuples, ni même d'une nation. Le rire est le propre de l'homme, et non pas les larmes. Le romantisme de Rousseau, de Châteaubriand, de Staël, de Lamartine et de Musset a bientôt été remplacé par celui de Michelet et de Victor Hugo, par les barricades de Paris, d'Allemagne, d'Italie et même d'Espagne. » Stephen, M. Les forces de libération. *Le Libertaire*. 31/03/1938, p. 3.

« 20 Poèmes nocifs :

Le Lac, de Lamartine

Corinne, de Mme de Stael [...]. »

Calas, N. La poésie indispensable : Réponses de Nicolas Calas. *Cahiers GLM*. 03/1938, p. 57.

« Chapitre III, *La Prolongation de l'hégémonie française sous la Révolution et l'Empire* (I. Parosyxme de gallophobie. II. Rétablissement du prestige français ; la langue ; la littérature ; l'art ; les artistes français émigrés ; les élèves étrangers de David. III. Écroulement de l'Europe française ; Soulèvement contre la domination napoléonienne. Le livre de l'Allemagne de Mme de Stael (1814). [...]. » Réau, L. L'Europe française au siècle des Lumières. *Mousetion*. 03/1938, p. 24.

« Le rencontre avec Joséphine, le mariage ne sont pas des moments moins caractéristiques, ni l'arrivée à l'armée d'Italie, qui est à elle seule un petit drame. Et nous voici à Lodi. Nous revenons à Paris, après Campo-Formio, pour assister à une soirée chez Talleyrand, ou plutôt pour y voir madame de Staël énergiquement rabrouée. [...]. » Bidou, H. Le mouvement littéraire. *Revue de Paris*. 03/1938, p. 952-953.

« Fontanes et Chateaubriand étaient donc fondés à espérer la bienveillance du maître, mais ils avaient les plus fortes raisons pour craindre l'hostilité des Jacobins qui, encore puissants, n'étaient pas hommes à se laisser éliminer sans combat. Ce fut en partie pour les tenir en respect que Lucien ressuscita l'ancien *Mercur de France* et lui donna Fontanes pour directeur. [...] Dès le premier numéro, dans un article où il attaquait Mme de Staël, Fontanes avait parlé *post-scriptum*, d'un livre sur les beautés de la religion, « tombé par hasard entre ses mains ». Dans un nouvel article de novembre, il nommait *le Génie du Christianisme*, « ouvrage qui terminera peut-être la querelle littéraire entre les philosophes et les partisans de la religion ».

[...] Voilà Fontanes contraint de faire le mort. Chateaubriand s'offrit, en cette bourrasque, à couvrir son ami et patron. Ce fut lui qui, dans le *Mercure* de décembre, se chargea de répondre à Mme de Staël qui avait protesté contre les critiques de Fontanes. Les contemporains reprochèrent à Chateaubriand la méchanceté de cet article ; nous y votons plutôt un mélange, assez déplaisant, d'apologétique et de publicité personnelle. « Vous n'ignorez pas que ma folie est de voir Jésus-Christ partout, comme Mme de Staël la perfectibilité... Ce que je vais vous dire dans cette lettre sera tiré en partie de mon livre futur sur les beautés de la religion chrétienne. » » Maurois, A. Chateaubriand et son temps. *La Revue Hebdomadaire*. 02/04/1938, p. 42-43.

« Ce fut dans ce salon si délicat, où tout se passait à mi-voix, où la conversation de Joubert et de Mme de Beaumont, dialogue des ombres, donnait le ton, où les nuances de nuances étaient aussitôt perçues et où Mme de Staël, vieille amie de Pauline, apparaissait « comme un tourbillon », que Joubert, imprudemment, lâcha de Sauvage. [...]. » Maurois, A. Chateaubriand et son temps. *La Revue Hebdomadaire*. 02/04/1938, p. 47.

« Mme de Staël elle-même, bien qu'effrayé par le danger que représentait pour ses idées de perfectibilité humaine ce jeune champion du passé qui l'avait assez perfidement attaquée dans le *Mercure*, devint son amie ; elle ne pouvait résister à tant de gloire et poussait le goût de la chasse au lion jusqu'à la volupté de se laisser dévorer. » D'ailleurs Chateaubriand et elles communiaient en anglomanie. [...]

Chez Mme de Staël, il vit un jour la plus jolie femme de ce temps qui était Mme Récamier. Déjà il avait été présenté chez celle-ci par Christian de Lamoignon. Mais « encore tout sauvage au sortir de ses bois » il n'avait pas osé lever les yeux sur une femme entourée d'adorateurs. Après la publication d'*Atala*, un matin, comme Mme de Staël avait reçu Chateaubriand tandis que sa femme de chambre achevait de l'habiller, entra tout à coup Mme Récamier vêtue d'une robe de soie blanche. [...] Mme de Staël parla longuement ; Mme Récamier se leva sans avoir rien dit ; Chateaubriand ne devait la revoir que douze ans plus tard. [...]

Les philosophes de l'Institut enrageaient de voir leur collègue Bonaparte « mener la République à confesse ». Dans l'armée, les généraux anticléricaux s'efforçaient d'exciter les grenadiers. Mme de Staël, inquiète, alertait ses amis : « Vous n'avez qu'un moment ; demain le tyran aura quarante mille prêtres à son service. » » Maurois, A. Chateaubriand et son temps. *La Revue Hebdomadaire*. 02/04/1938, p. 53-55.

« [...] Mme de Staël qui, vers ce temps-là, eut entre les doigts quelques feuillets, tomba sur le chapitre *De la Virginité* et dit à Adrien de Montmorency : « Ah ! Mon Dieu ! Notre pauvre Chateaubriand, cela va tomber à plat. »

Mme de Beaumont avait tort d'être inquiète et Mme de Staël de se réjouir. Tel qu'il était, le livre devait plaire, et convaincre, car il apportait, à cette époque encore hésitante, ce qu'elle souhaitait : des arguments esthétiques et sentimentaux pour revenir à une religion regrettée. [...]. » Maurois, A. Chateaubriand et son temps. *La Revue Hebdomadaire*. 02/04/1938, p. 60.

« « L'empereur veut de l'aristocratie et ne veut plus d'avocats. » Aussi, de fureur, Fouché n'en manquait pas un lorsque ces fonctionnaires se permettaient une incartade : en une seule née il en fit blâmer six pour leurs complaisances envers les anciens partis royalistes. Parmi ces derniers se trouvait l'infortuné M. de Corbigny, préfet de Blois, qui ayant eu le malheur de voir débarquer Mme de Staël dans son fief, au château de Chaumont, eut la faiblesse de se montrer envers elle « homme d'un esprit aimable et éclairé », comme elle l'écrivait elle-même. Chargé de transmettre à l'auteur de *Corinne* un ordre brutal d'exil, il y mit tant de façons et de délicatesse qu'il attira sur lui l'attention. On fut irrité en haut lieu d'apprendre qu'il n'avait exercé aucune surveillance de police autour de la femme redoutée entre toutes, et le ministre expédia à ce préfet débonnaire un blâme d'une extrême sévérité : « Je vous invite, monsieur, lui disait-on, à vous mieux pénétrer des devoirs que votre place vous impose envers mon ministère ». L'affaire, étant venue aux oreilles de Napoléon, celui-ci demanda tout de suite un rapport à Rovigo, et, en marge, écrivit cette note foudroyante : « Le ministre lui témoignera mon extrême mécontentement ». M. de Corbigny en tomba malade et mourut dans la semaine. » Bertaut, J. Les préfets de Napoléon. *Le Temps*. 02/04/1938, p. 3.

« En vieillissant G. Sand devint de plus en plus berrichonne. Nohant fut pour elle ce que Fernay fut pour Voltaire, ce que Coppet fut pour Mme de Staël. Elle y recevait de fréquentes visites des illustrations de l'époque. [...] » Revue bibliographique : Dr Louis ROBERT. – George Sand, sa vieillesse, sa dernière maladie, sa mort, ses obsèques. *Concours médical*. 03/04/1938, p. 1435.

« [...] J'ai tenu tout de suite à marquer la sympathie intellectuelle de M. Robert d'Harcourt pour l'Allemagne, celle de Goethe et de Schiller, celle de Kant et des frères Schlegel, celle qu'admirait légitimement Mme de Staël, car cette sympathie donne du poids à son jugement. [...] » Guermantes. C'est un sourire de l'Europe... *Le Figaro*. 04/04/1938, p. 1.

« De la Madeleine, jetons un coup d'œil sur la rue Royale, tracée en 1757, et qui s'appela, en 1792, rue de la Révolution, en 1795, rue de la Concorde, avant de retrouver en 1814 sa dénomination primitive. Mme de Staël mourut en 1827 au n° 8 de cette rue. » Le huitième arrondissement garde des gens et des choses du passé de caractéristiques souvenirs. *Le Matin*. 04/04/1938, p. 10.

« Puis il parle roman, dit qu'entre tous, il apprécie le « Comte de Comminges », de Mme de Tencin.

– Je l'ai lu deux fois et j'en ai toujours été touché aux larmes. Ce n'est pas comme les œuvres de Mme de Staël. Cette femme n'a point le sens commun. Pas de sentiment... Un fatras de phrases... Une tête à l'envers. Lire ses livres, c'est du temps perdu. Il vaut mieux aller se coucher. » La Mazière, P. ; Burnand, R. Celle qui aima l'Empereur. *Le Progrès de la Somme*. 06/04/1938, p. 4.

« Revue des Revues

Les fondateurs de l'unité allemande

Il est toujours bon de relire les écrivains du passé. Cela va de soi pour les bons, et les bévues et les erreurs des autres peuvent encore être profitables. C'est ainsi que M. Jean Gaillard a fait d'intéressantes réflexions en marge du livre généralement faux de Mme de Staël sur l'Allemagne, qu'il publie dans les *Etudes*.

Mme de Staël a magnifié les Allemands, mais elle voyait juste lorsqu'elle constatait qu'ils n'étaient pas une nation : « *Les Allemands sont Saxons, Prussiens, Bavaois, Autrichiens ; mais le caractère germanique, sur lequel devrait se fondre la force de tous est morcelé comme la terre même, qui a tant de différents maîtres* ».

M. Gaillard ne le dit pas, mais c'est pourtant la vérité ; en écrivant cette phrase, Mme de Staël rendait un magnifique et juste hommage (tout à fait involontaire d'ailleurs) à la politique capétienne, celle qui avait abouti aux traités de Westphalie. Ces traités ont écarté pendant plus d'un siècle et demi le danger pour la France d'une grande Germanie. Leur bienfaisant effet eût été prolongé beaucoup plus longtemps encore si l'idéologie révolutionnaire et napoléonienne n'avait réveillé outre-Rhin l'idée de nationalité endormie.

[...]

C'est le joug de Napoléon qui avait donné à l'Allemagne ce sentiment national que Mme de Staël lui déniait ; et c'est le désastre de 1918 qui a exacerbé ce sentiment et l'a porté jusqu'au paroxysme.

Le désastre a commencé bien au contraire par provoquer de sérieuses fissures dans la masse germanique. M. Benoist-Méchin le rappelle dans son admirable ouvrage sur *l'Histoire de l'armée allemande* : les cris de ralliement des catholiques et légitimistes bavaois, encore en 1923, était : « *Détachons-nous de Berlin* ».

La diplomatie des alliés n'a pas voulu l'entendre quand il était temps. L'action des mainteneurs du sentiment unitaire : Hindenburg, Stresemann, et surtout Hitler, s'en est trouvée singulièrement facilitée ! » *Revue des Revues* : Les fondateurs de l'unité allemande. *L'Action Française*. 07/04/1938, p. 5.

« [...] Quand la nomination attendue tarda, il commença de parler d'une retraite à la campagne, ou aux abords du Meschacebé. À *Chênedollé* : « Si je n'obtiens pas dans un mois ce que je demanderai, je me désisterai de la poursuite, et Dieu sait ce que je deviendrai si je ne puis parvenir à planter des choux. » À *Mme de Staël* : « Ici tout est bassesse, cabale, esprit de parti, de coterie ; il n'y a plus d'honorable que le repos et l'obscurité... Je balance entre une retraite absolue au fond de quelque province, ou une nouvelle expatriation. » » Maurois, A. Chateaubriand et son temps. *La Revue Hebdomadaire*. 09/04/1938, p. 154.

« Un sacrifice, quel qu'il soit, est plus beau que tous les élans de la pensée, a écrit l'auteur de « Corinne », Mme de Staël. L'amour digne de ce nom est un long sacrifice, un sacrifice qui trouve d'ailleurs chaque jour en soi-même sa récompense. Il est doux de se dévouer à l'être aimé faire de chaque minute de sa vie une action de grâce. L'amour qui ne peut pas aller jusqu'à la limite du dévouement n'est pas de l'amour. Mais, dira-t-on, de tels sentiments ne sont pas à la portée de tous, ni de toutes. Erreur ! Rien n'est impossible à

un cœur bien placé : il suffit d'un peu de volonté, d'un peu d'idéal. » Martine. Le chemin du bonheur. Les Dimanches de la femme. 10/04/1938, p. 3.

« En 1833, trois librairies françaises fournissaient des livres aux boïars qui ne voulaient lire que le français. Les bibliothèques continuèrent à se garnir des œuvres de Montesquieu, Lamartine, Paul-Louis Courier, Buffon, auxquelles s'ajoutèrent le Dictionnaire de l'Académie, le Code français, le Droit civil de Fouiller, *Corinne* de Mme de Staël, des manuels d'arithmétique, de géographie, des atlas et bien d'autres encore. » Rosenthal Singourof, M. Action civilisatrice de la France en Roumanie : Continuité de l'influence française. *La Vie Intellectuelle*. 10/04/1938, p. 113.

« [...] Et Louiseboulanger elle-même, quand elle drape ses soieries, se souvient-elle du turban de Mme de Staël dont elle occupe la maison ? » Arnoux, F. Où l'Élégance Étincelle. *Femina*. 04/1938, p. 22.

« [...] On se contentait de se reprendre à cette douceur de vivre qui avait commencé de mourir en l'été de 1789. « C'était l'heure, dit Sainte-Beuve, où la société entière renaissait, et bien des salons offraient alors aux exilés et aux naufragés de la veille les jouissances si désirées de la conversation et de l'esprit. » Cercles philosophiques et littéraires de Mmes Suard et d'Houdetot et de l'abbé Morellet, où dominaient les continuateurs du siècle précédent, salons du monde proprement dit : Mmes de La Briche, de Vergennes, Pastoret, de Staël. [...]. » Bachelin, H. Chateaubriand et la Sylphide. *Le Courrier d'Épidaure*. 04/1938, p. 27.

« Rue Plumet, la jeune Pauline reçoit une partie de la bonne société, que guette la mort brutale sans qu'elle s'en soucie : François de Pange, les deux frères Trudaine, Rulhière, Mme de Staël, Mme de Sérilly, la baronne Hocquart, Mme de Krüdener, Condorcet, André Chénier. Il est vraisemblable qu'elle ait eu plus d'une liaison. » Bachelin, Henri. Chateaubriand et la Sylphide. *Le Courrier d'Épidaure*. 04/1938, p. 29.

« Quelques lignes trop brèves, en dernière heure, pour signaler l'intéressante brochure où Mlle Yvonne Bezard s'efforce, d'après les documents iconographiques, de réhabiliter la réputation physique de Mme de Staël, trop souvent fâcheuse et injuste. Mme de Staël a habité Paris, Luzarches et d'autres coins de cette Île-de-France où elle eût aimé se fixer si les foudres impériales ne l'avaient condamnée à un perpétuel mouvement. [...]. » Jarry, P. Yvonne Bezard. Madame de Staël d'après ses portraits. II illustr. Éd. Victor Attinger. *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*. 1938, p. 98.

« Cependant, l'année 1815 vit George Ticknor et Edward Everett partir d'Harvard pour l'Allemagne en passant par l'Angleterre. Madame de Staël, l'amie de A. W. Schlegel, admiratrice enthousiaste du mouvement romantique allemand, qui avait des terres dans le haut de l'état de New-York sur les bords du Lac Ontario, leur avait mis l'idée dans la tête par son livre *De l'Allemagne*, qui venait de paraître traduit en anglais. Cela déclencha le courant vers l'Allemagne. [...]. » Sweeney, J. J. L'art contemporain aux États-Unis. *Cahiers d'art*. 1838, p. 47.

« Mme de Staël demandait un jour à Napoléon quelle était à ses yeux la première femme du monde :

– Celle qui a fait le plus d’enfants répondit-il. » Anecdotes et bons mots. *Le Double Almanach Mathieu (de la Drôme)*. 1938, p. 88 ; *Le Triple Almanach Mathieu (de la Drôme)*. 1938, p. 88.

« Il y a un mot de Goethe dans une allusion qu’il fait à la nature de la conversation de Mme de Staël : « Philosopher, dans le monde, signifie s’entretenir de façon animée sur des problèmes insolubles. » » Bilfinger, C. Les bases fondamentales de la communauté des États. *Recueil des cours – Académie de droit international*. 1938, p. 133.

Staël (Mme de). – Lettres inédites à Juste Constant de Rebecque (1795-1812). Paris, Droz, 1938, in-8°, 48 p.

– Jules Bertaut. Mme de Staël à Chaumont. *Le Temps*, 2 octobre 1937.

– Émile Henriot. Mme de Staël et le père de Benjamin Constant. *Le Temps*, 15 février 1938. » Mornet, D. Chronique : Dépouillement des revues. *Revue d’Histoire littéraire de la France*. 1938, p. 283.